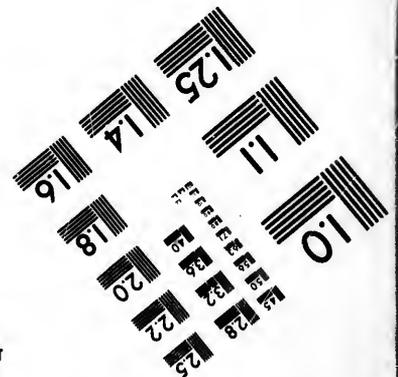
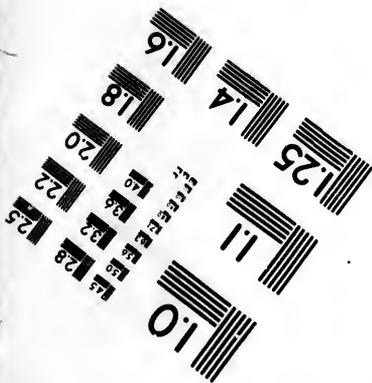
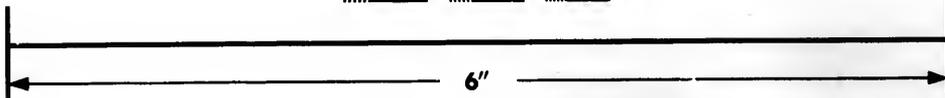
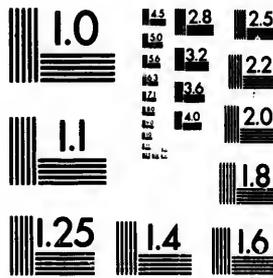


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
1.8 2.0
2.0 2.2
2.2 2.5
2.5 2.8
2.8 3.2
3.2 3.6
3.6 4.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.5 1.8
1.8 2.0
2.0 2.2
2.2 2.5
2.5 2.8
2.8 3.2
3.2 3.6
3.6 4.0

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Ralié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

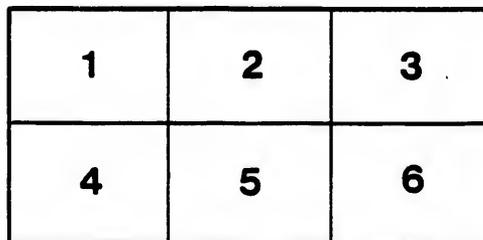
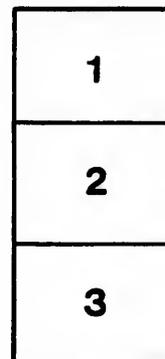
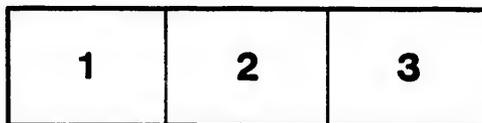
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

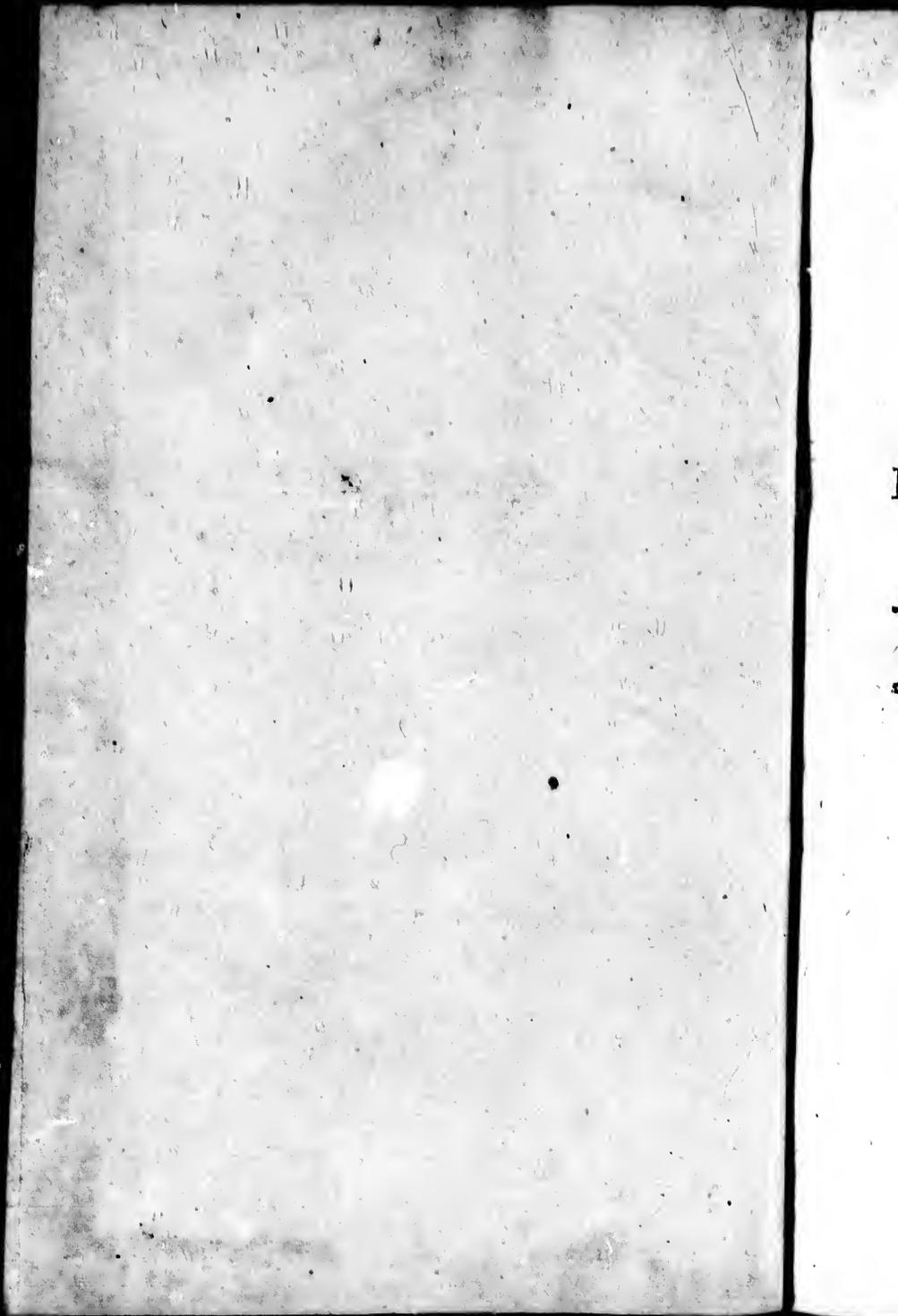
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata
o

peiture,
à



44
77
V

8390

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME TRENTÉ.

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

22

LIBRARY
OF THE
CATHOLIC UNIVERSITY
OF AMERICA
WASHINGTON

S
C

220

A B R É G É
 D E
 L'HISTOIRE GÉNÉRALE
 DES VOYAGES,
 C O N T E N A N T



C E qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

Septième volume du Supplément
 faisant suite aux Voyages d'Asie.

Bibliothèque,
 Le Séminaire de Québec,
 3 rue de l'Université,
 Québec 4, QUE.

T O M E T R E N T E .

A P A R I S ,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire ;
 Quai des des Augustins, N^o. 28.

AN IX. — 1801.





e
t
u
o
c
re
pr
du
a
ci
to
No
de
av
leu
fui
pay
t-il
fa
l'ho

AVANT-PROPOS

ET

Appendice du Livre premier.

PARMI les ouvrages littéraires qui captivent le plus l'attention du lecteur éclairé, les voyages tiennent sans contredit le premier rang. Les mœurs, les usages des habitans d'un pays éclairé ou inconnu ; la connaissance de leur climat, de leurs lois, de leurs principes religieux ; celle de leur commerce, des productions de leur sol ou de leur industrie ; les dangers que le voyageur a courus, ceux qu'il a bravés, les incidents qui l'ont bien ou mal servi ; tous ces objets attachent, intéressent. Nous aimons à comparer les peuples des climats lointains & souvent sauvages, avec les peuples policés de l'Europe ; leurs coutumes avec les nôtres. Nous suivons le voyageur qui parcourt leur pays, pas à pas : Est-il heureux ? trouve-t-il un toit hospitalier ? Nous partageons sa félicité, nous remercions avec lui l'homme bienfaisant qui lui a fait un

ij A V A N T - P R O P O S .

bon accueil ; mais s'il est repoussé avec barbarie, s'il est en bute aux mauvais traitemens, s'il est menacé de périr ou par la faim, ou par la dent cruelle des bêtes féroces, la terreur s'empare de notre ame, nous respirons à peine, nous formons des vœux pour lui : effrayés des périls qui l'entourent, nous lui tendons les bras, nous le rappelons parmi nous ; mais bravant tous les dangers, surmontant tous les obstacles, le voyageur intrépide redouble d'audace, se roidit contre le malheur, compte pour rien les fatigues, les privations, les humiliations, & s'élançe avec courage vers le but qu'il s'est proposé ; il le touche & revenant parmi nous, riche de ses observations, il trace de nouvelles routes au commerce, indique de nouvelles sources de richesses aux peuples étonnés, & s'écrie avec délices : « mon nom ne périra pas ! » il vivra dans la postérité, & la gloire l'environnera toujours ? »

Parmi les voyageurs qui ont marché à leur but, à travers des périls sans nombre, on doit placer M. Mungo Park. Son voyage pourrait paraître

imaginaire, si l'on ne savait pas quelles forces & quel courage donnent à l'homme qui se livre à ces sortes d'entreprises, l'espoir d'être utile, la passion de la gloire & le désir de voir des peuples inconnus, de les étudier chez eux & de les observer dans leur intimité.

L'intérieur de l'Afrique occidentale n'avait pas encore été parcouru par les Européens ; on n'avait sur ses habitans, sur ses fleuves, sur ses montagnes, sur ses productions, que des renseignemens inexacts. Des Anglais, & l'on doit rendre cette justice à ce peuple qui encouragea toujours les découvertes, & que le non succès ne rebuta jamais ; des Anglais formèrent une société, sous le nom d'*Association africaine*, pour recueillir toutes les observations faites sur ce pays, pour y faire passer des voyageurs qu'ils soutiendraient de leur argent & de leur crédit. Le major Houghton entreprit le premier un voyage dans l'Afrique occidentale ; il y trouva la mort. On n'ignorait pas cet événement en Angleterre, & cependant, non plus que le climat brûlant, non plus que l'insalubrité des

iv A V A N T - P R O P O S .

saisons pluvieuses, & la crainte des bêtes féroces qui peuplent ce continent; il ne put retenir M. Mungo Park, ce jeune voyageur s'offrit à l'*Association africaine*, pour succéder au major Houghton; il fut agréé & partit.

La situation de Tombouctou & le cours du Niger, étaient particulièrement les motifs & l'objet de son voyage. Depuis long-tems on disputait sur le cours de ce fleuve, qu'Hérodote, Pline & Ptolomée ont toujours dit couler de l'ouest à l'est; mais auquel Edrifi, après lui Aboulféda qui vivait au quatorzième siècle; le géographe Nubien, Sanuto, Delisle, Danville & le père Labat, quoique différant d'opinion entre eux, ont donné une direction différente: M. Mungo Park a fait cesser toutes ces incertitudes, en nous indiquant les sources & le cours du Niger, de la Gambie & du Sénégal, en nous apprenant où nous devons chercher les contrées élevées de cette partie du globe: il nous montre même quelle est la plus haute, puisqu'il nous indique le lieu où le Niger & la Gambie prennent une direction opposée. Graces à lui, nous con-

AVANT-PROPOS. ✓

naïssons aussi les limites du pays des Maures & de celui des Nègres, du désert & des parties fertiles de ces contrées. Celles-ci offrent un plus grand intérêt à l'observateur: ses frontières peuvent être regardées comme la borne morale des qualités du corps & de l'esprit, si opposées chez les Nègres & chez les Maures.

Les découvertes de M. Park, donnent aussi une face nouvelle à la géographie physique de l'Afrique occidentale. Elles prouvent d'après le cours des fleuves qu'une chaîne de montagnes s'étend de l'ouest à l'est & de l'ouest au sud. C'est le long d'une de ces branches que commence à couler la Gambie; une autre suit le cours de Rio-Grande, & une troisième, celui de Sierra-Leone.

La partie de cette chaîne, la plus élevée que M. Park a découverte, est situé entre le 5° & le 9° dégr. de longitude ouest: c'est là que la Gambie, qui court à l'ouest-nord-ouest, le Sénégal qui court au nord-ouest, & le Niger qui court à l'est-nord-est, prennent leurs sources; celle du Sénégal est à environ

quatre - vingt milles géographiques à l'ouest de celle du *Joliba* ou Niger, & celle de la Gambie à environ cent milles à l'ouest de celle du Sénégal. Les bras affluants de ce dernier fleuve, sont en grand nombre & entrecouperent le pays, dans une étendue de plus de deux cents milles de l'est à l'ouest, sur le passage des caravanes.

Le Niger reçoit nécessairement dans son cours, toutes les eaux qui descendent des montagnes de Kong, du côté du midi; mais M. Park, n'ayant voyagé que sur la rive septentrionale, ne pût voir que divers bras qui font de ce côté là, & on lui apprit qu'il était impossible de voyager sur l'autre bord. Ce fleuve que M. Park a remonté jusqu'à environ quatre cent vingt milles de sa source en ligne directe, quoiqu'il soit encore regardé comme au commencement de son cours, charie déjà un très-grand volume d'eau, & paraît le plus considérable de l'Afrique; mais le voyageur observe que quoique le Niger, soit le roi des fleuves de l'Afrique occidentale, comme le Nil l'est de l'Afrique orientale, il s'en faut beau-

coup que les fleuves & les rivières d'Afrique soient comparables à celle d'Asie & d'Amérique, & il cite le Sénégal, qui, au-dessous de la cataracte de Felow, n'est pas si fort que la Twid, vis-à-vis Melross. Il ajoute que ces fleuves ne sont réellement grands que dans la saison des pluies; alors ils remplissent leur lit, surmontent leurs bords & se répandent dans les campagnes.

Les principaux bras affluens du Sénégal, que M. Mungo Park ait traversés, sont le Kokoro, le Basing, qui ont beaucoup de crocodiles, & le Falemé.

Ses observations sur la Gambie ne sont pas aussi étendues; mais il est à remarquer que la position qu'on lui a désignée comme celle des sources de cette rivière, est presque la même que celle qu'on trouve sur la carte de Wadstrom, qui avait pris ses renseignemens ailleurs. Des six rivières que ce voyageur a traversées, & qui, venant du nord, se jettent dans la Gambie, la principale est le Nériko, qui sort du royaume de Bondou & sert de limite au pays de l'ouest. La partie de ce pays, plus bas que celui de l'est, que M. Park a

traversée, est couverte de bois. Dans le désert de Jallonka, les arbres semblent aussi vieux que le monde.

Il résulte des observations de ce voyageur, que le pays à l'ouest du Bambara & du Kaarta est très-élevé, & a une pente rapide vers l'est; que cette hauteur se termine du côté opposé vers le Woradou, à l'ouest du principal bras du Sénégal, & que cette ligne de limite s'étend de-là au nord jusqu'à une pente pareille: là, le Sénégal se précipite de la première hauteur sur la seconde, & forme les cascades de Gouvinea. La partie la plus élevée contient le Manding, le Salboukadou, le Fouladou, le Kasson, le Gadou & quelques autres petits états. Le second plateau, comprend le Bambouk, le Konkadou, le Dentilla & quelques autres pays; le Kirwanney, où les eaux commencent à couler vers l'ouest, lui sert de borne. Au nord ouest, il a la pente où se trouve la cascade de Felow, à quarante-huit mille au-dessus du fort St.-Joseph, d'où le Sénégal, à l'exception de quelques endroits, commence à être navigable.

A V A N T - P R O P O S . ix

A Baraconda, la navigation de la Gambie est gênée par un *rapide*, suivant l'expression des Américains.

Le Niger allant du Manding vers le Bambara, court vers l'est avec une extrême rapidité, jusqu'à Baunnakou à cent cinquante milles de sa source. De-là, il coule mollement, & est navigable jusqu'à Houffa, & probablement jusque dans le Wangara. On peut adopter l'idée que le Niger se termine en lacs dans le Wangara & le Ghana; mais cependant on n'a encore aucun renseignement certain sur l'embouchure de ce fleuve, & l'idée que j'é mets ici n'est qu'une conjecture du voyageur.

L'Afrique septentrionale se divise en trois grandes parties: la première & la plus petite, est un pays fertile qui s'étend le long de la Méditerranée, & qu'on désigne sous le nom de *Barbarie*; la seconde & la plus considérable, comprise entre la mer rouge & le cap vert, à l'est & à l'ouest: elle a le grand désert au nord, l'océan éthiopien & l'Afrique méridionale du côté opposé. Le trait le plus saillant de cette immense

X A V A N T - P R O P O S .

région , est une étendue de pays élevé, formant une vaste ceinture sur laquelle on voit plusieurs hautes montagnes qui se prolongent de l'ouest à l'est ; au nord , ses ramifications ne sont pas étendues , si l'on en excepte le pays élevé qui rejette le Nil par de-là l'Abissinie : on ne connaît du pays du sud qu'une multitude de rivières assez considérables , qui se jettent dans la mer d'Ethiopie , ou dans l'Atlantique.

Le grand désert ou le Sahara , est la troisième partie de l'Afrique septentrionale : il a quelques ramifications ; on peut le regarder comme un grand océan de sable égal en étendue à la moitié de l'Europe , ayant des golfes , des bayes , des isles où l'on trouve des bois , des pâturages & souvent une population nombreuse , avec un gouvernement régulier. Sa patrie la plus considérable est du côté de l'ouest : les caravanes restent cinquante jours pour la traverser du nord au sud , ce qui revient à huit cent milles géographiques de largeur & deux fois autant de longueur. Les *Oases* ou Isles sont en petit nombre & de peu d'étendue du côté de l'ouest ,

elles sont plus grandes & plus nombreuses du côté de l'est : ce désert abonde en sel, tandis qu'on n'en trouve point au midi du Niger.

La chaîne des montagnes produit beaucoup d'or, on en trouve sur-tout dans le *Manding*, le *Bambouk* & dans le *Wangara*. *Tombouctou* est l'entrepôt où celui du *Manding* est apporté ; c'est là que les marchands de *Tunis*, de *Tripoli*, de *Fez* & de *Maroc* viennent le chercher. Cet or qu'ils distribuent dans tous le nord de l'Afrique, passe ensuite en Europe. Les marchands de *Fez* vont aussi le chercher dans le *Dégombah* à l'est de *Kong*.

On peut remarquer un caractère particulier dans l'aspect de la géographie morale, politique & physique des limites qui séparent les Maures & les Nègres en Afrique. Descendants des Arabes & mêlés aux peuples qui, les premiers, ont fondé des colonies en Afrique, les Maures se sont répandus dans toutes les Oases & les parties habitables du désert, ils ont même étendu leurs conquêtes au midi, tandis que les Nègres agriculteurs se sont souvent re-

tiré au midi des fleuves, & n'ont jamais occupé une grande partie du désert.

On verra, dans l'Abrégé du voyage de M. Park, la différence qui existe entre les Foulahs & les Mandingues, qui sont les principaux Nègres habitans de l'ouest de l'Afrique; quant aux Maures, comme ils se sont rarement établis au midi des grands fleuves, voici la limite que notre voyageur trace entre eux & les Nègres :

Sur la rive septentrionale du Sénégal on trouve le petit royaume Maure de *Gédumah*, & vis-à-vis, sur la rive méridionale, le royaume Nègre de *Kaaja*, quis'étend jusqu'à la cataracte de *Felow*. De ce point, on divise inégalement, l'espace qui se trouve entre le Sénégal & le lac *Dibbie*, qui est situé plus loin que n'est allé M. Park, entre les Maures de *Jaffnou* & le *Kasson*, entre le *Ludamar* & le *Kaarta*, & enfin entre les Maures de *Bierou* & les royaumes de *Bambara* & de *Massina*. Les royaumes de *Tombuctou* & de *Houssa*, situés à l'est de *Massina*, sont soumis aux Maures, quoique la plupart de leurs habitans

soient Nègres : on peut donc regarder le Niger, en cet endroit, comme la limite naturelle entre les deux races.

On n'a aucune notion sur les pays entre *Houssa* & *Kassina*; on dit que le *Kassaba*, le *Gago* & d'autres pays Nègres, sont au sud du fleuve; mais on n'a aucun renseignement sur leur position; on fait seulement que le *Melli* est encore plus loin.

On trouve au nord du Niger, deux grands empires, le *Kassina* & le *Bornou* qui s'étendent jusqu'aux frontières de la *Nubie*, & très-loin dans le nord: leurs souverains sont mahométans.

Les Maures & les Nègres diffèrent entre eux de caractère comme de traits & de couleur, & comme les pays qu'ils habitent: les Maures ont tous les vices des Arabes, sans avoir leur vertu; ils se servent du prétexte de la religion pour opprimer les étrangers, tandis que les Nègres préfèrent leur humble ignorance, à la foi aveugle des Maures, ne laissent jamais un étranger sans secours & sans protection, & exercent envers lui tous les devoirs de l'hospitalité. On peut, je le pense, les

appeller, avec justice, les *Indous de l'Afrique*.

Cet exposé des observations de M. Mungo Park suffira, je le crois, pour attirer toute l'attention du lecteur, sur l'abrégé de son voyage; si l'on ajoute à ces recherches sur les pays qu'il a parcourus, sur les mœurs, le caractère, &c. des différens peuples qu'il a vus, la position certaine qu'il a donnée de plusieurs villes, & sur-tout si l'on a toujours présens à la pensée, la hardiesse de l'entreprise, les obstacles sans nombre, les dangers & les fatigues d'une course de près de onze cents milles Anglais, en ligne directe; dans un pays inconnu, embrâsé par un soleil brûlant, si l'on songe à ses périls toujours croissans, aux privations nombreuses qu'il éprouva, on admirera son courage & sa constance, & l'on sera forcé de donner des applaudissemens à son dévouement généreux.

Nous plaçons ici l'explication de quelques mots Nègres, qu'on trouvera souvent répétés dans le cours de l'Abrégé, & avec lesquels il est nécessaire que le lecteur se familiarise pour sui-

A V A N T - P R O P O S. xv
vre avec fruit le récit du voyage de
M. Park.

MANSA, Roi ou Gouverneur.

ALKAÏD, principal Magistrat d'une
ville ou d'une province; son emploi
est héréditaire.

DOUTY, ce titre est le même que
celui d'*Alkaïd*; on s'en fert dans le
centre de l'Afrique.

PALAVÉ, nom qu'on donne à une
Cour judiciaire & à toute assemblée
publique.

BUSCHRÉEN, Musulman.

KAFIR, payen ou infidèle.

SONAKIE, homme qui boit des li-
queurs fortes.

SLATÉE, Nègre, marchand d'esclaves.

BARRE, monnaie fictive.

KAURIS, petits coquillages qui ser-
vent de monnaie.

KORÉE, puits ou sources.

vi A V A N T - P R O P O S .

BENTANG, espèce de théâtre qui sert de halle & de maison commune.

BALOUN, chambre où on loge les étrangers.

SOUFROU, Outre.

SAPHI, Amulette.

KOUSKOUS, Maïs pilé & bouilli.

SCHÉ TOULOU, beurre végétal.

ABRÉGÉ

A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.
VOYAGE dans l'intérieur de la Chine
et en Tartarie, fait dans les années
1792, 1793 et 1794.
PAR LORD MACARTNEY,
Ambassadeur du Roi d'Angleterre, auprès de
l'Empereur de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.
DÉPART de Portsmouth. — Arrivée à Madère,
Pic de Ténériffe. — Côtes de cette île. —
Relâche à Fraga, dans l'île Saint-Jago. —
Cérémonies observées quand on passe la ligne.
— Arrivée à Batavia. — Passage dans le dé-
troit de Banca. — Relâche à Bantam. — Arrivée
à Pulo-Condor. — Séjour dans la Baie de
Turon, dans la Cochinchine. — Agilité extraor-
dinaire des Cochinchinois. — Leurs amusemens.

LES Portugais furent les premiers qui fré-
quentèrent les côtes de la Chine. Il y a environ
deux cents ans qu'ils s'y abordèrent pour le

Chine.

BRÈGE

HISTOIRE GÉNÉRALE

Chine.

l'époque de leur plus brillans exploits , & de la grande réputation qu'ils y acquirent. Ils rendirent de si importans services aux Chinois , qu'en récompense , ceux-ci leur accordèrent , à l'extrémité méridionale de leur empire , un terrain pour bâtir une ville auprès d'un port sûr , avec divers autres avantages ; & quoique leur puissance déchuë , & leur gloire ternie , eussent fait insensiblement enlever aux Portugais une partie de leurs privilèges , le souvenir de leurs anciennes & utiles liaisons , leur attire encore , de la part des Chinois , un accueil plus facile & plus confiant qu'aux autres nations de l'Europe ; et même , dans beaucoup d'occasions , une préférence marquée sur elles.

Vers le milieu du siècle dernier , les Hollandais aidèrent les Chinois à soumettre un dangereux rebelle , dont les flottes infestaient les mers orientales de la Chine. Pour prix de ce secours , le gouvernement les favorisa quelque temps.

Les Anglais furent long-temps sans trouver l'occasion de rendre des services à l'Empire Chinois , & de l'engager à respecter leur caractère national , & à protéger leur commerce ; cependant leur gouvernement avait encouragé & soutenu , d'une manière imposante , les opé-

rations mercantiles qu'ils avaient entreprises en d'autres pays lointains.

Chine.

Quand l'Angleterre eut accru son commerce, au point d'envoyer annuellement un grand nombre de vaisseaux à Canton, & que le bruit de ses victoires dans l'Indostan, & de la conquête des Iles Philippines dans les mers de la Chine, eût fixé l'attention de la Cour de Pékïn; cette Cour chercha, sans doute, à connaître la nation qui se distinguait d'une manière si éclatante: mais les questions qu'elle fit à cet égard, ne purent être adressées qu'à des missionnaires, & leurs réponses furent dictées par les préjugés religieux, que cette espèce d'hommes conserve jusqu'à présent contre les Anglais.

Les préventions qu'on a contre les étrangers, préventions qu'inspirent toujours davantage ceux qu'on connaît le moins, ne pouvaient manquer de subsister à Canton, dans toute leur force. Non seulement elles influèrent sur la conduite des Chinois, mais elles la réduisaient en système; car ce peuple croit fermement être parvenu au plus haut degré de civilisation; & la comparaison qu'il fait de ses mœurs avec celles des autres nations, le portant à regarder ces nations comme des barbares, il prend toute sorte de moyens pour maintenir

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Chine.

dans le devoir, tous les Européens qui abordent sur ses côtes : il semble aussi qu'il veut éviter par là le dangereux effet que pourraient avoir de mauvais exemples. La Chine n'avait ouvert, aux vaisseaux étrangers, qu'un seul de ses ports ; & quand la saison de leur départ s'approchait, on obligeait chaque Européen de s'embarquer, ou au moins d'abandonner le territoire Chinois ; ainsi la factorerie anglaise restait déserte, & la terminaison d'une partie des affaires était forcément remise à l'année suivante : des lois si sévères étaient imposées, sans scrupule, aux étrangers.

Il est vrai que, pendant long-temps, les marchandises d'Europe eurent fort peu de débit à la Chine. La nécessité où étaient les étrangers, de payer en argent le surplus des objets qu'ils y achetaient, ne pouvait flatter les Chinois, comme elle aurait flatté d'autres nations qui font sans cesse des remises de fonds de divers côtés. A la Chine, on est rarement dans ce cas. Il fallut donc dès lors, plus de métal pour y représenter la valeur des autres objets, & l'augmentation de ce métal y devint plutôt un inconvénient qu'un avantage.

Le commerce qui se fait entre les Chinois & les Anglais, s'élève chaque année à plusieurs

m
à
C
pi
m
pa
po
tre
Sc
qu
ma
de
l'a
mo
plu
Qu
toir
les
com
ma
de r
la tr
spe
aux
Chin
vatio
imag

millions sterlings ; & quoique l'Angleterre soit à quelques milliers de lieues de distance de la Chine, les territoires dépendans des deux empires, ne sont éloignés que d'environ deux cents milles du côté de l'Indostan. La plus grande partie du pays qui s'étend entre les limites des possessions anglaises dans le Bengale ; & l'extrémité occidentale de la province Chinoise de Schen-Sée est occupée par de petits Princes, qui se font presque continuellement la guerre, mais qui, en même temps, recherchent avidement l'alliance & la protection de l'un ou l'autre de leurs puissans voisins.

Le peu de voyageurs qui avaient trouvé le moyen de pénétrer à la Chine, contribuaient plutôt à exciter la curiosité qu'à la satisfaire. Quelques-uns, de leurs récits, sont contradictoires, d'autres suspects, mais tous assurent que les productions du sol & des arts, la politique constante du gouvernement, le langage, les mœurs, les opinions du peuple, les maximes de morale, les institutions civiles, l'ordre & la tranquillité qui règnent dans l'état, sont le spectacle le plus étonnant qui puisse être offert aux regards des hommes. Le gouvernement Chinois n'a opposé des obstacles aux observations des voyageurs, que parce qu'il s'est imaginé qu'il y avait du danger à communiquer

Chine

6 HISTOIRE GÉNÉRALE.

Chine.

avec des étrangers turbulens, & sans mœurs. Ce préjugé ne peut donc être détruit que par la conduite exemplaire des européens qui résideront à la Chine.

De tous les peuples qui ont formé des liaisons avec les Chinois, la nation anglaise est celle qui en a eu de plus suivies. Elle avait une loge dans l'île de *Chusan*, du temps que les affaires se traitaient principalement à *Emouy*. Lorsqu'elles eurent été concentrées dans *Canton*, son activité fut toujours la même, l'obligation imposée à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, détermina ce corps à y entretenir assez constamment des agents chargés de les vendre. Cette pratique jointe au goût qu'on prit dans les possessions Britanniques pour le thé, fit tomber dans ses mains presque tout le commerce de la Chine avec l'Europe.

Cependant ces avantages sont toujours restés précaires et insuffisans, à cause des préventions qui subsistent à la Chine contre les étrangers. Quelques-uns des plus sages directeurs de la compagnie des Indes, qui connoissaient combien leur commerce à Canton avait à souffrir de gêne et de tracasseries, mais qui sentoient aussi quel tort immense ferait à la compagnie la cessation de ce commerce, propo-

serent au ministre d'envoyer à la Chine une
 ambassade qui n'eût qu'un but commercial.
 On sait que les entreprises et les succès de la
 partie de la nation anglaise, qui s'occupe du
 commerce, fixe dans tous les temps l'attention
 du gouvernement et influé sur la plupart de
 ses démarches. Le projet fut agréé, mais il
 convenait que le gouvernement Britannique
 ne choisît une mission aussi importante &
 aussi difficile qu'à un homme, qui eût donné
 des preuves de sa prudence et de son habileté,
 par un long séjour dans des cours étrangères,
 et qui sans vouloir jouir d'un avantage soudain,
 se contentât de préparer les succès.
 C'est ce qui eut lieu en 1792, quand on
 nomma à l'ambassade de la Chine Lord Ma-
 cartney. Il brillait au nombre de ceux dont la
 réputation de talent, d'habileté aux affaires
 & de probité, est solidement établie. Peu
 d'hommes ont eu occasion de se montrer dans
 des situations plus diverses, et peut-être était-il
 le seul, qui, après avoir rempli un des pre-
 mières places dans l'Inde, eût réuni tous les
 suffrages des deux partis qui divisaient le par-
 lement.
 On ne fut pas long-temps incertain sur la
 route que l'ambassade devait suivre; quel-
 que Pehin soit du même côté de l'équateur

Chine.

§ HISTOIRE GÉNÉRALE

China.

que Londres, & qu'il n'y ait qu'une différence de onze degrés entre la latitude de ces deux villes; quoiqu'en tirant une ligne droite de l'une à l'autre, cette ligne passe sur une très-petite partie de mer, & à travers des pays agréables, & où le climat est doux & salubre; il n'en est pas moins vrai, que la plupart de ces pays sont habités par des nations trop peu civilisées, pour qu'on puisse voyager parmi elles avec aisance, & sécurité, & que la distance de Londres à Pékin, est de cinq mille neuf cent quatre-vingt dix milles anglais. On pensa donc que la route par mer était la seule praticable, bien que les circuits qu'elle oblige de faire, triplassent au moins la longueur du chemin. L'objet de l'ambassade, n'était pas seulement d'étendre les relations commerciales des Anglais en Chine. Lord Macartney devait visiter, à son choix tous les autres pays de cette partie de l'Asie, qu'on peut appeler l'Archipel Chinois. Il avait le pouvoir de traiter, en qualité d'ambassadeur, avec l'empereur du Japon; le Roi de la Cochinchine; & en général, tous les princes & souverains, dont les états sont situés dans les mers de la Chine. Enfin tout étant prêt & les vaisseaux le Lion & l'Indostan à l'ancre dans la rade de Portsmouth, l'ambassadeur se rendit dans ce

porté au mois de septembre 1792, avec les personnes qui devaient l'accompagner, & qui étaient au nombre de cent. Ces deux vaisseaux mirent à la voile le 26 du même mois, & se trouvèrent le 10 octobre à la vue des îles de Porto-Santo & des Madères.

Chine.

Vue de loin, l'île de Madère semble être rocailleuse, stérile & sans culture, mais à mesure qu'on s'en approche, les beautés frappent agréablement les yeux; il n'y a point de perspective plus pittoresque, plus attrayante que celle qu'offrent aux vaisseaux qui sont dans la baie Funchal, les collines des environs. Le Lion & l'Indostan étaient partis d'Angleterre au moment où la végétation avait déjà commencé à se ralentir, & où tout annonçait la prochaine langueur de la nature. Aussi le luxe qu'elle déployait à Madère, n'en parut que plus frappant à des hommes nés dans des climats septentrionaux, & pour lesquels ce changement s'était si rapidement opéré. Tout ce qui compose la création semblait plein de vie; il n'y avait presque pas d'arbre qui ne fut couvert de fleurs ou de fruits; rien, enfin, n'y paroît foible & dégénéré, si ce n'est l'homme. Les gens du peuple y ont, en général, le teint brun, des traits rebutans, & sont d'une très-petite taille. L'île de Madère

Chine.

a presque la forme d'un parallélogramme, dont la moindre longueur est environ trente-sept milles, & la moindre largeur onze milles, présentant dans la totalité, une superficie de quatre cent sept milles carrés. Elle contient environ quatre-vingt mille habitans.

Une grande partie ne paraît pas susceptible de culture. Les montagnes sont très-hautes, très-escarpées & en beaucoup d'endroits dépouillées de toute espèce de terre. Sa principale richesse est la vigne, qui produit, dit-on, annuellement, près de vingt-cinq mille pipes de vin. C'est dans un petit nombre d'endroits, que croît aussi la vigne qui porte ces raisins si précieux & si doux, avec lesquels on fait le fameux vin de Malvoisie. On ne recueille guère chaque année que cinq cents pipes de ce dernier vin.

La viande de cochon est le mets le plus recherché à Madère, les perdrix y sont en grand nombre; mais il n'y a point d'animaux dangereux. On n'y trouve ni lièvres, ni renards & la côte est poissonneuse.

La culture des cannes à sucre est presque abandonnée à Madère, parce qu'elle convient mieux aux climats situés entre les tropiques. La ville de Funchal s'étend environ trois quarts de mille le long du rivage & à un demi-mille

DES VOYAGES. 11

de profondeur. Elle contient, dit-on, quinze mille habitans. La population & la culture y augmentent chaque jour. Elle est environnée de quatre petits forts.

Les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages, ont besoin pour conserver la santé leur bord, de relâcher dans les endroits qui se rencontrent sur leur route, afin de s'y procurer de la viande fraîche, des légumes, de l'eau & du bois à brûler; il ne fallut qu'une semaine au *Lion* & à l'*Indoſtan*, pour remplir cet objet à Madère; ensuite ils se rembarquèrent & sortirent de la baie de Funchal, le 18 octobre 1792.

Après avoir navigué un jour, nous aperçûmes ces îles, auxquelles la richesse de leur sol, la salubrité & la douceur de leur climat, ont fait donner le nom d'*Îles Fortunées*. Elles ont perdu ce nom brillant, sans perdre ce qui le leur avait mérité. On les appelle maintenant les *Îles Canaries*. Elles appartiennent à l'Espagne.

Les îles qu'on rencontre après les Canaries, & qui en sont pourtant à une très-grande distance, sont celles du Cap-Vert. Elles tirent leur nom d'un cap du Continent, dont elles sont très-voisines; & le cap & les îles dépendent du Portugal. Le 20 octobre, les



Chine.

matelots du Lion aperçurent l'île de Ténériffe; cependant les vaisseaux n'y arrivèrent que le lendemain; et on estima qu'ils l'avaient vue à dix-huit lieues de distance. Le mouillage est en général très-mauvais à Ténériffe. La ville de Santa-Cruz, quoiqu'agréablement située, n'offre ni autant de population, ni autant d'activité qu'on en voit à Funchal: mais le séjour en est plus sain et les rues plus larges, mieux alignées, plus propres.

L'île de Ténériffe est d'environ soixante-dix milles de long, & de vingt-deux milles dans sa moindre largeur. Elle a quinze cent quarante milles carrés de superficie. On transporte tous les ans un certain nombre d'habitans de Ténériffe, dans les possessions Espagnoles de l'Amérique méridionale, afin que le nombre des colons balance les multitudes de naturels qui y sont encore, et les tiennent assujettis à la domination des Castillans.

Ténériffe n'est pas la plus grande des îles Canaries, mais si l'on en juge par le nombre de ses habitans, elle est sans contredit la plus fertile. D'après les meilleurs notions qu'on ait sur la population de la grande Canarie, il n'y a pas plus de quarante mille ames; l'île de Palme n'en a que trente mille; celle de Lan-

cerole, que huit mille : celle de Goïnera, que sept mille ; et celle de Ferro, que quinze cents. Ferro est la dernière des Canaries, du côté du couchant, et l'extrémité la plus occidentale de l'ancien monde. Cette île de Ferro était autrefois un lieu très-important pour les géographes & les navigateurs. C'est de son méridien qu'étaient généralement calculés les degrés de longitude, comme ceux de latitude l'étaient de l'équateur. Mais depuis qu'on a élevé des observatoires en France & en Angleterre, les astronomes ont préféré prendre la longitude à partir du point où ils ont fait leurs observations ; et maintenant on ne les calcule que d'après le méridien de Paris ou de Greenwich.

Le 27 octobre le *Lion* & l'*Indostan* partirent de Santa-Cruz, & firent voile pour le port de Praga, dans l'île de Saint-Jago, où ils arrivèrent le trois novembre ; & après s'être pourvus de quelques provisions, ils se déterminèrent le 8 à continuer leur voyage.

L'heureux port de Rio-Janeiro promettoit toute sorte d'avantages : ainsi ce fut vers ce port que nos voyageurs dirigèrent leur course, en s'éloignant des îles du Cap-Verd ; et chemin faisant les matelots se préparèrent aux jouissances qu'on a coutume de faire quand

 Chine.

Chine.

on passe la ligne. Voici en quoi consistent ces amusemens : on donne à un mutelot d'une belle figure & d'une contenance imposante, le costume qu'on suppose être celui du dieu de la mer ; alors ce nouveau Neptune, armé d'un trident, et ayant ses vêtemens trempés de l'élément soumis à son pouvoir, parut à la proue du vaisseau, comme s'il sortait de l'Océan, & demanda d'une voix forte, quel était le vaisseau qui osait ainsi entrer dans son empire : au même instant, lord Macartney, sir Erasme Gower, les officiers et les passagers qui étaient sur le gaillard d'arrière, se levèrent tous, & dirent au dieu interrogateur le nom du vaisseau & le sujet du voyage. Neptune, avec une suite digne de lui, s'avança d'un pas majestueux, & après avoir fait un compliment à l'ambassadeur, il lui présenta un poisson nouvellement pêché, pour lui faire part des productions de ses domaines. Le dieu fut accueilli avec un grand respect, & tous les spectateurs lui donnèrent de l'argent pour lui & ses compagnons. Il est vrai que ces dons furent volontaires de la part des personnes qui avaient déjà passé la ligne ; mais on les exigea de celles qui osaient, pour la première fois, entreprendre de la passer. Il fallait payer le tribut, ou se soumettre à des cérémonies très-

gais & très-réjouissantes pour ceux qui sont initiés à ces mystères. On conduisit les nouveaux voyageurs sur le gaillard d'avant, où on les faisait affeoir sur une planche étroite, posée en travers sur un cuvier, & les enfans de Neptune, qui se tiennent sur les hunes & sur les vergues, les inondent de sceaux d'eau. C'est ce qu'on appelle le baptême de la ligne. La fête se termina par un grand repas, accompagné de la musique d'une cornemuse, & des libations, sinon excessives, au moins copieuses, d'une liqueur qui inspire la joie.

Nous entrâmes enfin dans le port de Rio-Janeiro, où le vice roi nous reçut avec toutes sortes d'égards. Lord Macartney, qui avait été malade à la mer, se rétablit au bout d'une quinzaine de jour; mais impatient d'arriver au lieu de sa destination, dont il était encore si éloigné, il fit lever l'ancre le 17 décembre 1792.

La traversée fut heureuse. Dans les belles soirées, les musiciens de l'ambassadeur, & qui accompagnoient quelquefois des amateurs, exécutoient des concerts avec aussi peu d'interruption, que si l'on out été à terre; la manœuvre du vaisseau se faisait en général avec très-peu de bruit, et l'on entendait très-rarement ces juremens, ces imprécations,

China

Chine.

que les marins croyaient autrefois devoir employer, pour se faire obéir de ses matelots.

Le 23 décembre, le Lion et l'Indostan reconnurent les îles de *Tristan*, d'*Acunha*, dont la plus grande est la seule qui porte ce nom. Les deux autres s'appellent, l'une *l'île Inaccessible*, l'autre, l'île du Rossignol.

L'inaccessible semble mériter ce nom, c'est un rocher escarpé, inabordable, & en apparence très-aride, d'environ neuf milles de circonférence.

L'île du Rossignol est d'une forme irrégulière; sa circonférence est d'environ de sept à huit milles. La grande île de *d'Acunha*, est très-haute; elle ne paraît pas avoir plus de quinze milles de tour; dans son centre, elle forme ce que les marins appellent une *talle*. Les îles de *Tristan*, d'*Acunha* méritent des observations étendues. Elles ne sont pas à cinquante lieues de la route qu'on suit en allant à la Chine, & à la côte de Coromandel, par le passage le plus au sud. Elles sont séparées de toute espèce de terre à l'ouest & au nord, par une étendue de mer d'environ quinze cent milles. Il y a dans ces mers une immense quantité de baleines; le Lion & l'Indostan les voyaient bondir sans cesse, & sur-tout au coucher du soleil. Leurs énormes grouins paraissaient au-dessus

dessus des vagues, & l'eau jaillissait par l'ouverture qu'elles ont sur la tête : tantôt leur dos monstrueux & recourbé, s'élevait comme un rocher au milieu de l'océan ; tantôt elles déployaient leur queue, comme un immense éventail, et en frappaient les eaux avec violence.

Le 5 janvier 1763 le Lion traversa le méridien de Londres : il était alors éloigné de cette capitale d'environ quatre-vingt-dix degrés de latitude. En se rendant des îles de Tristan d'Acunha à celles de Saint-Paul & d'Amsterdam, les voyageurs virent continuellement des troupes d'oiseaux & des bancs de poissons. L'air était tranquille & chaud, convenablement à la saison, car on était alors dans le mois de janvier qui, dans cet hémisphère, fait partie de l'été.

Les îles de Saint-Paul, d'Amsterdam, sont situées à un même degré de longitude ; l'une à environ dix-sept milles au nord de l'autre. Il est pénible de marcher dans l'île d'Amsterdam, parce que le sol y est partout spongieux & rempli de trous, que les oiseaux de mer y creusent pour faire leurs nids ; elle est dans un si grand état d'embrasement souterrain, qu'en la contemplant la nuit de dessus le pont du vaisseau, nous voyions, sur les montagnes,

Chine.

des flammes qui sortaient des différentes crevasses. Pendant le jour, nous n'apercevions que de la fumée. La longueur de l'île est, du nord au sud, de plus de quatre milles; & la largeur, de l'est à l'ouest, d'environ deux milles; ce qui forme une surface de près de huit milles carrés, dont le sol est presque par-tout fertile. Après avoir navigué dans les hautes latitudes méridionales, pendant tout le premier mois de l'année 1793, & après avoir traversé un océan beaucoup plus vaste que celui qui baigne les côtes d'Europe, Lord Macartney & les autres passagers du Lion & de l'Indostan, commencèrent enfin à se flatter d'être bientôt dans les parages où les navires partis de Canton, pour retourner en Angleterre, pourraient leur apprendre l'impression qu'avait faite en Chine la notification de l'envoi d'une ambassade.

Le Lion & l'Indostan s'écartèrent l'un de l'autre, plus que de coutume, afin d'embrasser une plus grande étendue de l'horizon, & d'avoir conséquemment plus de facilité à découvrir les vaisseaux qui sortaient du détroit de la Sonde, & cinglaient vers l'Europe; mais tandis qu'ils cherchaient à rencontrer d'autres vaisseaux, le Lion & l'Indostan ne purent pas se retrouver l'un l'autre. Chacun fit route de son côté pour l'île du nord, qui est le rendez-vous

accoutumé dans le détroit de la Sonde. Ce détroit est formé par le côté sud-est de la grande île de Sumatra, & l'extrémité nord-ouest de celle de Java. On voit dans son cours un grand nombre de petites îles, dont l'agrément & la richesse peuvent être difficilement surpassés. Les îles de Java & de Sumatra, qui ont leurs rivages bas, & même en partie marécageux, s'élèvent graduellement vers le centre, & présentent un amphithéâtre où se trouvent les sites les plus variés, & toutes les teintes de la verdure.

Chine.

Le Lion & l'Indostan se rendirent ensemble, de l'île du nord à Batavia. Cette traversée ressemblait aux promenades de plaisir. La mer était extrêmement unie, & on voyait à la surface un nombre immense de groupes d'îles de Corail.

Le 6 mars 1793, le Lion & l'Indostan entrèrent dans la baie de Batavia. L'ambassadeur fut complimenté, à bord, de la part du gouvernement, & reçu à terre avec des honneurs distingués. Les dépêches des Commissaires de la compagnie des Indes anglaises à Canton, firent augurer à Lord Macartney, qu'il serait favorablement accueilli à la cour de Pékin. Le gouverneur & le consul de Batavia, s'intéressaient au succès de l'ambassade, & se

Chine.

proposèrent de célébrer l'arrivée du Lord, par les réjouissances les plus brillantes.

Cette fête eût lieu dans la maison du gouverneur général, située à quelque distance de la ville; le chemin qui y conduit, passe entre deux rangs d'arbres, & de canaux: d'un côté on voyait une beauté Flamande, qui essayait d'amuser le peuple par ses gentilleses; & de l'autre, plusieurs comédiens Chinois étaient montés sur une charrette. Le repas fut précédé d'un bal, suivi d'illuminations & de feux d'artifices dans le Jardin: la société ne se sépara que le matin.

La plupart des colons Hollandais de Batavia, & sur-tout ceux qu'on rencontre communément sur leur porte ou dans les rues, sont blêmes, foibles, languissans, & paraissent déjà être aux prises avec la mort. Il est vrai que la ville est environnée d'étangs & de marais, d'où s'élève, chaque matin, aussi-tôt que la brise de mer souffle, une immense quantité de vapeurs pestilentielles.

Les Hollandais, dont on connaît l'amour pour les jardins dans leur pays natal, ont porté ce goût à Batavia, où ils peuvent assurément le satisfaire avec plus de succès, & ils s'y livrent avec beaucoup de recherche dans les maisons de campagne, qui sont à peu de distance de la ville. Dans plusieurs des princi-

pales maisons de la colonie; la table est mise le matin de bonne heure. On y sert à déjeuner, non seulement du thé, du café, du chocolat, mais de la viande & du poisson. Ensuite on trouve sous un péristyle, appartenant à la salle à manger, des vins de Madère & de Bordeaux, de l'eau de vie de Genièvre, de la bière Hollandaise & du porter Anglais. On présente à chaque convive des pipes & du tabac. On reste ainsi à fumer & à boire jusqu'à une heure après midi, & l'on s'ert de dîner; & il n'est pas rare qu'en attendant ce repas, un fumeur boive une bouteille de vin. Immédiatement avant le dîner, deux esclaves mâles servent du vin de Madère, dont chaque convive prend un verre, comme un tonique propre à augmenter l'appétit; après quoi on voit arriver trois jeunes filles, dont l'une porte un vase d'argent rempli d'eau, & même quelque fois d'eau rose, avec laquelle on se lave les mains; la seconde tient un bassin d'argent, avec un couvercle de même métal, concave & percé de plusieurs trous petits, pour recevoir l'eau à mesure qu'on s'en sert; & la troisième offre des serviettes, dont on s'essuie. Pendant le dîner, une bande de musiciens jouent de divers instrumens à côté de la salle à manger. Un nombre considérable d'esclaves s'ert à table.

Chine.

Là, on vit de manière que les vingt-quatre heures sont divisées en deux jours & deux nuits. Dès qu'on a pris du café, on se retire pour se coucher. Si le convive est un célibataire, ce qui a presque toujours lieu, une jeune esclave, tenant en main un éventail, reste auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme. A six heures, on se lève, on s'habille, on boit du thé, on monte en voiture pour aller prendre l'air : les assemblées du matin ne sont guère composées que d'hommes, car les dames de Batavia n'aiment à se montrer que la nuit.

Les Javanais, c'est-à-dire les naturels du pays, sont en général trop éloigné de toute espèce de civilisation, pour avoir d'autres besoins que ceux qu'on peut satisfaire aisément dans un climat chaud & fertile; on n'essaye point de les réduire à l'esclavage. Le Sultan de Mataran, règne dans la partie orientale; l'empereur de Java, au centre; & le roi de Banata, à l'occident; mais le rivage de la mer, & la véritable puissance, appartient aux Hollandais. Les trois autres souverains ont, comme eux une origine étrangère. Ce sont des Arabes qui, en établissant le mahométisme à Java, ont soumis à leur joug, presque tous les premiers possesseurs du pays. Le petit nombre de ceux qui leur ont résisté, s'est

retiré dans les montagnes, où il conserve sa religion & son indépendance, & continue de croire à la transmigration des ames.

Si l'on en croit les Hollandois, il n'y a point de tyrannie plus oppressive que celle des souverains mahométans de Java. Pour maintenir son autorité, l'empereur a une armée de plusieurs milliers d'hommes, dispersés sur son territoire, & il tient en outre auprès de sa personne une nombreuse garde de femmes; ces femmes sont, à ce qu'on dit, élevées dans le métier des armes, sans négliger les talens qui peuvent occasionner à quelques-unes d'entrer elles un changement d'occupation, en les faisant passer de l'état d'esclaves à celui d'épouses du monarque. La singulière institution de cette garde doit sans doute son origine à la facilité d'obtenir des recrues, s'il est vrai, comme on l'affure, qu'il naît à Java infiniment moins de mâles que de femelles.

Quelque temps après, la petite escadre quitta Batavia & fit route pour le passage qui conduit au détroit de Banca. L'extrémité orientale de l'île de Sumatra, forme le côté occidentale de ce détroit. On visita les petites îles du *Bonnet* et du *Bouton*, dont l'aspect est si différent des îles planes qu'on voit dans les mêmes parages. Dans l'île du *Bonnet*, on trouve deux

China

cavernes qui s'étendent horizontalement dans les flancs d'un rocher, & contiennent une immense quantité de ces nids d'oiseaux qui sont si recherchés par les gourmands de la Chine. Ces nids sont composés de filamens très-déli-cats, que réunit une matière transparente, visqueuse, & assez semblable à celle qui reste attachée aux pierres que les flots de la mer ont plusieurs fois couvertes de leur écume, ou à ces substances animales & gluantes qui flottent sur toutes les côtes. Les nids sont adhérens les uns aux autres, ainsi qu'aux côtés de la cavité, & forment des rangs sans aucune interruption. Les oiseaux qui les construisent sont des hirondelles grises, au ventre blanchâtre. Elles vont en troupes considérables; mais elles sont si petites & si rapides, qu'il est impossible de les tuer au vol, & de les attraper.

Ces nids sont l'objet d'un commerce très-important parmi les Javanais. Lorsque les oiseaux ont employé près de deux mois à préparer leurs nids, ils pondent deux œufs dans chacun, & ils les couvent environ quinze jours. Quand les petits ont des plumes, on juge qu'il est temps d'enlever les nids; ce qu'on fait régulièrement trois fois chaque année. Pour descendre dans les cavernes, on se sert ordinairement d'une échelle de bambou & de roseau;

mais si les cavernes sont trop profondes, on préfère une échelle de corde. Cette opération ne se fait pas sans beaucoup de danger. Les habitans des montagnes sont presque toujours ceux qui s'en chargent, & ils ne la commencent jamais sans avoir sacrifié un buffle, coutume qui est constamment observée par ces peuples la veille d'une entreprise extraordinaire. Ils prononcent aussi quelques prières, se frottent le corps d'huile odoriférante, & parfument l'entrée de la caverne avec du benjoin.

Près de cette caverne on adore une déesse tutélaire dont le prêtre brûle de l'encens & étend ses mains protectrices sur tous ceux qui doivent y descendre. En même temps on prépare soigneusement un flambeau qu'on fait avec de la gomme d'un arbre de ces montagnes, & qui ne peut pas être aisément éteint par l'air fixe & les vapeurs souterraines.

La petite escadre résolut de quitter la station dans l'espoir d'en avoir une meilleure au cap *Nicolas*, qui est l'extrémité la plus septentrionale de *Java*. Elle ne trouva là en effet ni mârais ni épais nuages. Pour se rendre de l'île du Nord au cap *Nicolas*, on ne fait qu'environ dix huit mille. La première baie qu'on rencontre est celle de *Bantam*, lieu fameux pour avoir été jadis le rendez-vous des

Chine.

Chine.

vaisseaux d'Europe dans ces mers. Bantam étoit alors l'entrepôt d'où le poivre & les autres épiceries étoient distribuées dans le reste du monde. Les compagnies des Indes Anglaïses & Hollandaises y avoient leurs principales factoreries, & les marchands de l'Arabie & de l'Indostan s'y rendoient.

Cette ville fut long-temps florissante; mais les Hollandais ayant transporté le siège de leur trafic à Batavia, le commerce prit un nouveau cours, & Bantam ne conserva que quelques restes de son opulence & de sa splendeur primitives. En perdant son commerce, Bantam a vu décliner le pouvoir de son souverain. Dans les guerres qu'il eut à soutenir contre quelques autres princes de Java, il implora le secours des Hollandais, & dès lors il ne fut plus que leur captif. Ce monarque occupe maintenant un palais bâti à l'européenne, dans l'enceinte d'un fort, où il y a une garnison détachée de celle de Batavia, & dont le commandant reçoit les ordres, non du roi de Bantam, mais d'un gouverneur Hollandais qui réside dans un autre fort atenant à la ville, & plus rapproché de la mer. Le prince qui règne aujourd'hui à Batavia, joint la puissance temporelle à la puissance spirituelle. Il est prêtre de la religion mahométane, & laquelle

il mêle beaucoup de rites et des superstitions des aborigènes de Java ; par exemple, il adore le grand Banyan, ou figuier indien, également sacré dans l'Indostan, & sous lequel on pratique les cérémonies religieuses. Les peuples de Bentam croient aussi que leurs affaires d'état doivent se tenir à l'ombre de certains arbres, lorsque la lune luit.

Chine.

Pendant le séjour que nous fîmes à Bantam, deux vaisseaux y arrivèrent de la Chine. C'étoit vers la mi-avril. Ils confirmèrent les premières nouvelles que l'ambassadeur avoit reçues de la Chine, & ils fournirent une heureuse occasion d'écrire en Europe. Bientôt après les vents soufflèrent & nous décidèrent à mettre à la voile. Le 28 avril, on découvrit les montagnes de Banca, à travers les brouillards qui cachotent le terrain bas. Cette île est connue en Asie par ses mines d'étain, elle est voisine du fleuve Palambang, qui arrose une partie de l'île de Samatra, & le souverain de Banca y fait sa résidence habituelle. S'il maintient son autorité sur ses sujets, & s'il se fait respecter de ses voisins, il le doit en grande partie, au secours des Hollandais, qui ont un établissement & des troupes à Palambang.

L'escadre remit à la voile le 4 mai & s'arrêta le 17 dans une baie spacieuse, sur la côte

Chine.

orientale de l'île de Condor. Quelques personnes allèrent à terre. Au moment où nos gens débarquèrent, plusieurs habitans s'avancèrent sur la plage & les accueillirent avec de grandes démonstrations de bienveillance; ensuite ils les conduisirent dans la demeure de leur chef. Ils le trouvèrent dans une cabane de bambou proprement construite & plus grande que les autres habitations du village. Il y avait dans la cabane autant de monde qu'elle pouvait en contenir. Il sembla que les habitans s'étaient rassemblés pour quelque cérémonie; ou du moins pour se réjouir. Le habillement de ces gens consistait en une pièce de toile peinte en bleu & rejetée négligemment autour de leur corps; & leurs visages aplatis, leurs petits yeux, embarrasèrent qu'ils étaient d'origine chinoise. Plusieurs longs morceaux de papier suspendus au plafond étaient couverts de longues écritures chinoises. Les Anglais proposèrent d'acheter des provisions dans le petit village où ils étaient descendus, & les habitans promirent de faire leurs efforts, pour que ce qu'on demandait fut prêt pour le lendemain. On envoya à l'heure indiquée des messagers à terre, pour recevoir & payer les provisions promises; mais en s'acheminant au village, ils furent bien surpris de le

trouver abandonné. Les portes des maisons ^{Chine.} étaient ouvertes, et on n'avait rien emporté; dans la principale cabane, on trouva un papier écrit en Chinois, dont la traduction littérale signifiait à peu près. « Que les habitans de » l'île étaient peu nombreux & très-pauvres, » mais honnêtes & incapables de faire du mal; » qu'ils avaient été épouvantés à l'arrivée » d'aussi grands vaisseaux & d'hommes aussi » puissans que ceux qui étaient en rade, d'au- » tant qu'ils n'étaient point en état de les sa- » tisfaire à l'égard de la quantité de bétail & » d'autres provisions qu'ils demandaient; que » les pauvres habitans de *Pulo-Candor*, en » avaient très-peu à fournir & conséquem- » ment ne pouvaient point faire ce qu'on at- » tendait d'eux, que la crainte d'être maltrai- » tés & le désir de sauver leur vie, leur avoit » fait prendre le parti de s'enfuir; qu'ils sup- » pliaient le grand peuple d'avoir pitié d'eux; » qu'ils laissaient dans le village tout ce qu'ils » avaient; qu'ils priaient seulement qu'on ne » brûlât pas leurs cabanes, et qu'ils concluaient » en se prosternant cents fois aux pieds du » grand peuple. »

On résolut d'en agir avec eux, de manière à empêcher qu'ils ne continuassent à avoir mau- vaise opinion de nous. On ne toucha absolu-

Chine.

ment rien dans leurs maisons ; & on laissa dans la principale cabane un léger présent qu'on crut devoir être agréable au chef, avec une lettre en chinois, qui disait : « que les vaisseaux & les hommes qui les montaient étaient » Anglais ; qu'ils étaient seulement venus pour » acheter des rafraîchemens & sans aucune intention dangereuse ; que leur nation était » civilisée & douée de principes d'humanité » qui ne leur permettaient ni de piller ou de » maltraiter ceux qui étaient plus foibles ou » en plus petit nombre qu'eux. »

Le signal de lever l'ancre fut donné le 18 mai, & on fit voile vers le nord, & le soir même de son départ de Pulo-Candor, la flotte découvrit l'extrémité méridionale de cette partie du grand continent, qu'on peut proprement appeler le continent Chinois. C'est auprès de cette côte qu'est située la Cochinchine qui faisait autrefois partie de l'empire Chinois.

Le 22 mai, l'escadre fut à la vue de Pulo-Canton ; de toutes les îles que l'escadre avait vue depuis quelque temps, c'était la seule qui semblait bien cultivée. Quelques symptômes dans l'air indiquent toujours au navigateurs attentif, l'approche des typhons, & lui donnent le temps de se préparer à leur furie. Ces pronostics furent en partie observés dans

la soirée du 23 mai. Au coucher du soleil, le ciel était extraordinairement rouge & une atmosphère brumeuse succéda au jour le plus clair. Dès que le soleil fut descendu au-dessous de l'horizon, on vit dans le nord-est un nuage sombre & entrémêlé de quelques teintes d'un rouge très-ardent & bordé d'un cercle lumineux. Bientôt après tout l'horizon fut couvert d'autres nuages, & on attendit le moment où la tempête alloit éclater. Le lendemain matin le temps fut beau, & l'on vit dans l'éloignement, un enfoncement de terres, qu'on jugea être la baie de *Turon*; l'île de *Campello* est au sud de cette baie. Plusieurs canots étaient occupés à pêcher entre l'escadre & la terre; mais les pêcheurs ne se soignant pas d'accoster des vaisseaux qui leur semblaient extraordinaires, baissèrent aussitôt leurs voiles & s'éloignèrent.

Cependant l'un d'eux fut enfin atteint par le canot de l'*Indostan* qui l'emmena à bord; c'était un vieillard qui n'avait que quelques cheveux sur la tête, tenait les yeux baissés, & paraissait aussi affaibli par la crainte que par l'âge. On avait trouvé avec lui deux jeunes gens, qui probablement étaient ses fils. Quand le vieillard monta à bord de l'*Indostan*, il parut pétrifié à la vue du pont spacieux, des gros canons,

China.

Chine.

du nombre des matelots , & sur-tout de la hauteur des mâts ; sur lesquels il portait sans cesse la vue , comme s'il avait eu peur qu'ils tombassent sur lui. Aucun des interprètes chinois ne put se faire entendre de ce pauvre homme , ni comprendre un mot de ce qu'il disoit. On écrivit en chinois quelques questions qu'on lui présenta , mais il fit signe qu'il ne savoit ni lire , ni écrire. Quelque peine qu'on prit pour le tranquilliser & le satisfaire , il se prosternait sans cesse en pleurant ; & quand le vaisseau reviroit pour courir une nouvelle bordée , et s'éloignoit un peu plus de terre , la douleur & le désespoir de ce vieillard augmentaient encore , parce qu'il croyoit qu'on alloit quitter la côte et l'emmener pour jamais.

On lui présenta quelques alimens , il n'en mangea que très-peu & avec répugnance ; mais quand on lui mit des piastres d'Espagne dans la main , il parut en connaître le prix , & les enveloppa soigneusement dans un coin des haillons qui le couvraient. Enfin , après beaucoup d'efforts , on lui fit comprendre le motif pour lequel on l'avoit fait venir à bord. Il parut alors tranquille , & il montra du doigt l'entrée de la baie de *Turon* , qui n'est nullement aisée à apercevoir. A peine avoit-on jeté l'ancre , qu'un officier cochinchinois arriva

à

à bord, avec l'ordre de s'informer de tout ce qui avoit rapport à l'escadre, dont, à ce qu'il parut, la présence avoit répandu l'alarme. Une conférence eût bientôt lieu entre l'officier qui étoit venu à bord & les interprètes chinois. On écrivit en caractères chinois les questions & les réponses. Les dispositions pacifiques de l'escadre furent annoncées, ses motifs généraux déclarés, & ses besoins immédiats accompagnés d'une demande de provisions.

Un Cochinchinois, élevé en dignité, ne tarda pas à arriver à Turon, pour présenter les complimens de son maître à l'ambassadeur. Il étoit dans une galère pontée, d'une construction légère, allongée & propre à naviguer avec célérité. Le principal officier que portoit cette galère, étoit vêtu d'une robe de soie très-ample & avoit les manières polies, un interprète l'accompagnait. Sa galère étoit suivie de neuf grands canots chargés de toute espèce de provisions que son maître envoyoit en présent aux passagers & aux équipages de l'escadre. Le gouverneur de Turon vint aussi à bord, inviter l'ambassadeur à se rendre à terre avec sa suite, & lui offrir de tenir table ouverte pour lui, pendant tout le séjour qu'il feroit dans le pays. L'ambassadeur se borna à des remerciemens & à des messages de com-

Chine.

pliment & de respect, & à envoyer des présents en échange de ceux que l'escadre avait reçus si à propos.

La ville de Turon n'est guères plus qu'une bourgade; mais on dit qu'avant la guerre, dans le temps de la prospérité du pays, elle était bien plus considérable. Les maisons y sont basses, presque entièrement bâties de bambous, couvertes de joncs ou de paille de riz, & entremêlées d'arbres. Derrière la ville sont plusieurs bosquets d'orangers, de citronniers, de bananiers.

Cependant le gouverneur de la ville donna, à quelques personnes de l'escadre, un repas très-bien assaisonné. L'après dîner, il conduisit les convives à un spectacle qu'il avait fait préparer pour eux. On représentait une comédie dans laquelle, autant qu'on en put juger par les gestes des acteurs, la gaité était excitée par l'humeur d'un vieillard en colère, & par les bouffonneries d'un rustre, qui ne paraissait pas manquer de mérite en son genre. Le lieu où l'on jouait cette pièce était environné d'une multitude de peuple qui paraissait moins occupé de regarder les acteurs que les spectateurs.

Lorsque les Anglais s'en retournèrent de la fête que le gouverneur leur avait donnée, ils furent priés, par signe, de s'arrêter, pendant

qu'une dame très-âgée, & qui avait de la peine à marcher, sortait de sa maison & s'avancait vers eux. Elle avait entendu dire qu'il passait des européens devant sa porte, & comme elle n'en avait jamais vu, elle voulait profiter d'une occasion qui pourrait ne plus s'offrir à elle. Elle s'approcha d'eux avec des regards pleins de curiosité, mais avec beaucoup de politesse, & une contenance qui annonçait combien elle desirait qu'ils ne fussent pas fâchés de ce qu'elle les arrêtait en les contemplant. Elle examina très-attentivement leur figure, leur mine, leurs habillemens, & parut jouir avec plaisir, d'un spectacle qui lui était si nouveau. Après quoi elle se retira, en faisant des signes pour remercier les Anglais de leur complaisance, & témoigner la satisfaction qu'elle ressentait d'avoir été exaucée dans un de ses vœux les plus ardens.

Les Anglais s'arrêtèrent ensuite pour contempler un exemple singulier de l'extrême agilité de quelques jeunes Cochinchinois. Sept à huit d'entr'eux formant un cercle, s'amusaient à jouer au volant. Ils n'avaient point de raquettes, ni ne se servaient de leurs mains. Mais lorsque le volant descendait vers eux, ils prenaient un peu la course, & faisant un saut, le frappaient de la plante du pied, & le renvoyaient

Chine.

en l'air avec beaucoup de force. Il restait assez long-temps à retomber, parce qu'il était rare que les joueurs le manquaient, ou ne lui donnaient pas la direction qu'ils voulaient. Le volant était fait d'un morceau de cuir sec, roulé en rond et lié avec un cordon. Dans ce cuir, sont enfoncées trois longues plumes, qui s'écartent vers le haut, mais qui sont si rapprochées par le bas, qu'elles passent par des trous qui n'ont pas plus d'un quart de pouce de distance entr'eux. Ces trous sont toujours dans le centre d'une pièce de monnoie de cuivre. Deux ou trois autres pièces sont au fond du volant pour lui servir de contre poids, & leur son fait connoître aux joueurs quand il approche d'eux.

Ce n'est pas seulement dans leurs amusements et dans leurs jeux, que les agiles & ingénieux Cochinchinois se servent de leurs pieds, comme d'autres peuples se servent de leurs mains. Ceux d'une classe inférieure & même quelques autres, vont ordinairement pieds nus, & leurs orteils ont par conséquent un mouvement bien plus libre & une plus grande facilité de se plier, que ceux qui sont toujours renfermés dans des souliers, de sorte que dans beaucoup de métiers, et principalement dans celui de constructeur de canots, les

orteils deviennent ainsi que le reste du pied, les auxiliaires de la main.

Chine.

Quoique les Cochinchinois, n'aient presque aucun principe des sciences, ils font avec beaucoup d'adresse & d'attention, des expériences & les diverses choses qui peuvent leur procurer de l'avantage ou de l'agrément dans le cours ordinaire de la vie. Ils sont parvenus, par la pratique, à se procurer de très-bon fer, & à en faire des fusils à mèches, des lames & d'autres armes. Leur poterie est très-propre, & leur adresse se montre dans tout ce qu'ils entreprennent.

La Cochinchine est du petit nombre des pays où l'on mange de la chair d'éléphant. On l'y regarde même comme un mets très-délicat. Quand le roi fait tuer un éléphant pour sa table, il en envoie des morceaux aux personnes élevées en dignité; & ces présens sont regardés comme une grande marque de faveur.

Le riz est le principal objet de la culture; il est d'une plus grande importance pour ce peuple, que le pain ne l'est pour les Européens, parce qu'avec ce grain, il n'a besoin que d'un peu d'épicerie, d'huile & de viande. Les personnes de tout état & de tout sexe mâchent des noix d'arec avec des feuilles de betel, & fument du tabac. Les femmes s'occu-

Chine.

peut assidûment des soins de leur ménage & des travaux de l'agriculture ; dans les villes , elles sont fréquemment l'office de courtiers pour les étrangers qui viennent y faire le commerce ; elles leur servent en même-temps de concubines , & à l'un & l'autre égard , elles sont remarquables par leur fidélité.

Le climat de la Cochinchine est généralement sain ; l'ardente chaleur des mois de l'été y est tempéré par des brises de mer qui soufflent régulièrement. La saison des pluies est en septembre , octobre & novembre ; les plaines sont alors fréquemment & soudainement inondées par d'immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Les inondations ont ordinairement lieu toutes les quinzaines , & durent chaque fois pendant deux ou trois jours. Elles produisent à la Cochinchine le même effet que les débordemens périodiques du Nil ont en Egypte , & la rendent l'un des pays les plus fertiles du globe.

Après avoir passé quinze jours dans la baie de Turon , l'escadre se prépara au départ. On l'annonça aux officiers du gouvernement Cochinchinois , en faisant faire au prince les complimens & les remerciemens convenables , & l'on fit voile le 16 juin 1793.

CHAPITRE II.

Traversée de la Cochinchine aux îles des Larrons près de Macao, & de là à Chusin. --- Observations sur ces différens pays. --- Route de l'escadre dans la mer Jaune. --- Ville & baie de Téné-Chou-Fou. --- L'ambassade entre dans le Pei-Ho. --- Elle arrive à Tien-sing. Elle traverse Pékin pour se rendre dans un palais qui est au-delà. --- Détails sur cette Ville.

LE 21 juin l'escadre jeta l'ancre sous le vent d'une des îles des Larrons, appelée Chouk-Chou. Les côtes de ces îles sont composées de rochers noircis par l'action de l'eau salée. Ils servent de retraite habituelle aux pirates, & d'asile momentané aux pêcheurs.

 Chine.

L'escadre se trouvant sur les confins de la Chine, & l'ambassadeur se disposant à envoyer un message à Macao, deux chinois qui avaient accompagné les interprètes, & auxquels lord Macartney y avait donné passage sur l'Indostan, le prièrent de profiter de cette occasion pour

Chino.

les faire débarquer ; pendant tout le voyage ils s'étaient conduits avec beaucoup d'honnêteté ; l'un d'eux qui écrivait supérieurement les caractères chinois , s'était rendu très-utile en aidant à traduire en langue Chinoise , les papiers dont l'ambassadeur avait besoin à son arrivée. Ce ministre désira donc de le récompenser de sa peine : mais quoique le Chinois n'eut d'autre moyen de subsister , que quelques légers secours que lui accordait la cour de Rome , il résista à tous les efforts qu'on fit pour l'engager à accepter de l'argent , ou quelque autre espèce de présent.

Trois autres Chinois , s'embarquèrent à bord du Brich avec les personnes que l'ambassadeur envoyait à Macao. On fit , en même-temps , passer les dépêches du gouvernement général des Hollandais dans l'Inde , à leur résident à la Chine , dépêches qui contenaient des ordres pour que ce résident agit de concert avec l'ambassade Anglaise. On envoya aussi au procureur général des missions à Macao , les lettres que lui écrivait , en faveur des Anglais , le cardinal préfet de la congrégation de la Propagande. L'empereur de la Chine avait déjà donné des ordres d'accorder à l'ambassade une réception convenable à sa dignité. Il terminait ces ordres par ces paroles remarquables : *Que comme un*

grand Mandarin venait de si loin pour le visiter, il fallait le recevoir d'une manière distinguée & digne de l'occasion. China.

Le Brick étant revenu de Macao, l'escadre partit de Chouk-Chou le 23 juin & fit route avec un vent favorable pour le détroit qui sépare le Continent de la Chine, de la grande île *Formose*. Le lendemain 24 juin, les vaisseaux furent à la vue d'un grand rocher très élevé. Il est extrêmement blanc, d'après cela, il a été nommé par les Portugais *pedra blanca*.

Le 25 juin l'escadre passa le tropique du cancer. Le 26 il y eut beaucoup de tonnerre, d'éclairs, & il tomba une pluie presque continue. Le 27 l'escadre continua à essuyer des coups de vent. Le 28 le beau temps paraissant assuré, l'escadre fit voile pour les îles qui sont en avant de *Chu-san*. Le 29 le temps fut brumeux & désagréable; on reconnut un groupe d'îles appelées *les îles Noires*. Ce ne sont guère que des rochers pelés. Ce groupe n'est qu'à quelques milles du Continent de la Chine. Trois jours après, l'escadre se trouva près de *Chu-san*. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fit cette route, parce que sa marche était gênée par un nombre immense de canots chinois de toute grandeur qu'avait attirés la curiosité de voir des vaisseaux Européens. Le *Lion* en

~~comptes~~ *Chine.* compte plus de trois cents pressés autour de lui. Ils avaient des voiles de nattes, & un équipage nombreux; tout annonçait un grand commerce & une immense population.

L'escadre suivit sa route entre les îles *Qué-san*, & un petit groupe d'îles appelées par les Anglais, l'*Ours* & les *Oursins*. La plupart des îles *Chu-san*, ne sont que des montagnes dont la pente est régulière & le sommet arrondi. Ces îles sont très-rapprochées; quelques-unes ont l'aspect le plus attrayant, l'une sur-tout, qu'on nomme *Pou-tou*, est représentée comme un véritable paradis terrestre. Ce sont, sans doute, ses beautés naturelles, auxquelles l'art a depuis beaucoup ajouté, qui ont engagé un ordre religieux à y fixer sa demeure. Ces moines, au nombre de trois mille en sont les seuls possesseurs, & vivent en célibataires. Il y a quatre cents temples, auprès de chacun desquels, sont des jardins & des maisons qu'habitent les moines. Ce vaste monastère est richement doté & célèbre dans tout l'empire.

Entre les *Qué-san* & *Chu-san*, c'est-à-dire, dans une espace d'environ soixante milles de long, & trente milles de large, on compte plus de trois cents îles. Il n'y en a presque point, où des vaisseaux de toute grandeur ne puissent trouver un port parfaitement sur. Cet

avantage, & celui d'être au centre de la côte orientale de la Chine, & dans le voisinage de la corée, du Japon & de Formose, attire un commerce considérable dans cet archipel, ainsi qu'à *Ning-Pou*, ville de la province de *Ché-chlang*, dont dépendent toutes les îles *Chu-san*. Un port seul de cette province, expédie tous les ans, douze vaisseaux pour aller charger du cuivre au Japon.

Chine.

Bientôt après que le *Clarence* eut mouillé, & dès qu'on sut que ce Brick appartenait à l'ambassade, pour laquelle la cour de Pékin avait envoyé des ordres sur toute la côte, afin qu'on lui procurât des secours & qu'on lui rendit des honneurs qui n'avaient jamais eu lieu en pareille occasion, le gouverneur envoya à bord, des présens de toute sorte de provisions. Le lendemain il reçut les Anglais avec beaucoup de politesse; il leur donna un grand repas, & les fit assister à des spectacles.

Les Anglais allèrent visiter la ville de *Ting-hai*, qui est située à un mille du grand village bâti sur le bord de la mer; pour se rendre à *Ting-hai*, ils traversèrent une plaine coupée dans toutes les directions, par des ruisseaux & des canaux qui, indépendamment de tout autre usage, sont destinés à séparer les possessions. La plaine est cultivée comme un jar-

Chine.

din, on n'y voit pas un seul endroit en friche, & le chemin, quoique commode est étroit, comme si l'on voulait qu'il y eut le moins de terrain possible perdu pour l'agriculture.

De toutes les villes d'Europe, Venise est celle à laquelle Ting-hai ressemble le plus, mais elle est moins grande, presque entièrement environnée & traversée par des canaux: il y a des ponts très-élevés, où l'on monte par des marches, comme sur le Rialto; mais les maisons au lieu d'être hautes, comme celles de Venise, sont très-basses, & n'ont en général qu'un seul étage. La ville est remplie de boutiques où sont principalement étalés, avec avantage, des vêtemens, des comestibles, & des ustensiles de ménage.

Les personnes des deux sexes portent des robes larges & des culottes longues. L'industrie & l'activité régissent dans toute la ville. Les hommes seuls passent d'un air occupé dans les rues; les femmes restent dans les boutiques, sur leur porte ou à leur fenêtre. La plupart de ces femmes ont le pied extrêmement petit, ou plutôt mutilé. Certainement ces femmes souffrent beaucoup, & s'estropient elles-mêmes pour imiter les dames de qualité, dont on a coutume d'arrêter dès l'enfance, la croissance du bas de la jambe aussi-bien que du

pied. On laisse l'orteil dans sa position naturelle, & on courbe les autres doigts, jusqu'à ce qu'à la longue ils restent comprimés sous la plante du pied & ne peuvent plus s'en séparer.

Chine.

Tandis que les Anglais étaient occupés à satisfaire l'extrême curiosité qu'excitait en eux tout ce qui les environnait, ils étaient eux-mêmes l'objet de l'étonnement de ceux qui les contemplaient. On était alors au mois de juillet & la foule augmentait encore l'excessive chaleur. Les voyageurs habillés à l'européenne, de vêtements qui pressaient leurs corps, & dont quelques-uns étaient serrés par des liens, souffraient beaucoup, tandis que la multitude, assemblée autour d'eux, ayant des habits amples & légers, ne paroissoit nullement incommodée.

Les Anglais cherchèrent un abri contre la chaleur, dans un temple rempli de grotesques & monstrueuses figures des divinités gardiennes de la ville. Les prêtres s'empressèrent de leur donner l'hospitalité, & de leur faire servir du thé.

Le lendemain matin les Anglais se rendirent dans la salle d'audience; des lampes & des lanternes de toute forme & de toute grandeur étaient en grand nombre, suspendues aux poutres & autour des colonnes, par des cordes

Chine.

de soie, ornées de glands de diverse espèce & de diverses couleurs. Tandis que les voyageurs prenaient des renseignemens sur les objets exposés dans la salle d'audience, ils virent arriver le gouverneur. Cet officier était accompagné d'un magistrat civil, distingué par une broderie formant un carré sur sa poitrine, & sur laquelle on avoit représenté, en soie de diverses couleurs, un oiseau imaginaire qui est le phénix des Chinois; le gouverneur, au contraire, avoit sur sa robe une broderie qui offroit la figure d'un tigre, pour annoncer ses fonctions militaires. Cet animal est l'emblème assez naturel des maux qu'occasionne la guerre.

Après les premières civilités, on servit du thé; ensuite le magistrat fit un discours qu'il prononça avec des tons très-variés, & accompagné de beaucoup de gestes. Le gouverneur fit aller chez des hommes propres à diriger l'escadre dans la route qu'elle vouloit faire; aussitôt ils partirent, ils reçurent ordre de se rendre à bord du *Clarence*, où les voyageurs étoient déjà retournés. Ce brick sortit du port de *Chu-fan*, & alla joindre le *Lion*, où le gouverneur général de la province s'étoit rendu pour inviter l'ambassadeur & sa suite à des fêtes qu'on lui préparoit de terre; mais ils s'en excusèrent en alléguant qu'il leur étoit nécessaire

de poursuivre son voyage pour se rendre à la cour de l'empereur. Chine.

A *Chu-san*, l'escadre se trouvait aux bornes les plus reculées, où la navigation européenne était encore parvenue. Elle entra dans la mer Jaune, le mardi, 9 juillet 1793. Il est difficile d'expliquer pourquoi une mer peu profonde a presque toujours au-dessus d'elle une atmosphère brumeuse, mais c'est ainsi sur le banc de *Terre-Neuve* & dans les autres endroits où il y a peu d'eau. Toute l'escadre trouva que la profondeur de la mer variait si fréquemment & si soudainement, que, malgré la présence des pilotes, elle jugea à propos de ne naviguer qu'avec des précautions extraordinaires & quelquefois même de s'arrêter. Le grand nombre de jonques qu'on aperçoit dans presque toutes les baies de cette côte, annonce des échanges considérables entre les habitans & ceux des autres provinces.

Après plusieurs jours d'une navigation assez favorable, l'escadre jeta l'ancre dans la baie de *Ten-chou-fou*; lorsque le gouverneur de cette place fut informé que l'ambassadeur était à bord du *Lion*, il lui envoya un présent de fruits & vint lui rendre visite. Cet officier était accompagné d'un grand nombre de personnes, l'une desquelles ayant occasion de lui parler,

Chine.

tandis qu'il passait sur le pont du vaisseau, tomba à genoux devant lui, & resta en cette posture tout le temps qu'elle lui adressa la parole. Le gouverneur invita Lord Macartney & sa suite à se rendre à terre & à participer aux festins & aux spectacles qu'il leur destinait; mais l'ambassadeur le refusa poliment, ainsi qu'il avait refusé le gouverneur de *Chu-fan*, dont il avait reçu une pareille invitation.

La baie de Ten-chou-fou, où l'escadre se trouvait alors, était si peu sûre, qu'on se détermina à entrer sans plus de délai dans le golfe de Pékin. Le 23 juillet, l'air étant doux & le temps très-beau, l'escadre mit à la voile, laissant les îles de *Mi-a-Tau* à la droite. Le capitaine Camphel fut chargé d'une expédition pour reconnaître la rivière *Pai-Ha*; en y entrant il vit un nombre considérable de jonques chargées d'une multitude d'hommes; quelques-unes des jonques allaient à la rame & alors le patron chantait une chanson mélodieuse, & à chaque couplet les rameurs répondaient en chœur; non-seulement ce chant était un amusement pour eux, mais il servait à captiver leur attention & à rendre plus égal le mouvement de leurs avirons.

Deux des premiers mandarins, l'un civil, l'autre militaire, que la cour avait nommés
pour

pour recevoir l'ambassadeur, vinrent avec une suite nombreuse lui rendre leurs respects à bord du Lion. Il sembla que c'étoit la première fois qu'ils allaient sur mer; ils ne savaient comment s'y prendre pour escalader le côté du vaisseau. On fit descendre des fauteuils attachés avec des cordes & par le moyen des poulies, ils furent hissés sur le pont du vaisseau. Cette manière de monter, aisée, rapide, mais, en apparence, périlleuse, excita leur crainte, non moins que leur admiration.

Les mandarins complimentèrent l'ambassadeur, au nom de l'empereur & en leur propre nom, ils lui dirent que la cour impériale les avait chargés d'accompagner l'ambassade, que l'intention de leur souverain étoit qu'ils fissent un voyage agréable, qu'ils étoient disposés à y concourir.

Le mandarin de l'ordre civil étoit un homme grave, mais non austère; tout annonçoit en lui un esprit droit & solide; le désir de remplir son devoir avec fidélité & avec bienfaisance, semblaient être la seule chose qui l'occupât; il avoit été instituteur d'un des enfans de la famille impériale. Il portoit l'honorable distinction d'un bouton bleu sur son bonnet. Tous les mandarins, ou autres personnes revêtues de quelque autorité, depuis le premier

Chine

ministres jusqu'au dernier huissier, sont divisés en neuf classes, & portent aussi des boutons ou petits globes sur leurs bonnets; mais ces boutons sont de différentes couleurs & de différente matière.

Le mandarin militaire qui accompagnait le civil, était ce qu'on doit être dans sa profession, simple, franc & brave, indépendamment du globe rouge, qu'il portait sur son bonnet; il devait à ses services une autre marque d'honneur; ce n'était à la vérité, qu'une plume tirée de la queue d'un paon, mais elle lui avait été donnée par l'empereur, avec la recommandation de la porter pendante à son bonnet. On voyait sur son corps plusieurs blessures, qu'il avait reçues dans les batailles. La nature l'avait rendu propre à suivre la carrière des armes. Il était droit, bien musclé & d'une taille au-dessus de la médiocre. Sa conversation était enjouée & badine.

Une troisième personne de grande considération, un homme de race tartare, avait été envoyé comme le principal légat de l'empereur, qui lui-même est d'une dynastie tartare; mais ce légat craignant beaucoup la mer & naturellement hâtif, avait attendu à terre l'ambassadeur. Les deux mandarins furent accueillis à bord du Lion avec beaucoup d'atten-

tion & de cordialité. Ils s'informèrent si la lettre que l'ambassadeur portait à l'empereur était traduite en chinois & prièrent instamment qu'on leur fit connaître ce qu'elle contenait. On leur répondit que l'original & la traduction de la lettre étaient scellés ensemble dans une boîte d'or pour être remis aux mains de l'empereur.

Chine.

Pour entrer dans la rivière de Pei Ho, l'ambassadeur & les principales personnes de sa suite s'embarquèrent le 5 août 1793, à bord des bricks le *Clarence*, le *Jackall* & l'*Endeavour*, tandis que les gardes, les musiciens, les domestiques & les autres personnes attachées à l'ambassade les suivaient dans les jonques qui portaient les présens & le bagage. Près de l'embouchure & sur la rive méridionale, on voyait un joli petit village avec un poste militaire où l'on fit mettre les troupes sous les armes pour faire honneur à l'ambassadeur. Une grande partie des maisons de ces villages, ainsi que celles qui sont semées en grand nombre sur les bords de la rivière a des toits de chaume, mais on n'en voit aucune qui indique une médiocre aisance, ni ces gradations multipliées qu'on voit ailleurs entre la richesse & la pauvreté.

La petite flotte composée de bricks anglais & de jonques chinoises, naviguant ensemble pour la première fois atteignit *Ta-Coa* dans la

Chine.

soirée du 5 août. Cette ville est située près de la *Pei-Ho*, c'est-à-dire, de la rivière blanche, & la première place un peu remarquable des frontières nord-est de la Chine. L'ambassadeur entra aussi dans le yacht préparé pour sa réception. On avait mis dans le salon un siège d'honneur, c'est-à-dire un *sopha* carré, tel qu'on en voit dans les maisons de tous les premiers mandarins, & sur lesquels ils font placer de grands carreaux & s'asseyent pour donner audience. A la suite du yacht, étaient plusieurs chaloupes, portant des provisions & des cuisiniers pour que la table de l'ambassadeur fut toujours bien servie, sans qu'on eût besoin d'aller à terre. Seize autres yachts furent employés à porter le reste de l'ambassade. Indépendamment des yachts dans lesquels étaient embarqués les passagers, il y avait un pareil nombre de bateaux de transports pour les présents & le bagage. Il y avait dans chaque yacht une table servie pour les principales personnes de l'ambassade, où l'on y imitait quelquefois, assez gauchement, la cuisine anglaise. On avait envoyé dans chaque yacht des jarres d'une espèce de vin jaune, ainsi que de l'eau de vie.

L'empereur voulut supporter entièrement cette dépense extraordinaire. Les Chinois sont

remplis de cette idée; que ce serait manquer à l'hospitalité, que de souffrir qu'un hôte fût à sa propre charge, & ils considèrent un ambassadeur, comme un hôte qui est venu les visiter.

Chine

Tandis que le yacht de l'ambassadeur s'arrêtait devant *Ta-Cou*, il reçut une visite du vice-roi de la province, & il alla le voir à son tour. Ce vice-roi avait des manières très-aimables, déjà fort avancé en âge, il avait l'air noble & vénérable. Le vice-roi avait établi sa résidence dans le principal temple de *Ta-Cou*, consacré au dieu de la mer. On voit plusieurs figures de ce dieu, en porcelaine, dans plusieurs beaux édifices, placés dans la même enceinte. Il est représenté assis sur les vagues avec fierté, aisance & dignité; d'une main, il tient une pierre d'aimant, & de l'autre un dauphin; sa barbe jetée dans tous les sens, & ses cheveux épars semblent indiquer qu'on a voulu personnifier en lui l'impétueux élément sur lequel il règne. La confiance qu'un dieu paraît avoir en une pierre d'aimant, montre assez combien la connaissance des propriétés de ce métal est mêlée aux doctrines mythologiques des Chinois, & combien est ancienne l'époque où cette connaissance a été appliquée à la navigation.

Chine. Le signal de remettre à la voile, fut donné dans la matinée du 9 août : presque tous les yachts employés pour l'ambassade, avaient à bord des Européens & des Chinois. On aurait dû s'attendre qu'un mélange de gens, dont les habitudes, les besoins, le langage étaient si nouveaux les uns aux autres, pourrait produire beaucoup de confusion; mais il n'y en eût aucune. Dans toutes les occasions, les Mandarins étaient attentifs à procurer aux passagers, les choses dont ils avaient besoin.

La nouvelle de l'approche de l'ambassade se répandait rapidement dans les villes & les villages voisins : on s'en apercevait aisément au nombre de bateaux qui couvraient la rivière. Des multitudes d'hommes étaient rassemblés sur le rivage & attendaient, quelquefois très-long-temps, pour voir passer le cortège; tandis que les femmes, non moins timides que curieuses, le regardaient à travers leurs portes, ou par dessus les murs de leurs maisons : de leur côté, les Anglais étaient continuellement amusés par une succession d'objets nouveaux. Le pays & ceux qui l'habitaient, présentaient presque à chaque moment, quelque chose de différent de ce qu'on voit par-tout ailleurs. En remontant le *Pei-Ho*, l'ambassade ne s'avancait que lentement vers Pékin : le fleuve

est extrêmement tortueux, & par conséquent la route était très-prolongée. Les sinuosités de la rivière faisaient que les mâts des vaisseaux paraissaient se mouvoir à travers les champs, & en différentes directions, tandis que les eaux restaient cachées. La campagne était parfaitement bien cultivée. Près de quelques villes & de quelques villages, les voyageurs aperçurent des pyramides de quinze pieds de hauteur, & de différentes dimensions quant à la longueur & à la largeur; elles étaient composées de sacs remplis de sel, & arrangés de la même manière qu'on entasse la tousse dans quelques parties de l'Europe.

Dès que la nuit approchait, les bords de la rivière étaient éclairés avec des lanternes de papier blanc, bleu & rouge, & très-agréablement varié. Le différent nombre des lanternes placées sur les mâts des yachts, annonçait le rang des passagers qui étaient à bord, & la lumière de ces lanternes formait une illumination mobile & colorée, sorte de spectacle que les Chinois aiment beaucoup.

Le second jour, les anglais aperçurent un vaste enclos; c'était la résidence du chef du district. On distinguait la demeure à une triple porte, & à deux poteaux de quarante pieds de haut, plantés auprès de la porte, & destinés

Chine.

à porter des marques de dignité; & des lanternes qui, la nuit, étaient un ornement utile. L'enclos contenait plusieurs bâtimens & des arbres de différentes espèces. Sur le rivage était un bois de pins très-élevés : à l'ombre de ces arbres, on remarquait plusieurs monumens de pierre, érigés à la mémoire des personnes qu'on y avait enterrées : nul temple n'était bâti auprès de ce cimetière.

Les pyramides dont nous avons parlé étaient près de *Tien-sing*; nom qui signifie en chinois, lieu céleste, & qui est en effet mérité, par un climat agréable, un sol fertile, un air pur & un ciel serein. *Tien-sing* est bâti au confluent de deux rivières & sur une éminence doucement inclinée. Le palais du gouverneur est placé dans un endroit avancé, qui domine un vaste bassin, formé par la réunion des deux rivières, & presque entièrement couvert de jonques de différentes grandeurs.

L'une des rivières qui se réunissent à *Tien-sing*, & sur laquelle l'ambassade devait poursuivre sa route, s'appelait le *Pei-Ho*, nom qu'elles conservent toutes deux quand elles sont réunies. L'autre se nommait, *Yun-leang-ho*, c'est-à-dire, la rivière portant du grain, elle doit cette dénomination à la quantité de froment qu'on envoie par cette rivière, & en-

suite par le *Pei-Ho*, dans les environs de ~~_____~~
Pékin. Quoique les voyageurs ne fussent pas Chinois.
très-avant dans la Chine, ils s'aperçurent que
les noms de tous les objets qui les avaient frap-
pés dans le pays, n'étaient ni des sons arbi-
traires & vagues, ni des mots d'une origine
étrangère; mais avaient une signification qui
exprimait la nature & la qualités de ces mêmes
objets.

Dans l'endroit où les deux rivières se joi-
gnent à *Tien-fing*, on a établi pour la com-
modité des habitans, un pont de bateaux qui
se sépare pour laisser passer les jonques. Le
long des quais, il y a des temples & d'autres
beaux édifices; mais le reste n'est composé que
de boutiques de détail, & de magasins pour
les marchandises ordinaires. Les maisons par-
ticulières n'offrent du côté de la rue, que des
murs sans presque aucune ouverture, parce
qu'elles reçoivent le jour par des cours inté-
rieures. Les spectateurs étaient dans la rue ou
dans les bateaux qui couvraient le côté de la
rivière opposé à la ville. Il n'y avait que très-
peu de femmes, cependant malgré son extrême
curiosité, ce peuple conservait beaucoup d'or-
dre & de décence; & par un sentiment de con-
venance mutuelle, les Chinois de la classe in-
férieure, portent ordinairement des

Chine.

chapeaux de paille, restaient découverts pendant que l'ambassade passait.

La flotte des yachts s'arrêta à peu près dans le centre de la ville, & vis-à-vis d'un pavillon où le vice-roi attendait l'ambassadeur. Il s'y était rendu par terre. L'ambassadeur débarqua avec les principales personnes attachées à l'ambassade, & accompagné de tous ses domestiques, ses musiciens & ses gardes. Il fut reçu au rivage, & par le vice-roi, & par le légat dont nous avons déjà parlé. Un corps de troupes chinoises était aligné derrière eux. Comme il faisait extrêmement chaud, plusieurs de ces militaires portaient des éventails avec des armes.

Le vice-roi conduisit l'ambassadeur & les principales personnes de sa suite dans le pavillon, au fond duquel il y avait un endroit obscur, un sanctuaire, où la majesté de l'empereur était supposée résider sans cesse. Il était enjoint de témoigner un grand respect à cette majesté, & quelque singulier que cela fut, on allait y faire une profonde inclination.

Lorsqu'on eut servi le thé, les confitures & divers rafraîchissemens, & qu'on se fut fait des civilités réciproques, le légat annonça à l'ambassadeur que l'empereur était à *Zhé-hol*, en Tartarie, lieu qu'il avait coutume d'habi-

cer l'é
de sa
sa ma
bassad
lord M
l'emp
voir
casion
raillé

Dès
person
leurs
servir
gnit à
& de
de son
théâtr
Le de
très-b
décor
extrém
succes
tomin
le cof
que o
présen
comp
paufe

cer l'été, & où il voulait célébrer l'anniversaire de sa naissance. Il ajouta que c'était-là, que sa majesté impériale souhaitait recevoir l'ambassadeur. Indépendamment du desir qu'avait lord Macartney, de complaire aux vœux de l'empereur, il fut extrêmement flatté de pouvoir aller en Tartarie, parce qu'il aurait occasion de voir sur les frontières la grande muraille de la Chine.

Chine.

Dès que l'ambassadeur & les principales personnes de sa suite furent rentrés à bord de leurs différens yachts, le vice-roi leur envoya servir à chacun un magnifique repas. Il joignit à cela, un présent de thé, de soieries & de mouffelines. Parmi les diverses preuves de son attention, le vice-roi fit élever un théâtre, vis-à-vis de l'yacht de l'ambassadeur. Le dehors du bâtiment était peint de couleurs très-brillantes, très-gaies, très-variées. Les décorations du théâtre produisaient des effets extrêmement agréables; les acteurs jouèrent successivement pendant le jour, & dans la nuit, des comédies & des drames historiques. Ils avaient le costume que portaient les Chinois à l'époque où avaient vécu les personnages qu'ils représentaient. Le dialogue était un recitatif accompagné par plusieurs instrumens. Chaque pause était remplie par un grand fracas. On

Chine.

voyait les musiciens par derrière le théâtre qui, quoique large, avait peu de profondeur. En paraissant pour la première fois, chaque acteur annonçait quel rôle il jouait, & en quel lieu se passait l'action qu'on représentait. L'unité du lieu était sans doute observée, car pendant la durée d'une pièce, la scène ne changeait jamais. Les rôles de femme étaient remplis par des enfans ou par des eunuques.

Le soir le temps étant favorable au départ, plusieurs yachts & autres bâtimens qui dépendaient de l'ambassade ou y avaient rapport, firent voile jusqu'un peu au delà de *Tien-sing*. A mesure qu'on traversait cette ville, on remarquait qu'elle était très-étendue. Les mandarins qui y résidaient, assurèrent qu'elle contenait sept cent mille amés; le nombre immense de spectateurs que les Anglais y virent, rendait ce calcul vraisemblable.

Les maisons de *Tien-sing* qui, ayant des boutiques pour le détail des marchandises, ou pour les gens de métiers, étaient ouvertes sur la rue, paraissaient aussi remplies de monde que les jonques. On peut se former une idée des personnes qui logeaient dans les autres habitations, non-seulement par le nombre de spectateurs vus dehors, mais par le constant &

patriarchal usage de ce peuple, qui rassemblé, sous un seul toit & dans de petits appartemens, toutes les branches & les générations existantes d'une même famille. D'après cet usage, conservé par les Chinois émigrés, qui sont à Batavia, on trouva en faisant un dénombrement exact de cette colonie, qu'il y avait dans chaque maison chinoise, dix hommes en état de porter les armes.

Les maisons de Tien-sing, sont bâties en briques bleues, ou couleur de plomb. Plusieurs ont deux étages, ce qui est contraire à la mode générale, que les Chinois affectent dans leur manière de bâtir. La plupart préfèrent des maisons à un seul étage, & ils sont souvent embarrassés quand ils montent un escalier, ou qu'ils sont dans un endroit élevé, & qu'ils regardent en bas.

En continuant sa route, l'ambassade ne vit qu'un pays cultivé avec le plus grand soin. Les bords du *Pei-Hô* sont, en quelques endroits, revêtus de parapets de granit, pour contenir l'effet des débordemens. Dans d'autres, il y a des digues, faites aussi avec du granit, extrêmement longues, & garnies d'écluses de distance en distance, pour distribuer avec égalité l'eau dont on arrose les champs voisins.

 Chine.

 Chine.

Les marées dont le flux avait accéléré la marche des yachts qui portaient l'ambassade, cessèrent de se faire sentir à environ trente milles au-delà de Tien-sing. Quand il n'y avait point de vent, on voyait communément les matelots faire usage de deux très-larges avirons. Leurs mouvemens étaient réglés par un air très-gai que chantait le pilote, & auquel les rameurs répondaient en chorus. Ce même air est chanté à bord de tous les bâtimens, & lorsque dans une nuit paisible, par un beau clair de lune, on l'entend répéter de cent différentes jonques, qui suivent différentes directions, on se fait une agréable idée du contentement de cette classe laborieuse, qui vit continuellement sur l'eau, & forme une partie considérable de la population de la Chine.

Une foule d'objets attirait sur le rivage l'attention des voyageurs, & les engageait souvent à quitter les yachts dont la marche était si lente, qu'on pouvait aisément faire des excursions à terre. Mais les Anglais s'aperçurent bientôt qu'ils étaient surveillés avec une jalousie, une suspicion qui surpassait tout ce qu'ils avaient lu ou entendu raconter de la rigoureuse police des Chinois. Ce changement était l'effet des ordres du légat. On ne savait à quoi attribuer ces inutiles mesures de contrainte;

enfin, d'après plusieurs mots que les mandarins laissèrent échapper dans leur conversation familière avec l'interprète, celui-ci découvrit que la cour était depuis très-peu de temps mécontente de la nation Anglaise, qu'on avait accusée d'avoir secouru les ennemis de l'empereur de la Chine, dans une guerre qu'il faisait au Thibet. L'ambassadeur était convaincu que ce fait était faux; mais il n'en sentait pas moins que la foi qu'on y ajoutait suffisait pour que la cour de la Chine cessât d'avoir des dispositions favorables pour le gouvernement de la Grande Bretagne & même aucune confiance en lui.

Si avant de quitter le voisinage de Canton, Lord Macartney eût, par bonheur, été informé des événemens de la guerre du Thibet, il aurait pu détruire l'effet des faux rapports qu'ils avaient occasionnés; mais il ignorait encore complètement toutes les circonstances qui servaient de prétexte aux rumeurs injurieuses semées contre les Anglais; toutefois l'ambassadeur réussit dans les soins qu'il se donna pour convaincre les deux mandarins que l'histoire qu'on leur avait débitée, n'avait aucun fondement. Remplis de confiance en lui, ils ne pouvaient manquer de croire à la vérité de ces assertions; mais ils n'étaient point autorisés à communi-

 Chine.

quer directement avec la cour. D'ailleurs,
 Chine. comme ils étaient de race chinoise, ils n'a-
 vaient aucune espèce d'influence sur le légat
 tartare. Une secrète antipathie subsiste toujours
 entre ces deux nations.
 Le légat était le seul à qui il fut permis de
 correspondre avec le gouvernement, relati-
 vement à l'ambassade. Lord Macartney employa
 tous les moyens possibles pour captiver sa
 bienveillance. Il profita des occasions qui se
 présentèrent pour l'informer de la grande dis-
 tance qu'il y avait de Calcutta au Thibet, &
 pour lui présenter de quelles foibles consé-
 quences étaient les relations des Anglois avec
 ce pays, en comparaison de leur commerce
 à Canton, & par conséquent combien plus ils
 mettaient de prix à ce qui avait rapport à ce
 dernier objet; il fit aussi mention des instructions
 constamment données au gouverneur général
 du Bengale, instructions qui portent d'avoir
 une attention particulière pour ceux de ses
 voisins, qui sont alliés de l'empire de la
 Chine, ou sous la protection immédiate de
 cet empire.
 Le légat ne montra aucune disposition à
 rendre justice aux anglais, ni à l'ambassadeur;
 soit par méfiance, soit par mauvaise volonté,
 il refusa d'expédier par les messagers du gou-
 vernement,

vernement, les lettres que Lord Marcartney écrivait aux commissaires de la compagnie à Canton. L'ambassade fut aussi privée des communications les plus nécessaires, & n'eût que fort peu d'espoir d'être mieux traitée à l'avenir. Le légat était l'ami et la créature du grand olao ou premier ministre; d'après la conduite de l'un on pouvait juger des intentions de l'autre.

Chine.

Telles étaient les circonstances contrariantes dans lesquelles se trouva l'ambassade avant d'arriver à la capitale; elle n'allait que très-lentement contre le courant de la rivière. Dans cette route, on rencontrait à chaque pas de grandes jonques qui revenaient de porter du blé à Pékin; sur le pont de chaque grande jonque est une longue rangée d'appartemens habités par plusieurs familles. Les Anglais calculèrent que chacun de ces bâtimens ne contenait pas moins de cinquante personnes, & qu'entre *Tong-chou-fou* & *Tien-sing*; il y avait au moins mille jonques à grains, ce qui faisait cinquante mille habitans. Une quantité immense d'autre bateaux de diverse espèce, descendait ou remontait la rivière, ou était à l'ancre devant les villes bâties sur ses bords, & les personnes qui demeuraient dans ces bateaux, étaient au moins au nombre de cinquante mille; ainsi, sur un seul

Chine.

bras d'une rivière, la population de ces habitations mobiles s'élevait à cent mille personnes.

Dans cette peu profonde rivière, la vase ou l'argile délayée que remuent les grandes jonques, ou qui se détache de ses bords peu solides, ou enfin, qui est entraînée des montagnes éloignées, reste mêlée à son eau, en si grande quantité, que cette eau en est peu potable; mais on l'éclaircit promptement par le procédé très-simple que voici. On met un petit morceau d'alun dans le creux d'un bambou percé de plusieurs trous; ensuite on remue pendant trois ou quatre minutes avec ce bambou l'eau qu'on a puisée dans la rivière. Les particules de terre mêlant avec l'alun, sont précipitées au fond du vase, & l'eau qui est au-dessus reste pure & diaphane.

A la Chine, les personnes d'un rang élevé sont si difficiles sur la qualité de l'eau, qu'elles en boivent rarement, sans qu'elle ait été distillée. Tous les autres chinois font infuser du thé ou quelques autres végétaux salubres dans l'eau dont ils font usage; ils la prennent ordinairement chaude, ainsi que le vin & les autres liquides. L'habitude a tant d'effet sur les sens, que lorsque les liqueurs spiritueuses ou fermentées sont chauffées, cette nation les

trouve plus agréables, comme plus saines.

Quoique le thé soit le breuvage général des Chinois, qu'ils le boivent entre les repas & qu'ils en présentent à toutes les heures du jour, à ceux qui leur rendent visite, ils aiment aussi beaucoup, & sur-tout dans les provinces du Nord, les liqueurs fortes; ils savent cependant jouir pendant l'été de l'agréable fraîcheur que produit la glace. Les jouissances sensuelles et casanières, plutôt que les exercices du corps & les plaisirs de l'âme, semblent être les principales ressources des Chinois pour remplir les heures où ils n'ont point d'occupations sérieuses.

Les deux mandarins passaient une grande partie de leur temps à s'entretenir avec l'ambassadeur & les principales personnes de sa suite par le secours des interprètes; à la vérité ils faisaient bien moins de questions que de réponses; quoique leur opinion se ressentit de la partialité nationale, ils semblaient s'attacher à être exacts dans les faits qu'ils racontaient.

Le légat avait rarement des conversations familières avec l'ambassadeur; on ne jugeait pas même convenable de faire, en sa présence, beaucoup de questions sur la Chine; quoiqu'il fit la route par terre & avec beaucoup de pompe, il rendait chaque jour visite au

Chine. Lord Macartney. Sa marche était précédée par des soldats ou des domestiques, qui annonçaient à haute voix son approche.

Il est très-rare qu'un mandarin, d'un rang élevé, voyage ou sorte jamais de sa maison, sans un train convenable à sa dignité. Il est si essentiel pour les hommes revêtus de quelque dignité, de conserver sans cesse les dehors faits pour inspirer du respect au vulgaire, que si on les voyait passer dans la rue sans leur suite, on regarderait cela comme une sorte de dégradation.

A chaque ville un peu considérable & à chaque poste militaire, situé sur le bord de la rivière, les troupes étaient rangées en ligne, jusqu'à ce que les yachts qui portaient l'ambassade eussent passé, & on tiroit trois coups de canon pour la saluer. Ces canons étaient des espèces de petards courts qui ne servent que pour les saluts. On n'y met qu'une petite quantité de poudre; ensuite ils sont placés perpendiculairement dans la terre & remplis de sable.

Depuis leur arrivée en Chine, les personnes qui composaient l'ambassade avaient à peine vu un nuage se mouvoir dans les cieux; elles n'avaient pas non plus aperçu une seule éminence entr'eux & l'horizon. Ce ne fut que le

quatorzième jour après leur départ de Tien-sing, qu'elles distinguèrent de hautes montagnes bleues du côté du nord-ouest; ces montagnes annonçaient l'approche de Pékin, au-delà duquel elles étaient situées. Deux jours après, le 6 août 1793, les yachts jetèrent l'ancre à deux milles de cette grande capitale, & à un demi-mille de la cité de *Tong-chou fou*, où le *Pei-Ho* cesse d'être navigable, si ce n'est par des canots. L'ambassadeur interrompit pour quelque temps ses voyages par eau. Il y a de *Tien-sing* à *Tong-chou-fou* environ quatre-vingt-dix milles.

L'ambassade avait jusqu'alors, suivi sa route vers la capitale de la Chine, sans fatigue & sans embarras. Les voyageurs n'avaient pu qu'être flattés de trouver, dans tous les objets qui s'offraient à eux, une nouveauté agréable aux yeux, ou intéressante pour l'esprit. Ils considéraient cette vaste plaine qui s'offrait à leurs regards comme un spectacle d'une étendue à laquelle on peut difficilement trouver ailleurs des objets de comparaison. Vers l'extrémité occidentale de cette immense plaine, est bâti Pékin capitale de la Chine. Il faut traverser cette ville pour se rendre de *Tong-chou-fou*, au palais d'Autocrateur de l'empereur; c'est là qu'il fallait déposer les présens.

Chine.

L'ambassadeur & sa suite devaient demeurer tout près de ce même palais, pendant qu'on ferait les préparatifs nécessaires pour leur voyage en Tartarie.

Le temple ou monastère où logèrent l'ambassadeur & sa suite, était desservi par douze prêtres de la religion de Fo, laquelle est le plus généralement répandue à la Chine. Cet édifice sert de caravansérai, où logent les personnes d'un certain rang, lorsqu'elles voyagent pour le service public. La divinité la plus remarquable de ce temple, est une personnification de la providence, sous la forme d'une femme, tenant dans sa main un plateau rond au milieu duquel est peint un œil; cette figure a de la grâce & de la dignité.

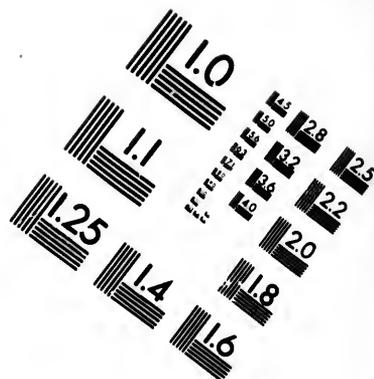
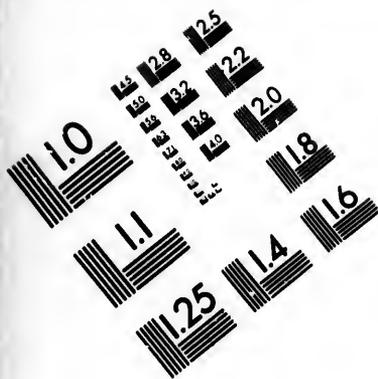
La suite nombreuse de l'ambassadeur occupa presque tous les logemens du monastère; il n'y resta qu'un seul prêtre pour soigner les lampes du temple. Les autres moines se retirèrent dans un monastère voisin; mais ils se rendaient dans le temple, lorsque les heures de la dévotion les y appelaient; les appartemens qu'ils avaient cédés aux Anglais étaient frais & agréables, malgré la chaleur de la saison.

Le lendemain de l'arrivée de l'ambassade à Tong-chou-fou, tous les Anglais furent in-

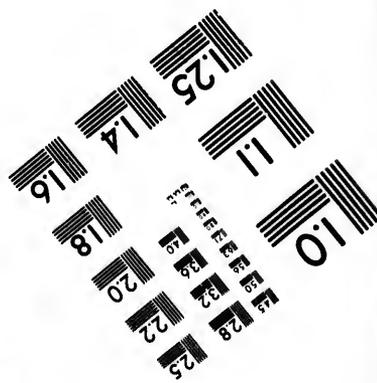
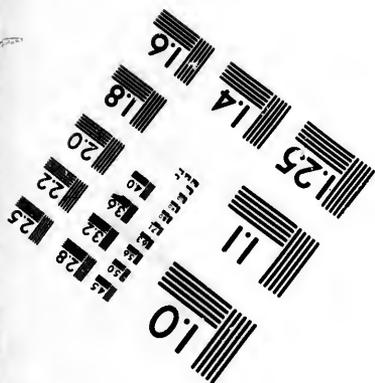
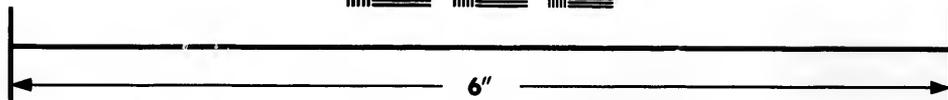
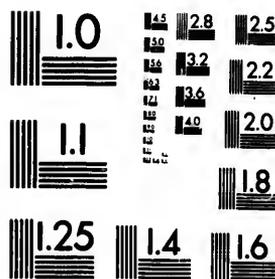
vités à un festin que donnèrent les mandarins ; l'heure à laquelle ce banquet eût lieu leur fit juger que c'était un déjeuner. Il paroît d'après cet exemple, que quand les Chinois veulent traiter quelqu'un avec beaucoup de politesse, l'étiquette consiste non seulement à l'inviter à dîner, mais toutes les personnes de la suite qu'elles soient. Les spectateurs étaient en grand nombre sur le vaste & sablonneux terrain qui s'élève entre le monastère & la rivière, qu'on y avait dressé des échoppes où l'on vendait différentes choses, mais principalement des fruits & des liqueurs ; ni parmi la multitude assemblée près de Tong-chou-fou, ni dans la foule que l'approche de l'ambassade avait attirée ailleurs, depuis son entrée en Chine, on ne remarquait pas un seul homme vêtu en mandarin, ou qui parut vouloir demander l'aumône ; beaucoup de gens, il est vrai, avaient l'air peu aisés, mais aucun n'était réduit à la nécessité, ou nourri dans l'habitude d'implorer la charité d'un étranger.

L'ambassadeur avait, de temps en temps donné des gratifications aux équipages des yachts & aux autres Chinois employés pour l'ambassade ; mais ces largesses n'étaient jamais demandées, & on les faisait à l'insçu des mandarins qui prirent la peine d'accom-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
E8 E9 E6 E3 E4 E5

10
E4 E5 E6 E7 E8 E9

 .. Chine.

pagner quelques Anglais qui allèrent dans la ville voisine pour faire de petites emplettes ; on les fit passer par un grand faubourg qui touche à Tong-chou-fou. Cette ville est entourée de murailles bâties en briques & plus hautes que les maisons qu'elles renferment, & qu'on a pour la plupart construites en bois. Les principales rues sont droites, pavées avec de grandes pierres carrées & des trottoirs de chaque côté ; beaucoup d'hommes du peuple étaient nus depuis la ceinture jusqu'en haut. La plupart des maisons avaient des boutiques sur la rue, les unes remplies de marchandises, les autres occupées par des gens de métier, & de tous côtés on déployait une industrie qu'excitait, sans doute, le voisinage de Pékin. Le dehors des boutiques était peint de couleurs très-variées & très-agréables,

L'aspect des Anglais interrompit, pour quelque temps les occupations du peuple, les habits courts, les visages rasés de nos voyageurs, formaient un spectacle nouveau qui excitait la surprise ; en parcourant les rues les voyageurs remarquèrent en plusieurs endroits le type d'une éclipse de lune qui devait avoir lieu sous peu de temps. Le gouvernement Chinois, toujours attentif à fonder son autorité sur l'opinion que le peuple a de

la sagesse supérieure, a profité du préjugé sur les éclipses, en se réservant exclusivement la faculté de communiquer au peuple, tout ce que la science & les observations astronomiques peuvent apprendre à cet égard. Cette communication se fait ensuite, comme dans l'occasion dont nous venons de parler, au moment le plus propice & avec une solennité qu'accroît encore la vénération du peuple pour ce prévoyant pouvoir dont il reçoit des instructions si intéressantes.

Chine.

Quand aux éclipses de soleil, les habitans de la Chine croient qu'ils préagent quelque grande calamité; & comme on prend beaucoup de peine pour leur persuader que leur prospérité est due à la sagesse & aux vertus de leur souverain, ils croient aussi qu'il y a de sa faute, s'il paraît dans les cieus quelque augure funeste. L'empereur a la prudence de régler sa conduite d'après cet incommode préjugé; il n'entreprend jamais rien à l'approche d'une éclipse de soleil; il affecte, au contraire de se retirer loin de la présence de ses courtisans, & d'examiner avec soin l'administration de l'empire, afin de corriger les erreurs qui peuvent avoir été commises, & par rapport auxquelles il semble que l'éclipse a lieu; il

invite en même temps ses sujets de lui dire
Chino. librement leurs avis.

Quelques-uns des mandarins qui accompagnaient les Anglais, connaissaient fort bien la véritable cause des éclipses ; ils savaient aussi qu'il y avait à la cour de Pékin des Européens employés à les calculer ; mais ils croyaient que les Chinois étaient en état de les prédire avec assez d'exacitude. Il y a parmi les Chinois, d'attentifs, de patients observateurs, mais ils ne possèdent pas assez la science du calcul, pour parvenir à la solution d'un problème compliqué ; les premières opérations de l'arithmétique ne sont pas généralement connues du peuple. Les chinois font leurs calculs, par le moyen d'une machine dans laquelle des boules sont enfilées avec des fils d'archal sur différentes colonnes & arrangées dans le système des chiffres arabes. Les boules représentant les unités, sont sur la première colonne, avec une progression décuple pour les autres colonnes de droite à gauche.

Les temples chinois ne sont guère plus hauts que les maisons ordinaires ; on en a un exemple dans celui où logea l'ambassade, à son passage à Tong-chou-fou. La présence des étrangers n'empêchait pas qu'il n'y eût une affluence de dévots ; & en assistant aux cérémonies de la

reli
 la r
 rieu
 rom
 voi
 refl
 non
 sacr
 un
 app
 tête
 elle
 de
 resse
 Fran
 célib
 couv
 tenc
 II
 nant
 préfé
 prof
 ont
 une
 leme
 temp
 disci
 veill

religion de Fo, les Anglais furent frappés de la ressemblance qu'il y a entre les formes extérieures de cette religion & celles de l'église romaine. Sur l'autel d'un temple chinois, on voit souvent derrière un écran une statue qui ressemble à celle de la Vierge-Marie; on la nomme *Chin-mou*, c'est-à-dire, la mère sacrée : elle est assise dans une alcôve, & tient un enfant dans ses bras; une auréole, qu'on appelle le cercle de gloire, est autour de sa tête, & des cierges brûlent sans cesse devant elle. Les longues & grossières robes des prêtres de Fo, & leur ceinture de corde, les fait ressembler aux moines de l'ordre de Saint François. Ils vivent comme ces derniers, en célibataires, demeurent ensemble dans des couvens, & s'imposent quelquefois des pénitences volontaires & une rigoureuse abstinence.

Il n'y a point en Chine de religion dominante. Les prêtres d'aucun culte ne sont payés, préférés ni encouragés par l'état. L'empereur professe une religion; plusieurs mandarins en ont une autre; la majorité du peuple en suit une troisième, qui est celle de Fo. Non-seulement des offices habituels attirent dans les temples les prêtres & les femmes, mais tous les disciples de Fo s'y rendent lorsqu'ils sont à la veille de se marier, d'entreprendre un voyage,

Chine.

Chine.

ou de conclurre quelque affaire importante. Ils croient qu'alors il est nécessaire pour eux de consulter la divinité tutélaire, & ils s'y prennent de différentes manières.—Quelques-uns mettent dans le creux d'un bambou plusieurs petits bâtons consacrés, qui sont marqués & numérotés. Le consultant, à genoux devant l'autel, secoue le bambou, jusqu'à ce qu'un des bâtons tombe à terre. On en examine la marque, & celle qui y correspond dans un livre que le prêtre tient ouvert, répond à la question qu'on a faite. D'autres jettent en l'air un polygone de bois, dont chaque face a sa marque particulière; & quand il tombe, la marque qui se trouve en haut, est celle qui indique la réponse du livre du destin. Si cette réponse est favorable, celui qu'elle concerne se prosterne avec gratitude, & entreprend avec confiance l'affaire qui l'intéresse. Les temples sont toujours ouverts pour ceux qui désirent interroger le sort.

Peu de Chinois, dit-on, portent leurs vœux sur d'autres objets que ceux qui ont rapport aux avantages de cette vie. Cependant la religion de Fo professe la transmigration des ames, & promet le bonheur à des conditions qui, sans doute, se bornaient dans l'origine à la pratique des vertus morales, mais qui,

dep
tion
tem
atte
ceu
dise
Leu
vils
ver
aur
L
espé
véne
repe
tout
jour
où l
qu'a
plus
pay
de t
quel
men
les e
men
La
est pl
tance

depuis, ont été remplacées par des contribu-
tions pour l'édification ou la réparation des
temples & l'entretien des prêtres ; & par une
attention stricte à des règles particulières ;
ceux qui négligeront de remplir ce devoir ,
disent les prêtres , en seront cruellement punis.
Leurs ames passeront dans le corps des plus
vils animaux , & les souffrances qu'elles éprou-
veront , seront proportionnées aux fautes qu'elles
auront commises sous une forme humaine.

Les cimetières des Chinois sont loin de toute
espèce de temple ; ils ne sont sanctifiés que par la
vénération de ceux dont les cendres des pères y
reposent. Le peuple conserve ces asiles sacrés avec
tout le soin possible. Les Chinois préfèrent tou-
jours , pour placer leurs cimetières , les endroits
où la terre n'est pas propre à la culture , parce
qu'alors ces lieux doivent naturellement rester
plus tranquilles : cependant , le plus pauvre
payfan ne touche point à l'endroit où un peu
de terre assemblée , annonce que les restes de
quelqu'un y reposent ; & cet humble monu-
ment est respecté jusqu'à ce que le temps &
les effets graduels de l'air l'aient mis entière-
ment de niveau avec le sol qui l'environne.

La campagne des environs de Tong-chou-fou
est plane & fertile jusqu'à plusieurs milles de dis-
tance : on fournit à quelques Anglais le moyen

 Chine.

 Chine.

de s'y promener à cheval. Ils rencontrèrent plusieurs cavaliers chinois qui, à leur approche, mettaient pied à terre par civilité : c'est, à la Chine, une marque de respect dont un homme ne s'abstient jamais envers ses supérieurs, & la coutume s'en est étendue dans les autres parties de l'Orient. Le gouverneur & les conseillers de Batavia ne manquent point d'exiger un pareil honneur de toutes les personnes qui résident dans la colonie. A la Cochinchine, à Java, à Sumatra, les Anglais remarquèrent en beaucoup de circonstances que la Chine donnait le ton aux pays situés dans les environs des mers chinoises. La couleur jaune que porte l'empereur de la Chine, est affectée par tous les souverains de l'Orient de l'Asie.

Les habitations des paysans sont éparpillées, au lieu d'être réunies en villages. Les cabanes sont propres & commodes. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages & les voleurs. Il est vrai que le vol ne s'y commet que très-rarement : on ne l'y punit pourtant pas de mort, à moins qu'il ne soit accompagné de quelque dangereuse violence. Les femmes des paysans chinois sont d'un grand secours dans leurs familles ; non-seulement elles élèvent leurs en-

fan
elle
s'oc
ver
fem
M
dan
emp
à u
met
mais
avan
gens
casio
fluen
par l
de l
rale,
les so
cet e
Le
trava
cenda
mom
enseig
doive
moral
se ras

fans & ont tous les soins du ménage, mais elles font la plupart des travaux dont on peut s'occuper dans les maisons : elles élèvent des vers à-soie, elles font leurs étoffes, car les femmes sont les seuls tisserands de l'empire.

Chine.

Malgré toute l'utilité dont les paysannes sont dans leur ménage, les maris s'arrogent un empire extraordinaire sur elles, & les tiennent à une si grande distance, qu'ils ne leur permettent pas toujours s'asseoir à leur table, mais se font servir par elles. Les hommes avancés en âge vivent au milieu des jeunes gens de leur famille ; ils modèrent, dans l'occasion, leur impétuosité & leur violence. L'influence de l'âge sur la jeunesse est maintenue par les sentimens de la nature, par l'habitude de l'obéissance, par les préceptes d'une morale, d'accord avec les lois du pays, & par les soins continuels qu'emploient les parens à cet effet.

Les vieillards qui n'ont plus la force de travailler, communiquent à ceux de leurs descendans qui sont déjà dans l'âge viril, ou au moment d'y entrer, les règles qu'on leur a enseignées dans leur jeunesse & la sagesse qu'ils doivent à l'expérience. Des sentences d'une morale simple sont écrites dans la chambre où se rassemblent tous les mâles de la famille, &

Chine.

il y en a toujours quelqu'un en état de les lire aux autres. Dans chaque maison, on voit un tableau contenant le nom de tous les ancêtres des personnes qui y demeurent. Les descendans d'une même race visitent ensemble, à des temps marqués, les tombeaux de leurs pères; ce soin commun, & d'autres circonstances, rapprochent, unissent les parens les plus éloignés : ils ne peuvent se perdre de vue, & rarement ils cessent de prendre un intérêt réciproque à ce qui les touche. Tout homme réduit à l'indigence a droit d'avoir recours à ses parens; les mœurs, bien plus fortes que les lois, & une affection produite & nourrie par une intimité continuelle, assurent des secours à celui qui en a besoin. Ces coutumes, ces mœurs expliquent clairement un fait qui malheureusement paraît extraordinaire aux Européens, c'est qu'à la chine, on ne voit jamais des malheureux chercher à exciter la compassion ou implorer la charité des passans.

Après avoir fait les calculs des moyens nécessaires au charroi des présens & du bagage, les mandarins furent obligés de commander environ quatre-vingt-dix petites charrettes, quarante brouettes, plus de deux cents chevaux, & près de trois mille hommes. Observons, en outre, que rien de tout cela ne devait servir

ser
 pou
 plu
 hon
 l
 gèn
 les
 d'u
 voy
 ain
 ten
 Las
 sie
 for
 & e
 & l
 l'est
 fait
 piec
 gran
 affe
 gran
 men
 E
 des
 dans
 prie
 par

servir ni pour les mandarins eux-mêmes, ni ~~pour les gens de leur suite~~ pour les gens de leur suite; les plus gros, les plus pesans fardeaux étaient portés par des hommes. Chino.

L'ambassadeur & treize autres Anglais voyagèrent en chaise à porteur, qui sont en Chine, les voitures les plus en usage pour les gens d'un rang élevé, même lorsqu'ils font de longs voyages. D'autres Anglais étaient à cheval, ainsi que les mandarins, dont le principal se tenait à côté de la chaise de l'ambassadeur. Les soldats chinois marchaient à pied & faisaient faire place sur la route. Cette route forme pour Pékin, une magnifique avenue, & c'est par là qu'arrivent toutes les personnes & les marchandises qui vont des provinces de l'est & du midi dans la capitale; elle est parfaitement unie. Le centre, d'environ vingt pieds de large, est pavé avec des tables de granit; de chaque côté est un chemin non pavé, assez large pour les voitures. La route est en grande partie bordée d'arbres & principalement de saules, d'une grosseur considérable.

En suivant la route, quelques-uns des gardes de l'ambassadeur, fatigués d'être renfermés dans des voitures qui allaient très-lentement, prirent le parti de descendre & d'aller à pied; par ce moyen, le peuple qui s'était rendu en

Chino.

foule sur la route pour voir les étrangers ,
 eut occasion d'examiner leur figure , leur air
 & leur costume. Les joues rouges , les cheveux
 poudrés de ces gardes , & leurs habits ferrés
 & courts , qui n'empêchaient point de distin-
 guer leurs formes , excitèrent une attention
 particulière.

On fit halte , pour déjeuner , dans un village
 qui était sur la route. En partant de là , on
 était dans l'attente de découvrir cette capitale ,
 qu'on dit être la plus grande ville du monde.
 Cependant , ni des édifices très-remarquables
 dans les environs , ni des maisons de plaisance ,
 ne leur annonçaient que nous allions la voir
 incessamment. Enfin nous arrivâmes à l'entrée
 d'un des faubourgs du côté de l'est. On fut en-
 viron quinze minutes à traverser ce faubourg ,
 après quoi on se trouva devant les murs de la
 cité de Pékin.

L'arrivée de l'ambassadeur fut annoncée par
 le bruit du canon. On avait préparé des ra-
 fraîchissemens en dedans de la porte de la
 ville , pour toutes les principales personnes
 de l'ambassade. Les murailles de la ville sont
 d'environ quarante pieds de haut , & de vingt
 pieds d'épaisseur à leur base ; les murs sont
 flanqués de tours carrées qui s'élèvent à en-
 viron soixante pas de distance l'une de l'autre ;

plusieurs hommes à cheval peuvent aller de front sur les remparts.

China.

L'entrée de Pékin offre un coup d'œil bien différent de celui des villes Européennes, où les rues sont souvent si étroites, & les maisons si élevées. A Pékin, la plupart des maisons n'ont qu'un étage, & aucune n'en a plus de deux. Les rues qui les divisent ont beaucoup plus de cent pieds de large: aussi ces rues sont aérées, claires & gaies.

La rue où passa l'ambassade n'était pas pavée; on l'avait arrosée pour empêcher qu'il y eut de la poussière. Cette rue était interrompue par un mur du palais impérial, & qu'on appelle le *mur jaune*, d'après la couleur d'un petit toit de tuiles vernissées qui le couvre. Là, on aperçoit plusieurs édifices publics, qu'on considère comme appartenant à l'empereur, & qui sont aussi couverts en jaune. Ces toits ne sont point interrompus par des cheminées. Les croupes & le faite en sont symétriquement échancrés & forment un feston renversé, dont l'effet est plus agréable que celui que produiraient de longues lignes droites. En outre, ils sont ornés de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, & le plus grand nombre n'a de modèle que dans l'imagination.

84 HISTOIRE GÉNÉRALE

Chine. Sur le devant de la plupart des maisons de cette grande rue, sont des boutiques peintes, dotées & ornées avec magnificence ; au-dessus de quelques-unes, il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes & de fleurs. Il y a devant les portes beaucoup de lanternes de corne, de mouffeline, de papier, & la forme en est si variée, qu'il semble que les Chinois y aient employé tout le pouvoir de leur imagination.

La foule dans cette rue n'était pas peu augmentée par les principaux Mandarins, qui ne sortent jamais qu'avec une nombreuse suite. L'ambassade fournoissait, dit-on, amplement matière aux contes qui captivaient en ce moment l'imagination du peuple ; il se pressait pour voir passer ces étrangers. Les soldats Chinois, qui servaient de gardes, pour faire reculer les spectateurs, étaient armés de longs fouets, dont ils semblaient vouloir frapper les rangs les plus avancés ; mais ils ne les menaçaient qu'avec une douceur analogue à leur caractère ; dans le fait, leurs fouets ne frappaient presque jamais que la terre.

L'ambassade fit halte vis-à-vis de la triple porte qui est presque dans le centre du côté nord du mur du palais impérial. Ce mur paroissait enclorre une grande quantité de terrain, qui n'était point uni comme celui qu'on

voy
côn
que
per
fère
enc
mo
pav
lâ
E
de j
l'én
par
auff
riffa
quér
râbk
tyhi
En f
rie e
dre
entre
ob
l'oue
raie
sing
nûfc
ob,

voyait en dehors du mur. Une partie ~~du~~ Chine.
 contraire, formait de petites montagnes pres-
 que à pic. Les principales demeures de sem-
 blent être bâties sur des montagnes de diffé-
 réentes hauteurs, le tout à presque l'air d'un
 enchantement. Sur les sommets des plus hautes
 montagnes, de grands arbres environnent des
 pavillons & des kiosks, sans point de retraite & de
 plaisir.

De l'endroit où les Anglais eurent occasion
 de jeter un coup d'œil à travers la porte de
 l'enceinte du palais, on se voyoit une
 partie des jardins & des bâtimens; on vit
 aussi une rue qui alloit du nord & du sud
 rattachée aux murailles de la ville; là, on remar-
 qua un vaste édifice d'une hauteur consi-
 dérable, lequel renferme une cloche de forme
 cylindrique, & d'une grandeur prodigieuse.
 En frappant avec un maillet de bois sur la par-
 tie extérieure de cette cloche, on lui fait ten-
 dre un son assez fort pour être distinctement
 entendu de toute la capitale.

Les Anglais continuèrent à marcher vers
 l'ouest; on leur montra une maison où demeu-
 raient quelques Russes, & ce qui étoit plus
 singulier, ils virent une bibliothèque de ma-
 nuscris étrangers; l'un desquels étoit, dis-
 on, une copie Arabe du Koran; parmi les

Chine.

Spectateurs étaient quelques Mahométans distingués par des bonnets rouges. Il y avait aussi des femmes qui, pour la plupart, étaient nées en Tattarie, ou de race Tartare; quelques unes de ces Tartares étaient bien parées, avaient des traits fort jolis & un teint relevé par les secours de l'art. Quelques dames Tartares étaient à cheval & montaient à califourchon comme des hommes. Après avoir passé devant beaucoup de temples, de magasins & d'autres grands édifices, & avoir marché un peu plus de deux heures, depuis l'entrée du côté de l'orient, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Près de cette porte & en dehors de la muraille de la ville, coule le petit ruisseau qui commence là & s'élargit beaucoup, fait ensuite presque tout le tour de Pékin, & va du côté de Tong chou-foi se jeter dans le Péi-Ho.

En sortant de Pékin & marchant droit au nord-ouest, on trouve un chemin qui conduit à la ville de *Hai-tien*. Le palais d'automne est un peu au-delà de la ville, où il y a quelques missionnaires Italiens, que la cour emploie comme artistes. Entre la ville & le palais, était la maison de plaisance où logèrent l'ambassadeur & sa suite; les appartemens étaient beaux & commodes; il y en avait plusieurs ornés de

pa
co
fe
me
con
riv
les
On
mi
fall
écl
pré
que
ave
vie
men
tion
Lon
L
& a
cha
a de
& d
plu
de
mém
prit

payfages en miniature qui paraiffaient deflinés
correctement.

Chine.

Le gouverneur du palais & l'ambassadeur, se firent réciproquement beaucoup de complimens et de politesses ; le premier defira de connaître l'opinion de lord Macartney, relativement à la manière dont il fallait placer les préfens qui devaient rester dans le palais. On décida que les principaux articles seroient mis de chaque côté du trône, dans une des salles d'audience. Cette salle spacieuse & bien éclairée, était très-propre au déployement des préfens. Il n'y avait d'ailleurs que le trône, quelques grands vases d'ancienne porcelaine, avec une pendule à serinette, jouant douze vieux airs Anglais, & faite au commencement du dix-huitième siècle, suivant l'inscription qu'elle portait, par Georges Clarke, à Londres.

Le trône placé dans une espèce de sanctuaire, & ayant quelques marches sur le devant & de chaque côté, n'est ni riche ni pompeux, il y a des deux côtés des trépieds & des encensoirs, & devant le trône est une petite table, ou plutôt un autel sur lequel on fait des offrandes de thé & de fruits, parce qu'en l'absence même de l'empereur, on suppose que son esprit est toujours présent en ce lieu. Aux yeux

Chine.

d'un nombre immense de ses sujets le reste du monde est de très-peu de conséquence, & ils croient que l'empire de ce prince s'étend virtuellement sur la terre entière. D'après ces idées, il est rare qu'ils fassent aucune différence entre ce que lui doivent les autres nations ou les individus étrangers, & les hommages sans bornes qu'ils lui rendent eux-mêmes. Puisqu'ils lui offrent des sacrifices en son absence, il n'est point étonnant qu'ils l'adorent présent. Cette adoration consiste en neuf prosternemens solennels, à chacun desquels le front doit frapper la terre. Il est difficile d'imaginer un signe extérieur d'une plus grande soumission, d'une plus profonde humilité, & qui annonce une persuasion plus intime de la toute puissance de l'être à qui on rend un pareil hommage.

La cour de la Chine attend ces prosternemens de la part des étrangers, comme des sujets & des vassaux de l'empire. Le légat qui en avait déjà fait mention à l'ambassadeur, commença à le presser de se soumettre devant lui à cet usage, lorsqu'il approchoit du trône impérial. Lord Macartney était préparé à répondre à cette demande; il connaissait avec quelle obstination la cour de Chine exige des cérémonies, qui ne lui rendent peut-être les ambassades si agréables, que parce qu'elles

font
de l
C'est
orité
villo
sade
d'An
d Co
de ce
Mac
soim
avai
qui n
oblig
si m
fonda
été n
zette
les à
Euro
Pékin
diver
l'amb
ses a
comm
qu'il
So
saur

sont accompagnées de marques d'humiliation de la part des puissances qui les lui adressent.

Chine.

C'est dans ces occasions qu'on a vu pris soin d'écrire par de gros caractères chinois sur les pavillons des yachts & des chariots de l'ambassade : *Ambassadeur portant tributs du pays d'Angleterre*.

Comme il étoit possible que la signification de ces caractères ne fût point expliquée à lord Macartney, il ne crut pas devoir s'en plaindre formellement, parce que d'ailleurs si on lui avoit refusé une satisfaction à cet égard, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, il eût été obligé de s'arrêter en chemin, & de terminer sa mission d'une manière aussi fâcheuse que soudaine. Cependant, ces caractères auroient été remarqués ; ils auroient répété dans la gazette de la cour ; ils devaient être insérés dans les annales de l'empire ; ils pouvoient passer en Europe par le moyen des Russes qui résident à Pékin & des missionnaires qui s'y rendent de divers pays catholiques ; il importoit donc que l'ambassadeur fût encore plus attentif à toutes ses actions, de peur qu'on ne les représentât comme peu convenables à un souverain qui il avoit l'honneur de représenter.

Sous le règne qui précéda celui de l'empereur actuel, de pareilles considérations empê-

Chine.

chèrent l'ambassadeur de Russie de se foumettre aux cérémonies d'usage pour approcher le trône chinois, jusqu'à ce qu'on eut fait un pacte en forme, par lequel on convint, qu'en pareille occasion, les Chinois rendroient les mêmes honneurs aux souverains Russes.

Pour donner plus d'effet à ses sollicitations, le légat employa aussi celles des mandarins le plus intimement liés avec l'ambassadeur. Ceux-ci s'acquittèrent de cette commission d'une manière très-adroite & très-insinuante. Ils commencèrent par des remarques sur les coutumes des différentes nations, & l'avantage que trouvaient les voyageurs à se conformer à ces coutumes, dans quelque pays qu'ils allassent; parlant ensuite de la manière dont on était présenté à l'empereur, ils citèrent le prosternement comme une cérémonie ordinaire, qu'il serait très-désagréable de faire avec maladresse, & ils dirent, qu'en conséquence, on avait coutume de le pratiquer quelque temps auparavant. On observa aux mandarins que dans les temps modernes, on regardait les actions des hommes publics, moins comme les leurs propres, que comme celles des souverains qu'ils représentaient; que d'après ce principe, un monarque ne devait point s'attendre que les ambassadeurs des puis-

fanc
nies
y av
des
mar
D
deur
étaie
voeur
à for
ne p
cété
de l'a
rendr
de l'e
conve
ne pà
& de
rain
Le
Chine
un ta
en ha
mens
roi de
donné
d'aller
modér

sances étrangères se soumissent à des cérémonies pratiquées par les propres sujets, & qu'il y avait une distinction juste & nécessaire entre des actes d'hommage & de soumission, & des marques volontaires d'estime & d'amitié.

Chine.

Dans cette circonstance délicate, l'ambassadeur résolut d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour satisfaire aux vœux supposés de l'empereur, sans manquer à son devoir envers son propre souverain. Il ne prétendit donc point se dispenser de la cérémonie du prosternement; mais il offrit de l'accomplir à des conditions qui, sans la rendre moins respectueuse pour la personne de l'empereur, en écartaient le principal inconvenient, c'est-à-dire, empêchaient qu'on ne pût la regarder comme un acte d'hommage & de dépendance du représentant d'un souverain étranger.

Les conditions qu'il proposa, étaient qu'un Chinois, d'un rang égal au sien, ferait devant un tableau où le roi d'Angleterre était peint en habit de cérémonie, les mêmes prosternemens qu'on exigeait du représentant de ce roi devant le trône impérial. Ces conférences donnèrent occasion à l'ambassade de demander d'aller à Pékin, parce qu'on ferait plus commodément dans cette capitale les préparatifs

91 HISTOIRE GÉNÉRALE

~~nécessaires~~ nécessaires pour le voyage de Zhé-ho. Le
 Chine. légat résista à cette demande; mais le gouver-
 neur du palais de *Yuen-Min-Yach*, qui étoit
 d'un rang supérieur à celui du légat & avoit
 plus de pouvoir que lui, se mêla de cette af-
 faire, & aussitôt l'ambassade fut conduite à
 Pékin.

Il étoit important que les propositions de
 l'ambassadeur fussent données par écrit. Elles
 fut traduite exactement en chinois, & les té-
 tétes en forme de mémoire qui étoit adressé
 au *tolao*, premier ministre de l'empereur. Ce
 mémoire fut remis au légat, qui promit de le
 faire parvenir immédiatement à la cour. Il
 sembla en même temps en approuver le con-
 tenu. Les principaux Chinois à qui il fut com-
 munié ne doutèrent nullement que l'empereur
 n'acquiescât à la demande de l'ambassadeur.

Dans cette persuasion, on se prépara immé-
 diatement à se rendre en présence de l'empereur.
 Ceux des présents qui devoient être con-
 duits en Tartarie furent, ainsi que le bagage
 de l'ambassade, portés de *Houng-Ya-Muen* à
 Pékin.

Cette ville n'est pas aussi grande, propor-
 tionnellement au reste de la Chine, que l'est
 Londres relativement à l'Angleterre. La plus
 étendue partie de Pékin s'appelle la *Cité-Tartare*,

para
 souv
 un p
 face
 renf
 car
 imp
 au n
 n'a c
 dans
 du v
 la g
 la m
 vince
 comp
 Un
 mur
 com
 part
 faites
 qui r
 vaste
 penda
 par d
 guliér
 raie n
 cultur
 les pi

parce qu'elle a été rebâtie au troisieme siècle, sous la premiere dynastie Tartare. Elle forme un parallélograme dont les quatre murs sont face aux quatre points cardinaux. Ces murs renferment une aire d'environ quatorze milles carrés, dans le centre de laquelle est le palais impérial, qui occupe en dedans du mur jaune au moins un mille en carré: le tout ensemble n'a qu'environ un tiers de plus que Londres, dans toute son étendue. Mais indépendamment du vaste territoire qu'a acquis la Chine depuis la grande muraille jusques dans le voisinage de la mer Caspienne, ses quinze anciennes provinces sont à la Grande Bretagne à-peu-près comme de quinze à un.

Une autre partie de Pékin, attenante au mur de la Cité Tartare, est distinguée sous le nom de *Cité Chinoise*. Là, logent pour la plupart, les habitans des provinces que leurs affaires conduisent dans la capitale. Ses murailles, qui tombent presque en ruine, renferment un vaste espace d'environ neuf milles carrés. Cependant il n'y a que peu de ce terrain occupé par des maisons qui sont peu élégantes, irrégulières & remplies de monde. Le reste du terrain n'est point bâti, & il y en a une partie en culture: c'est là que l'empereur se rend tout les printemps, & conformément à l'ancien

Chine.

usage, il prend en main la charrue & la dirige à travers un petit champ pour honorer la profession du laboureur. Tandis que ce monarque est occupé à ce travail, qui dure environ une heure, un groupe de paysans l'accompagne, en chantant des hymnes en l'honneur de l'agriculture. Ensuite les princes de la cour & les grands officiers de l'état, prennent la charrue à son exemple, & tracent en sa présence plusieurs sillons. Ils sont tous, ainsi que l'empereur, vêtus d'une manière analogue aux travaux du jour; le produit du champ labouré par leurs mains est recueilli soigneusement, & suivant l'annonce qu'on en fait solennellement, il surpasse en qualité & en quantité ce qui a rendu dans la même année, tout autre terrain d'une égale étendue.

La célébration de cette fête qu'on peut appeler avec raison une *fête exemplaire*, est publiée dans les villages de l'empire les plus éloignés; elle est destinée à causer de la satisfaction au plus humble paysan, quand il se rappelle que sa profession a été adoptée & annoblie par son souverain, qui se trouve en effet incorporé dans la plus utile & la plus nombreuse classe de ses sujets, & semble avoir dès lors un intérêt commun avec eux.

C'est aussi dans l'enceinte de la Cité Chinoise

qu'
 nen
 est t
 nen
 allu
 à no
 terre
 croy
 D
 leil e
 en p
 pouv
 reme
 solsti
 parei
 terre.
 dans
 ciel &
 l'emp
 qu'ell
 dans
 venté
 de la
 specta
 Pé
 ment
 point
 point

qu'on a élevé le *Tien-tan*, c'est-à-dire, l'*éminence du ciel*. Le simple caractère *tien*, ou ciel, est tracé sur le principal édifice de cette éminence. La forme de l'édifice est ronde, par allusion à la voûte des cieux, qui paraît telle à nos regards. Ainsi le *ti-tan*, ou *temple de la terre* est carré, parce que les anciens Chinois croyaient que la terre était un carré parfait.

 Chine.

Dans le solstice d'été, lorsque la chaleur du soleil est à son plus haut degré, l'empereur se rend en pompe sur le *tien-tan*, pour y reconnaître le pouvoir de l'astre qui éclaire le monde, & le remercier de sa bénigne influence. Dans le solstice d'hiver, des cérémonies à peu près pareilles sont accomplies dans le temple de la terre. Il n'y a rien de personnifié dans l'un ni dans l'autre temple; l'adoration solennelle du ciel & de la terre n'a lieu que de la part de l'empereur seul, & c'est pour sa commodité qu'elle se fait à Pékin, où ce prince paraît dans plusieurs autres grandes cérémonies, inventées par le double intérêt de la politique & de la religion. Ce sont presque les seuls spectacles publics qu'il y ait dans cette ville.

Pékin est seulement le siège du gouvernement de l'empire; il n'y a point de port; il n'est point le rendez-vous du commerce; il n'y a point de manufactures: il ne s'y rassemble pas

de diète représentative avec un grand nombre de députés, pour aider, examiner ou réprimer les mesures du gouvernement; ce n'est pas non plus un lieu de plaisir ou de dissipation.

A la Chine, il y a moins d'inégalité dans les fortunes que dans les conditions des hommes. En outre, les richesses y donnent fort peu d'importance & point de pouvoir; il n'y a point de ces dignités héréditaires qui peuvent donner de la considération & de la prépondérance. On ne peut monter l'échelle de l'ambition, que par des études longues & pénibles, & en excellant dans les lettres, qui seules rendent capables de remplir les emplois publics.

A la Chine, il n'y a proprement que trois classes d'hommes. Les lettrés, parmi lesquels on choisit les mandarins; les agriculteurs & les artisans, dans le nombre desquels on comprend les marchands. Ce n'est qu'à Pékin qu'on confère les derniers degrés dans les lettres à ceux qui, dans un examen public, montrent qu'ils ont acquis beaucoup de lumières sur les sciences de la morale & du gouvernement. L'empereur distribue parmi ces gradués, tous les emplois civils de l'état; ces examens se font avec une grande solennité.

Il y a un tribunal chargé d'examiner les talens & les qualités que les mandarins développent dans leurs emplois, de proposer le déplacement de ceux qui manquent de capacité ou de justice ; un autre a pour objet la conservation des mœurs & de la morale de l'empire. Les Européens l'appellent le tribunal des cérémonies parce qu'il les règle, en établissant pour maxime, que les formes extérieures contribuent beaucoup à empêcher qu'on ne s'écarte des règles de la morale. Le plus difficile, le plus sévère des tribunaux est celui des censeurs ; il examine l'effet des lois subsistantes, ainsi que la conduite des autres tribunaux des princes, des grands officiers de l'État, & de l'empereur lui-même.

Dans le siècle dernier, le jésuite Grimaldi prétendait que la population de Pékin s'élevait à seize millions d'ames. Un autre missionnaire a beaucoup réduit cette estimation, & porté celle de la Cité Tartare à un million un quart seulement : d'après les meilleurs renseignemens fournis à l'ambassade, toute la ville contient environ trois millions d'habitans. Les maisons basses de Pékin semblent ne pouvoir pas suffire à une pareille population : mais il faut peu de place pour une famille chinoise. Elle n'a jamais d'appartement

Chine.

 Chine.

superflu. Dans une maison chinoise on trouve souvent une famille de trois générations , avec toutes les femmes & les enfans. Une petite chambre suffit pour les individus de chaque branche de la famille , qui couchent dans différens lits , séparés seulement par des nattes pendues au plafond ; il n'y a qu'une chambre à manger commune.

Cette coutume de réunir les différentes branches d'une même famille sous le même toit à les plus importans effets. L'autorité & l'exemple des vieillards , rendent la jeunesse plus modeste & plus réglée dans sa conduite. La multitude d'habitans que renferme Pékin , n'empêche pas qu'ils ne jouissent d'une bonne santé. Les Chinois vivent beaucoup en plein air ; un très-grand ordre est maintenu parmi les nombreux habitans de cette capitale. Il est rare qu'on y ait des crimes à juger : ce n'est que dans les faubourgs , que sont tolérées & enregistrées les filles publiques , encore y sont-elles en petit nombre.

Les Chinois qui sont dans l'aisance se marient de très-bonne heure , & aussitôt qu'ils ont le moindre espoir de pouvoir faire subsister les enfans qu'ils auront : cependant cet espoir n'est pas toujours réalisé , & les enfans nés , sans qu'on ait le moyen de les entretenir , sont quel-

quelques fois abandonnés par les malheureux auteurs de leurs jours. La superstition est venue à l'appui de cet acte de barbarie, & en a fait un sacrifice à l'esprit de la rivière la plus voisine. Le malheureux enfant est jeté dans cette rivière avec une calebasse attachée au cou, afin qu'il ne se noie pas immédiatement. On choisit le plus souvent des enfans femelles pour ce cruel sacrifice, parce qu'on regarde leur perte comme un moindre mal. Les enfans sont exposés immédiatement après leur naissance, & avant que leur figure paraisse assez animée, & que leurs traits soient assez formés, pour captiver les affections qui naissent dans le sein paternel. Cependant on a toujours un faible espoir que ces enfans pourront être dérobés à une mort prématurée, par les personnes que le gouvernement entretient pour recueillir ces innocentes victimes, afin de pourvoir à la subsistance de celles qu'on trouve encore vivantes & enterrer celles qui ont déjà expiré.

Les missionnaires partagent avec zèle un soin si rempli d'humanité. C'est un spectacle singulier que de voir des hommes animés par des motifs différens de ceux de la plupart des actions humaines, quittant pour jamais leur patrie, leurs amis & se consacrant pour le reste de leurs jours, au soin de travailler à

changer le dogme d'un peuple qu'ils n'avaient jamais vu ; en poursuivant leur dessein , ils courent d'abord toutes sortes de risques , ils souffrent toute espèce de persécution , & renoncent à tous les agrémens de la vie ; mais à force d'adresse , de talent , de persévérance , d'humilité , d'application à des études étrangères à leur première éducation , & en cultivant des arts entièrement nouveaux pour eux , ils parviennent à se faire connaître & protéger ; ils triomphent du malheur d'être étrangers dans un pays où la plupart des étrangers sont proscrits , & où c'est un crime d'avoir abandonné le tombeau de ses pères ; ils obtiennent enfin des établissemens nécessaires à la propagation de leur foi , sans employer leur influence à se procurer aucun avantage personnel. Les missionnaires de différentes nations ont eu la permission de bâtir à Pékin quatre couvens , avec des églises qui y sont jointes. Il y en a même quelqu'un dans les limites du palais impérial.

Lorsque l'ambassadeur fut à Pékin , la plupart des missionnaires lui rendirent visite ; Lord Macartney en recevait chaque jour des mandarins de premier rang ; beaucoup de personnes se rendirent au palais où étaient les présens qu'on y avait déposés pour l'empereur ; au nombre des spectateurs , étaient trois petits-fils de

l'empereur, qui admirèrent avec franchise, ce qu'ils voyaient. Quelques-uns des mandarins semblaient, au contraire, craindre de se livrer à des transports du même genre, & affectaient de considérer ces objets nouveaux, comme des objets d'un mérite ordinaire.

China.

Pendant le séjour que l'ambassade fit à Pékin, quelques Anglais eurent souvent occasion d'aller au palais impérial, situé dans la campagne, & retournant chaque fois par un chemin différent, ils purent facilement voir la plus grande partie de la capitale; l'ambassadeur se promena aussi dans une voiture anglaise, attelée de quatre chevaux tartares, d'une belle taille. C'était un spectacle nouveau pour les Chinois, accoutumés à leurs voitures basses, grossièrement faites & ne valant guère mieux que les mauvaises charettes d'Europe. Quand on eût déballé & monté le superbe carrosse destiné à être offert à l'empereur, il fut extrêmement admiré; mais il fallut donner des ordres pour en faire ôter le siège; car les mandarins voyant que ce siège si élevé était destiné pour celui qui devait mener les chevaux, témoignèrent le plus grand étonnement de ce qu'on proposait de faire asseoir un homme au dessus de l'empereur, tant la délicatesse de ce peuple est difficile pour

Chine. tout ce qui a rapport à la personne de son su-
blime souverain.

Dans la foirée qui précéda le départ de l'ambassade pour *Zhé-hol*, un mandarin du premier rang se rendit chez Lord Macartney avec un message très-gracieux, de la part de l'empereur. Ce prince ayant su que la santé de l'ambassadeur avait été altérée, en demandait des nouvelles, & recommandait à ce ministre de faire le voyage de la Tartarie à petites journées, comme il le faisait lui-même; il ajoutait que l'ambassadeur & sa suite seraient logés dans les palais qu'on a construit sur la route, pour servir de stations à la majesté impériale lorsqu'elle se rend à *Zhé-hol*.

CHAPITRE III.

Voyage aux frontières septentrionales de la Chine. --- Vue de la grande muraille. --- De sa structure. --- De ses dimensions. --- L'ambassade anglaise arrive auprès de l'empereur de la Chine, en Tartarie, dans le palais où ce Prince fait sa résidence pendant l'été.

L'AMBASSADEUR, accompagné par le même nombre de Chinois qu'il avait eu jusqu'alors, & par la plus grande partie des européens attachés à l'ambassade, partit de Pékin le 2 septembre 1793.

La plaine où cette capitale est située, s'étend très-loin au nord & à l'est; sur la gauche, c'est à dire, à l'ouest, les montagnes ne sont qu'à peu de distance; des rangs de saules à l'écorce inégale, d'une grosseur prodigieuse, ombragent le chemin qui traverse la plaine; c'est l'arbre qui semble le plus propre au sol.

Dans cette partie du chemin, l'ambassadeur voyagea dans la voiture européenne; c'était sans doute la première fois qu'une chaise de poste anglaise roulait sur la route de Tartarie.

 Chine.

 Chine.

L'ambassadeur prit, de temps en temps, avec lui quelqu'un des mandarins ; d'abord ils eurent peur que la voiture qui était suspendue très-haut, & qui leur semblait chanceler, ne se renversât ; mais quand ils furent certains qu'elle était solide, ils parurent enchantés de son aisance, de sa légèreté, de sa rapidité, ils admiraient l'élasticité des ressorts & les diverses inventions pour lever & pour baisser les glaces, ainsi que pour accroître ou diminuer à volonté le jour que procurent les jalousies.

Le premier jour de leur marche, les Anglais traversèrent, le matin, une rivière étroite, mais assez profonde pour porter de petits bateaux ; il y en avait même une quantité considérable chargés de marchandises, qui venaient des confins de la Tartarie ; d'autres marchandises tirées du même pays, sont transportées sur le dos des dromadaires, ou chameaux à double bosse, animaux qui sont plus gros, plus forts, plus rapides que les chameaux ordinaires ; ils sont aussi beaucoup plus velus que ces derniers, & conséquemment plus propres aux climats froids. On les charge souvent avec des pelleteries, la plus riche des productions de la Tartarie. Les moutons que les Anglais virent paître dans ces plaines étaient de l'espèce dont la queue très-courte,

mais très-grosse, pèse plusieurs livres, & est singulièrement prise par les gourmands de la Chine.

Chine.

A environ vingt milles de Pékin, le pays qui s'étend vers la Tartarie, commence à s'élever à mesure qu'on monte, le sol change & devient plus sablonneux; à quelques milles plus loin les voyageurs firent halte pour le reste de la journée dans un de ces palais bâtis pour la commodité de l'empereur & dont nous avons déjà parlé.

Au-delà du palais, les montagnes se rapprochent & forment un passage d'environ un mille de largeur; au-delà du passage, est une plaine très-étendue, où l'on voit plusieurs villages, deux villes du second ordre, entourées de mur, & un palais impérial; la plupart des montagnes auprès desquelles passèrent les Anglais dans le second jour de leur route avaient quelque chose de singulier dans leur forme & dans leur position; elles avaient chacune leur propre base, & s'élevaient simplement du sein de la plaine, dans laquelle elles étaient semées sans ordre.

Les terrains les moins élevés de ces contrées, sont en très-grande partie, plantés en tabac; les Chinois le fument dans des tubes de bambou, & la coutume de fumer est peut-être

 Chine.

plus générale parmi eux , que dans tout autre pays , car elle s'étend aux personnes des deux sexes , même à celles d'un âge tendre ; des filles de dix ans , & même plus jeunes , que la curiosité faisait sortir des maisons pour voir passer les voyageurs , avaient toujours une longue pipe à la bouche.

Le troisième jour de leur voyage , les Anglais crurent s'apercevoir que la population diminuait un peu. Les chemins devinrent si roides & si raboteux en quelques endroits , que Lord Macartney fut obligé de descendre de sa voiture , & de la faire traîner à vide : pendant ce temps il se faisait porter en palanquin. Le coup - d'œil qu'offrait ce pays était très-agréable & très-romantique , des chèvres & des chevaux sauvages paissaient & bondissaient sur les montagnes , & des hommes escaladaient des précipices pour trouver quelques endroits propres à la culture.

A mesure qu'ils avançaient vers la Tartarie , les voyageurs remarquaient que les villes & les villages qu'ils rencontraient sur la route , contenaient presque autant de Tartares que de Chinois ; & la différence entre les mœurs & les traits caractéristiques de ces deux nations était moins frappante. Les Tartares sont en général plus robustes que les Chinois , mais ils

ont moins d'expression dans la phyſionomie & moins de civilité dans les manières; leurs femmes ſont faciles à diſtinguer des autres, parce qu'elles ont le pied d'une grandeur naturelle.

Chine.

Les mœurs des Tartares, moins régulières que celles des Chinois, étoient cauſe que les voyageurs rencontraient de temps en temps ſur la route, des mendiants, comme on en voit ſur celles de l'Europe. Dans la matinée du quatrième jour de leur marche, les Anglais aperçurent au loin une ligne proéminente, ou plutôt une marque étroite & inégale; la continuité de cette ligne, ſur le ſommet des montagnes de la Tartarie, ſuffiſait pour captiver l'attention des voyageurs; & ils diſtinguèrent en peu de temps, la forme d'une muraille avec des créneaux, dans des endroits où l'on ne s'attend pas ordinairement à trouver de pareils ouvrages, & où l'on ne croit pas même qu'il ſoit poſſible de les conſtruire.

Tout ce que l'œil peut embraffer à la fois, de cette muraille fortifiée, prolongée ſur la chaîne des montagnes, & ſur les ſommets les plus élevés, descendant dans les plus profondes vallées, traversant les rivières par des arches qui les ſouviennent, doublée, triplée en pluſieurs endroits, pour rendre les paſſages plus difficiles, & ayant des tours ou de forts

Chine.

bastions, à peu près de cent pas en cent pas ; tout cela, dis-je, présente à l'âme l'idée d'une entreprise d'une grandeur étonnante.

Les Anglais conçurent aisément, d'après ce qu'ils sentaient, que quelques considérables qu'elles soient, les dimensions de cette barrière destinée à arrêter les Tartares, n'étaient pas la seule chose dont eût été frappée la vue des voyageurs qui l'avaient contemplée avant eux, ce qui cause de la surprise & de l'admiration, c'est l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux, & bâtir des murs dans des endroits qui semblent inaccessibles. L'une des montagnes les plus élevées, sur lesquelles se prolonge la grande muraille, a, d'après une mesure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

Cette fortification, car le simple nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure ; cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long ; mais à la vérité, elle n'est pas également parfaite. Cette étendue de quinze cents milles, était autrefois celle des frontières qui séparaient les Chinois civilisés & diverses tribus de Tartares vagabonds. Ce n'est point de ces sortes de barrières que peut dépendre aujourd'hui le sort des nations qui se font la guerre. La force des armées triom-

phé
de
ven
em
de
rou
Ror
plu
vag
en
rail
d'A
& l
deu
nois
tare
enco
entr
ense
Chi
coup
rité
dans
du r
d'au
cipa
tie
qu'o

phe de toutes fortes d'obstacles. Il n'y a plus de fortifications imprenables ; mais elles peuvent ralentir les progrès de l'ennemi , elles empêchent un pays d'être surpris en temps de guerre par une invasion soudaine ; ainsi tout braves & belliqueux qu'ils étaient , les Romains élevèrent dans la grande Bretagne , plusieurs de ces barrières contre les Pictes sauvages. Ce fut la raison qui en fit jadis élever en Egypte , en Syrie , en Médie. Une muraille fut construite par un des successeurs d'Alexandre , à l'orient de la mer Caspienne , & l'autre dans le pays de Tamerlan ; toutes deux étaient destinées comme celle des Chinois , à arrêter les hordes errantes des Tartares. Le souvenir de ces travaux les place encore au rang des plus grands monumens des entreprises humaines. Cependant tous ces murs ensemble n'égalent pas la seule muraille de la Chine ; elle les surpasse également de beaucoup par la solidité & par la durée. A la vérité , plusieurs des moindres ouvrages en dedans de ce grand rempart , cèdent aux efforts du temps , & commencent à tomber en ruines ; d'autres ont été réparés ; mais la muraille principale paroît , presque par-tout , avoir été bâtie avec tant de soin & d'habilité , que sans qu'on ait jamais eu besoin d'y toucher , elle

 Chine.

Chino.

se conserve entière, depuis environ deux mille ans, & elle paraît encore aussi peu susceptible de dégradation, que les boulevards de rochers que la nature a élevés elle-même entre la Chine & la Tartarie.

Indépendamment des moyens de défense que la grande muraille fournissait en temps de guerre, elle était considérée par les Chinois, même en temps de paix, comme un grand avantage, parce que leurs mœurs réglées & leur vie sédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes & vagabondes de leurs voisins septentrionaux, & la grande muraille les empêchait d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'a pas même été sans utilité pour écarter des fertiles provinces de la Chine les bêtes féroces qui abondent dans les déserts de la Tartarie, non plus que pour fixer les limites des deux pays, & empêcher les malfaiteurs des s'échapper de la Chine & les mécontents d'émigrer.

La grande muraille de la Chine est devenue d'une bien moindre importance depuis que les territoires qu'elle sépare sont également soumis au même prince. Les Chinois, dont la curiosité cesse quand elle n'est pas excitée par des objets nouveaux, regardent la grande muraille avec une profonde indifférence, & la plupart des

ma
bl
un
pa
ge
.
no
du
vas
qui
vra
pro
les
tion
L
de l
Tar
font
seul
obé
d'ell
pré
A
reçu
tarta
Van
pein
fenc

mandarins qui accompagnaient l'ambassade semblaient n'y pas faire la moindre attention; mais un si vaste monument de l'industrie humaine n'a pas manqué d'être remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu en entrant en Chine.

La construction de la grande muraille prouve non-seulement le courage & les vues étendues du gouvernement qui pouvait se livrer à une si vaste entreprise, mais l'état avancé de la société qui fournissait des ressources pour un tel ouvrage, & en réglait les progrès; enfin, elle prouve aussi la vigueur, la persévérance avec lesquelles cet ouvrage fut portée à sa perfection.

La grande muraille continue encore à servir de ligne de démarcation entre les Chinois & les Tartares. Quoique depuis que ces deux nations sont réunies sous une domination absolue, la seule parole du monarque suffit pour faire obéir tous ses sujets indistinctement, chacune d'elles n'en connaissant pas moins des idées de prétentions & de juridiction locales.

A son entrée en Tartarie, l'ambassadeur reçut la visite d'un mandarin militaire, de race tartare: il était attaché au palais. Quoique *Van-ta-zhin* eut le même rang que lui, à peine osait-il hasarder de s'asseoir en sa présence; tant est grand le respect qu'affectent les

Chine.

Chinois pour les Tartares de la cour. Le dernier des Tartares prend un air d'importance lorsqu'il est sur sa terre natale. L'un d'eux, qui était à la suite des mandarins chinois, devait être puni par leur ordre pour quelques fautes qu'il avait commises; mais il résista avec audace, prétendant qu'aucun Chinois n'avait droit d'exercer de l'autorité sur lui lorsqu'il était en dehors de la grande muraille.

A mesure que les voyageurs avançaient dans la Tartarie, ils trouvaient la température plus froide, les chemins plus raboteux, les montagnes moins richement parées; les villages dispersés dans les vallées, offrirent à la vue des Anglais plusieurs personnes attaquées d'une maladie semblable à celle qu'on remarque fréquemment dans les Alpes, & qui y est connue sous le nom de *goître*, ou de cou enflé. L'esprit de beaucoup de personnes qui en sont attaquées est très-affaibli; quelques-unes sont réduites à un état d'imbécillité absolue. Ces idiots sont généralement gais, & mènent une vie animale, totalement exempte de pensées & de réflexion; leur personne est considérée comme sacrée, & leurs familles les entretiennent avec un soin particulier.

Les Anglais ne rencontrèrent dans cette route aucune production volcanique; durant le septième

tième jour & dernier jour de leur voyage, la chaîne des montagnes était presque parallèle au chemin. Cette chaîne représentait des lignes horizontales, consistant en rochers de granit, qui différaient beaucoup les uns des autres par leur grandeur, & étaient arrangés comme des vertèbres d'un quadrupède. Le haut de ces rochers était légèrement tapissé de gazon; mais leurs flancs restoient entièrement dépouillés, parce que la terre qui les couvrait jadis avait été entraînée beaucoup plus bas. L'élévation de la Tartarie est telle, que dans quelques endroits elle a quinze mille pieds au-dessus de la mer Jaune: on sait que cette élévation accroît considérablement le froid de l'atmosphère. Au milieu de ces terrains élevés, les montagnes s'écartant l'une de l'autre, découvrirent aux voyageurs la vallée de Zhé-hol, où l'empereur de la Chine a un palais & un jardin de plaisance qu'il habite l'été, de préférence à sa capitale: le palais se nomme *le séjour de l'agréable fraîcheur*, & le jardin, *le jardin des arbres innombrables*.

L'ambassadeur & sa suite s'avancèrent vers Zhé-hol, dans une ordre convenable. L'ambassade fut reçue avec des honneurs militaires & au milieu d'une foule de spectateurs, dont les uns étaient à cheval, les autres à pied; plusieurs

Chine.

de ces derniers étaient entièrement vêtus de jaune & coiffés de chapeaux ronds de la même couleur; quelques enfans avaient aussi ce costume. Tous ces gens-là étaient des lamas inférieurs, ou moines & novices dépendans des temples de la secte de Fo à laquelle l'empereur était attaché.

L'édifice, ou plutôt les édifices destinés à loger l'ambassade, étaient situés près de l'extrémité septentrionale de la ville de Zhé-hol. Ils étaient sur la pente douce d'une montagne; le tout était suffisamment spacieux & commode : on y pouvait contempler à-la-fois, les montagnes de la Tartarie, la ville de Zhé-hol, & une partie du parc de l'empereur. La ville de Zhé-hol ne renferme que des maisons de mandarins & beaucoup de misérables chaumières remplies de monde; tout à côté le palais impérial, les temples, les jardins annoncent la grandeur : là, entre la magnificence & la misère, on ne connaît point de milieu.

Bientôt après que l'ambassadeur fut arrivé, deux des premiers mandarins se rendirent à son logement pour le complimenter de la part de l'empereur. Un autre mandarin le complimenta de la part du grand colao, ou premier ministre, *Ho-Choung-Taung*. Celui-ci était persuadé qu'il fallait que l'ambassadeur se sou-

mit à rendre à l'empereur de la Chine l'hommage des vassaux, sans que le gouvernement chinois reconnût l'indépendance du roi d'Angleterre; & l'on s'attendit que, lorsqu'une fois l'ambassadeur serait en présence de sa majesté impériale, il ferait, sans aucune condition, les prosternemens d'usage. L'ambassadeur désira vivement d'avoir une décision sur l'affaire du cérémonial, avant d'être obligé de paraître dans le palais impérial; le colao, de son côté, voulait l'y voir sans délai, afin d'apprendre de lui le contenu de la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Le visir de la Chine, qui jouissait presque exclusivement de la confiance de l'empereur, était un Tartare d'une naissance obscure, & tiré, par hasard, d'un emploi subalterne, depuis environ vingt ans. Il était de garde à l'une des portes du palais lorsque l'empereur passa & fut frappé de sa bonne mine. Ce prince, trouvant ensuite qu'il avait reçu de l'éducation & possédait beaucoup de talens, l'éleva rapidement aux dignités. On peut dire qu'après l'empereur, il était l'homme le plus puissant de l'empire.

Quelque jours après le légat & deux autres mandarins se rendirent chez l'ambassadeur, & le présentèrent de la part du colao de renoncer à ses prétentions. En discutant cette affaire, ils

Chine.

Chine.

représentèrent le prosternement comme une cérémonie extérieure & insignifiante ; ils hasardèrent même de faire entendre à l'ambassadeur qu'un refus absolu de sa part pourrait bien n'être pas sans inconvénient pour lui. Mais cette menace indirecte lui fournit occasion de montrer que le sentiment de son devoir envers son roi l'emporterait de beaucoup sur la crainte d'aucun danger. Cette résistance força les mandarins à lui demander jusqu'à quel point il pensait que son devoir lui permettait de témoigner son respect à sa majesté impériale, sans se soumettre au prosternement des tributaires. L'ambassadeur répondit qu'il pliait un genou quand il paraissait en présence de son souverain, & qu'il consentait volontiers à témoigner de la même manière son respect pour l'empereur de la Chine.

Les mandarins parurent extrêmement contents de cette réponse, & dirent qu'ils rapporteraient bientôt la résolution de la cour pour s'accorder sur la cérémonie. Beaucoup de gens qui ne voyaient dans l'ambassade que quelques étrangers isolés, entièrement à la merci de la cour où ils étaient venus, ne pouvaient pas concevoir comment ils osaient proposer des conditions à cette cour, ou hésiter d'obéir à ses volontés.

Tandis que la décision sur le cérémonial était en suspens, divers Anglais firent une petite excursion aux environs de Zhé-hol; ils furent bientôt sur les hauteurs, d'où ils eurent occasion de contempler la vallée de Zhé-hol, qui suit les sinuosités des montagnes & est très-fertile, mais non pas cultivée avec autant d'art & de soin que les campagnes renfermées dans les anciennes limites de la Chine. Le bois de haute-futaie est rare dans tout ce pays; l'imprévoyance des premières générations qui n'ont point planté de jeunes arbres à mesure qu'elles coupaient les vieux, est cruellement sentie par leurs descendans. En s'en retournant, les voyageurs aperçurent au-delà de la ville de Zhé-hol une chaîne de hautes montagnes & une éminence sur laquelle était une pyramide de terre ou de pierre. Quelques-uns d'entre eux eurent envie d'aller l'examiner; mais les mandarins leur observèrent gravement qu'il y aurait de l'inconvénient à le faire, parce que l'éminence sur laquelle était la pyramide dominait la partie du jardin impérial consacrée aux femmes du palais, & qu'on pourrait les voir se promener.

Toute l'ambassade était alors occupée à se préparer à être présentée à l'empereur. On avait annoncé à l'ambassadeur que sa majesté

Chine.

Chine.

impériale se contenterait de la forme respectueuse avec laquelle les Anglais avaient coutume d'aborder leur souverain. Cette détermination déliyra l'ambassadeur de beaucoup d'inquiétude, & l'on choisit le 14 septembre pour la réception particulière de l'ambassade.

Lord Macartney fit aussi une visite particulière au colao, qui l'accueillit avec aisance & affabilité, & lui rendit tous les honneurs dus à son rang, sans qu'il fut plus question des contestations qui avaient eu lieu. L'entrevue se termina comme elle avait commencé, avec beaucoup d'apparence de cordialité & de satisfaction des deux côtés. Bientôt après l'ambassadeur reçut des messages de civilité & des présents de fruits & de confitures de la part de l'empereur & du colao.

Les manières d'*Ho-Chaung-Taung* étaient aussi engageantes que son esprit était pénétrant & éclairé. Il semblait posséder les qualités d'un homme d'état consommé; il avait été appelé aux emplois & revêtu de l'autorité par la seule faveur du souverain, comme cela arrive dans la plupart des monarchies; mais il s'y maintenait par l'approbation de ces personnes qui, par leur rang & leur élévation, ont presque toujours de l'influence dans les gouvernemens absolus.

L'ambassadeur & toutes les principales personnes de l'ambassade se rendirent dans le jardin du palais de Zhé-hol avant qu'il fit jour, ainsi qu'on les y avait engagés. Dans le milieu du jardin était une tente spacieuse & magnifique, soutenue par des colonnes dorées, ou peintes & vernissées. La tente contenait un trône sans vain éclat & sans embellissemens recherchés. Plusieurs petites tentes rondes étaient en face de la grande, l'une desquelles devait servir à l'ambassade pour attendre l'arrivée de l'empereur; quelques tentes étaient aussi destinées aux enfans mâles de la famille impériale & aux principaux officiers de l'état.

Les princes tributaires, ceux de la famille impériale, & les grands mandarins de la cour, formaient un groupe très-considérable devant la grande tente, & chacun était décoré des marques distinctives du rang que lui avait accordé l'empereur. Les princes étaient décorés du bouton rouge transparent, marque du premier des neuf ordres; quelques-uns étaient décorés de plumes de paon placées dans un tuyau d'agate, & pendantes à leur bonnet. Cette dignité a trois degrés, distingués par le nombre de plumes; celui à qui la faveur impériale accorde trois plumes, se regarde comme trois fois grand & trois fois heureux. Suivant

Chine.

l'étiquette, la manière de prouver son respect à l'empereur, est de l'attendre long-temps; quelques courtisans passèrent pour cela une partie de la nuit dans le jardin; l'empereur devait y paraître un peu après l'aube. Une heure d'audience, si différente de celle des nations qui, passant par les divers degrés de civilisation, sont parvenues à celui du luxe & de l'indolence, rappelle l'usage journalier de ce peuple, qui part pour la chasse aussitôt que les premiers rayons du soleil lui permettent de distinguer & de poursuivre les animaux auxquels il fait la guerre.

Avant l'arrivée de l'empereur, la tente de l'ambassadeur fut remplie par une foule de personnes qui se succédaient, & qu'attiraient la curiosité ou le désir de faire des politesses à ce ministre. Peu après qu'il fut jour, le son de plusieurs instrumens & des voix confuses d'hommes éloignés, annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut venant de derrière une haute montagne bordée d'arbres, comme s'il sortait d'un bois sacré, & précédé par un nombre d'hommes qui célébraient à haute voix ses vertus & sa puissance. Il était assis sur une chaise découverte & triomphale, portée par seize hommes. Ses gardes, les officiers de sa maison, les porte-étendarts, les porte-parafols

& la musique l'accompagnaient. Il était vêtu d'une robe de soie, de couleur sombre, & coiffé d'un bonnet de velours assez semblable, pour la forme, à ceux des montagnards d'Ecosse, & sur le devant duquel on voyait une très-grosse perle, seul joyau que portait l'empereur.

Chine.

En entrant dans la tente, il monta sur son trône par les marches de devant, sur lesquelles lui seul a le droit de passer. Le grand Colao, & deux des principaux officiers de sa maison, se tenaient auprès de lui, & ne lui parlaient jamais qu'à genoux. Quand les princes de la famille impériale, les tributaires & les grands officiers de l'État furent placés suivant leur rang, le président du tribunal des coutumes conduisit l'ambassadeur Anglais jusqu'au pied du côté gauche du trône, côté qui, d'après les usages chinois, si souvent le contraire des nôtres, est regardé comme la place d'honneur. L'ambassadeur était suivi de son page & de son interprète. Le ministre plénipotentiaire l'accompagnait.

L'ambassadeur était vêtu d'un habit de velours richement brodé & orné de la plaque de l'ordre du bain, en diamans. Par dessus son habit il portait un manteau du même ordre, assez long pour couvrir ses jambes. Le desir

Quint.

de montrer de l'attention pour les idées & les mœurs chinoises, rendoit assez important le choix du costume & est cause que nous en parlons ici. Le respect particulier qu'à cette nation pour tout ce qui tient à l'extérieur, influe même sur le système de ses vêtemens ; dont le but est d'inspirer de la gravité & de la réserve. En conséquence, ils ont la forme la plus opposée à celles qui laissent apercevoir quelque partie du corps. Le grand manteau que l'ambassadeur avait droit de porter en qualité de chevalier de l'ordre du bain, était un peu analogue à la mode de s'habiller, la plus agréable aux Chinois. D'après les mêmes principes, le ministre plénipotentiaire qui était docteur honoraire de l'université d'Oxford, prit la robe d'écarlate qui appartient à ce grade ; ce qui se trouvait aussi très-convenable dans un pays où les degrés en science conduisent à tous les emplois civils.

L'ambassadeur, instruit par le président du tribunal des coutumes, tint avec ses deux mains & leva au-dessus de sa tête, la grande & magnifique boîte d'or, enrichie de diamans & de forme carrée, dans laquelle était renfermée la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Alors montant le peu de marches qui conduisent au trône, il plia le genou, fit un com-

pliment très-courte, & présenta la boîte à sa majesté impériale. Ce monarque la reçut gracieusement dans ses mains, la plaça à côté de lui & dit — « qu'il éprouvoit beaucoup de satisfaction du témoignage d'estime & de bienveillance que lui donnait sa majesté Britannique en lui envoyant une ambassade avec une lettre & de rares présens; que de son côté il avait de pareils sentimens pour le souverain de la Grande Bretagne, & qu'il espérait que l'harmonie serait toujours maintenue entre leurs sujets respectifs.

Chine.

Après quelques momens d'entretien avec l'ambassadeur, l'empereur lui donna pour premier présent, une pierre appelée par les Chinois, *pierre précieuse* & qu'ils estiment beaucoup; elle était de plus d'un pied de long, & on l'avait curieusement sculptée, dans le dessein de lui donner la forme du sceptre, qui est toujours placé sur le trône impérial, & qu'on regarde comme l'emblème de la prospérité & de la paix. Durant la cérémonie, l'empereur se montra très-ouvert, gai & sans la moindre affectation; loin de s'envelopper d'un air triste & sombre comme on le représentait quelquefois, il avait l'œil brillant, le regard fixe & le maintien aisé. Tel il parut du moins pendant tout le temps de son entré-

Chine.

rien avec l'ambassadeur, entretien que prolongea la nécessité de faire interpréter réciproquement tout ce qu'on disait. Aussi l'entrevue fut-elle extrêmement fatigante.

Après que l'empereur eut cessé de parler aux Anglais, quelques ambassadeurs du Pégu & des Mahométans des environs de la mer Caspienne, furent présentés à la droite de son trône. Ils repéterent neuf fois leurs humbles prosternemens & furent promptement congédiés. On conduisit l'ambassadeur Anglois & les trois personnes qui l'accompagnaient, vers des coussins, sur lesquels ils s'affirent à gauche du trône. Les princes de la famille impériale, les chefs tartares des nations tributaires, & les premiers mandarins de la cour étaient placés, suivant leur rang, plus près ou plus loin du trône. Il y avait une table de deux en deux personnes. Aussitôt que tous les convives furent assis, les tables furent découvertes, & on les vit chargées d'un superbe repas. Elles étaient petites; mais chacune avait une pyramide de jattes contenant une grande quantité de viandes & de fruits. On avait placé une table devant le trône, & l'empereur fit honneur aux mets qui la couvraient. On servit aussi du thé. Ceux qui présentaient les jattes & les tasses à l'empereur, tenaient leurs mains élevées au-dessus

de la tête, comme l'ambassadeur Anglois lui Chiau.
 avait offert la boîte d'or qui contenait la lettre
 de sa majesté Britannique.

Une chose remarquable dans ces cérémonies, c'est le silence solennel qui les accompagne, & qui semble être inspiré par une terreur religieuse. Il n'y a nulle conversation entre ceux qui sont assis, nul fracas parmi ceux qui les servent. Ce qui caractérise le plus une telle scène, c'est cette dignité calme, cette pompe tranquille de la grandeur asiatique, que n'ont point encore égalé les raffinemens européens.

Cependant, l'attention de l'empereur pour ses hôtes Anglois ne diminua pas durant le repas, il leur envoya divers plats de sa table, & quand on eût cessé de manger, il les fit approcher & leur présenta de sa main un gobelet de vin chinois, assez semblable à du vin de Madère. Il demanda à l'ambassadeur l'âge du roi d'Angleterre. Il s'empressa de souhaiter qu'il vécut un aussi grand nombre d'années que lui, & qu'il se portât aussi bien. L'empereur avait déjà quatrevingt-trois ans ; mais il était d'un tempérament si sain & si vigoureux, qu'à peine paraissait-il avoir autant d'années qu'il en avait régné, c'est-à-dire cinquante sept. A la fin du banquet, il descendit du trône & marcha très-

Chine.

droit, d'un pas ferme & sans la plus légère apparence d'infirmité jusqu'au siège triomphal qui l'attendait.

Bienôt après que l'ambassadeur fut de retour dans le palais où il logeait, l'empereur lui envoya des présens de soieries, de porcelaine & de thé pour lui & pour toutes les principales personnes de l'ambassade. La première marque de civilité qui suivit l'envoi des présens de l'empereur fut une invitation adressée à l'ambassadeur & à sa suite pour aller voir les jardins de Zhé-hol. Les Anglois se rendirent dans ces jardins de grand matin ; car c'est l'heure où se commencent toutes les affaires dans cette cour si réglée. En se promenant, ils rencontrèrent l'empereur, qui s'arrêta pour recevoir les salutations de l'ambassadeur & lui dit, — » qu'il alloit faire sa dévotion dans le *pou-tala*, grand temple de Fo ; que comme ils n'adoraient pas les mêmes dieux, il n'engageait pas l'ambassadeur à l'accompagner, mais qu'il avait donné ordre à ses ministres de se promener avec son excellence dans les jardins. »

Ces Chinois prirent la peine de conduire l'ambassadeur & sa suite à travers de vastes terrains plantés pour l'agrément & ne formant qu'une partie de ces grands jardins. Le reste étoit réservé pour les femmes de la famille

impériale ; & l'entrée en était aussi rigoureusement interdite aux ministres chinois qu'à l'ambassade anglaise. Chino.

Les jardins étaient animés par le mouvement & le bruit de beaucoup d'oiseaux & de quadrupèdes herbivores : mais on n'y apercevait aucune ménagerie de bêtes féroces. Plusieurs superbes espèces de poissons argentés & dorés , se jouaient dans des étangs diaphanes , dont le fond était garni de cailloux d'agate , de jaspe & d'autres pierres précieuses. Dans ces jardins , les Anglais ne trouvèrent point de sentiers garnis de gravier , ni d'arbres plantés par rang , ou rassemblés par touffes : tout semble y être fait de manière à éviter un air de régularité & de dessin. Il n'y avait rien de longuement aligné ; les objets naturels semblaient accidentellement épars , & les ouvrages de l'homme , quoiqu'atteignant parfaitement leur but , paraissaient être faits par des mains rustiques , & sans le secours d'aucun instrument.

Pendant plusieurs heures que dura la promenade dans les jardins de Zhé-hol ; les Anglais avaient poliment profité des moindres occasions , pour témoigner leur approbation à leurs conducteurs , & louer tout ce qui leur avait paru en valoir la peine.

Cependant la célébration de l'anniversaire du

Chine.

jour de la naissance de l'empereur arriva ; c'était le 17 septembre. L'ambassadeur & sa suite furent invités de se rendre à cette cérémonie, comme à la première avant le lever du soleil. Cette cérémonie ne se fit point dans une tente, & il n'y eut point de banquet ; tous les spectateurs furent d'abord assemblés dans une vaste salle ; ensuite on les conduisit dans un édifice reculé qui ressembloit à un temple ; il y avait beaucoup de grands instrumens de musique, ces instrumens accompagnèrent le chant d'un hymne, lentement exécuté par des eunuques, dont les voix ressembloient de loin aux sons de l'harmonica : l'ensemble de cette musique faisait un très-grand effet. Pendant qu'on chantoit l'hymne, & à des signaux, neuf fois répétés, toutes les personnes présentes se prosternèrent neuf fois, à l'exception de l'ambassadeur & de sa suite, qui ne faisoient qu'une profonde inclination. Mais pendant la durée de cet hommage, celui à qui il étoit adressé resta invisible à l'exemple de la divinité : on renvoya au lendemain les amusemens & la gaité.

Dans l'excursion que les Anglais firent ce jour-là, ils visitèrent divers temples, quelques-uns étoient sur de petites élévations, quelques autres dans la plaine ; il y en avoit aussi sur le sommet des plus hautes montagnes, auxquels

auxquels on ne pouvait arriver que par des ~~escaliers~~ ^{Chine} escaliers taillés dans le roc & très-difficiles à monter; l'un de ces temples ne contenait pas moins de cinq cents statues dorées, un peu plus grandes que nature, & représentant des lamas morts avec une réputation de sainteté. Quelques-uns de ces saints étaient dans des attitudes contraintes & pénibles, que, par une dévotion extraordinaire, & par un désir secret d'être admirés, ils avaient voulu garder toute leur vie. Huit cents lamas sont attachés au service du grand temple de Fo; les Anglais en trouvèrent plusieurs assis sur le pavé, par rangs, les jambes croisées, chantant lentement, & tenant à la main des papiers où il y avait quelques lignes d'écriture tartare, très-propre; quelques-uns de ces prêtres sont consacrés au temple depuis leur enfance. Tous sont employés à pratiquer les cérémonies extérieures de la religion: mais on dit qu'il en est peu, auxquels une éducation distinguée ou des mœurs très-pures aient acquis sur la multitude, cette influence qui pourrait contribuer à maintenir la paix & le bon ordre de la société; & par conséquent remplir le but civil ou temporel des institutions religieuses.

Pendant plusieurs jours, il y eut des divertissemens auxquels assista l'empereur environné

 Chine.

de toute la cour. Les spectateurs eux-mêmes, formaient un spectacle imposant : mais il y manquait ce lustre particulier, qui anime la gaieté, & se trouve dans les assemblées composées d'hommes & de femmes : pour des yeux accoutumés à ces assemblées, celles où l'on ne voit que des hommes, paraissent toujours plutôt destinées aux affaires qu'aux plaisirs.

Les individus qui excelloient dans quelque talent particulier, les hommes qui par leur force, leur agilité naturelle, ou par une extrême application, s'étaient rendus capables d'exécuter des choses extraordinaires, furent rassemblés en cette occasion. La persévérance des Chinois, fait qu'ils sont très-habiles dans l'art de sauter & danser sur un fil d'archal, de monter sur une échelle en équilibre, en passant à travers les échelons ; & enfin d'escamoter si adroitement, en détournant l'attention des spectateurs, qu'ils trompent complètement la vue.

Des habitans des différentes parties des vastes États de l'empereur, parurent dans le costume qui leur est propre, & déployèrent tout ce qu'il y a de particulier dans leurs exercices habituels & dans leurs coutumes. Plusieurs d'entr'eux dansèrent d'une manière agréable, & avec des attitudes gracieuses ; il y avait aussi

quelques chanteurs & une immense quantité d'instrumens de musique. Les musiciens affectaient pour la plupart, des airs lents & plaintifs, & ils suivaient en jouant, une mesure très-exacte. Aux musiciens, succedèrent plusieurs centaines d'hommes, vêtus de longues tuniques uniformes, couleur d'olive. Ils chantonnerent & exécutèrent divers ballets, représentant avec le secours de lanternes de différentes couleurs, des caractères Chinois, qui leur valurent beaucoup d'éloges de la part de l'empereur. S'il eut fait nuit, ces ballets auraient paru beaucoup plus brillans, à cause du contraste: mais aucun amusement ne pouvait avoir lieu qu'en plein jour, parce que l'empereur, qui se lève ordinairement avant le soleil pour vaquer aux affaires de l'État & à ses dévotions, se retire avant que cet astre se couche. Après les ballets, vinrent les feux d'artifices; & quoi qu'en plein jour, ils firent un très-bel effet.

L'empereur qui, non-seulement dans les occasions importantes, mais dans les circonstances les plus ordinaires, semble être attentif à l'impression qu'il doit produire sur l'esprit des étrangers, aussi-bien que sur celui de ses sujets, fit appeler l'ambassadeur & lui dit: — « Que ce n'était que dans des occasions particulières, comme celle que lui offrait ce jour, qu'il affis-

Chine. ~~_____~~ tait à de tels spectacles ; que le soin de veilles à la sûreté de ses peuples, & de faire des loix pour leur bonheur, demandait nécessairement tous les momens.

Aussitôt que les fêtes furent terminées, les princes Tartares se préparèrent à partir pour retourner chez eux ; ils sont chefs de hordes nombreuses, qui ne dépendent que d'eux, & ils peuvent mettre de grandes armées sur pied ; ces princes Tartares épousent ordinairement des filles ou des nièces de la famille impériale, & cette alliance leur donne à la cour un rang supérieur. Ils ont une grande vénération pour l'empereur, qu'ils considèrent comme le descendant de Kublaj-khan, qui envahit la Chine au troisième siècle.

Maintenant les frontières des états de l'empereur de la Chine, du côté de la Tartarie, sont reconnues dans les cartes Russes, chacun de ces deux empires, contient une surface d'environ quatre millions de milles carrés, ou de près d'un onzième du globe & égale aux deux tiers de l'Europe ; ces deux grands empires se touchent dans quelques-unes de leurs extrémités, & ils occupent ensemble un cinquième de la terre. Dans le territoire Russe, est comprise cette vaste & inhabitable étendue de déserts, bornés par la mer Glaciale ; ce

qui conséquemment, fait que la partie na-
tée se trouve bien moins considérable. Mais
dans l'empire Chinois, tous les pays convien-
nent à l'homme. La plupart sont situés sous la
plus heureuse partie de la zone tempérée,
c'est-à-dire, par les cinquante degrés de lati-
tude : une petite partie seulement s'étend du
côté du midi, entre les tropiques.

L'empereur règle, suivant les saisons, le
séjour qu'il fait dans les différens États ; il passe
l'hiver en Chine, & l'été en Tartarie. *Moukden*
est la capitale des anciennes possessions de sa
famille ; il a beaucoup agrandi & embelli cette
ville, & l'on croit qu'il y a accumulé d'im-
menses trésors. Les Tartares forment la garde
à laquelle il confie sa sûreté personnelle : une
telle préférence semble être à-la-fois, partielle
& impolitique : mais elle fut jugée absolument
nécessaire au commencement de la dynastie,
lorsque la conquête du pays n'était pas encore
achevée, & qu'on ne pouvait avoir que peu de
confiance dans la fidélité des vaincus.

Le grand âge de l'empereur ne lui permet-
tant plus d'aller à la chasse des bêtes féroces
dans les forêts de la Tartarie ; ainsi qu'il avait
accoutumé de faire après la célébration de l'an-
niversaire de son jour de naissance ; ce prince
résolut de retourner promptement à Pékin, &

Chin.

il fut décidé que l'ambassadeur Anglais l'y précéderait.

Quelque peu de temps qui se fut écoulé depuis que l'ambassade avait passé dans cette route pour se rendre à Zhé-hol, il s'était fait un changement considérable dans la température, & les Anglais trouvèrent un bien plus grand degré de froid, qu'on n'en éprouve dans la même saison & dans une pareille latitude en Europe. Quand l'ambassade arriva à Kou-pé-kou, & que les Anglais furent près de l'endroit où ils avaient déjà visité la grande muraille, quelques-uns d'entr'eux, entraînés par une insatiable curiosité, eurent envie d'examiner encore une fois cet antique boulevard; mais ils eurent, en cette occasion une nouvelle preuve de l'extrême méfiance du gouvernement Chinois. La brèche où ils avaient passé pour monter sur la muraille était déjà fermée avec des pierres & des débris, de manière à empêcher qu'ils ne pussent encore l'escalader.

Le retour de l'ambassadeur à Pékin, fut un événement très-agréable pour ceux de leurs compagnons de voyage qu'ils y avaient laissés; ceux-ci avaient mené, durant l'absence des premiers, une vie extrêmement retirée. Plusieurs missionnaires désiraient jouir de leur

société, & au commencement, ils les avaient
 visités presque tous les jours; mais cette in-
 timité contribua peut-être à réveiller l'extrême
 jalousie des Chinois; le long séjour des mis-
 sionnaires ne les exempta pas de la défiance
 générale que tous les étrangers inspirent à cette
 nation, & rien ne pouvait être plus extrava-
 gant, que les desseins qui leur étaient attri-
 bués. Les officiers du gouvernement de Pékin,
 décidèrent promptement qu'on ne laisserait, que
 le moins qu'il serait possible, les anciens Euro-
 péens communiquer avec les nouveaux; sous le
 futile prétexte d'empêcher les domestiques qui
 servaient les premiers, de dérober les effets
 que l'ambassadeur avait laissés dans son hô-
 tel, on n'en permit l'entrée qu'au seul mission-
 naire, chargé d'interpréter les Anglais qui y
 étaient restés, & de leur procurer les choses
 dont ils pouvaient avoir besoin, & il fallait
 toujours expliquer très-particulièrement aux
 mandarins ce qu'on voulait en faire.

Ces mandarins ne refusaient jamais verbale-
 ment ce que les Anglais désiraient, mais dans
 le fait ils ne l'accordaient pas toujours; quel-
 quefois ils prenaient l'alarme, comme si ce
 qu'on leur demandait avait un but dangereux.
 Un des peintres de l'ambassadeur les pria une
 fois de lui procurer un cheval afin d'y pla-

Chino.

China.

cer la toile dont il voulait se servir pour faire le portrait d'un missionnaire. Les mandarins ne concevant pas la nature d'un chevalier quel que simple que cela fut, crurent probablement que ce pouvait être quelque partie d'un appareil de mathématiques, duquel on voulait se servir pour faire des mesurages ou des plans de fortifications, ou pour dessiner les remparts de la capitale; & on ne put absolument les engager à donner des ordres pour faire faire un pareil instrument.

On rendit à l'ambassadeur à son entrée, les honneurs accoutumés, cependant Lord Macartney sentait qu'il convenoit de fixer un terme à son ambassade. La résidence permanente d'une cour étrangère, en Chine, étoit une chose inouïe dans le pays. Il résolut donc de partir après la grande fête du commencement de l'année chinoise, c'est-à-dire, en février. Durant cet intervalle, il devoit avoir le temps de s'occuper de tout ce qu'il pouvoit raisonnablement espérer d'obtenir.

Cependant, ce ministre apprit qu'il devoit s'attendre à recevoir bientôt quelque proposition relative à son départ. Les Anglais qu'on avoit chargés de monter les machines, qu'on avoit apportées en présent, furent pressés de finir leur ouvrage. On eut dans cette occasion

celle d'observer l'intelligence & la dextérité des ouvriers chinois ; deux d'entr'eux descendirent les deux magnifiques lustres de cristal envoyés à l'empereur , afin de les placer dans une situation plus avantageuse ; ils les séparèrent par pièce , & les remontèrent en peu de temps sans difficulté & sans se tromper , quoique le tout fut composé de plusieurs milliers de petits cristaux , & qu'ils n'eussent jamais rien vu de semblable. Un autre Chinois tailla fort bien un étroit morceau du bord d'un vase courbe de cristal , afin de remplacer dans le dôme du planétaire , un autre morceau qui avait été cassé dans le transport. Les ouvriers Anglois avaient en vain tenté de tailler ce verre avec un diamant , suivant la ligne courbe qu'il devoit avoir. Le Chinois ne fit pas connoître sa méthode ; mais on dit qu'il réussit en commençant par tracer une ligne avec un fer chaud sur la pièce qu'il vouloit séparer.

L'invention de ce Chinois est d'autant plus singulière , qu'il n'y a dans toute l'empire , d'autre manufacture de verre que celle de Canton , ou , au lieu de mettre en fusion du sable & d'autres ingrédiens , avec les procédés nécessaires pour les convertir en verre , on se contente de faire fondre les morceaux de verre cassés qu'on a ramassés , & de leur

Chine.

donner de nouvelles formes, suivant les usages auxquels ils peuvent être destinés.

Les Chinois ont très - vraisemblablement droit à l'honneur de ne devoir qu'à eux-mêmes l'invention des instrumens nécessaires dans les premiers & plus utiles arts de la société. L'histoire des temps les plus reculés où subsistait l'empire Chinois, attribue les inventions les plus avantageuses aux premiers monarques du pays. Il est bien plus probable qu'elles n'ont été que le résultat graduel des efforts de plusieurs individus obscurs, qui, dans le cours de leurs travaux, sentant le besoin de ce secours mécanique, cherchèrent à se le procurer. Les historiens qui sont venus ensuite, n'en pouvant point connoître les inventeurs, ont remplacé leurs noms par ceux des princes qui encouragèrent ces arts.

Il n'est pas surprenant que l'art de faire la poudre à canon, & celui de l'imprimerie, aient été découverts par les Chinois longtemps avant d'être connus en Europe. Quant au premier, il est vraisemblable que dans tous les pays où la nature créa en abondance du nitre ou du salpêtre, qui est le principal ingrédient dont on se sert dans la composition de la poudre, les propriétés inflammables de cette substance doivent être observées, &

quelques expériences fondées sur l'observation, conduit à la composition qui produit de si prompts & de si violens effets.

Chine.

Pour l'art de l'imprimerie, dont les effets sont si importans en Europe, il est évident que comme son objet est de multiplier les copies d'un même écrit, il n'a pu être cherché que dans une société ou il y avait beaucoup de lecteurs. Depuis les premiers siècles, l'état de société, en Chine, rend le nombre de ces derniers prodigieux; là, ce n'est point comme dans le reste du monde, où la valeur & les talens militaires, réunis quelquefois à une éloquence naturelle, sont originaiement le fondement de la puissance & de la grandeur, tandis que les lettres n'y ont guère servi que d'amusement. A la Chine, l'étude de la morale écrite, de l'histoire, de la politique, est la seule route par où l'on puisse acquérir, non seulement du pouvoir & des honneurs, mais toute espèce d'emploi dans l'État; ainsi, cette seule circonstance a dû naturellement produire une invention aussi simple que l'art de l'imprimerie des Chinois.

Le Papier dont on se sert en Chine pour les livres, est trop foible pour pouvoir être imprimé des deux côtés, la planche gravée sur laquelle on applique le papier pour en

Chino.

recevoir l'empreinte contient ordinairement des caractères pour deux pages ; quand le papier est imprimé, on le plie en mettant le blanc en dedans ; le pli forme la marge extérieure, qui, par ce moyen, se trouve double ; & contre l'usage des relieurs européens, on coud ensemble tous les fonds des feuilles, & on relie ainsi le volume ; lorsque l'édition est achevée, les formes ou planches sont rassemblées, & on indique ordinairement dans la préface, l'endroit où elles sont déposées, en cas qu'on ait besoin d'une seconde édition de l'ouvrage.

On publie fréquemment des gazettes à Pékin, sous l'autorité du gouvernement ; tous les actes publics forment une partie considérable des nouvelles publiques. Les détails domestiques de la maison du prince n'y sont jamais mentionnés : mais on y trouve les événemens singuliers, les exemples de longévité, & quelquefois la punition des fautes commises par les mandarins. Quand la Chine était en guerre, ses victoires, & la soumission des rebelles étaient annoncées dans les papiers publics ; en tout autre temps les nouvelles du monde se bornent à la Chine.

L'art de l'imprimerie, pratiqué, sans doute, dès les premiers temps de l'empire, a contribué à le conserver jusqu'à ce jour, dans un état

presqu'uniforme. C'est cet art qui a répandu universellement & établi dans tous les rangs des principes de justice invariables, & des règles de morale, qui sont autant de barrières contre la fougue des passions humaines, & s'opposent au penchant des hommes dans la plénitude du pouvoir.

Chine.

A chaque changement dans le gouvernement des contrées qui sont voisines de la Chine, mais dont les mœurs & les usages sont bien différens des siens, le succès entraîne tout ce qui se rencontre devant lui, & détruit tous les premiers arrangemens de la société: mais en Chine, les institutions & les opinions survivent aux ravages des conquêtes & des révolutions. Le souverain peut être détrôné, toute sa famille disparaître; mais les mœurs & la condition du peuple restent les mêmes. Le trône est appuyé par des maximes que propage la presse. C'est par elle que les vertus du possesseur du trône sont peintes à tous ses sujets. Elle lui donne l'immense avantage de diriger leurs sentimens comme il le juge convenable. On n'envie point ses palais, ses jardins, sa magnificence, à un prince représenté comme doué des qualités les plus transcendantes, & occupé à travailler sans relâche, au bonheur de son peuple.

Jusqu'à présent le plus solide fondement de

Chine.

la sûreté & de la tranquillité de l'empire a été le système patriarcal, lequel a continué d'être suivi par tous les individus des générations successives, vivant toujours avec les vieillards de leurs familles. La prudence & l'expérience de ces vieillards, en dirigeant les intérêts de leurs enfans, tend à détourner d'eux les funestes conséquences des événemens qui pourraient provoquer le mécontentement & la déloyauté; & comme ils se défient de toute innovation, ils leur donne l'exemple de se résigner au lot qui leur est échu dans le partage de la vie. Le sentiment naturel de respect pour l'âge, réuni à l'affection qu'inspirent les parens, s'enracinant de bonne heure, & se fortifiant par l'idée des services reçus chaque jour, lie les ames d'une manière plus douce; mais souvent plus efficace que toute la force des lois.

La religion de l'empereur est nouvelle en Chine, & ses cérémonies y sont pratiquées avec bien moins de pompe qu'en Tartarie. Les mandarins, les lettrés, parmi lesquels sont choisis les magistrats qui gouvernent l'empire & qui occupent le premier rang dans la société, révérent, plutôt qu'ils n'adorent Confucius, & se rassemblent pour honorer sa mémoire, dans des édifices très-propres, mais d'une construction simple. Les classes nombreuses & infé-

rieures du peuple sont moins en état de fournir aux moyens de construire de grands & superbes édifices pour le culte public, qu'elles n'y sont naturellement portées. En outre, leur principale attention est dirigée vers leurs dieux domestiques. Chaque maison a son autel & ses déités. Les livres de mythologie contiennent des images de celles qu'on croit veiller sur les personnes & les propriétés & présider aux objets extérieurs, dont l'effet peut être sensible. *Lui-shim* est suivant les Chinois, l'esprit qui préside au tonnerre, & dans son emblème, la violence de ce météore auquel rien n'est capable de résister, la rapidité de l'éclair que rien ne peut surpasser & leurs effets réunis, sont représentés par une figure monstrueuse qui s'enveloppe de nuages. Sa bouche est recouverte par un bec d'aigle, symbole des dévorans effets du tonnerre; & ses ailes en peignent l'extrême vélocité. D'une main il tient un foudre & de l'autre une baguette, pour frapper diverses timbales dont il est environné. Ses serres d'aigle sont quelquefois attachées à l'axe d'une roue, sur laquelle il tourne au milieu des nuages, avec une rapidité extraordinaire. Le pouvoir qu'a cet esprit redoutable est indiqué par le spectacle d'animaux frappés de mort & couchés sur la terre, de maisons abattues & d'arbres déracinés.

Chine.

Chine.

CHAPITRE IV.

Suite des observations qui ont rapport à la capitale & à la cour de la Chine. --- Départ de Pékin. --- Voyage fait, en partie, sur le canal impérial. --- Diverses observations faites pendant cette route. --- Fameux oiseau pêcheur. --- Arrivée de l'ambassade à Canton.

LES officiers de la maison de l'empereur & les domestiques des palais de ce prince, sont tous, ou du moins la plupart, des êtres qui, avant d'arriver à l'âge de puberté, ont été privés des moyens de devenir hommes, ou qui, s'ils ont eu le temps de le devenir, ont depuis cessé de l'être. Il leur suffit pour être propres à remplir ces emplois, d'avoir subi l'opération qu'on pratique quelquefois dans certaines parties de l'Europe, & qui, en perfectionnant la voix, ôte la faculté de devenir père. Mais pour garder les femmes de la cour, & pour pouvoir même approcher de leurs appartemens, il faut être ce que les Turcs appellent, sans aucun égard à la couleur, un eunuque noir, c'est-à-dire, un être qui a perdu toutes les marques de son sexe.

Les

Les lecteurs seront peut-être surpris, quand ils apprendront que l'opération qu'on fait pour cela, est, quoique très-délicate, exécutée même sur des Chinois adultes, sans compromettre leur vie. Un tel fait est d'autant plus extraordinaire, que l'art de la chirurgie est si peu connu en Chine, qu'on n'y fait pas même usage de la saignée, & que l'anatomie y est non seulement ignorée, mais en horreur. On doit cependant remarquer qu'à la Chine on guérit de toute sorte de maladies accidentelles, plus rapidement que dans la plupart des contrées de l'Europe, & qu'elles y sont moins accompagnées de symptômes dangereux. Sans doute la pureté de l'air est, dans ces sortes d'occasions, très-propre; mais la manière de vivre contribue aussi à former le tempérament, & le plus ou moins de dispositions qu'ont les chairs à s'enflammer & à se corrompre: ni les Chinois, ni les Indous ne sont enclins à aucune sortes d'excès, & ils consomment moins de viande, & boivent moins de liqueurs spiritueuses & fermentées que les habitans de l'Europe.

Ceux qu'on rend eunuques à la Chine, peuvent subir l'opération, depuis la première enfance, jusqu'à l'âge de quarante ans. On dit que dans ces sortes d'occasions on se sert,

China.

non du fer, mais de ligatures ointes d'une liqueur caustique. Souvent on voit, peu de jours après l'opération, le malade sortir comme s'il ne lui était rien arrivé. Lorsqu'un adulte est ainsi transformé en eunuque noir, sa barbe commence bientôt à tomber, & insensiblement il ne lui en reste plus; en même temps il se flétrit, & en peu d'années son visage est fillonné.

Les eunuques du palais ont souvent plus d'influence que d'autorité avouée, et on fait que quelquefois leurs insinuations ont fait disgracier des premiers mandarins qui leur avaient déplu.

A la mort d'un empereur, toutes les femmes sont, dit-on, conduites dans un bâtiment particulier, qui est dans l'enceinte du palais, pour y passer le reste de leurs jours séparées du monde entier: on nomme ce bâtiment *le palais de chasteté*.

Il y a, en Chine, quelques religieuses payennes, qui sont vœu de rester vierges, & quoique ce soit contraire aux maximes générales de politique & de morale adoptées dans l'empire, on a, pour ces filles, l'admiration qu'inspirent ordinairement les personnes qui, à force de persévérance, réussissent à exécuter des choses difficiles.

A l'avènement d'un nouvel empereur: les

principaux personnages du pays conduisent leurs filles dans son palais, afin qu'il choisisse ses femmes parmi elles : les familles de celles qui sont acceptées, en acquièrent beaucoup d'honneur & de crédit. Indépendamment de ces femmes réservées pour l'empereur, d'autres sont présentées pour femmes ou pour concubines, aux princes de son sang. Les concubines sont considérées en Chine, sous le même point de vue que les servantes de l'écriture.

Chine.

Très-peu de temps après le retour de l'ambassadeur à Pékin, on annonça que l'empereur approchait de Yuen-min-yuen, & on avertit son excellence, que conformément à l'étiquette, on s'attendait qu'elle vint à quelques milles au devant de sa majesté impériale. En conséquence, il partit au jour fixé, avant le lever du soleil ; il suivit un chemin parallèle à celui qui était exclusivement réservé pour l'empereur, & qu'en séparait un fossé peu profond. Tous les deux étaient illuminés avec des lanternes de diverses couleurs, & suspendues chacune à trois bâtons plantés obliquement dans la terre, & formant un triangle. Il se rendit dans l'endroit où devait passer l'empereur, & où il pouvait remarquer l'attention respectueuse des Anglais. Bientôt après parut un palanquin, ou plutôt une chaise

Chine.

couverte d'un drap d'un jaune brillant, & ayant des portières garnies de glaces; elle était portée par huit hommes, à côté desquels huit autres marchaient pour être prêts à les relever en cas de besoin. Aussi-tôt que l'empereur aperçut l'ambassadeur, il s'arrêta, & lui envoya un message gracieux, en lui faisant dire qu'il le priait de se retirer sans délai, parce que le froid & l'humidité du matin étaient très-contraires au rhumatisme dont il avait appris que son excellence était incommodée.

Le colao fit inviter l'ambassadeur à aller le voir le lendemain à Yuen-min-yuen où il avait quelques lettres anglaises à lui remettre. Cette invitation rejouit les Anglais, dans l'espérance qu'ils conçurent de recevoir, enfin, des nouvelles des amis qu'ils avaient dans leur patrie: quelques lettres leur furent en effet remises; mais elles étaient écrites de Chu-san, par les personnes qui étaient à bord du *Lion* & de l'*Indostan*.

La défiance qui s'était emparée de l'ame du colao, à l'égard des desseins des Anglais, le rendaient impatient de connaître le contenu des lettres adressées, de Chu-san, à l'ambassadeur: ces lettres étaient de sir Erasme Gower; l'ambassadeur dit au colao, que sir Erasme

lui mandait qu'il était dans l'intention de partir immédiatement de Chu-san ; mais que l'Indostan ne pouvait pas mettre à la voile, jusqu'à ce que le capitaine l'eut rejoint. Lord Macartney remit en même-temps les lettres dans les mains du colao, afin d'écarter les doutes qu'il pourrait avoir sur la fidélité de cette explication.

Chine.

En apprenant que le départ du Lion était résolu, le colao fut inquiet ; il dit --- « qu'il » espérait que ce vaisseau n'avait pas encore » mis à la voile, & qu'il attendrait que l'am- » bassade eût le temps de se rembarquer ; --- » que dès que l'empereur avait appris l'indif- » position de l'ambassadeur, & la mort de » quelques personnes de sa suite, il avait » remarqué combien les hivers de Hékin » étaient rudes pour les étrangers, & que » craignant que le séjour de cette ville ne fût » nuisible à la santé des Anglais, & sachant » en outre que le voyage par terre était très- » incommode & très-fatigant, il avait pensé » qu'il leur convenait de partir avant que les » rivières & les canaux fussent gelés ; ce qui » arrivait quelquefois de bonne heure & subi- » tement. L'ambassadeur observa combien il » serait affligé de quitter sitôt une cour, où » il avait été si bien accueilli, que les intentions » de son souverain étaient qu'il y restât assez

Chine.

» long-temps aux propres frais de sa majesté
 » britannique, pour avoir de fréquentes oc-
 » casions de renouveler les témoignages de
 » son respect à l'empereur, & de cultiver &
 » cimenter l'amitié qui avait si heureusement
 » commencé entre les deux nations; que dans
 » cette vue, le roi, son maître, lui avait re-
 » commandé de faire connaître combien il
 » serait charmé que l'empereur put accorder,
 » avec les coutumes de l'empire, l'envoi d'un
 » ou de plusieurs de ses sujets, comme am-
 » bassadeurs en Angleterre, & qu'en ce cas on
 » aurait soin de leur fournir des vaisseaux pour
 » se rendre en Europe, & pour en revenir.
 » Lord Macartney poursuivit, en disant que
 » tandis qu'il était à Zhé-hol, le colao avait
 » eu la bonté de lui donner la flatteuse espé-
 » rance d'avoir plusieurs entrevues avec lui,
 » & que, quoiqu'il le désirât vivement, son
 » prompt départ l'en priveroit nécessairement.»

Le colao fut parfaitement dissimuler tous
 ses sentimens, & n'entra dans aucune discus-
 sion sur les objets que l'ambassadeur lui avait
 communiqués. Il le laissa sortir sans le préve-
 nir en aucune manière, que la réponse de
 l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, était
 déjà prête, & qu'il se proposoit de la lui re-
 mettre le lendemain, ce qui, suivant l'usage

du pays, devait être regardé comme un congé.

China.

Le lendemain, le légat vint de bonne heure auprès de l'ambassadeur, pour le prévenir que le colao desirait qu'il se rendit, aussitôt qu'il lui serait possible, dans la grande salle d'audience du palais de Pékin où il l'attendait. Quoiqu'indisposé, l'ambassadeur ne voulut point manquer ce rendez-vous; & bientôt il partit avec une suite convenable, traversa une grande partie de la cité Tartare & arriva au palais. Entré dans son enceinte, il fut conduit à travers des cours spacieuses; quand il fut auprès de la salle d'audience, il trouva la réponse de l'empereur, contenue dans un grand rouleau de papier couvert d'une étoffe de soie jaune, & placée sur une chaise de cérémonie, entourée de rideaux de la même couleur. La lettre fut ainsi portée dans la salle par l'escalier du milieu, tandis que le colao & les autres Chinois, qui s'étaient jusqu'alors tenus auprès de la lettre, montèrent, ainsi que l'ambassadeur & sa suite, par les escaliers de côté; la réponse fut placée dans le milieu de la salle, d'où elle devait être ensuite envoyée à l'hôtel de l'ambassadeur.

On n'annonça point le contenu de la lettre, mais tout ce qu'il pouvait y avoir de gracieux ou de favorable, n'était probablement dû ni

Chine.

au colao , ni à ses adhérens qui , en refusant obstinément les présens d'usage que leur offrait l'ambassadeur , montrèrent clairement , suivant les mœurs orientales , qu'ils lui étaient contraires.

Cependant , il sembla qu'une partie de la cérémonie du jour où Lord Macartney fut reçu par le colao , était de lui montrer le palais impérial de Pékin. Le colao se préparait à le conduire par - tout ; mais l'indisposition de l'ambassadeur l'obligeant à se retirer , il laissa le ministre plénipotentiaire , & quelques autres Anglais auprès du colao , qui les conduisit dans un grand nombre d'édifices séparés , construits sur un plan régulier , d'un style relevé , & d'une grande magnificence ; les appartemens particuliers de l'empereur , placés dans l'intérieur du palais ; ne furent montrés que de loin.

Le même soir la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre , fut portée en cérémonie à l'hôtel de l'ambassadeur ; & en même temps on envoya différentes caisses , contenant les présens de l'empereur pour sa majesté Britanniques ; il y avait aussi des présens pour l'ambassadeur & pour toutes les personnes de sa suite.

Jusqu'alors il n'y avait eu rien de positif

pour
diffic
résiste
se dé
dans
fir E
de fa
la let
parce
manqu

Ce
le col
gemen
très-fa
l'amba
passer
ture p
geaien
chaîne
étern
sur cet
tent m
en ont
vrent
mens
de lain
ne son
n'y a

pour le départ de l'ambassade : mais il eût été difficile , & sans doute inutile , de prétendre résister aux volontés du colao. L'ambassadeur se détermina donc à lui annoncer qu'il était dans l'intention d'aller joindre immédiatement sir Erasme Gower à Chu - san , & à le prier de faire expédier , sans le moindre délai , la lettre qu'il écrivait à ce commandant , parce qu'autrement il courrait risque de le manquer.

Chine.

Cette résolution fut très-satisfaisante pour le colao , & tout prouva qu'elle avait été sagement prise. Un si prompt déplacement parut très-fâcheux à quelques Anglais , attachés à l'ambassade , lesquels s'étaient arrangés pour passer l'hiver à Pékin. Jugeant de la température par la latitude de cette ville , ils ne songeaient pas aux violens effets que la grande chaîne des hautes montagnes de la Tartarie , éternellement couvertes de neiges , produit sur cette capitale. Les habitans de Pékin sentent moins le froid , non-seulement parce qu'ils en ont l'habitude , mais parce qu'ils se couvrent en raison de son intensité ; leurs vêtemens consistent alors en fourures , en étoffes de laines , & en toiles de coton piquées : ils ne sont point accoutumés à voir le feu , il n'y a d'autres cheminées dans Pékin , que

 Chine.

celles qui sont dans les cuisines des grands hôtels. Plusieurs personnes de l'ambassade furent malades à Pékin, & toutes ne se rétablirent pas: le corps humain semble plus fait pour supporter l'air le plus chaud, que le plus froid, & pour vivre sous l'équateur, plutôt que près du pôle.

Lorsque Lord Macartney eut résolu de tâcher de joindre le *Lion* à Chu-san, il eut autànt d'impatience de partir de Pékin, qu'il avait eu d'abord d'envie d'y prolonger son séjour. Les mandarins, qui accompagnaient l'ambassade, hâtèrent tous les préparatifs, afin de pouvoir être à temps de s'embarquer sur le *Péi-ho*, pendant qu'il était encore navigable. Il fut décidé que l'ambassade se rendrait à Hanchou-fou, capitale de la province dont Chu-san fait partie.

Les doutes & les soupçons que les ennemis des Anglais avaient inspirés au colao, & qu'ils avaient même tenté de faire parvenir jusqu'à l'empereur, procurèrent à l'ambassadeur un avantage plus grand encore que celui d'avoir auprès de lui les deux premiers conducteurs de l'ambassade. Le gouvernement Chinois crut, ce semble, qu'il fallait qu'un homme digne de la plus grande confiance, fut obligé d'accompagner ces étrangers suspects, pendant le

long voyage qu'ils allaient faire dans l'intérieur ~~de l'empire~~ ^{Chine.}, afin de veiller sur leur conduite, & de découvrir s'il était possible, quels étaient leur caractère & leurs desseins. Le choix tomba sur le colao *Sun-ta-zhin*, cet homme avait des manières ouvertes & engageantes. Ce choix fut considéré par les Chinois, comme un honneur qu'on rendait à l'ambassade, & ce fut de cette manière qu'on l'annonça à l'ambassadeur.

Dans la matinée du 7 octobre le grand colao se rendit avec d'autres colaos dans un des pavillons qui sont en-dedans des portes de Pékin, afin de se séparer de l'ambassadeur avec les cérémonies d'usage. On dit à ce dernier plusieurs choses flatteuses de la part de l'empereur, & les ministres qui représentaient ce prince, observèrent toute l'étiquette de la civilité chinoise. On mit sur une table deux tuyaux de bambou, couverts d'un drap jaune, & contenant des rouleaux de papier jaune, semblable à du vélin; l'un des rouleaux contenait la liste des présens de l'empereur, & l'autre, une réponse aux dernières demandes de lord Macartney. En présence de l'ambassadeur les deux rouleaux furent attachés avec des rubans jaunes, sur les épaules d'un mandarin du cin-

Chine.

quième ordre, qui, pendant cette opération, se tint constamment à genoux.

Après s'être séparé des ministres de l'empereur, l'ambassadeur avec sa suite ordinaire d'Anglais & de Chinois, sortit de Pékin & fut salué avec les honneurs accoutumés, & marcha ainsi droit à Tong-chou-fou, afin de s'y embarquer sur le Péi-ho; il n'est pas nécessaire qu'il y ait des étrangers, pour que ce chemin soit continuellement rempli de monde: indépendamment du nombre immense de personnes employées à porter des provisions à Pékin, ou à en emporter des marchandises, la foule d'hommes qui accompagnent toujours les mandarins, qui y arrivent ou qui en partent, & les lentes processions, particulièrement celles des funérailles, occupent souvent toute la largeur de la route.

On ne laissa enterrer personne dans l'enceinte de la ville; suivant les mœurs du pays, la mort d'un parent est certainement un des plus grands événemens; les sentimens d'affection & de respect qu'on avait pour ce parent tandis qu'il vivait, ne s'éteignent pas tout à coup dans l'ame de ceux qui le perdent; c'est une satisfaction, une consolation même, que de rendre des devoirs superflus aux mânes de ceux qu'on regrette; les vœux de la nature sont,

à cet égard , confirmés & fortifiés par la morale & les lois de l'empire.

Chine.

Le premier convoi funèbre que les Anglais rencontrèrent en sortant de Pékin , était précédé par plusieurs instrumens , qui exécutaient une musique solennelle ; ensuite venaient des personnes portant diverses enseignes & des devises qui indiquaient le rang & les titres de celui qui n'était plus ; immédiatement en avant du cerceuil marchaient les parens mâles , qui étaient soutenus par des amis , occupés à empêcher qu'ils ne se livrassent aux excès de la douleur , à quoi leur air semblait annoncer qu'ils étaient disposés. On portait au dessus des pleureurs des parasols avec de longs rideaux ; lorsqu'un convoi se trouvoit vis-à-vis d'un temple ou d'un cimetière , plusieurs personnes étaient occupées aussitôt à brûler des morceaux de papier rond , couvert de légères feuilles d'étain ; suivant l'opinion populaire , ces feuilles , comme le denier qu'on offroit à Caron pour passer le Styx , doivent dans les premiers instans d'une nouvelle existence , être employées à acheter les choses nécessaires à la vie.

Les Chinois célèbrent le mariage d'une manière brillante & dispendieuse , mais avec beaucoup moins de pompe , qu'ils n'en met-

Chine.

tent dans leurs funérailles. L'impulsion qui réunit les deux sexes n'a jamais eu besoin du secours des fêtes publiques. Le mystère sert beaucoup mieux l'amour & est préféré pour ses solennités. Les Chinois ne regardent le célibat d'aucun sexe comme une vertu; la confiance est la seule chasteté qu'ils recommandent.

A son arrivée à Tong-chou-fou, l'ambassade fut très-bien accueillie dans le même temple où elle avait logé quelques jours, la première fois qu'elle avait passé dans cette ville. On remarque dans ce temple les statues de la paix & de la guerre, de la tempérance & de la volupté, de la joie & de la mélancolie, avec des figures de femme, représentant la fécondité & le plaisir; devant ces statues, on voit tantôt un seul, tantôt plusieurs vases de bronze, dans lesquels les prêtres & les dévots brûlent des mèches parfumées, & du papier couvert de feuille d'étain.

L'ambassade ne s'arrêta pas plus de vingt-quatre heures à Tong-chou-fou. Les eaux du Péi-ho étaient déjà basses; si on avait attendu quelques jours de plus, elle n'auraient pu porter les yachts, & il eut été également incommode de voyager par terre ou dans de petits bateaux.

ch
s'a
ci
se
me
de
&
apr
trè
nor
pag
I
de
com
cas
qu'i
fait
" g
" fa
" ti
" l'a
" a
" su
" si
" g
" ju
B

Les yachats avaient encore fait peu de chemin, lorsque celui du colao Sun-ta-zhin, s'approcha de celui de Lord Macartney. Celui-ci voulant lui épargner la peine d'en sortir, se rendit immédiatement à son bord; il commença par rappeler à ce nouveau compagnon de voyage les civilités qu'il en avait déjà reçues & il lui en renouvela ses remerciemens; après quoi il lui dit qu'il s'était regardé comme très-heureux en apprenant qu'il avait été nommé pour lui faire l'honneur de l'accompagner dans le voyage de Chu-fan.

Le colao reçut l'ambassadeur avec beaucoup de considération & témoigna le plus grand contentement d'avoir été choisi en cette occasion; il lut ensuite une partie de la lettre, qu'il avait reçue de l'empereur: laquelle disait « qu'il fallait que Sun-ta-zhin, se chargeât particulièrement du soin de l'ambassade; qu'on traitât avec beaucoup d'attention & toutes les distinctions convenables l'ambassadeur & sa suite, dans leur voyage à Chu-fan, où Sun-ta-zhin les mettrait en sûreté à bord de leurs vaisseaux; mais que si ces vaisseaux étaient partis, il accompagnerait l'ambassade de la même manière, jusqu'à Canton. »

Bientôt après l'ambassadeur prit congé de

Chiue.

Chine.

lui & se retira dans son yacht, où, au bout d'une demi-heure, Sun-ta-zhin lui rendit sa visite. Le colao apprenant que Lord Macartney avait demeuré trois ans en Russie, parut ne pouvoir pas deviner quelles affaires politiques avaient exigé de si longues négociations. Sa surprise mit l'ambassadeur dans le cas de lui donner une explication des coutumes des nations européennes, à l'égard des relations, pour lesquelles les divers souverains ont habituellement des ambassadeurs à la cour les uns des autres; ce qui entretient une bienveillance réciproque, & prévient les jalousies que pourraient occasionner les mal attendus accidentels.

Les questions de Sun-ta-zhin ne paraissaient pas moins être l'effet de sa curiosité personnelle, que du désir de communiquer à l'empereur tout ce qu'il pourrait recueillir dans la conversation de Lord Macartney, relativement aux Anglais & aux autres nations européennes qui trafiquent en Chine. Les visites réciproques de l'ambassadeur & de Sun-ta-zhin furent fréquemment répétées. Au premier signal, leurs yachts s'abordaient & le chinois ou l'anglais passait aisément de l'un à l'autre; non seulement Sun-ta-zhin, avait l'ame remplie d'une générosité naturelle, mais son goût pour la littérature contribuait à corriger les préjugés

préjugés étroits & nationaux qu'avaient pu lui inspirer, & son éducation & les maximes, & les sentimens des personnes avec lesquelles il vivait; il avait toutes les connoissances qu'on peut puiser dans les livres chinois & tartares mantchous; parmi tous les mandarins qu'avait eu occasion de voir l'ambassadeur, il était le seul qui voyageât avec une bibliothèque: poli dans ses manières, il croyait, cependant, qu'il lui était nécessaire d'user de tous les privilèges attachés à son rang; il avait le titre de colao, & il était, de plus, décoré du manteau jaune, qui ressemble à un *spencer*, & qu'il portait par dessus sa robe. Ce manteau est maintenant la plus haute distinction connue en Chine, & il imprime à celui qui le porte, un caractère en quelque sorte sacré.

Chine.

Les habitans des rives du Pei-Ho ont l'air très-pauvres, à en juger par leurs maisons & leurs vêtemens; mais leur bonne humeur prouve qu'ils ne manquent pas des choses les plus nécessaires à la vie, & qu'ils ne regardent pas leur état comme l'effet de quelque injustice exercée envers eux, sentiment qui ne laisse pas ordinairement l'homme tranquille; leur pauvreté n'est pas due non plus à la stérilité des champs, que cultive leur industrie; mais leur

Chino.

population est trop nombreuse pour que chaque famille ait une assez grande portion de terre pour pouvoir se procurer toutes les commodités de la vie.

Les Anglais virent quelques coins de terre, où l'on faisoit paître des moutons ; mais on en fait venir de la Tartarie un bien plus grand nombre. Le peuple ne mange que très-peu de viande, qu'il mêle avec les végétaux pour leur donner un peu de goût ; le lait, le beurre, le fromage, principale ressource de la pastorale, sont peu connus des Chinois. Quand l'ambassadeur & les personnes de sa suite désirèrent d'avoir du lait, il ne fut pas très-aisé de trouver un homme qui s'entendit à soigner les vaches ; cependant, il s'en trouva un, & il fut mis avec deux vaches & le fourrage nécessaire dans un bateau qui suivait les yachts.

Après trois jours de navigation, les voyageurs arrivèrent dans l'endroit jusqu'où remonte la marée. Le reflux accélérant le courant de la rivière, les porta le lendemain à Tien-sing ; ce fut-là que l'ambassade prit une nouvelle route, au lieu de suivre le même bras de Pei-Ho jusqu'à la mer, elle tourna à droite vers le sud & passa devant l'embouchure de la rivière *When-ho*, qui, comme

le Péi-Ho vient des montagnes de la Tartarie & tombe dans le grand bassin de Tien-sing ; les yachts furent trois heures à traverser la multitude de jonques qui étaient à l'ancre dans ce bassin , & ils entrèrent dans la rivière de Yun-léang-ho , c'est-à-dire la *précieuse rivière*. Le courant était si fort , que pour le vaincre il fallut employer dix-huit ou vingt hommes à haler chaque yacht ; mais l'aspect charmant de la campagne dédommageait de la lenteur de cette navigation , dans d'autres endroits la rivière s'élargissait d'environ quatre-vingt pieds , & le courant opposait alors moins de résistance.

En passant près de quelques villages , les voyageurs virent des femmes assises devant leur porte , occupées à filer du coton au rouet. Quelques-unes travaillaient à la moisson , & on ne pouvait guère les distinguer des hommes par la délicatesse de leurs traits ou de leur teint. Une coutume qui subsiste , dit-on , en Chine , doit rendre la beauté rare dans les classes inférieures. On assure que les jeunes filles distinguées par leur figure ou par les grâces du corps , sont , dès l'âge de quatorze ans , achetées à leurs parens , pour l'usage des gens riches ou puissans. Les principaux Anglais de l'ambassade virent , par hasard , quelques-unes

 Chine.

 Chine.

de ces femmes, & d'après la blancheur & la délicatesse de leur teint, la beauté & la régularité de leurs traits, ils jugèrent qu'elles avaient le droit d'être admises. Celles qui ne paraissaient pas ordinairement dans la foule, mais que la curiosité faisait sortir de leur maison pour voir passer les étrangers, étaient quelquefois obligées de se retirer à cause des huées des hommes qui semblaient leur reprocher de s'exposer à la vue des barbares.

La rivière serpentait dans une plaine riche & bien cultivée. Les villages sont quelquefois aussi grands que des villes européennes; mais quand ils ne sont pas entourés de murailles, les Chinois n'en font point grand cas, & ils ne les comprennent point dans l'un des trois ordres de leurs cités. Quoique les yachts remontaient lentement le cours de la rivière, les voyageurs n'étaient presque jamais une demi-heure sans découvrir quelque nouveau village. La plupart des maisons de ces villages ne sont faites que de masses de terre imparfaitement cuites au soleil, & moullées entre des planches qu'on y laisse attachées jusqu'à ce que les murs aient assez de solidité pour supporter un toit, qui est en général de chaume ou de gazon. Les appartemens sont divisés par des treillis, & tapissés de large papier sur lequel on voit des

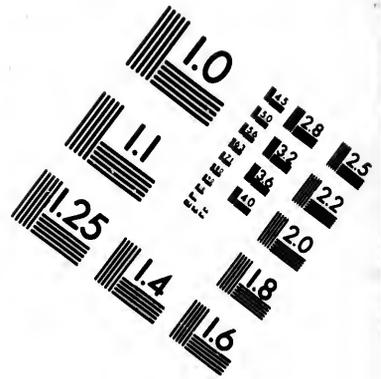
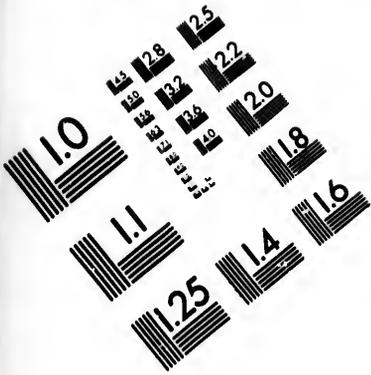
figures de divinités ou des colonnes de sentences morales : tout cela est fait avec un ordre, une propreté qui attestent l'industrie du propriétaire, & suffisent pour que le spectateur trouve moins désagréable les matériaux grossiers qui composent ces demeures.

Chine.

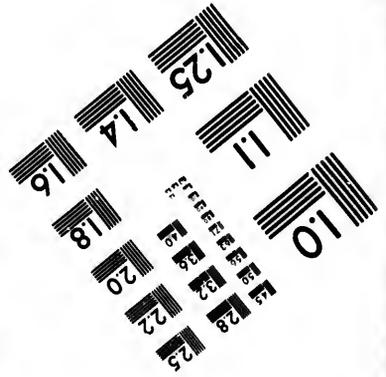
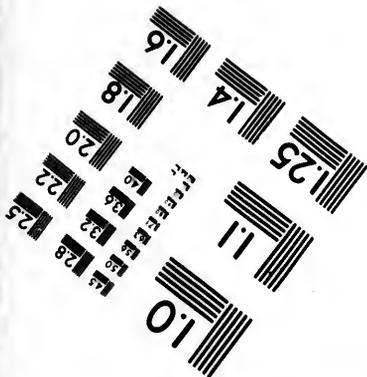
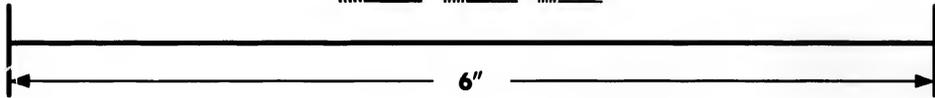
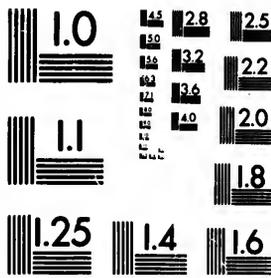
Les villes sont enceintes de murailles, plus hautes, pour la plupart, que les maisons qu'elles renferment. Ces murailles forment, en général, un carré, dont les quatre côtés sont face aux quatre points cardinaux ; les rues sont ordinairement étroites, & il n'y a dans les villes aucune espèce de place ou de grand espace vide. Les vastes édifices y sont en petit nombre, & consacrés à des usages publics ou habités par les principaux mandarins revêtus de l'autorité : les lois somptuaires de la Chine règlent les demeures aussi-bien que les vêtements des gens riches.

Tous les édifices publics & la plupart des palais ont leurs principales portes & leurs fenêtres tournées vers le midi. Les bâtimens publics les plus remarquables, sont, dans chaque ville, une salle d'audience, où l'on entend ceux qui ont à se plaindre ; & où l'on administre la justice ; un collège, où l'on examine solennellement les étudiants qui reçoivent les premiers degrés ; des temples pour le culte public de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 36
E 22
E 20
E 18

11
10
E 3
E 5

Chine.

diverses sectes; des greniers où l'on tient du grain en réserve pour les temps de disette; enfin, une bibliothèque publique. L'intérieur des maisons a peu d'ornemens, & les ameublemens sont fort simples : chaque meuble ou ustensile de bois, est peint en rouge & vernissé.

Chaque ville est mise sous la protection de certaines étoiles ou constellations, dont les Chinois comptent vingt-huit : mais ils ont, en outre, une division d'étoiles qui répondent aux signes du zodiaque, & qu'ils appellent les *douze demeures du soleil*. Les Chinois n'ont point emprunté des autres nations ce qu'ils savent de ces astres, ainsi que le prouvent les noms par lesquels ils les distinguent, noms qui sont analogues aux coutumes & aux événemens du pays. Leurs astrologues prétendent savoir prédire toutes les variations de la température dans les diverses saisons de l'année; & ils ne manquent pas de les publier dans leurs almanachs, ainsi qu'on a coutume de le faire dans ceux d'Europe.

Les Chinois sont en général plus propres à supporter un travail modéré avec peu d'interruption que la plupart des européens d'une classe inférieure. On leur donne de bonne heure de meilleures & de plus saines habitudes; ils restent plus long-temps sous la direction de leurs

parens; ils sont, pour la plupart sobres; ils se marient jeunes; ils sont moins exposés aux tentations du libertinage, & moins sujets à contracter des maladies qui corrompent les sources de la vie: leur manière de vivre est plus régulière & plus uniforme.

Chine.

Les Chinois n'ont point de dimanche, ni même de division qui ait quelque rapport avec les semaines. Leurs temples sont ouverts chaque jour pour recevoir les dévots. Il y a eu de ces dévots qui ont fait quelques fondations peu considérables pour l'entretien du clergé; mais aucune terre n'est sujette à la dîme ecclésiastique.

Le 18 octobre, l'ambassade entra dans la province de *Schang-tung*; ce jour étant celui de la pleine lune, les Chinois employèrent la nuit à leurs cérémonies religieuses. Les coups de canons se succédaient continuellement; une musique bruyante se faisait entendre; on tirait des feux d'artifices & on brûlait des mèches parfumées; tout cela continua depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Le 22 octobre, les yachts s'arrêtèrent devant *Lin-sen-chou*, ville du second ordre, près de laquelle est une très-belle pagode à neuf étages. *Ta* est le nom que les Chinois donnent à ces édifices; ils sont en grand nombre dans la partie de la Chine où

Chine.

il y a des montagnes, sur le sommet desquelles elles sont souvent placées. Les pagodes ont, en général, depuis cent vingt jusqu'à cent soixante-pieds de haut, ce qui fait quatre ou cinq fois le diamètre qu'elles ont à leur base. Le nombre de leurs étages ou galeries est toujours impair, c'est-à-dire, de cinq, sept ou neuf.

A Lin-sin-chou, les yachts quittèrent le Yun-leang-ho, qui, depuis sa source située à l'occident, coule jusques-là dans une direction nord-est, & y est réuni au canal impérial qui va au sud. Ce canal, l'ouvrage le plus grand & le plus ancien en ce genre, suit une ligne irrégulière d'environ cinq cents milles de longueur. Il passe non-seulement sous des montagnes & dans des vallées, mais à travers des rivières & des lacs.

Ce grand ouvrage diffère beaucoup des canaux d'Europe, lesquels s'étendent ordinairement en ligne directe, sont étroits & sans courans. Celui de la Chine fait beaucoup de sinuosités dans son cours; il est d'une largeur inégale & même quelquefois très-considérable, & ses eaux sont rarement stagnantes. Leur cours est, en outre, modéré par des écluses qui traversent le canal; mais il est rare qu'elles soient à moins d'un mille de distance l'une de l'autre. Les écluses de ce canal n'ont point de portes

comme celles d'Europe ; elles sont d'une construction simple, faciles à ouvrir & à fermer, & n'exigent qu'un entretien fort peu coûteux. Le canal passe dans le lit de plusieurs rivières, auxquelles il ressemble par l'irrégularité de sa profondeur, les sinuosités de son cours & sa largeur dans les endroits où il n'y a point d'écluses.

Chine.

Dans la soirée du 23 octobre, les yachts arrivèrent à Yung-wang-ho. Près des murs étaient rangés trois cents soldats, nombre ordinaire des troupes qui, dans chaque ville où il y avait garnison, se rassemblaient pour honorer le passage de l'ambassade. Il était alors nuit ; chaque spectateur avait une lanterne à la main, & la différence des mouffelines qui couvraient ces lanternes produisait sur l'eau un effet très-agréable. Quand une ville était traversée par le canal, les soldats étaient rangés de chaque côté. Quelquefois l'on s'attendait que l'ambassadeur débarquerait, & au premier signal, ces soldats tombaient à genoux pour le recevoir. Aux yeux d'un voyageur européen, un pareil spectacle ressemblait à celui d'une troupe de pèlerins demandant la bénédiction.

Depuis que les Anglais étaient partis de *Tien-sing*, tout le pays qu'ils avaient traversé n'était qu'une immense plaine remplie de villes,

Clude,

de villages, de chaumières & de champs bien cultivés : on n'y voyait pas la plus petite éminence; le sol n'offrait pas l'apparence d'une seule pierre. Le 25 octobre, les yachts arrivèrent dans la plus haute partie du canal impérial; là, la rivière de *Luen*, la plus considérable de toutes celles qui fournissent de l'eau à ce canal, s'y jette avec rapidité. C'est, sans doute, de ce point élevé, que celui qui conçut l'idée de ce canal, vit, avec l'œil du génie, la possibilité de former cette communication importante, entre les différentes parties de l'empire Chinois.

Les Anglais n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin dans la partie méridionale du Canal, lorsqu'ils arrivèrent dans le voisinage de l'endroit où le fameux oiseau-pêcheur de la Chine, le *leut-ze*, est élevé dans l'art de fournir à son maître une grande quantité de poisson. Le *leut-ze* est une espèce de pélican, ressemblant au cormoran ordinaire : mais ayant été présenté au docteur Shaw, il l'a caractérisé de la manière suivante. — « Pélican, ou cormoran brun, avec le plumage de la gorge blanc, le dessous du corps blanchâtre, & tacheté de brun, la queue ronde, l'iris bleu & le bec jaune. »

Dans un vaste lac, situé à l'est du canal im-

périal, & tout près de ses bords, on voit des millions de petits bateaux & de radeaux, qui servent à la pêche qu'on fait avec le leurze. Sur chaque canot ou radeau, il y a dix ou douze de ces oiseaux, qui plongent à l'instant où leur maître leur fait un signe. On ne peut voir sans étonnement les énormes poissons que ces oiseaux prennent & rapportent dans leur bec. Ils sont si bien instruits, qu'on n'a besoin de leur mettre au cou ni anneau, ni cordon, pour les empêcher d'avalier quelque partie de leur proie. Ils ne mangent que ce que leur maître leur donne pour les encourager & les nourrir; le canot dont se servent les hommes qui font cette pêche, est extrêmement léger; il est quelquefois charié jusqu'au lac avec les oiseaux, par les hommes qui doivent s'y embarquer.

Chine.

La partie occidentale du lac est bornée par une haute chaussée qui la sépare du canal, dont l'eau est bien plus élevée que celle du lac. Cette chaussée s'étend dans toute la longueur du lac: il a fallu pour la faire une immense quantité de terre, qui n'a sans doute été rassemblée qu'avec beaucoup de travail & de dépense. Les voyageurs qui n'avaient encore vu qu'un côté du canal avec une chaussée, trouvèrent bientôt qu'il y en avait des deux côtés. Quoiqu'il y ait de modernes exemples d'un

 Chine.

pareil ouvrage, c'était un curieux spectacle que cet immense volume d'eau, forcée par l'humaine industrie, de se resserrer dans un étroit canal, plusieurs toises au-dessus de son premier lit, & de couler ainsi en l'air jusqu'à une distance très-considérable, où elle rencontre un terrain qui est à son niveau.

Dans toute la partie où le canal est aussi élevé, la chaussée est soutenue par des murs de marbre gris & commun : ces murs ont environ douze pieds d'épaisseur, & les grands blocs qui les recouvrent sont liés avec des crampons de fer. Là, le canal n'est en effet, qu'un aqueduc très-élevé au-dessus du sol, & par-tout où ce sol est desséché, il y a beaucoup de villages ; le terrain qui environne l'aqueduc est inondé une grande partie de l'année ; les Anglais y vivent du riz, dont la tige s'élevait au-dessus de l'eau.

La grande élévation du canal impérial, dans la partie où naviguaient alors les Anglais, a permis de placer beaucoup d'écluses sur ses bords ; elles sont toutes sur des arches en pierre, & servent à verser le superflu de l'eau dans les marais voisins : mais bientôt les voyageurs furent dans une autre partie du canal, & dans une situation toute différente. On ne découvre là, ni montagne, ni éminence saillante : c'est encore une plaine immense à la vue ; mais cette plaine

est tellement élevée par degrés au dessus de son premier niveau, que le canal est creusé, au moins à vingt-pieds au-dessous de la surface du sol.

Chine.

Dans quelques endroits où passe le canal impérial, le lac & les marais rendent la culture impraticable. Là, cependant il n'y a pas un coin desséché, où l'on ne voie de petites chaumières. Les habitans se nourrissent principalement de la pêche, & le voisinage du canal les met à même d'échanger une partie de leur poisson, pour se procurer les autres objets dont ils ont besoin.

A ces marais sans culture, les Anglais virent bientôt succéder un pays dont la perspective était superbement variée; il y avait de riches plaines, des petites hauteurs, des côteaux plus élevés, des chaînes de montagnes entremêlées de vallées, & par-tout des villages bien bâtis & très-rapprochés les uns des autres; la population y est très-nombreuse, & chaque coin de terre est cultivé.

Le canal passe ensuite à travers un pays bas, sujet aux inondations, & coupé de lacs & de marais; quelques petits villages mal construits, quelques saules & des champs de riz, sont là les seules objets qui frappent la vue. Mais bientôt une suite de villes & de jolis villages,

Chine. une immense quantité de vaisseaux de toute espèce, & une nombreuse population, annoncent les approches du fleuve Jaune, où le canal épanche ses eaux avec un cours modéré, en conservant toujours sa direction vers le sud.

Le 2 novembre, les yachts qui portaient l'ambassade, arrivèrent dans la partie du canal où il se réunit au fleuve Jaune : ce fleuve doit son nom à la couleur du limon qu'il charie, & qui y est mêlé en si grande quantité, qu'il ressemble plus à de la terre délayée qu'à de l'eau. Du côté où est l'embouchure du canal, ainsi que sur la rive opposée, est une ville très-étendue & très-peuplée : là, le canal a environ trois quarts de mille de large, & forme un excellent port.

Ni ce canal, ni aucun autre en Chine, n'est entre tenu aux frais & pour le profit de quelques individus ; il est sous l'inspection & la direction immédiate du gouvernement, dont la politique est de maintenir une communication facile entre les diverses parties de l'empire, parce qu'elle favorise le commerce & l'agriculture du pays, & par conséquent, augmente les revenus de l'état & les ressources du peuple.

L'extrême rapidité qu'à le fleuve Jaune dans l'endroit où les yachts & les barques de l'ambassade devaient le traverser, rendait néces-

faire, suivant la coutume des Chinois, un sacrifice à la divinité du fleuve, afin de s'assurer un passage heureux : dans ce dessein, le pilote entouré de tout son équipage, se plaça sur le devant du yacht, & tenant dans sa main un coq destiné à servir de victime, il lui arracha la tête, la jeta dans le fleuve, & consacra le bâtiment en arrosant, avec le sang de l'oiseau, le pont, les mats, les ancres, & les portes des appartemens, & y attachant quelques plumes du même animal. Alors plusieurs grandes jattes remplies de viandes furent rangées sur le pont en ligne transversale : au devant de ces jattes, on avait placé une coupe remplie d'huile, une de thé, une de liqueur spiritueuse, & une quatrième de sel. Le pilote s'inclina trois fois profondément, en tenant ses mains élevées, & en marmotant quelques paroles, comme pour invoquer la Déesse. Pendant ce temps-là, on battait avec force le loo, des mèches allumées étaient élevées vers le ciel, du papier couvert de feuilles d'étain ou d'argent était brûlé, & l'équipage faisait partir un grand nombre de petards. Le pilote, s'avancant vers la proue, fit des libations au fleuve, en y versant les coupes qui contenaient l'huile, le thé & la liqueur, après quoi il y jeta celle où était le sel. La cérémonie étant

Chino.

Chine.

achevée, on emporta les jattes de viande, dont l'équipage se régala: ensuite les yachts furent lancés avec confiance à travers le courant du fleuve. Aussitôt qu'ont l'eut passé, le pilote remercia le ciel par trois inclinations profondes.

Indépendamment des offrandes journalières & des adorations qui se font à l'autel placé du côté gauche de la chambre, côté que les Chinois regardent comme le plus honorable; on fait des sacrifices solennels, tels que celui que nous venons de décrire, afin d'avoir un vent favorable, ou d'écarter un danger imminent.

Parmi les fleuves de l'ancien continent, il n'en est guère qui traverse une plus grande étendue de pays & porte le plus d'eau à la mer, que le fleuve Jaune. Ses sources sont dans deux lacs situés au milieu des montagnes de la Tartarie. La longueur du cours de ce fleuve a deux mille cent cinquante milles. L'endroit où il traverse le canal impérial n'est éloigné de la mer que de soixante-dix milles, il n'a guère là qu'un mille de large, & dans le milieu du courant la profondeur est de neuf à dix pieds. Cependant quoique le pays soit très-plane, le courant du fleuve est si rapide qu'il fait sept à huit milles par heure. Il est vrai que jamais la rapidité d'une rivière ne dépend de la pente d'une partie du pays qu'elle traverse, mais de l'impétuosité

l'impétuosité de sa chute, lorsqu'elle est encore près de sa source, & de l'étrécissement du canal dans lequel elle est ensuite forcée de couler, ou bien de l'accroissement soudain de ses eaux dans le même canal. Chine.

Pour pouvoir se former quelque idée de la quantité de limon mêlé aux eaux du fleuve Jaune, on fit l'expérience suivante. Dans l'endroit où le courant étoit de sept à huit milles par heure, & où le fleuve avoit neufs pieds de profondeur, on prit un gallon trois quarts d'eau, mesure commune. Cette eau déposa un sédiment qui, lorsqu'il fut compacte & pressé en forme de brique, forma une masse de deux pouces & un tiers cubes. Ce sédiment étoit composé d'un limon argilleux très-fin & d'une teinte jaunâtre; & lorsqu'il fut sec, on le réduisit facilement en poudre impalpable, en le pressant entre les doigts.

Tandis que les yachts qui portaient les Anglais, s'avançaient vers le fleuve Jaune, il y eut une correspondance suivie entre l'empereur & le nouvel & respectable conducteur de l'ambassade. Sun-ta-zhin fit souvent part à l'ambassadeur des expressions flatteuses qu'employoit l'empereur, en parlant de lui dans ses dépêches. Les gracieuses expressions de l'empereur étoient quelquefois accompagnées de présens de vian-

Chine.

des sèches, qu'il choissoit de sa table, & envoyoit, suivant la manière des Orientaux, comme des marque de son attention particulière.

Les lettres qu'écrivait l'empereur & celles que lui adressait Sun-ta-zhin, étaient mises dans un sac ou panier plat, qu'un homme à cheval portait attaché autour de son corps. Au bas du sac, étaient suspendues des clochettes dont le bruit annonçait à chaque station l'arrivée du messager, qui y était changé ainsi que le cheval, la distance entre les stations était de dix à douze milles.

Au Sud du fleuve Jaune, les yachts allaient beaucoup plus vite, parce qu'à partir de ce fleuve, le canal impérial a un courant beaucoup plus rapide. Plus loin, le canal passe sur les bords d'un lac, mais il est beaucoup plus élevé que ce lac & une chaussée l'en sépare. Au delà du lac, le pays est si marécageux qu'il est impossible de le cultiver comme les autres. Dans les endroits ainsi submergés, les Chinois déploient un nouveau genre d'industrie. Ils font des radeaux ou des claies de bambou, qu'ils chargent d'une couche de terre, & laissent flotter sur l'eau : ensuite ils y cultivent plusieurs espèces de végétaux. Aussi, à bord des vaisseaux, on se procure une petite quantité de jardinage,

en semant les grânes dans de la terre arrosée, ou bien dans des morceaux de flanelle montés sur des châffis & humectés avec soïn. C'est, par exemple, de cette manière qu'on a promptement du senevé; ce qui est extrêmement agréable aux personnes qui sont depuis long-temps en mer.

Chine.

Bientôt les yachts se trouvèrent devant une jolie ville, où toutes les maisons qui bordaient le canal étaient à deux étages & peintes en blanc; les habitans étaient mieux vêtus & les femmes plus belles & plus jolies que la plupart de celles que les Anglais avaient vue dans le Nord de la Chine. Après avoir fait encore sept à huit milles, les voyageurs virent une ville du premier ordre, qui semblait être d'une haute antiquité. Une partie des murailles & des maisons était en ruine, & couverte de mousse, d'herbe & de ronces. Cette ville paraissait, cependant, faire un grand commerce: il y avait à l'ancre au moins mille vaisseaux de différente grandeur. La campagne des environs était plane, bien cultivée & couverte de riz & de mûriers. Ces arbres ne semblent pas beaucoup différer des mûriers communs d'Europe; les arbres sont fréquemment élagués & étêtés, parce qu'on veut faire pousser constamment des jeunes branches & des feuilles tendres.

Chine.

Les vers à soie sont nourris dans de petites chaumières qu'on construit exprès au milieu des plantations de mûriers, afin qu'ils soient éloignés de toute espèce de bruit : car les Chinois pensent que le seul aboiement d'un chien suffit pour nuire à ces insectes.

Trois jours après avoir traversé le fleuve Jaune, les yachts arrivèrent sur les bords de la rivière Yang-tzé-kiang, qui parut aux Anglais au moins égale au fleuve, sinon plus considérable que lui. Elle avait en cet endroit, environ deux milles de large. Les sources de cette rivière sont dans les mêmes montagnes d'où sort le fleuve Jaune. Ainsi ces deux grandes rivières passent, dans un endroit, presque l'une auprès de l'autre, s'écartant ensuite de quinze degrés de latitude, finissent par se jeter dans la même mer, à deux degrés l'une de l'autre. Elles embrassent dans leur cours, une étendue de pays de plus d'un millier de milles de longueur, qu'elles contribuent à fertiliser & à enrichir, mais auquel leurs débordemens nuisent quelquefois. Ce pays comprend dans ses limites la plus grande étendue de l'ancien empire Chinois, & est situé dans cette partie de la zone tempérée qui, en Asie, comme en Europe, a vu naître les hommes les plus célèbres, & exécuter les actions les plus brillantes dont

l'histoire fasse mention. Tandis que les voyageurs traversaient le Yang-tzé-kiang, leur attention fut presque entièrement captivée par une île située dans le milieu de cette rivière, & appelée la *Montagne d'or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins & de maisons de plaisance. L'art & la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur qui y a bâti un très-grand & très-beau palais, ainsi que divers temples & pagodes, placés dans la partie la plus élevée de l'île.

C'est dans la campagne des environs que croît l'arbutus qui fournit cette espèce particulière de coton, dont on fait l'étoffe connue en Europe sous le nom de *Nankin*. Les ponts sont nécessaires dans cette partie pour établir une communication entre les deux bords du canal, qui sont presque entièrement couverts de villes & de villages. La hauteur des arches & les marches par lesquelles on monte sur les ponts, empêchent d'y faire passer des voitures à roues; mais le nombre de ces voitures est très-petit & on s'en sert rarement, parce que les marchandises les plus pesantes, & la plupart des passagers vont par les rivières & par les canaux dont le pays est coupé dans tous les sens.

Les rues de la cité de Sou-chou-fou, sont

Chine.

divisées, comme celles de Venise, par des canaux qui partent tous du principal canal : la flotte des yachts & des bateaux qui portaient les Anglais, fut près de trois heures à traverser les faubourgs de Sou-chou-fou pour arriver jusqu'aux murs de la ville près desquels il y avait un nombre immense de bâtimens qu'on avait mis à sec.

La ville de Sou-chou-fou paraît extrêmement grande & extrêmement peuplée. Les maisons y sont bien bâties & agréablement décorées. Les habitans, qui, pour la plupart sont vêtus de soie, ont l'air d'être riches & heureux. Les Anglais trouvèrent les femmes de Sou-chou-fou plus belles, plus jolies & vêtues avec plus de goût que la plupart de celles qu'ils avaient vues dans le Nord de la Chine. Les dames de Sou-chou-fou, portent quelquefois sur le devant de la tête un petit bonnet de satin noir, qui forme une pointe entre les deux sourcils, & est enrichi de brillans. Elles ont aussi des pendants de cristal ou d'or.

A peu de distance de Sou-chou-fou, est le superbe lac de Tai-hou, environné d'une chaîne de montagnes pittoresques ; ce lac fournit beaucoup de poissons aux habitans du pays, & en outre, il est pour eux un lieu de rendez-vous public & d'amusement ; beaucoup de canots

qui servent aux promenades de plaisir, sont conduits par une seule femme, chaque canot à une chambre très-propre, & on prétend que celles qui le conduisent, exercent plus d'une profession.

Chiaq.

Au-delà de Sou-chou-fou, on voyait des plantations de mûriers très-étendues & semblables à une forêt; il y a aussi parmi les mûriers quelque arbre à suif; du fruit de cet arbre, les Chinois retirent une espèce de graisse végétale avec laquelle ils font une grande partie de leur chandelle. Ce fruit ressemble beaucoup extérieurement aux graines de lierre; cependant elle n'égale ni la bougie, ni les chandelles de blanc de baleine. L'arbre à suif a été, dit-on, transplanté à la Caroline, & y réussit aussi bien qu'en Chine; c'était presque la seule espèce d'arbre qui ombrageât les bords du grand canal dans la partie où l'ambassade anglaise était alors. Là, le canal était sans aucun courant & si large, qu'un pont de pierre, qui le traversait, n'avait pas moins de quatre-vingt dix arches.

De Sou-chou-fou, à Han-chou-fou, c'est-à-dire, dans une étendue d'environ quatre-vingt-dix milles; le canal impérial continue à avoir une largeur de soixante à cent toises, & ses bords sont revêtus de muraille

Chine.

de pierre. Tout le pays qu'il traverse dans cette partie, est non moins beau que riche.

Les yachts s'arrêtèrent dans un village près de Han-chou-fou, pour recevoir le nouveau vice-roi de Canton, lequel vint, dans son bateau, faire la première visite à Sun-ta-zhin & à l'ambassadeur; le vice-roi nommé, Chaung-ta-zhin parait avoir un caractère doux & des mœurs aimables; il se prévalait peu, & de l'avantage d'être parent de l'empereur, & du poste qu'il occupait comme gouverneur général des deux provinces de Quang-tong, & de Quangsi; indépendamment des honneurs qu'il tenait de l'empereur, le vice-roi Chaung-ta-zhin avait reçu des habitans de la province de Ché-kiang le plus flatteur de tous les titres; pour le récompenser de les avoir gouvernés avec équité & avec bienfaisance, ils l'avaient nommé le second Confucius. Le vice-roi entra avec Sun-ta-zhin & l'ambassadeur à Han-chou-fou, le 9 novembre 1793.

Un bassin vaste & irrégulier termine le canal impérial dans les faubourgs de Han-chou-fou. La population de cette ville est immense; car, on prétend qu'elle égale presque celle de Pékin; cependant la ville n'a en apparence rien de grand que les murailles qui l'entourent. Les maisons sont basses; il n'y en a

point qui ait plus de deux étages ; les rues sont pavées avec de grands quartiers de pierre dans le milieu , & de petites pierres placées sur les côtés. Toutes les maisons des principales rues ont des boutiques où des magasins sur le devant , & plusieurs de ces magasins ne sont point inférieurs aux plus brillans de ceux qu'on voit à Londres ou à Paris dans le même genre ; il est difficile de passer dans les rues à cause de la foule. Dans les magasins & les boutiques on voit des hommes & point de femmes ; quoique les dames chinoises mettent l'embonpoint au rang des beautés d'un homme, elles le regardent comme un grand défaut dans leur sexe & elles s'efforcent de conserver la finesse & la délicatesse de leur taille. Elles laissent croître leurs ongles ; mais elles ne conservent de leurs sourcils, qu'une ligne arquée très-mince.

 Chine.

Tandis qu'on s'occupait à Han-chou-fou des préparatifs du départ, Van-ta-zhin, avec sa bonté ordinaire, invita quelques Anglais à faire une promenade sur le lac de Sée-hou ; ce lac forme une superbe pièce d'eau de trois à quatre milles de diamètre , & environnée au nord , à l'est & au sud de montagnes pittoresque , entre la base desquelles & les bords du lac est un terrain étroit mais uni , dont on a

Chine.

tiré le parti le plus agréable; on y voit des maisons charmantes, & des jardins de mandarins, ainsi qu'un palais appartenant à l'empereur & des temples & des monastères pour les prêtres de Fo. Sur le sommet de ces montagnes on a bâti des pagodes, l'une desquelles attira l'attention de nos voyageurs; cette pagode s'appelle, *le temple des vents foudroyans*; il y reste quatre galeries entières, les unes au dessus des autres; le haut est presqu'entièrement brisé. La mouffe, l'herbe & les ronces croissent sur ces ruines; le centre & les moulures de la pagode sont peints en rouge & les murailles en jaune; elle n'a maintenant qu'environ cent vingt pieds de haut, on assure qu'elle a été bâtie du temps de Confucius, qui vivait il y a plus de deux mille ans.

Dans les bois, croissant sur le haut des montagnes & dans les vallées, il y a plusieurs milliers de tombeaux qui sont bâtis comme des maisons; ils sont environ de six à huit pieds de hauteur, & sont pour la plupart peints en bleu. Les tombeaux des Chinois d'un rang élevé, sont à part, sur le penchant des montagnes, & ils ont des murailles de pierre avec des portes de marbre blanc, ou l'on écrit les noms, les qualités & les vertus de ceux dont ils renferment les restes; ces

monumens des grandeurs passées, sont environnés de différentes espèces de cyprès dont la couleur sombre & mélancolique semble avoir été choisie par-tout pour parer les scènes de douleur; il ne se passe guère de nuit, sans qu'on vienne visiter le cimetière des environs du lac; des Chinois s'y rendent avec des torches, pour honorer les cendres de leurs parens; ils décorent leur tombe de banderoles, d'étoffes de soie ou de papier peint; ils y sèment des fleurs & y brûlent des parfums.

Chine.

Ceux des Anglais qui étaient destinés à aller à Chu-san étant en plus petit nombre, & plutôt prêts que les autres, partirent le 13 novembre 1793; ils avaient à leur tête le respectable Sun-ta-zhin, qui dit affectueusement adieu à l'ambassadeur & à ses principaux compagnons.

Le vice-roi, l'ambassadeur & les autres Anglais, quittèrent Han-chou-fou bientôt après le départ des voyageurs qui allaient à Chu-san. Tandis que l'ambassadeur traversait la ville pour se rendre au lieu où il devait s'embarquer, on plaça devant lui, pour la première fois, des parasols de cérémonie, ce qui est une grande marque d'honneur. On avait rassemblé sur le bord de la rivière, plus de deux mille hommes de cavalerie tartare,

Chino. habillés superbement & portant différens uniformes, ils avaient tous l'air très-guerrier. En Chine, la cavalerie ne se sert que de l'arc, qui paraît être l'arme la plus estimée. Cet arc est fait d'un bois élastique & renforcé par deux cornes, dont la racine se joint dans le milieu de l'arc, d'où elles s'étendent vers les extrémités, & forment chacune une courbe distincte. Il est garni d'une corde de fils de soie fortement tordus ensemble. La force de l'arc varie depuis soixante jusqu'à cent livres; les flèches sont emplumées & parfaitement bien faites; leur bout est garni d'une pointe d'acier qui ressemble au fer d'une lance. Les Chinois & les Tartares font grand cas de leur adresse à se servir de cette arme.

Les cavaliers tartares & chinois ont un casque de fer qui a la forme d'un entonnoir renversé. La crête qui répond au tuyau de l'entonnoir, est haute de six à sept pouces, & se termine comme une lance; le casque est orné d'un gland rouge; le cou du cavalier est couvert d'une étoffe de drap piquée & garnie de fer; cette pièce s'étend tout autour du visage, ils portent une veste & des culottes également piquées & garnies de fer, la veste descend au dessous de la taille, & les culottes vont jusqu'à mi-jambe. Cet uniforme a les

inconvéniens d'une armure sans en avoir les
avantages. Chine.

Toutes les troupes saluèrent l'ambassadeur, lorsqu'il passa pour entrer dans la tarque qui lui était destinée. Le nombre de bateaux était immense dans cette partie de la rivière; mais malgré cela, il n'y avait point de confusion; les matelots étaient extrêmement adroits: on voyait plusieurs grands bateaux conduits par un seul homme qui ramait, allait à la voile, gouvernait & fumait sa pipe dans le même temps; d'une main il tenait la bouline, de l'autre la barre du gouvernail, & avec son pied il faisait mouvoir un aviron qu'a chaque coup il poussait aussi loin qu'il aurait pu le faire avec la main.

Le vent étant favorable, les barques remon-
tèrent assez loin contre le courant sans avoir be-
soin d'être traînées avec une corde. Les petites
vallées situées entre les montagnes où se trou-
vaient les voyageurs étaient soigneusement cul-
tivées & très-pittoresques. L'arbre à suif croît,
en général, sur les bords de la rivière, & le
camphrier à une certaine distance: on voit aussi
une immense quantité d'autres arbres qui s'é-
lèvent à une prodigieuse hauteur, dans la
vallée où est bâtie la ville de Yen-chou-fou.

Au delà de cette ville, la rivière était si

Chiao.

basse, que quoique les barques des anglais tiraissent moins d'un pied d'eau, les hommes qui les conduisaient avaient besoin d'employer toute leur force pour les faire avancer. Durant cette lente navigation, les barques furent jointes par deux jeunes & beaux hommes qui, curieux de voir l'ambassadeur, le suivaient depuis Han-chou-fou. Ils étaient eux-mêmes honorés du même titre par le roi de l'île *Léou-Keou*. Leur habillement était composé d'une espèce de schal très-fin, d'une superbe couleur brune, & garni, à la manière chinoise, d'une fourrure de peaux d'écureuils. Ils portaient des turbans de soie élégamment plissés, l'un couleur de pourpre & l'autre jaune; ils ne paraissaient avoir sur le corps ni linge ni toile de coton. Ces jeunes gens avaient le teint très-brun, mais une figure intéressante; ils étaient bien élevés & conversaient avec facilité: ils venaient d'arriver à Han-chou-fou pour se rendre à Pékin, où leur chef envoie régulièrement tous les deux ans des délégués pour porter le tribut & rendre hommage à l'empereur. Ils parlaient le chinois; mais ils avaient en outre une langue particulière. Ils dirent qu'ils ne se rappelaient pas d'avoir jamais vu aucun vaisseau européen aborder dans leur île: mais que s'il y en allait quelqu'un, il y serait bien accueilli, parce

que l'entrée n'en était pas défendue aux étrangers.

Chine.

Peu de temps après avoir vu les envoyés de Léou-Keou, l'ambassade continua sa route ; la rivière s'éloignant un peu des montagnes, s'élargissait & devenait plus profonde. Dans les vallées situées le long de la rivière, on voyait beaucoup de cannes à sucre qui étaient presque mûres & avaient environ huit pieds de haut. Près des cannes à sucre, les anglais virent plusieurs bosquets d'orangers. Il y a dans ces contrées une très-grande quantité d'espèces d'oranges ; quelques-unes sont plus petites que celles de Portugal, d'autres aussi grosses que les plus grosses des Antilles, mais les plus douces, les plus remplies de jus, sont les oranges d'un rouge foncé : on les préfère à toutes les autres ; & il est aisé de les distinguer, non-seulement à cause de leur couleur, mais parce que la pulpe ne tient à l'écorce que par quelques fibres légères.

On servait à nos voyageurs beaucoup d'espèces de fruits. Les Chinois n'en ont point plusieurs qu'on voit en Europe ; tels que des groseilles, des framboises, des olives ; mais ils en ont beaucoup d'autres que l'Europe ne produit point. Nos voyageurs virent pour la première fois l'arbusse qui produit le thé ; il

 Chine.

croissait comme une plante commune, & semée au hasard sur les côtés & sur le haut des levées qui séparaient les jardins & les bosquets d'orangers. Cependant cet arbruste est régulièrement cultivé à la Chine : on le sème par rangs, à la distance d'environ quatre pieds, & l'on a soin de sarcler les herbes dans les champs où il croît : on l'empêche de devenir très-haut, afin d'avoir la facilité d'en cueillir les feuilles, qu'on ramasse d'abord au printemps, & ensuite deux fois dans le cours de l'été. Tous les renseignemens que prirent les Anglais concernant l'arbre à thé, leur confirmèrent que sa qualité dépendait du sol où il croissait & de l'âge auquel les feuilles étaient recueillies, ainsi que de la manière dont on les préparait.

Les jeunes feuilles sont soumises à beaucoup de préparations avant d'être exposées en vente. Chaque feuille passe d'abord par les doigts d'une femme, qui la roule & lui donne la même forme qu'elle avait sur l'arbre avant de se déployer. Ensuite on la place sur un plat de terre ou de fer, le plus mince que puisse le faire un Chinois. Le plat de terre ou de fer est placé sur le feu, où le reste de l'humide que contenaient les feuilles se dissipe, & en se desséchant elles se roulent davantage.

On

On consomme en Chine une si immense quantité de thé, que quand les Européens cesseraient tout-à-coup d'en demander, le prix n'en diminuerait presque pas dans les marchés de ce vaste empire; mais cela dérangerait peut-être un peu ceux des cultivateurs qui sont habitués de fournir aux négocians de Canton celui qu'on exporte.

Chine.

En continuant leur navigation sur la rivière, les Anglais virent plusieurs excavations faites dans des montagnes voisines pour en tirer cette espèce de granit fin qu'on emploie dans les manufactures de porcelaine. Non loin de la route que les Anglais suivaient pour se rendre à Canton, il y avait une ville non-murée & appelée *Kin-ce-thin*, où trois mille fourneaux pour cuire de la porcelaine étaient, dit-on, allumés tous à-la-fois, ce qui faisait que pendant la nuit la ville avait l'air d'être toute en feu. Le génie, ou l'esprit du feu, est la principale divinité qu'on adore dans cet endroit; &, certes, ce n'est pas sans quelque raison. Le succès de la fabrication de la porcelaine y est incertain, attendu que les Chinois n'ont pas une méthode exacte pour régler le degré de chaleur dans les fourneaux. Aussi quelquefois tout ce que ces fourneaux contiennent ne devient qu'une masse informe.

Chine.

A Chan-san-chen, la rivière cessa entièrement d'être navigable. C'est dans une chaîne de montagnes qui environne cette ville que la rivière prend sa source; de-là elle ne parcourt pas plus de deux cent milles. Une autre rivière prend sa source au sud des mêmes montagnes; il fut décidé que l'ambassade s'y embarquerait, après avoir fait par terre le chemin qu'il y a de l'une à l'autre. La grande route de Pékin à Canton passe à Nankin, ancienne capitale de l'empire; mais la nécessité d'aller à Han-chou-fou, ville entre laquelle & Canton les relations par terre sont rares, obligea nos voyageurs de traverser des pays où peut-être jamais aucun autre européen n'avait passé: aussi eurent-ils une occasion très-favorable de connaître le véritable état de quelques provinces de l'intérieur.

Le vice-roi & l'ambassadeur furent bientôt informés que tout était prêt pour continuer leur route. Cependant les préparatifs avaient d'abord éprouvé quelques difficultés: il avait rarement passé par ce chemin autant de voyageurs à-la-fois; il n'était pas aisé de trouver pour eux un assez grand nombre de chevaux, dans un pays où l'on ne s'en sert point pour les travaux de l'agriculture, & où les classes inférieures voyagent à pied, & les autres dans des palanquins portés par des hommes.

Les gardes de l'ambassadeur, avec leurs pompons rouges & leurs armes brillantes, étaient considérés comme des hommes qui avaient droit de se faire porter; les Chinois croyaient même devoir fournir quelque espèce de voiture pour tous ceux qui appartenaient à l'ambassade.

Chinois

Faute de chevaux, on se procura des chaïses, auxquelles on attacha des bambous, afin de pouvoir les faire porter par des hommes: mais quelques-uns de ces hommes avec leurs haillons, leurs chapeaux de paille & leurs sandales, étaient si maigres, & avaient l'air si faibles auprès de ceux qu'ils portaient, que plusieurs de ces derniers, rougissant du contraste, quittèrent leurs voitures & continuèrent la route à pied.

Au sud du chemin, on voyait plusieurs hautes montagnes en pain de sucre, & détachées les unes des autres; elles étaient couvertes d'herbes & d'arbrisseaux, & leur forme était si régulière, leur pente si également graduée depuis leur sommet jusqu'à leur base, qu'elles avaient moins l'air d'être l'ouvrage de la nature que celui de l'art; il paraissait qu'on avait dépouillé les rochers de la terre qui les avait anciennement couverts, afin de la placer dans les endroits où elle put plus facile-

 Chine.

ment nourrir des plantes ; là, où les montagnes ne sont pas tout-à-fait perpendiculaires, la pente régulière est convertie en terrasses, placées les unes au-dessus des autres, & toutes supportées par des murs de pierre ; par ce moyen, la montagne est cultivée jusqu'au sommet, ces terrasses ne sont pas employées à un seul genre de culture : on y voit du grain, des légumes, des ignames, des patates douces, des oignons, des navets, & plusieurs autres plantes potagères ; on a creusé un réservoir sur le sommet de la montagne, l'eau de la pluie y est rassemblée, & ensuite, on la conduit par des canaux sur les différentes terrasses qui sont au dessous.

Parmi les végétaux qu'on cultive le plus généralement & en plus grande quantité est une espèce de chou, appelé par les Chinois *pe-tsai*, ou herbe blanche ; il est d'un goût délicat, ressemble un peu à la laitue pommée ; & les Chinois, ainsi que les étrangers qui sont en Chine, l'aiment beaucoup ; dans le voisinage de toutes les villes bien peuplées, on voit des acres entières couverts de ces choux. Le matin on a quelquefois de la peine à passer à travers l'immense quantité de petites charrettes à bras & de brouettes qui en sont chargées, & encombrent les portes de Pékin &

de Han-chou-fou. Du riz, des choux & un peu d'ail ou d'oignon, au lieu de viande, avec un breuvage de thé commun, sont souvent tout ce qui compose les repas des pay sans & des ouvriers chinois.

Chine.

Dans le petit voyage que firent les Anglais pour se rendre de la ville de Chan-san-chên à la rivière, ils ne virent pas un seul coin de terre où ne se déployât l'industrie du cultivateur. A la Chine, les auberges sont communes sur les grandes routes; mais comme le pays des environs est très-peu fréquenté, il ne se trouva point dans la ville où l'ambassade arriva le soir, un seul cabaret propre à la recevoir. Chan-san-chên est situé sur les bords de la rivière sur laquelle les Anglais devaient s'embarquer le lendemain. La maison où l'on a coutume d'examiner les jeunes lettrés du district, lorsqu'ils veulent prendre leurs degrés, fut choisie pour loger nos voyageurs, & on l'arrangea de manière qu'ils y furent assez commodément.

L'examen des étudiants chinois, se fait, dit-on, toujours en public; le nombre des auditeurs, ainsi que la présence du gouverneur & des principaux magistrats du district qui y président, doivent empêcher les juges de monter de la partialité. La récompense de ceux

 Chine.

qui réussissent, n'est pas bornée aux simples honneurs de l'université, car ces honneurs deviennent les degrés qui conduisent à tous les emplois, à toutes les dignités de l'empire.

Une manière d'avancement si ouverte à toutes les classes, tend à les réconcilier avec le pouvoir auquel tous les individus ont droit de parvenir. Les jeunes gens nés de parens riches ont sans doute plus de facilité & de meilleures occasions de s'instruire que les enfans des pauvres; malgré cela, le génie a quelquefois la force de triompher des obstacles, & quoi qu'il en soit, la possibilité du succès flatte toujours ceux même qui ne peuvent pas l'obtenir; la persuasion où l'on est aussi, que l'autorité a été acquise par le mérite, fait qu'on est plus disposé à la respecter & à lui obéir, à moins qu'elle ne soit accompagnée de trop d'abus; mais quand ces abus ont lieu, le savoir & le talent ne suffisent pas toujours pour sauver ceux qui les commettent.

Les voyageurs étaient à peine embarqués qu'un vent violent, mêlé de pluie, retarda ou plutôt arrêta leur marche; après que la pluie eût cessé, son effet continua sur la rivière qu'elle avait grossie; & le courant étant favorable, les barques naviguèrent avec rapidité. Le pays offroit une perspective sau-

vage ; de chaque côté de la rivière on voyait d'énormes masses de rochers nus, prodigieusement élevés. Ces rochers étaient d'une pierre rougeâtre & noire ; la rivière était alors si large & si profonde , que les barques couvertes dont on s'était servi lorsqu'il y avait peu d'eau , furent changées pour des yachts plus grands & plus commodes.

Toutes les fois que le vent contraire, les sinuosités de la rivière , ou quelque autre circonstance retardaient la marche de l'ambassade , plusieurs Anglais quittaient les yachts pour aller à pied le long des bords de la rivière ou des canaux , ou bien ils traversaient la campagne pour examiner ce qui s'offrait à leur vue & faire toutes les observations dont ils étaient capables. Deux d'entre eux , qui , chaque jour , avaient coutume de faire quelques excursions , furent une fois rudement arrêtés par un mandarin accompagné de quelques soldats insolens ; il ordonna aux Anglais de retourner à bord , & menaça de les y envoyer par force , s'ils ne s'empressaient d'obéir.

Chow-ta-zhin & Van-ta-zhin , informés de cet événement , obligèrent les soldats de se coucher ventre à terre & les firent tenir par quelques militaires , en ordonnant à d'autres de les frapper avec une latte de bambou , châ-

Chine.

timent que l'on inflige ordinairement en Chine, pour de légères offenses; mais les Anglais qui avaient été maltraités, obtinrent la grâce des soldats.

Pendant Chow-ta-zhin porta des plaintes au vice-roi contre le mandarin qui était le principal offenseur, & qui, dans cette occasion, n'avait agi par aucun autre motif que pour le seul plaisir d'abuser de son autorité contre des étrangers qu'il avait sans doute crus sans protection; les pauvres payfans du district où commandait cet homme, n'avaient sans doute guère d'espoir d'en être traités avec douceur; mais le vice-roi mit un terme à ses duretés, en le privant de son emploi, & il lui fit, de plus, infliger une punition corporelle.

Quelqu'avilissante que puisse paraître à un européen la punition du bambou, il ne faut que se plaindre légèrement pour la faire infliger aux individus qui ne sont point au rang des mandarins. Un vice-roi a non-seulement le pouvoir de dégrader les bas officiers, mais de faire subir, sans un jugement en forme, à des officiers inférieurs, une punition qui n'est point capitale; la plupart des Chinois sont tellement accoutumés à leur condition, qu'ils ne considèrent dans ces sortes de châtimens,

DES VOYAGES.

que la douleur physique qu'ils peuvent leur causer.

Chine.

Il est rare qu'une peine capitale soit infligée sans que l'empereur ait confirmé la sentence; ordinairement tous les coupables, condamnés à mort, sont transférés à Pékin, où leur procès est revu par le grand tribunal des crimes. Les coutumes de l'empire, qui supposent le souverain doué des plus grands principes d'humanité, exigent qu'il prenne l'avis du conseil pour savoir s'il peut, sans danger, pour l'état, éviter de faire exécuter les sentences de mort.

L'exécution de tous les criminels se fait dans le même temps, & leur nombre est rarement de plus de deux cents, ce qui sembleroit bien peu dans un empire si vaste & si peuplé; le plus souvent, une amende, un emprisonnement, le fouet, l'exil sont les peines qu'on inflige; il faut pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'État, ou contre l'empereur, ou avoir versé le sang, ce qui n'admet ni pardon, ni commutation de peine.

Parmi les divers supplices capitaux connus des Chinois, ils regardent celui de la corde comme moins infâme que la décapitation; la perte d'une partie du corps est pour eux une

Chine.

honte excessive. Le supplice du *cha*, est ordinairement infligé pour les crimes les moins graves; ceux qu'on punit de ce supplice, sont obligés de porter une grande table dans laquelle il y a trois trous, l'un pour passer le cou, & les autres pour passer les mains; c'est une espèce de pilori ambulant, & le coupable y est quelquefois condamné pour des semaines & des mois entiers; s'il a assez de force, on le fait promener dans cet état; mais ordinairement il préfère de rester appuyé contre la muraille ou contre un arbre.

On cite quelques exemples de coupables auxquels on a permis de mettre quelqu'un à leur place pour subir la peine qu'ils avaient méritée. La loi, dont les principes sont raisonnables & justes, ne permet sûrement pas un pareil abus: mais ses dispensateurs osent la tolérer; & la piété d'un fils peut en Chine, plutôt qu'ailleurs, le porter à souffrir un châtement pour l'épargner à son pere. L'administration des prisons de la Chine, est, dit-on, parfaitement entendue. Les criminels & les hommes emprisonnés pour dettes, sont dans des lieux séparés. Il ne leur est pas permis d'avoir de communication, parce qu'on pense qu'il est impolitique & immoral d'associer le crime avec l'imprudence & l'infortune.

On a cherché à rendre les juges impartiaux, en ne les élevant jamais à cet emploi dans la province où ils sont nés. Mais si ce n'est pas par affection qu'ils penchent en faveur d'une des parties, ils peuvent être entraînés par le poids des présens. Des présens sont offerts par un inférieur, à un supérieur, & par un plaideur à un juge ; c'est une coutume générale en Chine, comme dans la plupart des autres contrées de l'Orient.

Chine.

Dans toutes les difficultés qui ont lieu entre les Tartares & les Chinois, la partialité a occasion de se manifester ; & l'on ne doit guères s'attendre que la balance de la justice soit tenue d'une main ferme entre le conquérant & le vaincu. Mais dans les provinces méridionales, c'est un mal qui se fait très-peu sentir. On n'y trouve guère d'autres Tartares, que ceux qui sont élevés aux premiers emplois, & conséquemment ils n'ont pas beaucoup d'occasion de témoigner de la préférence aux individus de leur nation. Il n'y avait pas un seul Tartare établi dans le voisinage de Koung-sin-fou, ville où le mauvais temps retint les Anglais pendant toute une journée. La campagne autour de la ville était inondée & presque entièrement remplie de plantations de riz. Il y avait beaucoup de gens occupés à pêcher, & d'autres à ramasser les

China.

graines de l'arbre à suif, qui étaient déjà mûres, & commençaient à s'ouvrir comme les gouffes du cotonnier.

Pour ne pas abandonner leurs yachts, les Anglais dirigèrent leur course un peu au nord-ouest, & bientôt ils entrèrent dans cette vaste étendue de pays plat & marécageux où se trouve le lac Po-yang, le plus grand, sans doute, de l'empire Chinois. A plusieurs milles tout autour de ce lac, la campagne n'est qu'un désert marécageux, couvert de joncs & de roseaux, & entièrement sous l'eau pendant la plus grande partie de l'année. On n'y voit pas un seul village, pas même de trace d'habitation, si ce n'est quelques misérables & solitaires huttes, habitées par quelques pêcheurs, & dont on ne peut approcher qu'avec un canot. Les vagues du lac s'élèvent quelquefois si haut, que les marins chinois les regardent comme aussi dangereuses que celles de la mer; on voit dans le Po-yang quelques îles de sable, qui s'élèvent à peine au dessus de la surface de l'eau & sont couvertes d'humbles cabanes de pêcheurs.

A mesure que nos voyageurs s'éloignaient du lac Po-yang, & qu'ils passaient de la province de Kiangnan dans celle de Kiangsi, la campagne devenait plus fertile & son aspect plus

agréable. La population accoutumée reparais-
 sait.

Chine.

La marche des yachts étoit lente, parce qu'ils avoient besoin de vaincre le courant d'une rivière rapide qui venait du sud-ouest. Aux marais des environs de Po-yang, succédèrent de vastes plantations de cannes à sucre. Les vallées qu'on voit entre la rivière & les montagnes, ne sont pas très-spacieuses ; mais quand tout le pays n'eut formé qu'une plaine, il n'aurait pas été plus peuplé. La province de Kiangsi a beaucoup de manufactures de poterie commune & de très-belle porcelaine. En quelques endroits, la rivière baigne le pied des montagnes, du haut desquelles d'énormes masses de rochers ont souvent roulé dans l'eau.

Au delà des rochers, la surface de l'eau étoit unie, & les voyageurs la virent presque entièrement couverte de petits bateaux, dans chacun desquels il y avoit un ou deux cormorans. Ces canots sont si petits & si légers, que les pêcheurs les portent souvent sur leurs épaules, d'un lac à l'autre, ainsi que l'oiseau qui leur sert à prendre le poisson. Quelquefois les pêcheurs n'ont point de canot, & ils se mettent avec leurs oiseaux, sur de petits radeaux qui ne sont composés que de cinq bambous attachés ensemble.

Au passage de l'ambassade anglaise, dans

Chine.

cette province méridionale, le froment commençait à pousser, & on en voyait des champs à côté des plantations, de hautes cannes à sucre, qui ne devaient pas tarder à être bonnes à passer au moulin. Dans cette province les femmes de la dernière classe sont affranchies du préjugé des petits pieds, & elles sont si robustes & si accoutumées au travail, que les paysans des autres provinces, vont souvent chercher dans le Kiangsi, ce qu'ils appellent une femme laborieuse. On voit souvent un cultivateur de cette province tenir d'une main la charrue, à laquelle sa femme est attelée, & de l'autre semer le bled. A la vérité, la terre est meuble & la charrue d'une construction & d'un bois très-léger : mais la tâche imposée à la femme paraît bien peu convenable à des yeux européens, surtout n'étant pas également partagée par les deux sexes. Les femmes du Kiangsi sont distinguées des filles, en ce que ces dernières laissent tomber leurs cheveux du devant de la tête jusque sur leurs sourcils, & que les autres relèvent tous les leurs sur le sommet de la tête.

La rivière, dont les yachts des Anglais avaient si long-temps remonté le courant, devint peu profonde, & cessa bientôt d'être navigable. Les Anglais furent obligés d'entreprendre un second voyage par terre de la même manière que le

premier. Bientôt les Anglais commencèrent à escalader la plus haute de ces montagnes, le sommet de laquelle était confondu avec les nuages qui l'environnaient. La montagne est couverte de plantations d'arbres jusqu'au sommet, d'où l'œil découvre une vaste & riche perspective. Une descente douce, régulière & de plusieurs milles de longueur, s'offre de chaque côté, & un pays presque entièrement couvert d'une brillante verdure, & au milieu duquel sont semés des villages, des villes & des maisons de fermier est, pour nous servir de l'expression de M. Barrow, mis aux pieds du spectateur, tandis que des plaines d'une étendue immense, & des montagnes qui s'élèvent à l'horizon, terminent la vue.

Chine.

Le chemin de la montagne était rempli de payfans, qui portaient de grandes jarres d'huile. Les voyageurs virent aussi sur la montagne quelques chevaux extrêmement petits, vifs & lestes. Ils n'avaient pas le devant du corps très-joli ; mais ils étaient d'ailleurs bien faits, & ils avaient les jambes aussi fines & aussi sèches que celles d'un cerf.

Nan-chou-fou, située à dix-huit milles du passage de la montagne, est une ville frontière de la province de Quong-tong : en y arrivant, le voyageurs trouvèrent des barques qu'on

Chine.

avait préparées pour les transporter eux & leur bagage. Ces barques étaient couvertes & commodes, mais petites & assorties au peu de profondeur que la rivière a près de sa source. Cette rivière appelée le Pé-kiang, fait environ deux cent soixante milles avant d'arriver à Canton.

Au nord de Canton, la rivière court longtemps entre deux chaînes de montagnes, dont quelques-unes s'avancent jusque sur les bords, tandis que d'autres en sont inégalement reculées, de sorte qu'on y voit & des plaines étroites & des plaines spacieuses. Dès que nos voyageurs furent vis-à-vis des montagnes qui étaient moins escarpées, ils virent que de l'un & de l'autre côté de la rivière, on avait planté du tabac sur les flancs obliques de ces montagnes, chose contraire à la méthode des agriculteurs, qui élèvent des terrasses par-tout où il y a de la pente. D'autres montagnes avaient le plus stérile, le plus horrible aspect; on n'y apercevait pas la moindre végétation: des rochers très-élevés, en présentant toute espèce de formes bizarres, menaçaient de leur chute les bateaux qui passaient au-dessous d'eux; cinq de ces énormes masses, qui sont les plus remarquables, ont été nommées par les Chinois, les *cinq têtes de cheval*; l'une sur-tout est facile à distinguer, parce

parce qu'elle a pris de son sommet quelques couches de pierre de différente couleur; d'autres montagnes de cette partie de la Chine, sont remplies de mines de charbon.

Les canots qui naviguent d'une partie de la ville de Chau-chou-fou à l'autre bord, sont conduits par des femmes qui, pour la plupart, jeunes, proprement mises, montrent clairement l'envie d'attirer l'attention des étrangers. Les fragiles femelles qui conduisent les canots & cherchent à plaire à ces étrangers, n'ont point embrassé leur double occupation après avoir quitté leurs parens, ou pour avoir été abandonnées par eux à cause de leur inconduite. Les parens n'attachent quelque prix à la chasteté de leurs filles, que parce qu'elle peut contribuer à leur faire trouver un époux riche, & lorsqu'ils n'ont pas cet espoir, ils ont peu de répugnance à leur donner un métier qui leur fournit l'occasion d'en faire un autre plus lucratif.

Les femmes Chinoises, de quelque rang qu'elles soient, restent pour la plupart, privées de l'avantage de lire, & de pouvoir acquérir des connoissances par l'observation. Leur ignorance, leur inexpérience, leur retraite, leur crainte de ceux qu'elles considèrent comme leurs supérieurs, les empêchent de devenir

Chine.

les amies & les compagnes habituelles du loisir de leurs époux. Par-tout où les femmes ne font point partie de la société des hommes, on ne peut trouver ni une délicatesse de goût & de sentiment, ni la prévenante douceur & les graces d'une conversation élégante, ni le raffinement & le jeu des passions : dès-lors, les hommes plus libres dans leurs mœurs, sont sujets à s'élever à de grossières plaisanteries & à des allusions déplacées. La politesse extérieure des Chinois est très-cérémonieuse ; elle consiste en divers mouvemens du corps, en inclinaisons de tête, dans la manière de plier le genou, de rendre la jambe, de joindre & d'écarter les mains. Toutes ces choses sont considérées en Chine, comme la perfection d'une bonne éducation ; & les peuples qui les ignorent, n'y sont guère plus estimés que des Barbares.

Cependant, après leurs premières civilités, les Chinois deviennent aisés & familiers : ils parlent aux étrangers sans timidité & sans contrainte ; ils se présentent même avec un air de confiance, & comme des hommes supérieurs qui croient que leurs mœurs & leurs manières sont exemptes de défauts : cette habitude de confiance en eux-mêmes, vient de ce qu'ils sont persuadés qu'ils surpassent leurs voisins en toute espèce de mérite.

A mesure que les voyageurs approchaient de Canton, ils voyaient le long de la rivière des jardins remplis de plantes curieuses : ils remarquèrent aussi plusieurs maisons de campagne appartenant aux principaux marchands Chinois. Le vice-roi était allé devant, pour faire préparer à Canton la réception de l'ambassadeur ; il envoya aux Anglais de grands & magnifiques yachts, ornés de glaces, de peintures, & de dorures : c'est dans ces yachts que l'ambassade arriva à Canton le 19 décembre 1793. Les honneurs extraordinaires que le vice-roi fit rendre à Lord Macartney, & les égards qu'il eut pour lui, ne furent point une vaine & inutile parade. Ils apprirent aux habitans de Canton à considérer que les Anglais n'étaient pas dénués de protection, & qu'ils méritaient d'être respectés. Presque toutes les personnes attachées à l'ambassade eurent, à Canton, le plaisir de voir enfin réaliser leurs espérances trop long-temps déçues, & de recevoir des nouvelles de leurs amis.

 Chine.

 CHAPITRE V.

Séjour de l'ambassade Anglaise à Canton. --- Description de cette ville. --- Son commerce. --- État de la médecine en Chine. --- Traversée de Canton à Macao. --- De sa prospérité & de sa décadence. --- Traversée de Macao à Sainte-Hélène. --- Notice sur cette île. --- Retour en Angleterre.

 Chine.

LA ville & les faubourgs de Canton sont situés en grande partie sur la rive orientale du Pé-kiang. L'ambassade Anglaise fut logée sur la rive occidentale ; quoique Canton soit dans le voisinage du Tropicque , le Solstice d'hivers y fit trouver , aux Anglais , l'usage des cheminées très-agréable. Comme port de mer & ville frontière , Canton se ressent beaucoup du mélange des étrangers avec les gens du pays ; les factoreries des différentes nations de l'europe , qui y font le commerce , ont de belles maisons alignées sur le bord de la rivière , en dehors des murs de la ville , & sur chacune desquelles flotte le pavillon de sa nation : ces maisons contrastent avec celles des Chinois , &

font un ornement pour l'ensemble de Canton. Le grand nombre d'étrangers qu'on voit dans les faubourgs, & dont on charge ou l'on décharge les vaisseaux, leurs différens langages, leurs vêtemens, leurs manières, tout, enfin, pourrait faire douter à quelle nation cette partie de la ville appartient, si l'on n'en était pas prévenu d'avance.

 Chine.

Le voisinage des factoreries étrangères est rempli de magasins où l'on dépose, soit les marchandises d'Europe, avant de les livrer aux négocians Chinois, soit les marchandises Chinoises, avant de les embarquer. Le devant de chaque maison est une boutique, & les boutiques, d'une ou plusieurs rues, sont louées aux étrangers : tous les achats se font par des individus appartenans aux vaisseaux, & par les agens des compagnies européens ; les grands objets d'importation & d'exportation, sont presque entièrement confiés aux derniers ; il n'y a jamais eu, de leur part, le moindre exemple de fraude ; mais on en a vu plus d'un dans les marchés faits par les autres.

L'on porte de Canton diverses espèces de marchandises ; mais la principale, celle en comparaison de laquelle les autres ne sont presque rien, est le thé ; pendant que Lord Macartney fût à Canton, le vice-roi & lui se

Chine.

rendirent souvent & réciproquement visite : le vice-roi n'était pas très-jaloux de l'orgueil & des prétentions du rang ; il était le premier qui, dans cette place éminente, eut permis, aux marchands Chinois de Canton, des'asseoir en sa présence, & qui eut même consenti à manger avec les agens de la factorerie Anglaise : car cet officier voulut bien assister à un repas que la factorerie donna à l'ambassadeur.

Les dispositions favorables du vice-roi, à l'égard des Anglais, furent peut-être fortifiées par l'opinion qu'il avait conçue de leur science & de leurs talens, le hasard contribua à lui inspirer cette opinion. La coutume de fumer, comme de prendre du tabac en poudre, est générale à la Chine, & s'étend jusqu'aux personnes du plus haut rang : le vice-roi ayant besoin d'allumer sa pipe, dans un moment où ses domestiques n'étaient point autour de lui, l'ambassadeur tira de sa poche une phiole phosphorique, l'ouvrit, & eut bientôt allumé une mèche qu'il présenta au vice-roi ; celui-ci parut très-étonné de voir qu'un homme put porter du feu dans sa poche, sans courir aucun risque : Lord Macartney lui expliqua le phénomène en termes généraux, & lui fit présent de la phiole, qui n'avait pas peu de prix aux yeux de ce Chinois.

Cet incident de peu de conséquence, donna lieu à une conversation sur d'autres objets curieux ; & il fut alors aisé de voir combien les Chinois, quoique très-intelligens & très-adroits dans leurs actes particuliers, sont loin des nations européennes pour ce qui concerne les sciences utiles & philosophiques.

China.

L'ambassadeur n'était point fâché d'avoir occasion de faire connaître, en Chine, quelques-unes des modernes découvertes des européens, & sur-tout celles qui étaient les plus propres à frapper l'imagination ; comme, par exemple, la méthode de s'élever dans les airs avec le secours d'un ballon rempli de gaz ; la machine pneumatique, & l'opération par laquelle on rend la vue aux personnes qui ont la cataracte.

Le docteur Dinwiddie, fit des leçons sur l'électricité, & sur d'autres parties de la physique expérimentale. Il eut pour auditeur, non seulement les agens de la factorerie Anglaise, mais encore aussi les Chinois qui savaient un peu l'anglais, & qui furent enchantés de plusieurs expériences ; le docteur Gillan fut très-utile à plusieurs mandarins, en leur prescrivant des remèdes propres à leurs maladies, & quelques-uns de ceux qui remplissaient les premiers emplois, vinrent à Canton pour le consulter.

 Chine.

En Chine, l'état de la médecine est très-peu avancé, il n'y a point d'école publique, ni d'école particulière, où cet art soit enseigné. Un jeune homme qui desire de devenir médecin, n'a d'autre moyen d'acquérir des connaissances que de s'attacher, en qualité d'apprentif, à quelqu'un qui exerce cette profession. Les Mandarins du premier rang ont un médecin qui fait partie de leur maison; les médecins de l'empereur, ainsi que la plupart de ses domestiques, sont eunuques; la chirurgie a fait, parmi les Chinois, encore moins de progrès que la médecine & la pharmacie; personne, en Chine, ne professe les sciences qui ont rapport à la médecine: le corps humain n'y est jamais disséqué, à moins que ce soit en particulier, & il est douteux que l'histoire naturelle & la chimie soient, comme sciences, plus perfectionnées que l'anatomie.

En Chine, il n'est pas permis à un médecin de saigner une femme enceinte, & il peut encore moins pratiquer l'art des accouchemens. Les deux sexes semblent être d'accord pour croire qu'il y aurait à cela de l'inconvenance: il y a des livres pour l'instruction des sages femmes, avec des dessins qui représentent la position & l'état de l'enfant à tous les périodes de la grossesse. Il y a aussi une multitude de

prescriptions pour tous les cas possibles, & à ces prescriptions sont mêlées beaucoup de pratiques superstitieuses. Chine.

Plusieurs charlatans, qui exercent la médecine, font comme ceux des autres pays; ils profitent de l'obscurité qui enveloppe leur art, & de l'ignorance & de la crédulité du peuple pour gagner de l'argent, en vendant des remèdes de leur composition, & des secrets merveilleux; mais il était réservé à la secte des *Tao-ixés* de prétendre hardiment posséder un secret médicinal pour ne point mourir.

Ceux qui possèdent toutes les jouissances de la vie, n'ont d'autre vœu à former que de pouvoir les conserver toujours: aussi divers souverains de la Chine se sont, dit-on, flattés que les remèdes des disciples de *Lao-kin* avaient la vertu qu'ils lui attribuaient; ils se sont mis, pleins de santé, entre les mains de ces religieux empyriques, & ont pris de fortes doses de leur fameux breuvage de l'immortalité: cette liqueur n'est pas composée d'ingrédients innocens, mais probablement d'extrait de pavot, & d'autres substances qui, occasionnant une exaltation momentanée, font croire qu'elle a des effets vivifiants. Encouragés par cette idée, les souverains, qui ne voulaient point mourir, ont répété l'usage du remède

218 HISTOIRE GÉNÉRALE

Chine,

qui les a bientôt plongés dans la langueur & dans l'affaiblissement, & ils sont souvent à la fleur de leur âge, devenus victimes de l'imposture & de la folie.

Les Chinois se servent beaucoup de lunettes, qu'ils attachent au tour de la tête ; les ouvriers de Canton les font avec du cristal, qu'ils coupent en lames ; les ouvriers qui font ces lunettes ne connaissent aucun principe d'optique, pour pouvoir donner au verre les degrés de convexité ou de concavité qui le rendent propre à suppléer aux divers défauts de la vue ; mais ils laissent les acheteurs choisir les lunettes qui leur conviennent le mieux.

Les artistes Chinois sont excessivement adroits à imiter les ouvrages d'Europe ; ils raccommodent des montres, & en font même quelquefois ; ils copient des tableaux, & colorent des gravures avec beaucoup d'art ; ils fournissent aux étrangers des bas de soie faits au métier ou tricotés dans le pays. Nous disons aux étrangers, car les Chinois ne portent des bas d'aucune espèce, excepté pourtant quelques jeunes gens qui aiment beaucoup en secret, à imiter les modes européennes. Ces magots qui se balancent & qu'on fait à Canton, sont tenus en équilibre par le moyen du vif-argent. Les Chinois emploient aussi ce métal

comme les européens, & le croient spécifique China.
 contre certaines maladies; mais les gens du
 peuple ont, à cet égard, un préjugé, ils s'ima-
 ginent qu'il détruit le pouvoir d'un sexe, &
 rend l'autre stérile,

L'on observera qu'à la Chine, les mariages
 sont aussi féconds que précoces; à quoi sans
 doute, contribue beaucoup l'établissement du
 système patriarcal. L'exposition même des en-
 fans, prouve qu'il y a trop de population,
 relativement aux moyens de subsistance. Le
 célibat est rare en Chine, même parmi les
 militaires de profession. Quelquefois une ex-
 cessive sécheresse; quelquefois des inondations
 extraordinaires, occasionnent la famine dans
 des provinces particulières, & la famine est
 suivie de maladies; mais la population est
 bien rarement diminuée par des causes mora-
 les, telles que l'émigration & la navigation
 étrangère.

Toute la surface de l'empire est, à très-peu
 d'exceptions près, employée à produire de quoi
 nourrir l'homme. Il n'y a que très-peu de
 pâturages & fort peu de prairies; point de
 champs cultivés en avoine, en fèves, ou en
 navets pour aucune espèce de bétail. On n'y
 voit guère d'autres maisons de plaisance que
 celles qui appartiennent à l'empereur. Les

Chiné.

chemins n'occupent pas beaucoup de terrain : ils sont étroits & en petit nombre. L'eau y est le principal moyen de communication : l'on n'y laisse point de terre en friche par négligence, par caprice, ou pour l'amusement des grands propriétaires ; & les terres labourables n'y demeurent jamais en jachère.

Le sol, sous un soleil qui l'échauffe & qui le fertilise, donne presque toujours deux récoltes par an, parce que la culture est adaptée à la qualité du terrain, & qu'on supplée à ses défauts par le mélange d'autres terres, par les engrais, par l'arrosage, & par toute espèce de soins & d'industrie. Le travail de l'homme y est très-peu détourné de ces soins & de cette industrie, pour être employé à servir le luxe des gens opulens & puissans, ou à des choses inutiles.

En considérant l'influence de ces différentes causes, on ne sera peut-être pas surpris de voir avancer que chaque mille carré, en Chine, contient l'un dans l'autre, plus de trois cents habitans, ce qui excède d'environ un tiers, le nombre de ceux qu'il y a aussi par mille carré, dans les contrées les plus peuplées de l'Europe.

Chow-ta-zhin, qui était accoutumé aux affaires & à l'exacitude, qui n'avancait les faits qu'avec précaution, & qui ne parlait ordinairement que d'après des documens officiels,

voulut bien, à la sollicitation de l'ambassadeur, lui fournir un état des habitans des quinze anciennes provinces de la Chine. L'étendue de ces provinces est déterminée par des observations astronomiques, ainsi que par l'estimation: elles contiennent plus de douze cents milles carrés, c'est-à-dire, plus de huit fois l'étendue de la France; le nombre des habitans est régulièrement pris dans chaque division d'un district, par un dizenier, ou par chaque dixième chef de famille; ces relevés sont rassemblés par des officiers, qui résident si près des lieux où on les a faits, qu'ils peuvent en corriger les erreurs majeures, & ensuite on les dépose tous dans le grand registre de Pékin.

Chine.

Après toutes les déductions raisonnables, pour les erreurs accidentelles, & les exagérations partiales que peuvent contenir les relevés de la population Chinoise, le résultat en est encore immense. C'est un grand & curieux spectacle offert à l'esprit, qu'une si nombreuse partie de la race humaine, liée par un grand système politique dans un si vaste pays, se soumettant tranquillement à un seul souverain, uniforme dans ses lois, dans ses mœurs, dans son langage; mais différant essentiellement, à cet égard, de toute autre nation, & ne désirant de com-

Chine. **muniquer avec le reste du monde , ni ne formant aucun dessein contre lui.**

Il fut impossible aux Anglais de se procurer aucun renseignement exact sur la population de la Tartarie-Chinoise. Les Chinois regardent encore ce pays comme étranger pour eux. On croit que par de la Zhé-hol, il est très-peu peuplé ; les revenus de la Chine propre s'élevaient, dit-on à un peu moins de deux cent millions d'onces d'argent, qui font à peu près soixante-dix millions de livres sterling, c'est-à-dire, quatre fois autant que les revenus de la grande Bretagne, & trois fois autant que ceux de la France avant la révolution.

Les Anglais ne putent apprendre rien de certain sur les revenus de la Tartarie : indépendamment de ce que l'empereur retire des domaines particuliers qu'il a dans cette partie de ses États, les princes Tartares lui payent un tribut, qui augmente fréquemment à proportion de leur richesse. Toutes les marchandises qui viennent de la Tartarie, ou qui la traversent pour entrer en Chine, comme les cuirs & les fourrures, payent un droit léger en passant la grande muraille : mais les marchandises qui sortent de la Chine, pour entrer en Tartarie, sont affranchies de tout droit.

Van-ta-zhin assura qu'en y comprenant les

Tartares , la totalité de l'armée soldée , en Chine s'élevait à un million de fantafins , & à huit cent mille hommes de cavalerie : une grande partie des troupes , sur-tout parmi la cavalerie , est composée de Tartares. L'empereur fournit à tous les soldats , les armes , l'équipage & l'habit. Indépendamment de leur paye & des rations qu'on leur accorde , ils obtiennent des gratifications de l'empereur , dans des occasions particulières , comme lorsqu'ils se marient , ou qu'il leur naît des enfans mâles. A la mort de leurs parens , le prince leur fait un présent de consolation ; & quand les soldats eux-mêmes meurent , un pareil don est accordé à leur famille.

La vie militaire est plus faite pour un Tartare que pour un Chinois. L'éducation dure , les mœurs grossières , l'esprit actif , les inclinations vagabondes , les principes relâchés & la conduite irrégulière du Tartare , sont plus propres à la guerre que les habitudes calmes , réglées , & les goûts domestiques , moraux & philosophiques du Chinois. La Tartarie semble faire pour produire des guerriers , & la Chine des lettrés.

Quelque peu avancés que soient maintenant les Chinois dans la science astronomique , ils ont quelques idées des cercles imaginaires des cieux ,

 Chine.

tels que l'écliptique , qu'ils nomment la voie jaune , le cercle équinoxial , et la ligne méridienne ; ils ne connoissent que cinq planètes , nombre égal à celui des substances élémentaires qu'ils supposent entrer dans la composition de tous les corps. Ces substances sont le feu , l'eau , la terre , le bois & le métal ; & à chacune d'elles , suivant les Chinois , préside une des cinq planètes.

Peu de Chinois semblent avoir quelque idée du mouvement de la terre : mais ils s'imaginent que le soleil se meut parmi les étoiles fixes. Leur jour comme celui des anciens Egyptiens , est divisé en douze heures , chacune desquelles équivaut à deux heures européennes. La première heure Chinoise , commence à onze heures du soir ; ces portions de temps sont mesurées avec assez d'exaétitude , par le moyen d'un flambeau fait avec la moëlle d'un arbre particulier , flambeau qui brûle avec tant de régularité , qu'étant divisé en douze parties égales , chacune d'elles se consume exactement dans la douzième partie des vingt-quatre heures. Les Chinois ont aussi appliqué au même objet , le mouvement graduel du sable & la chute des liquides.

Les Chinois emploient quelquefois des moyens très-fatigans & très-peu ingénieux , pour

pour exécuter diverses choses utiles à la société.

A pékin même, la meilleure manière qu'on ait pour annoncer l'heure, est de frapper avec un maillet sur une grosse cloche, le nombre de coups qui répond à celui des heures; & il faut pour cela qu'un homme veille le progrès du temps, tel qu'il est réglé d'après quelque-une des méthodes dont nous venons de parler.

L'ambassadeur, sa suite & tous les européens & Chinois, qui étaient auprès d'eux, continuèrent à être défrayés de leurs dépenses par l'empereur pendant tout le temps qu'ils furent à Canton; cette seule considération suffisait pour engager Lord Macartney à quitter cette ville & à s'embarquer sur le *Lion* pour se rendre à Macao, où l'on pourroit supposer que n'étant plus sur le territoire chinois, il cesserait conséquemment d'être à la charge de l'empereur. A son départ de Canton, on lui rendit les mêmes honneurs qu'il y avait reçus à son arrivée. L'attention du vice-roi ne se démentit pas un seul instant.

Les mandarins, amis de l'ambassadeur Chow-ta-zhin, & Van-ta-zhin, versèrent des larmes en se séparant de lui & des autres Anglais avec lesquels ils avaient été le plus intimement liés. Après que ces Chinois eurent quitté leurs amis, sans espoir de les revoir jamais, ils

Chine.

envoyèrent à bord du *Lion* des présens, des rafraichissemens & quelques autres marques de souvenir & d'estime; en voyant les forts qui défendent le passage de la rivière par où l'on se rend à Macao, l'ambassade s'aperçut que les garnisons étaient beaucoup plus fortes dans la province frontière de Canton que dans l'intérieur de l'empire; c'est une mesure de précaution qu'exige la situation de cette province; on veut par là inspirer de la crainte & du respect aux divers étrangers qui fréquentent son principal port.

L'ambassadeur Anglais fut accueilli avec beaucoup de politesse par le gouverneur de Macao, qui s'empressa de lui donner des fêtes. L'établissement portugais de Macao est situé à l'extrémité méridionale d'une grande île, qui n'est séparée que par des rivières de la côte sud du continent de la Chine. Cette extrémité méridionale de l'île & le port qu'elle forme, ont été accordés par les Chinois au gouvernement portugais; elle n'est liée avec le reste de l'île que par une langue de terre fort longue, qui n'a pas plus de cent pas de large; sur cette langue de terre on a bâti une muraille qui, de chaque côté s'avance dans la mer & dans le milieu de laquelle il y a une porte & un corps de garde pour des soldats

Chinois ; la muraille est construite d'écailles d'huitres qu'on trouve dans ces mers & qui sont d'une prodigieuse grandeur ; c'est avec ces mêmes écailles , divisées par la mer & polies , qu'on fait des carreaux pour les fenêtres de Macao & des parties méridionales de la Chine.

Chine.

Il est rarement permis aux Portugais de passer la muraille servant de borne à leur territoire qui a à peine huit milles Anglais de circuit. Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le temps de leur puissance & de leurs plus grandes entreprises , & ils y firent longtemps un commerce considérable ; ce commerce enrichit bientôt les Portugais , & l'on en voit encore des preuves dans plusieurs grands édifices publics , dont quelques-uns sont maintenant fort négligés ; mais enfin le luxe suivit l'opulence. L'esprit de la nation portugaise perdit sa vigueur & la colonie sa splendeur première.

Les Portugais de Macao arment encore quelques navires , & envoient des cargaisons dans les contrées voisines ; mais ces Portugais sont trop orgueilleux , trop insolens pour embrasser l'état de cultivateur ou d'artisan ; ils croiraient trop descendre. Il n'y a peut-être pas dans tout le territoire de Macao , un la-

~~Portugais~~ boureur, un ouvrier, ou un marchand qui
 Chine. soit Portugais ou d'origine portugaise.

Le nombre des habitans de Macao s'élève à environ douze mille dont beaucoup plus de moitié sont Chinois, qui seuls y exercent les arts utiles. Les Portugais croient au-dessous d'eux tout autre genre d'industrie que le commerce & la navigation.

Pour exercer la dévotion d'un peu plus de quatre mille Portugais, il y a treize églises ou chapelles & plus de cinquante prêtres; l'on croit que dans les royaumes de Tonquin & de la Cochinchine, il y a environ cent missionnaires & deux cent mille néophytes. Cent soixante mille chrétiens, tout au plus, sont, dit-on, répandus dans le vaste empire de la Chine, où les prêtres sont surveillés avec exactitude & exposés à des persécutions continuelles.

Presque par-tout ailleurs qu'à Pékin, les missionnaires mènent une vie laborieuse, indigente, précaire, & sans aucune espérance, du moins quant à ce monde. Les secours qu'on leur fait passer d'Europe sont très-peu de chose, & souvent il les partagent avec leur troupeau, encore plus misérable qu'eux; en général leur conduite annonce des sentimens & des maximes rares, dont l'existence est à

peu
 ma
 N
 l'in
 l'ét
 pro
 per
 vep
 Po
 dro
 fois
 To
 la r
 ma
 arré
 cet
 on
 I
 con
 tion
 de
 gra
 son
 tes
 gro
 qu
 a c
 Il

peine soupçonnée par le reste du genre humain.

Chine.

Macao offre un frappant contraste entre l'industrie sans cesse agissante des Chinois & l'éternelle indolence des Portugais, qui se promènent gravement sur la place du conseil, pendant l'intervalle qu'il y a de matines à vêpres. Les Chinois traitent fort lestement les Portugais, lèvent de temps en temps, des droits dans le port de Macao, font quelquefois dans la ville des processions idolâtres. Toutes les fois que les Portugais veulent faire la moindre résistance, le mandarin qui commande dans le petit fort situé près de Macao, arrête aussitôt les provisions destinées pour cette ville, & ne les laisse passer que quand on s'est soumis tranquillement.

Les Chinois ont à Macao deux temples consacrés à l'idolâtrie; l'un est dans une situation pittoresque, à l'extrémité méridionale de la ville; parmi plusieurs grandes masses de granit entassées confusément, d'autres rochers sont un peu au dessous d'une des plus hautes éminences de la ville & forment une grotte, appelée la *grotte du Camoens*; c'est-là que la tradition dit que le poète de ce nom, a composé son fameux poème de la *lusiade*. Il est certain que le camoens résida long-

temps à Macao; l'intéressante grotte à laquelle il a donné son nom, est située dans le jardin d'une maison où l'ambassadeur & deux personnes de sa suite résidèrent pendant leur séjour dans l'île.

Chine.

Bientôt après que Lord Macartney fut à Macao, il se détermina sur le parti qu'il devait prendre, d'après les lettres qu'il reçut d'Angleterre & de Batavia; il se décida à abandonner toute idée de politique générale dans l'archipel de la Chine, ainsi que les avantages qu'il pouvait espérer d'un plus long séjour dans ces contrées; il résolut de convoyer avec le vaisseau le Lion qui était à ses ordres, la flotte de Canton, & de mettre par ce moyen, en sûreté une partie considérable de la fortune publique.

Cette résolution étant annoncée dans différens ports de l'Asie orientale, deux vaisseaux richement chargés, l'un Portugais, l'autre venant de Manille, se mirent sous le convoi du Lion; aussitôt que tous les vaisseaux furent prêts & assemblés à Macao, l'ambassadeur s'embarqua avec toutes les principales personnes de l'ambassade. Le 17 mars, 1794, les vaisseaux chargés à Canton pour la compagnie des Indes Anglaises, joignirent le Lion sous la petite île de Samcock, près

de Macao ; en gouvernant au sud , la flotte rencontra plus de jonques chinoises que d'autres vaisseaux ; ces jonques partent ordinairement de la Chine avec une mousson & y retournent avec l'autre. Chine.

Les Anglais rencontrèrent près du détroit de *Banca* , un sénéau & dix bâtimens malais ; le premier était armé de quatorze livres de balle , & chacun des autres avait depuis quatre jusqu'à huit canons de six livres de balle. Le capitaine du sénéau était un Mahométan , & semblait né en Arabie ; ces navires remplis d'hommes armés de piques & de sabres , avaient leurs ponts parsemés d'une espèce de grappe destinée à charger les canons , & composée de cailloux renfermés dans de petits paniers faits exprès.

L'escadre malaise était sans doute armée contre qu'elqu'ennemi particulier , ou pour exercer la piraterie. Cependant , sir Erasme Gower , chargé d'une mission trop importante pour la perdre un instant de vue , ne voulut point s'exposer à des délais en cherchant à découvrir les motifs de l'armement de ces étrangers , & à les punir , s'ils le méritaient. L'un des avantages des mers d'Europe , c'est qu'au moins les sujets des grandes puissances peuvent y naviguer en sûreté , sans autre protec-

 Chine.

tion qu'un passeport contre les corsaires de Barbarie. Dans les mers de la Chine, la force seule peut garantir la sûreté des navigateurs.

Le Brik le *Jackall*, ayant à bord l'arbre à thé, l'arbre à suif & celui qui produit le vernis de la Chine, joignit dans le détroit de la Sonde, les vaisseaux armés de Calcutta, afin de se rendre avec eux au Bengale. Le 19 avril, le convoi remit à la voile avec un beau temps & une brise favorable. Bientôt il entra dans le vaste Océan indien, où l'on rencontre peu d'îles & de continens, & où les vents soufflant du sud-est, & obéissant aux causes générales qui les produisent, restent constamment dans la même direction. La navigation de la flotte & le temps qu'elle eût un mois entier, furent non moins agréables qu'uniformes; pendant ce temps-là, elle traversa le grand Océan indien, depuis les pointes occidentales de Java & de Sumatra, jusqu'auprès du méridien de la grande île de Madagascar & de la côte méridionale d'Afrique.

Lorsque la flotte fut dans ces parages, le ciel parut couvert de nuages: on fut très-inquiet, & on prit toutes les précautions possibles pour résister à la tempête qui semblait approcher rapidement.

A peine tout était-il bien arrangé, comme

difent les marins , que la tempête éclata par un des plus terribles coups de tonnerre qui aient jamais été entendus. Il fut suivi de plusieurs éclairs extrêmement perçans. L'air était en même temps si épais , que d'un bout d'un vaisseau on ne voyait pas l'autre. La pluie tombait en torrent ; le vent ne se faisait point sentir ; le tonnerre tomba sur le derrière du *glatton* , au moment où le capitaine & les officiers étaient à dîner : plusieurs d'entr'eux reçurent une violente commotion dans diverses parties du corps , & en restèrent un moment étourdis ; mais aucun ne fut dangereusement frappé.

Tandis que la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance , le mauvais temps ne cessa point. Elle dirigea sa route vers l'île Sainte-Hélène , qui est un si petit point dans la partie méridionale de l'Océan Atlantique , qu'à moins de suivre précisément la ligne sur laquelle elle se trouve , on peut manquer de la voir.

L'île de Sainte-Hélène , située dans la partie méridionale de la mer Atlantique , est séparée par plusieurs degrés de latitude & de longitude , des continens & des autres îles. Elle peut être considérée comme le sommet d'une grande montagne , dont la base & les flancs sont enlevés dans la mer. Les hauteurs de l'île sont boisées , mais si froides , que les fruits ont de

Chine.

Chine.

la peine à y mûrir. Des ruisseaux dont l'eau est très-claire, prennent leur source dans ces hauteurs, & courent rapidement à travers les vallées qu'ils fertilisent. Il y a peu de tempêtes tout près de Sainte-Hélène : rarement on y entend le tonnerre & on y voit des éclairs ; d'où l'on peut conjecturer qu'il y a peu de matière électrique dans l'atmosphère. L'île Sainte-Hélène a un peu moins de vingt-huit milles de circonférence : c'est dans les vallées que se trouvent les principaux établissemens. Les hauteurs escarpées qui les séparent, rendent lente & difficile la communication d'une partie de l'île à l'autre. On a placé nouvellement des signaux sur toutes les hauteurs de l'île, de sorte que si des vaisseaux paraissent de quelque côté que ce soit, on en est instruit sur le champ.

Sainte-Hélène se trouve sur le passage des vaisseaux qui reviennent de la Chine en Europe. Cette situation a engagé les directeurs de la compagnie des Indes, à s'efforcer à faire de cette île, un lieu qui put fournir des provisions fraîches aux vaisseaux, & particulièrement à ceux qui retournent en Angleterre. On a fait pour cela des dépenses considérables, & l'on a réussi. Avant que l'île fut habitée, les productions spontanées du sol ne pouvaient point servir à nourrir l'homme ; il n'y avait guère que

du pourpier & du céleri. Depuis il y a des fruits, des végétaux qu'on y a portés d'Europe, d'Afrique & même de l'Inde. On y a mis aussi beaucoup de bétail ; l'humaine industrie a rendu en peu de temps, cette île capable de fournir plusieurs espèces de provisions : non-seulement à ceux qui y demeurent, mais aux divers voyageurs qui y abordent, & qui ont besoin d'une nourriture fraîche après avoir été long-temps en mer. Les équipages & les passagers des vaisseaux qui se trouvent à Sainte-Hélène, sont quelquefois aussi nombreux que les habitans de cette île.

Chine.

En 1794, il n'y avait pas long-temps que l'île avait cessé de se ressentir d'une grande calamité ; on estime que le défaut d'eau & de nourriture, y fit périr au moins trois mille bêtes à cornes. La sécheresse y dura aussi long-temps que dans les parages plus rapprochés de la côté d'Afrique ; c'est-à-dire, pendant trois ans : mais grâce aux ressources du pays & aux soins du gouvernement, elle y eut des effets beaucoup moins funestes, & quand l'ambassade y passa, on n'en aperçevait presque plus de traces.

La mer qui baigne les côtes de Sainte-Hélène, abonde en excellent poisson. On y en a pris jusqu'à soixante-dix espèces différentes, en comptant les tortues. On voit un grand nombre de

Chine.

baïnes bondir autour de l'île, & l'on croit que la pêche de ces monstrueux poissons pourrais s'y faire avec un grand avantage.

Le principal établissement de Sainte-Hélène a l'avantage particulier de réunir à une situation abritée sous le vent, la fraîcheur qu'on a au vent de l'île. Le pays est si fertile & si analogue à la nature de l'homme, qu'il serait peut-être difficile de trouver un lieu où, des personnes qui n'auraient point le goût des jouissances du monde, & qui déjà avancées en âge, en seraient fatiguées, pussent prolonger plus agréablement leurs jours dans l'aisance, la santé & le repos.

Les vents du sud-est ou vents alizés, continuèrent à favoriser la flotte, non-seulement depuis Sainte-Hélène jusqu'à la ligne, mais jusqu'au onzième degré de latitude nord : là, le calme arrêta la marche des vaisseaux pendant environ dix jours. Enfin, le vent commença à souffler du nord, & passant à l'est, il fit le tour du compas, & se tint ensuite presque continuellement au sud & à l'ouest.

Durant le voyage, quelques personnes de l'ambassade se rendirent abord du vaisseau de la compagnie la *Cérés*, afin de voir l'effet d'une chaise marine, faite d'après le modèle qu'a présenté au bureau des longitudes sir Joseph

Senhous ; le roulis du vaisseau était très-fort :
 malgré cela , la chaise conservait sa position Chine.
 horizontale , & les objets restaient dans le champ
 du télescope.

On peut cependant douter que cette chaise
 soit jamais portée à un point de perfection ,
 qui permette , dans toute sorte de temps ,
 d'observer assez bien les satellites de Jupiter ,
 pour pouvoir calculer la longitude d'après leurs
 immersions & leurs émerfions. Ce qui s'oppose
 le plus à ce qu'on porte la chaise jusqu'au point
 de perfection nécessaire , est l'effet produit par
 le mouvement soudain & compliqué du vais-
 seau , dans les mers où les lames se croisent
 dans tous les sens. On n'a point encore trouvé le
 moyen de faire agir cette machine avec assez
 de promptitude , pour conserver constamment sa
 position horizontale. Malgré cela , elle peut être
 d'un grand secours pour les observations dans
 un temps ordinaire ; & on peut s'en servir dans
 les grosses mers , pour prendre les distances an-
 gulaires des corps célestes ; opération qui , dès
 que la mer est mauvaise , exige beaucoup de pra-
 tique & de dextérité.

La flotte continua sa route avec des vents
 variables , & sans faire beaucoup de progrès.
 Le deux septembre elle se trouva à la vue de

l'extrémité méridionale de l'Irlande, & le 6 du
Chino. même mois, le Lion jeta l'ancre dans le port
 de Portsmouth, où Lord Macartney & les au-
 tres passagers débarquèrent après une absence
 de près de deux ans.

LIVRE SECOND.

VOYAGE fait en 1795, par le Major Michel SYMES, dans le Royaume d'Ara ou l'empire des Birmans.

CHAPITRE PREMIER.

LE Major Symes part de Calcutta. --- Vue des îles des Cocos. --- Relâche aux îles d'Annam. --- Arrivée à Rangoun. --- M. Symes part pour Pégu. --- Il assiste à la fête qu'on célèbre tous les ans, dans le grand temple de cette ville. --- Retour à Rangoun. --- Sa description. --- Détails sur les Carainers.

LA relation de l'ambassade anglaise dans l'empire Birman, fait suite en quelque sorte à celle de Lord Macartney en Chine; & c'est une des raisons qui ont engagé à la placer ici. Elle offre le tableau des mœurs, de la religion, des richesses & du commerce d'une nation nombreuse, puissante & belliqueuse, & qui, cependant, est restée jusqu'à présent presque in-

connue à l'Europe. Dans la dernière moitié du siècle qui vient de s'écouler, cette nation a conquis une grande partie de la vaste péninsule qui sépare le golfe du Bengale des mers de la Chine, & c'est aujourd'hui pour la première fois que nous entendons prononcer son vrai nom. Mais si le nom des Birmans restait ignoré de nous, tout ce qui concerne leur pays ne l'était pas moins. La relation de l'ambassade anglaise remplit un grand vide dans la géographie de l'Inde. Elle contient des détails authentiques sur l'histoire des Birmans, des Péguans & de quelques autres peuples; & elle montre de quelle importance est pour les Anglais le commerce qu'ils font dans l'empire Birman.

Le gouverneur général du Bengale ayant résolu d'envoyer un ministre plénipotentiaire à l'empereur des Birmans, il confia cette mission au major Michel Symes, qui s'embarqua à Calcutta le 21 février 1795. Les vents contraires furent cause que le vaisseau qui le portait descendit lentement la rivière: mais le 26, dit le major Symes dans sa relation, nous eûmes passés tous les écueils qui sont dans le canal, & le 4 mars nous étions à la vue de la grande & de la petite île des Cocos, ainsi nommées parce qu'elles sont couvertes de superbes

perbes cocotiers. Ces îles ont peu d'étendue & sont basses & marécageuses; on n'y trouve ni de l'eau à boire, ni des habitans.

Chine.

En nous dirigeant entre l'île des Cocos qui est au sud & la pointe de l'île d'Andaman, nous découvrîmes le port Cornwallis sur la côte de cette dernière, & nous y entrâmes dans la matinée du 5 mars. La grande île d'Andaman a environ cent quarante milles de long & seulement vingt milles de large. Il est difficile d'imaginer un point de vue plus pittoresque & plus romantique que celui qu'offrent le port Cornwallis & le port de Chatam. La mer y est semblable à un vaste lac, parsemé de petites îles, & entouré de hautes montagnes que couvrent d'épaisses forêts. Dans ce lieu si retiré, la nature offre un spectacle curieux & extrêmement imposant.

Aucun des voyageurs qui ont parlé des peuples sauvages, n'en a rien dit qui approche de l'état de barbarie dans lequel vivent les habitans d'Andaman. Comparés à ces insulaires, les féroces habitans de la nouvelle Zélande, & les sauvages grelotans de la terre de feu, peuvent passer pour des nations civilisées. La nature n'a pas plus favorisé ces insulaires dans leur forme extérieure que dans leurs facultés intellectuelles. La plupart n'ont pas cinq pieds

Chine.

de haut : ils ont les bras & les jambes excessivement grêles, le ventre fort pointu, les épaules hautes, la tête très-grosse, les cheveux laineux, le nez plat & les lèvres épaisses.

Les gens d'un vaisseau qui était à l'ancre dans le port de Cornwallis, feignant de vouloir donner du poisson à deux jeunes filles sauvages, s'en emparèrent & les conduisirent à leur bord. Le capitaine les traita avec beaucoup de douceur; de sorte qu'en peu de temps elles parurent n'avoir plus aucune crainte, excepté pour leur chasteté qu'elles étaient extrêmement jalouses de conserver. Quoiqu'on les eût logées dans une chambre où elles étaient seules, elles ne se couchaient jamais toutes les deux à-la-fois: l'une veillait pendant que l'autre dormait. Elles souffrirent qu'on les habillât; mais bientôt après elles jetèrent tous leurs vêtemens comme inutiles & embarrassans. Quand leurs craintes furent dissipées, elles montrèrent de la gaîté, causèrent librement, & eurent le plus grand plaisir à se regarder dans un miroir. Elles aimaient beaucoup à chanter, quelquefois d'un ton lent & mélancolique, quelquefois très-gaiement. Souvent elles dansaient sur le pont avec beaucoup d'agilité, & en se frappant le dos avec leurs talons.

Elles ne pouvaient s'accoutumer à boire du Chine. vin ni des liqueurs spiritueuses, & elles ne mangeaient avec plaisir que du poisson, du riz & du sucre. Au bout de quelques semaines, n'étant plus dans cet état de maigreur & de faiblesse où on les avait trouvées à terre, elles s'ennuyèrent de leur prison, & songèrent aux moyens de recouvrer leur liberté. Au milieu de la nuit, tandis que tout l'équipage dormait, elles traversèrent sans bruit la chambre du capitaine, ouvrirent la fenêtre de la grande chambre, s'élançèrent dans la mer & gagnèrent à la nage une île qui était à un demi-mille du vaisseau.

Les Andamaniens vont à la pêche dans des troncs d'arbres creusés en forme de canots, ou sur des radeaux de bambou. Leurs huttes ne valent guère mieux que les repaires des plus sauvages animaux. Comme ils sont exposés à être très-incommodés par les insectes, leur premier soin, chaque jour, est de se couvrir le corps d'une épaisse couche de vase ou de boue qui se durcit bientôt au soleil. Ils teignent en outre leurs cheveux laineux avec de l'ocre rouge & de l'eau, de sorte que leur aspect est vraiment hideux.

La religion des Andamaniens est cet hommage simple & naïf que la nature porte l'être

humain le plus sauvage à rendre à l'incompréhensible moteur de l'univers. Ils adorent le soleil comme source première de tout bien ; la lune , comme puissance secondaire ; les génies des bois , des eaux & des montagnes , comme agens des premières divinités. Ils croient qu'un esprit malfaisant excite les tempêtes ; & pendant les orages & les pluies , ils se rassemblent sur la plage ou sur les rochers escarpés qui s'avancent le plus dans la mer , & là , par des chants barbares qu'ils adressent à cet esprit , ils cherchent à calmer sa rage.

Après avoir passé cinq jours dans l'île sauvage d'Andaman , nous nous préparâmes à continuer notre route. Nos matelots indiens , à qui leur religion ne permettait pas de boire de l'eau puisée par des mains impures , avaient achevé de remplir leurs tonneaux , & la provision du reste de l'équipage était également renouvelée.

Le 10 mars , nous nous rembarquâmes ; le vent étant contraire , nous fîmes ce jour-là peu de chemin. Le 13 , le vent passa au sud & accéléra beaucoup notre marche. Le 16 , une observation solaire nous indiqua que nous étions par la latitude de la baie de Rangoun , & le soir nous mouillâmes par cinq brasses d'eau : nous apercevions alors aisément les

feux qui étaient sur la côte. A midi, nous étions dans la rivière de Rangoun. Nous voyions de chaque côté une terre basse & marécageuse, & les bords de la rivière, ou de l'Irraouaddy, étaient couverts de broussailles & de roseaux.

Chino.

Nous avons déjà fait quatre milles & nous étions vis-à-vis d'un petit village, lorsque nous aperçûmes un canot qui ramait vers nous. C'était un canot de garde, obligé de se tenir à l'embouchure de la rivière pour attendre l'arrivée des vaisseaux & en donner avis à un poste plus éloigné, qui en informe le gouverneur de Rangoun. L'officier birman qui était dans ce canot avait l'air assez commun : il était vêtu d'un gilet de coton tout déchiré, & une longue pièce d'étoffe de soie, dont la couleur était entièrement foncée, faisait deux fois le tour de son corps, tombait négligemment jusqu'à moitié de la cuisse & se rattachait par derrière.

Ce personnage, qui semblait ne pas se croire d'une médiocre conséquence, se plaça sur une chaise sans la moindre cérémonie; puis il demanda d'un ton fort élevé, à l'un des trois domestiques qui l'accompagnaient, les choses dont il avait besoin pour écrire. L'officier demanda, en mauvais portugais, le nom du vaisseau, celui du capitaine, d'où il venait, & quelles armes, quelles munitions il y avait

Chine.

à bord. Ensuite il écrivit avec soin les réponses qu'on fit à ces différentes questions, & prit congé de nous aussi lentement qu'il nous avait abordé.

Vers les deux heures après midi, un petit canot birman acosta notre vaisseau. Un des hommes qu'il portait héla le pilote & lui dit, dans la langue de l'Indostan, de jeter l'ancre parce que l'intention du gouverneur de Rangoun était de venir au-devant de l'ambassade anglaise. A l'instant nous fîmes ce qu'il desirait.

Nous attendîmes là jusqu'au lendemain la visite qu'on nous avait annoncée. Vers midi, nous découvrîmes vingt à trente chaloupes qui descendaient ensemble la rivière. Les trois principaux personnages qui étaient dans les chaloupes montèrent à notre bord, prirent des chaises, où ils s'assirent sans faire la moindre attention aux personnes qui restaient debout. Nous apprîmes bientôt que l'un des trois chefs qui nous rendait visite était un homme d'une haute considération. Il était gouverneur de la province de Dalla, appanage de la mère de la reine, & située vis-à-vis de Rangoun. Cet homme était d'une petite stature & avait une physionomie très prévenante; le second, homme âgé & simple dans ses manières, nous dit qu'il était *nak-haan-gée*, ce

qui signifie
le troisième
secrétaire.

Nous no
par le mo
langue de
rieux de
mission. Ap
se levèrent
faisant beau
lance & d'a
enflait nos
rapidité, no
ville de Ra

Les Indou
très-rigoure
ligion, n'os
qu'on prépa
dans un gra
à la mer qu
de confiture
port, ils se
Voulant les
autres de no
neur de Da
priaient d'atte
le logement
Le lenden

qui signifie littéralement l'*oreille du roi* ; enfin le troisième était un *serée*, c'est-à-dire un sous-secrétaire.

Chine.

Nous nous entretenmes avec ces trois chefs par le moyen d'un interprète qui parlait la langue de l'Indoustan. Ils paraissaient fort curieux de savoir quel était l'objet de notre mission. Après une heure de conversation, ils se levèrent & prirent congé de nous en nous faisant beaucoup de protestation de bienveillance & d'amitié. Tandis qu'un vent assez fort enflait nos voiles & que nous voguions avec rapidité, nous jetâmes l'ancre au-dessous de la ville de Rangoun.

Les Indous qui, comme on sait, observent très-rigoureusement les préceptes de leur religion, n'osent manger d'aucun des alimens qu'on prépare à bord, ce qui les met souvent dans un grand embarras. Ils ne se nourrissent à la mer que de fruits secs, de fèves rôties & de confitures; aussi dès qu'ils entrent dans un port, ils sont très-empressés d'aller à terre. Voulant les y envoyer, ainsi que quelques autres de nos gens, j'en fis prévenir le gouverneur de Dalla, qui répondit aussitôt qu'il me priait d'attendre jusqu'au lendemain parce que le logement qu'on nous destinait n'était pas prêt.

Le lendemain, à quatre heures après midi,

Chine.

je descendis à terre avec M. Wood & le docteur Buchanan. On nous conduisit dans un grand bâtiment qu'on avait construit pour nous recevoir.

Il n'avait qu'un seul étage, mais il était posé sur des poteaux d'environ trois pieds de haut; précaution bien nécessaire, car la marée montait jusques là. Cet édifice d'environ quatre-vingt-dix pieds de long & construit de bambous & de nattes de roseaux, était divisé en plusieurs appartemens, dans l'un desquels on avait étendu de petits tapis, ce qui était sans doute une marque de distinction. Dès que nous entrâmes dans la galerie de la maison qui nous était destinée, une bande de joueurs d'instrumens fit entendre une musique très-discordante. Le gouverneur avait eu l'attention de nous envoyer, non-seulement des musiciens, mais une troupe de danseuses & de fauteurs, dont plusieurs montrèrent beaucoup d'adresse.

Lorsque nous eûmes congédié cette bruyante compagnie, nous examinâmes notre logement, & nous convînmes d'un commun accord qu'il fallait retourner à bord, au moins pour cette nuit, parce que nous n'avions à terre ni nos matelats, ni les autres choses dont nous avions besoin pour coucher. En conséquence nous laissâmes une partie de notre suite pour gar-

der la maison & nous nous rembarquâmes.

Chine.

Le 22 nous retournâmes à terre. Nous ne trouvâmes dans notre logement aucune personne de distinction; mais la curiosité y avait rassemblé une foule considérable d'hommes & de femmes du peuple. Les musiciens que nous avions eu la veille revinrent nous jouer différens airs. A midi l'on nous annonça la visite d'un homme revêtu d'un emploi important, & nommé *Baba-schin*. Il entra avec une nombreuse suite : il était d'une taille haute, assez avancé en âge, & avait une mine très-gracieuse & des manières aisées & polies. Après m'avoir appris, par le moyen d'un interprète Portugais, qu'il occupait la place d'*ackawoun*, la seconde de la ville, il me fit des excuses de la part du gouverneur, qu'une indisposition empêchait, dit-il, de venir me voir, & il ajouta qu'il se ferait un plaisir de me donner toutes les marques d'attention qui dépendaient de lui.

Après les complimens d'usage, je dis à l'*ackawoun* que le gouverneur général de l'Inde était si satisfait de la bonne intelligence qui subsistait entre le gouvernement britannique & celui des Birmans, que pour perpétuer des liaisons également avantageuses aux deux pays, il m'envoyait en qualité de ministre

Chine.

plénipotentiaire auprès de l'empereur d'Ava. Qu'en conséquence j'avais apporté pour l'empereur & le vice-roi de Pégu, non-seulement des lettres, mais un choix des productions de mon pays que je devais leur remettre moi-même : que j'étais extrêmement affligé de trouver dans le gouvernement de Rangoun un défaut de confiance dont je ne pouvais pas deviner la cause, & de voir que les personnes qui m'accompagnaient & moi-même, nous étions retenus dans un état de gêne auquel je ne m'étais nullement attendu.

L'ackawoun me répondit que ni lui ni le conseil de Rangoun n'avaient intention de me manquer d'égards, ni de me donner le moindre ombrage ; qu'ils ne faisaient que suivre à mon égard les usages de leur nation, & qu'il espérait que je verrais bientôt cesser la gêne qui me semblait si incommode. Le 23, je me rendis à terre de bonne heure. De quelque côté que nous portassions nos pas, trois ou quatre soldats birmans nous accompagnaient. A midi nous retournâmes à bord. Aucun de nos gens n'avait encore obtenu la permission d'entrer dans la ville ni de rien acheter : ils ne pouvaient pas même aller puiser de l'eau à quelques pas de notre logement sans être accom-

pag
app
I
ma
ter
m'a
ren
à la
ou
alor
d'in
& f
long
C
il p
corp
pièc
rein
ban
fand
serv
& é
arm
boît
des
chô
tena
d'ea

pagné par un soldat. Chaque matin on nous apportait le présent de provisions accoutumé.

Chine.

Le 26, je me fis mettre à terre de grand matin. Tandis que j'examinais les ruines d'un temple, on vint m'avertir que l'ackawoun m'attendait à mon logement: je me hâtai de m'y rendre. Je reçus le lendemain une autre visite à laquelle je ne m'attendais pas. Le raywoun, ou gouverneur de la ville, qui s'était jusques alors dispensé de venir nous voir sous prétexte d'indisposition, se rendit à bord du vaisseau, & son air prouvait assez qu'il n'avait pas été long-temps malade.

C'était un homme d'environ soixante ans; il portait l'habit militaire; il avait un justaucorps de drap avec des boutons pointus; une pièce d'étoffe tachetée, du Pégu, ceignait ses reins & tombait jusqu'à moitié cuisse: une bande de mouffeline entourait sa tête, & des sandales, pareilles à celles des Cipayes, lui servaient de chaussure: il avait l'épée au côté & était accompagné de sept à huit domestiques armés de sabres; l'un de ces gens-là portait une boîte peinte, contenant des noix d'areque & des feuilles de betel; l'autre était muni des choses nécessaires pour écrire, & un troisième tenait dans ses mains un grand flacon plein d'eau, dont la couverture était une coupe d'or

Chine.

qui servait aussi pour boire. Toutes ces choses étaient portées à la suite du gouverneur, non-seulement comme utiles, mais comme marques de dignité.

Les Birmans ne sont pas très-cérémonieux : aussi après un léger salut, le gouverneur s'assit sur une chaise qu'on avait placée sur le gaillard d'arrière ; il montra dans sa conversation plus de connaissances que je n'en avais encore vu dans les autres Birmans. A la sollicitation de Baba-schin, je fis apporter les présens destinés au vice-roi ; le gouverneur & l'ackawoun examinèrent tous ces objets avec beaucoup d'attention. Un de leur gens en écrivit la liste, & je sus depuis qu'ils avaient estimé la valeur de chaque article. Lorsque les Birmans rentrèrent dans leurs chaloupes, j'engageai le capitaine Thomas à saluer le gouverneur de sept coups de canon.

Les circonstances que j'ai déjà rapportées & quelques autres petits griefs, me déterminèrent à ne rendre visite au vice-roi du Pégu, qu'après avoir eu un éclaircissement avec le gouverneur de Rangoun ; en conséquence, j'envoyai dire à Baba-schin, que je desirais le voir le plutôt possible. Le 28 à dix heures du matin, il se rendit dans le logement qu'on nous avait donné : je lui rappelai toutes les raisons que

j'ai
dai
de
ex
d'a
ven
me
la
que
enf
nou
P
fon
il n
de
dan
qu'i
port
A
Wo
Bab
deu
d'ad
ils e
je de
expl
reste
heur

j'avais de me plaindre de ceux qui commandaient à Rangoun , & je lui dis que j'étais résolu de ne point aller à Pégu , jusqu'à ce qu'on m'eût expliqué les motifs d'une si étrange manière d'agir. J'ajoutai que ce que je devais au gouvernement qui m'avait envoyé , ne me permettait ; as de me soumettre plus long-temps à la contrainte qu'on m'imposait , & que , puisque nous ne pouvions pas avoir des rapports ensemble sans éprouver de la défiance , il fallait nous séparer amicalement.

China.

Baba-schin était loin de s'attendre que je songeasse à m'en retourner ; il en parut alarmé ; il me pria instamment de renoncer au dessein de partir : cependant voyant que je persistais dans ma résolution , il me quitta en me disant qu'il consulterait le raywoun , & qu'il m'apporterait une réponse dans l'après dinée.

A quatre heures , j'étais à terre avec M. Wood , lorsqu'on nous annonça le raywoun & Baba-schin. Sans accéder à mes demandes , les deux chefs Birmans , employèrent beaucoup d'adresse pour me faire changer de résolution ; ils eurent même recours aux supplications : mais je demurai inflexible. Alors ils m'invitèrent à expliquer les conditions auxquelles je voulais rester. Ils combattirent encore pendant trois heures , tantôt offra d'accorder une chose ,

tantôt une autre ; & enfin , ils consentirent à
 Chine. tout ce que je voulais.

Conformément à nos nouveaux arrangemens ,
 M. Wood partit pour Pégu le 30 mars avec
 Baba-schin. Ce jour-là , je donnai à dîner aux
 capitaines Anglais qui étaient à Rangoun , le
 raywoun ayant appris que je devais traiter ces
 capitaines , m'envoya une gazelle & une grande
 quantité de légumes. Le 30 nous employâmes
 la matinée à faire les préparatifs de notre voyage.
 & le raywoun fut exact à envoyer vis-à-vis de
 mon logement , les chaloupes qu'il m'avait
 promises.

L'embouchure de la rivière de Pégu n'est
 qu'à trois milles au-dessous de Rangoun , &
 nous profitâmes du commencement du flux ,
 pour entrer dans cette rivière ; les bords étaient
 fort bas des deux côtés , & la terre y semblait
 propre à porter de riches moissons : mais en-
 tièrement abandonnée par les hommes , elle était
 devenue le paisible domaine des animaux sau-
 vages.

Nous nous mîmes en route , dès que la marée
 nous le permit ; bientôt après nous vîmes à
 notre droite un village composé d'une vingtaine
 de maisons ; la rivière se rétrécissait beaucoup
 en cet endroit , car elle n'avait pas plus de qua-
 rante pas de large. Ses bords étaient couverts

d'a
 eû
 un
 cô
 ver
 du
 nou
 qua
 de
 Ran
 déra
 N
 dait
 réci
 il a
 que
 auffi
 fit d
 loge
 avio
 Pe
 ciers
 fire ,
 may
 com
 gouv
 visite
 rent

d'arbuttes & de grands roseaux ; quand nous eûmes dépassé un second village où il y avait un corps de garde, nous vîmes que des deux côtés de la rivière, le pays était cultivé & couvert de villages & de hameaux. A sept heures du soir nous découvrîmes la ville de Pégu ; nous jugeâmes que nous avions fait environ quatre-vingt-dix milles, à cause des sinuosités de la rivière : en droite ligne, la distance de Rangoun à Pégu, doit être bien moins considérable.

 Chine.

Nous trouvâmes M. Wood qui nous attendait dans l'endroit où nous débarquâmes. Le récit qu'il nous fit de la manière honnête dont il avait été reçu, n'ajouta pas peu au plaisir que nous avions d'être arrivés. Baba-schin était aussi venu au-devant de nous, & nous conduisit dans le logement qu'on nous avait préparé ; logement bien plus agréable que celui que nous avions à Rangoun.

Peu de temps après notre arrivée, deux officiers du gouvernement vinrent nous rendre visite, & nous faire des complimens de la part du maywoun ou vice-roi. Le 2 avril, l'officier qui commande après le maywoun, le secrétaire du gouvernement & Baba-schin, nous firent une visite & prirent le thé avec nous. Ils nous dirent que le vice-roi, qui était extrêmement

Chine.

occupé des préparatifs de la fête qu'on allait célébrer , espérait que nous voudrions bien oublier l'étiquette pour quelque temps , & venir le joindre le lendemain matin au grand temple de Selvé-madon , pour être témoin des amusemens de la journée ; j'acceptai volontiers cette invitation , autant par curiosité que par politesse.

Le 3 avril à huit heures du matin , Babaschin & un officier de la maison de maywoun , vinrent nous prendre pour nous conduire au temple ; nous entrâmes dans la nouvelle ville , & après avoir marché plus d'un quart de mille dans la principale rue , nous fûmes arrêtés par un grand concours de peuple , & nous vîmes de chaque côté de la rue , une longue file de soldats qui s'avançait lentement vers le temple ; il y avait cinq à six cents hommes mal vêtus & mal armés ; quelques soldats n'avaient pour tout vêtement qu'une espèce de pagne retrouffé. Les autres portaient des babits ou des vestes de velours , de drap ou de toute autre étoffe , se souciant fort peu que ces vêtemens fussent trop larges ou trop étroits , trop courts ou trop longs. C'était une parure , & la parure quelle quelle soit , plaît beaucoup aux Birmans ; il y en avait qui étaient coiffés avec des chapeaux hollandais , bordés en or , & d'autres ne portaient que des formes de chapeaux

chapeaux sans bords. Les officiers qui, pour la plupart étaient des chrétiens d'origine Portugaise, avaient une mine encore plus grotesque que les soldats.

Chine.

Les premiers personnages d'un rang distingué que nous vîmes passer, étaient trois enfans du vice-roi, que des hommes portaient à califourchon sur leurs épaules; le vice-roi suivait de près ses enfans; il était monté sur le cou d'un superbe éléphant qu'il conduisait lui-même. Son habillement était noble & riche; il avait une robe de velours noir, galonnée en or, & à longues manches, & il était coiffé d'un bonnet de la même étoffe, richement brodé, & dont la pointe était très-élevée: à sa suite marchaient un grand nombre d'éléphans magnifiquement enharnachés. Comme nous n'avions pas encore été présentés au vice-roi, il passa devant nous sans nous saluer; quand il fut arrivé près des marches qui sont à l'entrée du temple, & qu'il voulut mettre pied à terre, son éléphant s'agenouilla. Les éléphans qui le suivaient s'agenouillèrent aussi, & tout le peuple s'affit sur les talons; le vice-roi monta les marches, ôta sa chaussure & fit le tour du temple: il n'avait pas même son parasol, par respect pour la sainteté du lieu.

Après cette cérémonie, il s'avança vers le

Chine.

lieu destiné aux amusemens. C'était un théâtre élevé dans un coin de la place, au milieu de laquelle était le temple. Il formait un carré d'environ cinquante pieds, & des deux côtés opposés il y avait une grande salle ouverte; à l'extrémité d'un des salons il y avait un superbe dais sous lequel il était un siège pour le maywoun & ses enfans, & plus bas on avait mis un banc pour les principaux officiers de la cour du maywoun. Vis-à-vis on voyait les sièges destinés aux Anglais; ils étaient couverts de superbes tapis.

Les amusemens de cette journée consistaient en des combats, à la lutte & aux coups de poing. On avait couvert l'arène d'un sable humide, afin qu'en tombant les combattans ne se fissent point de mal. Les lutteurs déployèrent beaucoup d'adresse; à la fin de chaque combat, les champions s'avançaient jusqu'auprès du siège du maywoun & se prosternaient le front contre terre: en même temps ils recevaient chacun deux pièces de toile de coton qu'un officier leur étendait sur les épaules, & qu'ils emportaient en se traînant sur leurs genoux & sur leurs mains, jusqu'à ce qu'ils se fussent perdus dans la foule.

Avant que nous quittassions nos sièges, le vice-roi nous fit servir du thé & des confitures en

abondance. Nous nous retirâmes sans cérémonie, accablés par la chaleur qui était excessive.

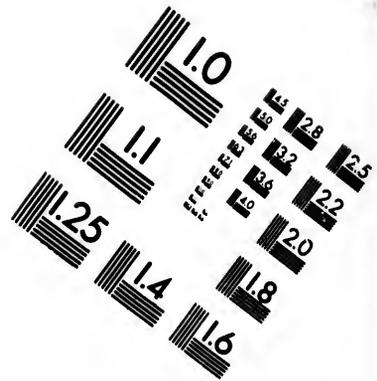
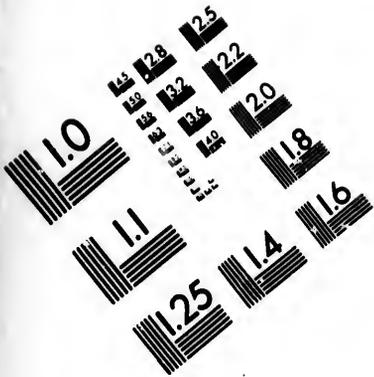
Chine.

Dans la matinée du 4 avril, le vice-roi nous envoya un messager pour nous annoncer qu'il nous donnerait ce jour là audience. Babaschin vint peu de temps après nous offrir de nous servir d'introduit. A l'heure qui nous avait été indiquée nous partâmes à cheval, & nous marchâmes précédés par nos gardes cipayes & par nos domestiques. Six birmanes marchaient aussi devant nous, portant les présens que je devais offrir au vice-roi; nous nous rendîmes au palais à travers une foule immense de spectateurs attirés par la curiosité.

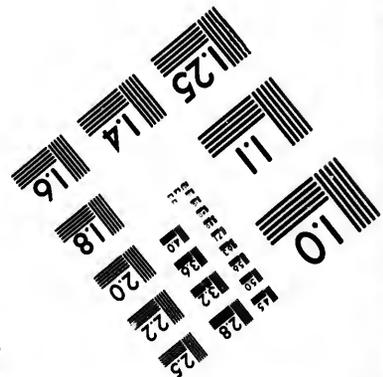
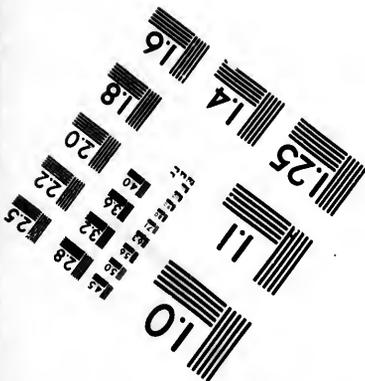
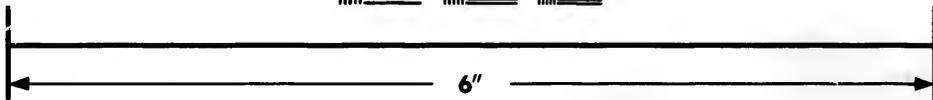
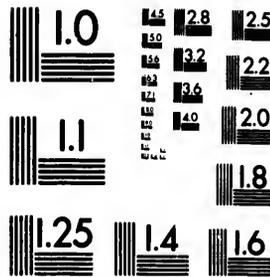
Arrivés à la première porte, nous entrâmes dans une vaste enceinte au milieu de laquelle le palais était bâti; avant de monter les premières marches, on nous fit ôter nos souliers & l'on nous conduisit dans un vestibule où, en tournant à droite, nous entrâmes dans une grande salle; Babaschin nous fit asseoir sur de petits tapis qu'on avait étendus au milieu de la salle; les présens étaient posés devant nous dans des espèces de baquets.

Bientôt le vice-roi entra par une porte pratiquée à l'un des bouts de la galerie; nous ne fîmes aucune salutation parce qu'on ne nous le dit pas; mais tous les birmanes se





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
3.2 2.2
2.0
1.8

10
1.5
1.8

China.

se prosternèrent. Le vice-roi s'assit, après un moment de silence, je lui adressai la parole par l'organe de Baba-schin; je me levai & lui présentai la lettre du gouverneur général du Bengale; il la prit, la posa devant lui & parla de choses indifférentes; il fut extrêmement poli dans ses expressions & dans ses manières. Après une demi-heure de conversation assez vague, il nous invita à voir un grand feu d'artifice qu'on devait tirer le lendemain & il se retira sans cérémonie. Alors on nous servit du thé & des confitures après quoi nous retournâmes à notre logement.

Le lendemain, dès les huit heures du matin, une foule innombrable s'étant rassemblée entre l'enceinte de la nouvelle ville de Pégu & les murailles de l'ancienne, on tira le feu d'artifice; les fusées volantes firent le plus superbe effet; c'était la seule chose qu'il y eût de beau. Les cylindres de ces fusées étaient des tronçons d'arbres creux, plusieurs desquelles avaient sept à huit pieds de long & deux ou trois pieds de circonférence. On les avait fortement liés à de gros bambous qui avaient jusqu'à vingt pieds de long. Ils s'élevaient à une prodigieuse hauteur & en éclatant, ils lancaient des feux très-variés & très-beaux. La clarté du jour nuisait beaucoup à l'ef-

fet de ces feux, mais on avait choisi cette heure par attention pour le peuple; pendant la nuit la chute du bois des grosses fusées aurait pû être très dangereuse. Elle le devint même en plein jour, car un homme fut frappé d'un tronçon d'arbre qui le tua sur la place.

Chine.

C'étoit un spectacle non moins agréable que nouveau pour des Européens, que ce concours de toutes les classes du peuple assemblées pour se livrer à la joie & aux amusemens, sans commettre le moindre acte reprehensible, & sans avoir parmi elles un seul homme qui eut oublié les règles de la tempérance. De quel tumulte, de quelle débauche n'aurait pas été accompagnée une pareille fête dans le voisinage de quelqu'une de nos grandes villes. Cette réflexion, je l'avoue, est humiliante pour un Anglais, quelque fier qu'il soit d'ailleurs du caractère de sa nation.

Pendant quatre jours, nous fûmes exempts d'assister à des spectacles & à des cérémonies publiques; cependant nous reçûmes la visite de toutes les personnes de distinction qui étoient à Pégu. Accoutumés à vivre entre eux avec une grande liberté, les birmans ne se font point scrupule d'aller chez des étrangers sans la moindre cérémonie. Ceux qui venaient chez nous commençaient toujours par s'af-

Chine.

seoir sur la natte qui couvrait le porquet. Ils ne se mêlaient point de ce que nous faisons ; ils ne nous demandaient rien ; dès qu'on leur disait de sortir, ils s'en allaient sans paraître mécontents. Ce qui leur paraissait le plus singulier dans nos usages, c'était notre manière de manger. Le nombre, la variété de nos ustensiles de table, & la façon de nous asseoir, excitaient toujours leur étonnement.

Quoique pour nous conformer aux règles de l'étiquette, nous ne puissions pas avoir beaucoup de rapports directs avec le maywoun, cet officier daignait avoir de grandes attentions pour nous. Il fit choisir dans ses harras deux chevaux, petits, mais très-jolis & pleins de vivacité, & il eut l'honnêteté de nous les envoyer avec deux palfremiers pour en prendre soin. Pendant tout le temps de notre séjour à Pégou, ces chevaux nous fournirent le moyen de prendre un exercice agréable.

L'année solaire des birmans était près de finir. Ce peuple consacre ordinairement les trois derniers jours de l'année à des fêtes & à des réjouissances. Le vice-roi nous invita pour la soirée du 10 avril à assister à la représentation d'une pièce de théâtre. Le théâtre était en plein air, mais parfaitement bien éclairé avec des flambeaux & des lampes ; dès que

nou
surp
dien
mai
blab
nifi
P
pay
ain
gen
rire
birn
une
tout
les
me
Bir
l'ea
les
reil
div
qui
che
les
lan
C
pag
les

nous fûmes assis la pièce commença ; elle surpassait beaucoup les meilleurs drames indiens que j'ai vus. Le dialogue en était vif, mais naturel ; l'action rapide , mais vraisemblable ; le costume des personnages était magnifique & bien assorti aux rôles qu'ils jouaient.

Chino.

Pendant les entr'actes , un bouffon , vêtu en paysan , amusait les spectateurs ; & ses discours , ainsi que ses gestes , ses manières & ses changemens de ton , excitaient de grands éclats de rire. Le 12 avril , dernier jour de l'année des birmans , le vice roi nous invita à aller voir une cérémonie fort gaie qui se pratique dans toute l'étendue de l'empire. Pour laver toutes les souillures de l'année qui finit , & en commencer une nouvelle avec pureté , les femmes Birmanes ont coutume ce jour là de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent & les hommes ont le droit de leur rendre la pareille ; cela occasionne beaucoup de joie & de divertissement , sur-tout parmi les jeunes filles qui , armées de pots & de grandes seringues cherchent à mouiller les gens qui passent dans les rues & rient de bon cœur quand on leur lance quelque potée d'eau.

Cet usage , tout gai qu'il est , n'est jamais accompagné de la moindre indécence , non plus que les autres amusemens des birmans. On ne jette

China.

point de l'eau mal propre. Un homme n'a pas droit de toucher une femme, mais il peut lui jeter de l'eau tant qu'il veut, si elle a commencé par lui en jeter elle-même; lorsqu'une femme avertit qu'elle ne veut pas qu'on lui jette de l'eau, c'est signe qu'elle est enceinte, & on la laisse passer tranquillement.

Environ une heure avant le coucher du soleil, nous nous rendîmes au palais du maywoun. Sa femme avait fait préparer tout ce qu'il fallait pour nous bien arroser. Il y avait dans la salle d'audience trois grands vases de porcelaine, avec des jattes & de grandes cuillères. Quand nous entrâmes, on nous présenta à chacun, une bouteille d'eau rose, dont nous versâmes quelques gouttes dans la main du maywoun, & il les jeta sur sa veste qui était d'une belle mouffeline brodée. Alors la femme du maywoun parut à la porte, & annonça qu'elle ne voulait point jeter de l'eau elle-même: mais sa fille aînée, jolie enfant, portée par une nourrice, tenait une coupe d'or dans laquelle il y avait de l'eau rose & du bois de Sandal. Elle en versa d'abord un peu sur son père, & ensuite sur chacun des Anglais qui étaient présens, c'était un signal pour que l'eau parut de tous côtés. Nous attendant à cette cérémonie, nous ne nous étions vêtus que de vestes de mouffeline. Une vingtaine de

jeu
ino
pou
con
don
d'u
fec
Les
voy
En
bien
pou
che
lon
pal
pas
qu'
leu
Bab
Il r
à é
fav
cha
le v
net
heu
C
du

jeunes femmes qui étaient entrées dans la salle, inondèrent sans pitié quatre hommes qui ne pouvaient avoir que du désavantage dans un combat si inégal. Le vice-roi eut bientôt abandonné le champ de bataille. M. Wood s'empara d'un des grands vases de porcelaine, & avec ce secours nous nous défendîmes assez long-temps. Les assaillantes paraissaient assez contentes en voyant le désordre ou elles nous avaient mis. Enfin, quand tout le monde fut bien fatigué & bien trempé, nous nous retirâmes chez nous pour changer de hardes. Nous trouvâmes en chemin plusieurs jeunes filles qui auraient volontiers agi avec nous comme les femmes du palais; mais voyant que nous ne les provoquions pas, elles n'osèrent nous rien faire, parce qu'elles ne savaient comment nous prendrions leur badinage. Elles s'en dédommagèrent sur Baba-schin qu'elles inondèrent sans cérémonie. Il ne pouvait y avoir aucun risque pour nous à être mouillés. La température était très-favorable au passe-temps. Quand nous eûmes changé de vêtemens, nous retournâmes chez le vice-roi, où nous vîmes un jeu de marionnettes & des danses qui durèrent jusqu'à onze heures du soir.

Quoique depuis midi jusqu'à cinq heures du soir la chaleur soit excessive, les matinées

Chiar.)

Chine.

avaient une fraîcheur agréable & les nuits étaient presque froides. Je profitais ordinairement du matin pour monter à cheval ou me promener à pied une couple d'heures dans la ville ou dans les environs, dans ces promenades je fus frappé des ruines de l'ancienne ville de Pégu. Les restes du fossé & de la muraille qui l'environnaient montrent encore qu'elle était fort étendue. Elle formait un carré de près d'un mille & demi sur chaque face. Je jugeai que le fossé avait eu environ soixante pas de large & dix à douze pieds de profondeur, & je crois que les murailles n'avaient pas moins de trente pieds de haut sur une base de quarante pieds de large. Elles étaient construites avec des briques & de l'argile. L'intérieur des remparts est peut-être ce qui peut donner l'idée la plus frappante des ravages que fait la terrible main de la guerre. Lorsqu'en 1757 Alompra s'empara de la ville, il en fit raser toutes les maisons, dispersa une partie des habitans, & réduisit les autres en captivité, les temples nombreux de cette capitale furent les seuls édifices qu'épargna la rage du vainqueur.

L'empereur actuel des Birmans, Mindeagè-praw, dont le règne a été bien plus tranquille que celui d'aucun de ses prédécesseurs, a voulu de bonne heure accroître la population de ses

états,
ner la
ses suj

Le
propr
que le
& les
dou,
pour
ciens
mesur
en att
les rui

La
la mo
sur le
ainsi e
que j'
un éco
au no
Rango
font l
reur &
font t
nattes
bamb
maiso
dans

états, ainsi que leur étendue, & en perfectionner la civilisation. Il s'est attaché à gouverner ses sujets avec douceur.

Chine.

Le gouvernement birman n'a rien fait de plus propre à contenir les Péguans sous son joug, que le rétablissement de leur ancienne capitale & les embellissemens du temple de Schoé-madou, & depuis cinq ans il a donné des ordres pour rebâir la ville de Pégu, & inviter ses anciens habitans à venir la repeupler. Ces sages mesures ont eu, en partie, le succès qu'on en attendait, une nouvelle ville a été bâtie sur les ruines de l'ancienne.

La nouvelle ville de Pégu occupe environ la moitié de l'espace de l'ancienne & est bâtie sur le même plan, les rues en sont fort larges, ainsi que celles de toutes les villes birmanes que j'ai vues & de chaque côté des rues il y a un écoulement pour les eaux, les habitans sont au nombre de six à sept milles. A Pégu & à Rangoun les seuls édifices bâtis avec des briques sont les maisons qui appartiennent à l'empereur & les temples de Gaudma. Les maisons sont toutes construites avec des planches ou des nattes soutenues par des poteaux de bois ou de bambou. La nature de ces matériaux rend les maisons si combustibles que les habitans vivent dans une crainte continuelle des incendies, &

 Chine.

prennent toutes les précautions possibles pour s'en préserver.

L'édifice qui mérite le plus d'attention, est le superbe temple de Schoé-madou, c'est-à-dire, du dieu d'or. Ce temple est bâti sur une double terrasse; la première a dix pieds d'élévation au-dessus du sol, & la seconde en a vingt au-dessus de la première; je les mesurai, je trouvai la première longue de treize cent quatrevingt-onze pieds sur une de ces faces, & la seconde de six cent quatre-vingt-quatre pieds. On monte sur les terrasses par de grands escaliers de pierre; on voit de chaque côté les demeures des Rhahaans, ou prêtres, élevées de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol.

Le temple de Schoé-madou, est une pyramide construite avec des briques & du mortier, dans laquelle il n'y a ni ouverture, ni aucun autre espèce de vide. Il forme à sa base un octogone &, il s'arrondit en s'élevant. Chaque face de l'octogone a cent soixante-deux pieds de large; mais l'immense diamètre de la pyramide diminue tout-à-coup.

A six pieds de hauteur, il y a un grand avancement, sur lequel sont posés, à une égale distance l'une de l'autre, cinquante-sept colonnes pyramidales de vingt sept pieds de haut & de quarante pieds de circonférence à leur base; au-dessus est un autre avancement qui porte

éga
for
mie
L
de
qui
des
en
cor
en
rou
L
voit
pyr
un a
& de
mad
Il e
la p
due
font
L
cent
ou i
terr
en
aya
mai

également cinquante-trois colonnes de la même forme & de la même grandeur que les premières.

Chine.

L'édifice est couvert de moulures en forme de cercle, & à la corniche, il y a des ornemens qui ressemblent à des fleurs de lys; au-dessus des dernières moulures sont d'autres ornemens en stuc, pareils au feuillage d'un chapiteau corinthien, & le tout est couronné par un *tée* en fer, surmonté d'une aiguille & d'une girouette dorées.

Le *tée*, qui n'est qu'une coupe renversée, se voit sur tous les édifices sacrés qui sont en forme pyramidale. L'inauguration de cet ornement est un acte religieux, solennel & accompagné de fêtes & de réjouissances, Le *tée* du temple de Schoé-madou a cinquante-six pieds de circonférence. Il est supporté par une barre de fer plantée dans la pyramide. Beaucoup de cloches sont suspendues autour du *tée*, & agitées par le vent elles font entendre un tintement continuel.

Le temple de Schoé-madou s'élève de trois cent soixante-un pieds au-dessus de la terrasse ou il est placé; presque au milieu du côté de la terrasse, il y a, sous un dais doré, deux statues en stuc. L'une représente un homme debout, ayant un livre devant lui & une plume à la main. On l'appelle *Thasfami*, c'est à-dire, celui

Chine.

qui écrit les bonnes & les mauvaises œuvres des mortels. L'autre statue représente une femme agenouillée. C'est *Mahafumdera*. Les Birmans croient qu'elle protégera le monde jusqu'à l'époque où le destin a fixé sa destruction, & qu'alors ce sera elle dont la main puissante brisera la terre & replongera l'univers dans le chaos. Tout près du temple il y a trois grosses cloches, fort bien travaillées, & suspendues entre quatre colonnes, mais à peu de hauteur. Plusieurs cornes de daims sont semées tout au tour. Les personnes qu'un zèle religieux attire en ce lieu, prennent une des cornes, & frappent trois fois la cloche & trois fois la terre, de manière que les coups alternent. C'est pour annoncer à *Gaudma* l'approche d'un de ses adorateurs.

On voit sur les deux terrasses plusieurs longs bambous plantés dans la terre, au bout desquels sont des drapeaux blancs & ronds : ces drapeaux appartiennent aux Rhahaans, & désignent la pureté & la sainteté de leurs fonctions. Au-dessus de chaque drapeau est une oie, symbole des nations Birmane & Péguane.

N'ayant pu satisfaire ma curiosité sur l'antiquité du temple de Schoë-madou, j'allai voir le *firedaan*, ou principal Rhahaan de Pégu ; sa demeure était placée au milieu d'un bosquet ombreux de tamarins. Le tout semblait analogue

au grand âge & à la dignité de celui qui y habitait. Les arbres étaient majestueux, une eau pure coulait dans un joli réservoir; un petit jardin produisait des racines & diverses espèces de fruits, & une palissade de bambou défendait cette retraite contre les attaques des animaux sauvages. Quelques jeunes Rhahaans vivaient auprès du vieillard, & s'occupaient avec zèle à pourvoir à ses besoins.

 Chine.

Il était âgé de quatre-vingt-sept ans, & conservait toutes ses facultés intellectuelles. Les Rhahaans vivent de charités, mais ne demandent jamais l'aumône, ni n'acceptent de l'argent; c'est pourquoi j'offris au vénérable pontife une pièce d'étoffe, qu'il reçut en me comblant de bénédictions.

Le grand prêtre me dit qu'on savait, d'après la tradition, que le temple de Schoé-madou, était bâti depuis 2300 ans; & qu'il avait pour fondateurs deux frères qui faisaient le commerce; ces pieux fondateurs commencèrent par élever un temple haut seulement d'une coudée. Sigéami, esprit qui préside à l'ordre des élémens, & lance la foudre & les éclairs, accrut la hauteur du temple de deux coudées, dans l'espace d'une nuit; les marchands l'élevèrent d'une coudée de plus que Sigéami doubla la nuit suivante. Le temple parvint de cette ma-

Guine.

nière à douze coudées de haut : alors les marchands n'y ajoutèrent plus rien ; mais l'édifice fut successivement élevé par divers monarques, dont les noms se sont perdus avec les registres où ils étaient inscrits.

A un mille des murailles de Pégu, est une plaine fort étendue, couverte d'herbe & de broussailles ; mais où il n'y a d'autres arbres que des bosquets sacrés : on y voit un petit nombre de villages, composés de vingt à trente cabanes : quoique les payfans aient du bétail, ils vivent d'une manière misérable, attendu que leur religion leur défend de manger de la viande, & qu'ils n'osent même pas presque boire du lait.

Les bosquets sacrés dont je viens de faire mention, sont l'asile des Rhahaans qui se consacrent à la retraite ; & préfèrent la tranquillité des campagnes, aux embarras & au tumulte des villes ; ils choisissent presque toujours les lieux les plus solitaires, où des arbres ombreux, les protégeant contre les ardeurs du soleil, ils y construisent leurs *kioums* ou demeures, & ils y coulent des jours paisibles.

Tous les *kioums*, soit dans les villes, soit dans les campagnes, servent pour l'éducation de la jeunesse ; on y enseigne à lire ou à écrire, ainsi que les principes de la morale & de la religion. Les villageois y envoient leurs enfans,

fans ,
ont un
ce qu'
sont d
gens d
manqu
articles
tout in
occupa
chêtens
Quar
nes à Pé
qui, d
sein des
nombre
goun. J
& ayant
avril, j
Après
assez ga
de gravi
nous étu
fait, &
Je l'assu
faits à ce
connoiss
mais con
Le cap
Tom

fans , qui y sont élevés gratis. Les Rhahaans ont un jardin clos, attenant à leurs bosquets ; ce qu'on y voit en plus grande quantité , ce sont des patates & des bananes. La charité des gens de la campagne ne laisse pas les Rhahaans manquer de riz, ni du petit nombre d'autres articles qui leur sont nécessaires. Exempts de tout intérêt mondain ; ils ne se livrent point aux occupations ordinaires de la vie ; jamais ils n'achètent , ne vendent , ni ne touchent d'argent.

Ghine.

Quand nous eûmes passé près de trois semaines à Pégu , & vu toutes les choses remarquables qui , dans une ville si nouvellement fortie du sein des ruiues, ne pouvaient être en très-grand nombre, nous songeâmes à retourner à Rangoun. Je fis part de mon intention au vice-roi, & ayant résolu de prendre congé de lui le 25 avril, je me rendis à son palais en cérémonie. Après nous être entretenus une demi-heure assez gaîment, il me demanda avec beaucoup de gravité, si moi & mes compagnons de voyage, nous étions contents de l'accueil qu'il nous avait fait, & de la manière dont il nous avait traités. Je l'assurai que nous étions parfaitement satisfaits à cet égard, je lui témoignai toute ma reconnaissance, & je lui dis que j'oserais désormais compter sur son amitié.

Le capitaine Thomas & le docteur Buchanan,

Chine.

partirent de Pégu le 21 avril ; M. Wood & moi nous nous embarquâmes le 26 , après midi ; le lendemain matin à deux heures , nous abordâmes à Diza , village situé sur la rive orientale de la rivière. Peu après notre arrivée dans ce village , le *miou-gée* ou chef , vint nous rendre visite ; il m'apprit que dans cette saison , presque tous les hommes de Diza & des villages voisins , étaient contraints par le gouvernement , d'aller travailler dans les salines sur le bord de la mer ; & que pendant ce temps-là , les femmes , les enfans & les vieillards , gardaient leurs maisons. Ces corvées durent au moins quatre mois de l'année ; les habitans de ce canton se plaignent beaucoup des dégâts que leur font dans la saison des pluies , les éléphants sauvages. Des troupeaux nombreux de ces énormes animaux , viennent dans les champs de riz & de cannes à sucre , qu'ils ravagent souvent tout entiers ; & alors les malheureux cultivateurs perdent en un seul jour tout l'espoir de l'année.

Combien il est déplorable que le pays dont je viens d'esquisser le tableau , & qui est un des plus beaux & des plus habitables du globe , soit en grande partie désert ; tandis que tant d'hommes sont condamnés à traîner une vie languissante , dans des climats insalubres , ou à arracher , par des efforts continuels , à une

terr

I

fitâ

heu

quâ

loge

étio

occu

ce qu

La

men

faire

coup

dateu

bord

mille

moins

prop

que d

quelq

des ba

de bo

On

menfe

aimen

espèce

nous r

terre avare , d'insuffisans moyens d'existence !

Chine.

Le 28 avril , à la pointe du jour , nous profitâmes du reflux pour partir de Diza ; à dix heures nous arrivâmes à Rangoun , & nous débarquâmes au-dessus de la ville , vis-à-vis de notre logement. Délivrés de la contrainte où nous étions avant d'aller à Pégu , nous pûmes nous occuper à connaître Rangoun , & à visiter tout ce qui méritait d'y être remarqué.

La prospérité du commerce & l'accroissement de population qui en est la suite nécessaire , font que la ville de Rangoun s'étend beaucoup au-delà des limites marquées par son fondateur à Lompra. Elle a un mille de long sur le bord de la rivière , & tout au plus un tiers de mille de large. Ses rues sont étroites , & bien moins belles que celles de Pégu ; mais elles sont propres & bien pavées. Les maisons sont , ainsi que dans les autres villes Birmanes , élevées de quelques pieds au-dessus du sol ; les petites sur des bambous , les grandes sur de grosses pièces de bois.

On voit dans les rues de Rangoun une immense quantité de chiens , car les Birmans les aiment beaucoup. Ces chiens sont d'une petite espèce , mais extrêmement bruyans ; dès que nous mettions les pieds hors de chez nous , les

Chine. habitans en étaient avertis par les aboiement de ces importuns animaux.

Les principaux officiers du gouvernement de Ragnoun me rendirent successivement visite ; mais malgré leur honnêteté , ils montraient toujours dans leurs manières & dans leur langage , la plus grande réserve. Baba-schin était le seul avec qui nous communiquions familièrement.

L'un des étrangers qui vinrent nous voir à Ragnoun , était un missionnaire italien, nommé Vincento San Germano. Il avait été envoyé au Pégu par la congrégation de la propagande , & il y était depuis vingt ans. C'étoit un homme sage & très-intelligent. Il parlait & écrivait la langue birmane avec beaucoup de facilité , & il jouissait d'une grande considération parmi les gens du pays , à cause de la douceur de son caractère & de la pureté de sa vie. Les chrétiens catholiques de Ragnoun sont les descendans des anciens colons portugais. Ils sont nombreux & en général fort pauvres. Mais malgré leur indigence, ils ont bâti une chapelle, ainsi qu'une petite maison pour loger leur curé. Cette maison, située à un mille de la ville , est assez jolie & a un jardin clos. le curé vit du produit de son jardin & des dons volontaires de ses paroissiens. En retour, il apprend à lire & à écrire

aux en
religio
par jo
Ce
rieuses
singulier
trées ,
autres i
connus
Ils font
princip
Balgier
Les
une reli
une lan
mèment
extrême
blir dans
de leur
ni ne s'
race que
paix ave
les arm
gouvern
ment d'
pare du
seule occ
d'élever

aux enfans , les instruit des principes de la religion catholique , & dit la messe deux fois par jour.

Chine.

Ce bon prêtre m'apprit des choses très-curieuses sur le Pégu ; il me parla d'une nation singulière qui , quoique originaire de ces contrées , paraît être d'une race différente des autres indigènes. Les gens de cette nation sont connus sous le nom de *Carainers* , ou *Carianers*. Ils sont répandus dans plusieurs provinces , & principalement dans celles de Dalla & de Basgien.

Les Carainers ont des mœurs fort simples , & une religion analogue à leurs mœurs. Ils parlent une langue différente de celle des Birmans. Ils mènent une vie pastorale & agricole , & ils sont extrêmement laborieux. On ne voit pas s'établir dans leurs villages des gens qui ne sont pas de leur nation , ils n'habitent point les villes , ni ne s'allient avec des personnes d'une autre race que la leur. Faisant profession de vivre en paix avec tout le monde , ils ne prennent jamais les armes , ni ne se mêlent des querelles du gouvernement , ce qui les oblige nécessairement d'être toujours soumis au parti qui s'empare du pouvoir. Leur principale & presque seule occupation , est de travailler à la terre , & d'élever des troupeaux & de la volaille. Ils

Chine.

excellent, sur-tout dans l'art de cultiver les jardins. C'est à eux qu'on doit une grande partie des provisions qui se consomment dans le pays. Depuis quelques années les Birmans étant devenus les grands propriétaires des terres, ont opprimés les Carainers, dont un grand nombre s'est retiré dans les montagnes de l'Arracan.

Les Carainers n'ont point de lois écrites; mais ils se gouvernent d'après les maximes d'une jurisprudence traditionnelle. Ils sont doux, timides, bienfaisans & extrêmement hospitaliers.

Temp
go
ba
ass
Pr
cu

de
A
ce

LE
mille
très-
ving
mad
rich
parf
frap
O
temp
qui
très-

CHAPITRE II.

Temple de Schoé-Dagon. --- Rhahaans de Rangoun. --- Population de cette ville. --- L'ambassade se prépare à partir. --- Magnifique aspect des bords de l'Irraouaddi. --- Arrivée à Prome. --- Différentes villes. --- Mœurs --- Agriculture. --- Idée que les Birmanes ont de l'or. --- Statue gigantesque de Gaudma. --- Temple de Schoé. --- Gouya. --- Ummera-poura. --- Accueil que l'ambassade Anglaise reçoit dans cette capitale.

LE temple de Schoé-Dagon situé à deux milles & demi au nord de Rangoun, est un très-grand édifice, quoique moins haut de vingt-cinq à trente-pieds que le temple de Schoé-madou qu'on voit à Pégu, il étoit bien plus richement orné. Le Tée & la pyramide sont parfaitement bien dorés, & quand le soleil les frappe, ils ont le plus éblouissant éclat.

On a planté sur les bords de la terrasse du temple de Dagon, plusieurs rangées d'arbres qui donnent beaucoup d'ombre. La vue y est très-belle. De là on découvre la rivière de Pégu

Cuius.

& celle de Rangoun, qui arrosent, en serpentant une campagne plane & bien boisée, & l'on voit s'élever au confluent de ces deux rivières, le temple de Sircam, presque aussi magnifique que ceux de Dagon & de Schoémadou.

Le chemin qui conduit de Rangoun au temple est fait avec soin. On a élevé sur les bords un grand nombre de pyramides, dans lesquelles sont pratiquées des niches, pour de petites images de Gaudma. On voit aussi, à peu de distance de la route, divers kioums, toujours placés à l'ombre des bosquets. Les Birmans, ainsi que tous les autres habitans de l'Inde, aiment beaucoup les processions, & il ne se passe guère de semaine sans qu'on voie à Rangoun quelque-une de ces pieuses cérémonies. Tantôt c'est pour brûler avec pompe, les corps des personnes qui, en mourant, lèguent des sommes considérables à ceux qui sont chargés de leur élever un bûcher, tantôt c'est pour accompagner les jeunes gens qui se consacrent au service de Gaudma. Les parens n'épargnent rien pour mettre de la magnificence dans cette dernière cérémonie, qui est toujours accompagnée de grands repas & de présens pour les Rhahaans. Le récipiendaire est ordinairement âgé de huit à douze ans.

Les
des toi
fortes
d'un se
& où l'
avec be
symbol
particu
ser. Le
grand
n'adme
vont pi
découv
de tous
ces prêt

Les F
mes leu
autre fo
ferait p
consacre
l'essenc
alimens
dans la v
pour se
course il
d'autre;
terre. Ils
ne porte

Les kioums ou couvens des Rhahaans ont des toits à plusieurs étages, soutenus par de fortes colonnes, & ils ne sont composés que d'un seul appartement ouvert de tous les côtés, & où l'on voit quelquefois des sculptures faites avec beaucoup de soin, & représentant divers symboles de la divinité. Là, il n'y a aucun lieu particulier, ni pour s'occuper, ni pour s'amuser. Les Birmans veulent que tout se fasse au grand jour. Leur religion ni leur politique n'admettent point de secrets. Les Rhahaans vont pieds nus, ils ont la tête rasée & toujours découverte. Voués au célibat, ils s'abstiennent de tous les plaisirs sensuels & il est fort rare que ces prêtres violent cet engagement.

Les Rhahaans ne préparent jamais eux-mêmes leur manger, ni ne s'occupent d'aucune autre fonction sociale. Ils croiraient que ce serait perdre une partie de leur temps, qu'ils consacrent tout entier à la contemplation de l'essence divine. Ils reçoivent du public des alimens tout apprêtés. Dès le matin, ils entrent dans la ville afin de recueillir ce qu'il leur faut pour se nourrir dans la journée. Pendant cette course ils ne regardent jamais ni d'un côté ni d'autre; mais ils tiennent leurs yeux fixés sur la terre. Ils ne s'arrêtent point pour demander, ni ne portent leurs regards sur ceux qui leur font

Chine.

l'aumone , & qui paraissent toujours bien plus empressés à leur donner, qu'ils ne le sont eux mêmes pour recevoir.

Je connaissais la grande vénération qu'on avait pour le Siredaou , ou chef des Rhahaans de Rangoun. Un soir que je faisais ma promenade accoutumée , je le rencontrai comme il revenait du temple; il n'avait rien sur lui qui le distinguât du commun des Rhahaans; il portait comme eux une robe jaune & il marchait les pieds nus. Mais son âge & la profonde méditation dans laquelle il paraissait plongé , me firent demander qui il était. Sur la réponse qu'on me fit , je le joignis & marchai à côté de lui , car il ne se serait pas sûrement arrêté , ni n'aurait changé de route , quand c'eût été l'empereur qui eût voulu lui parler.

Le pontife conversa volontiers avec moi, sans toutefois cesser un seul instant de regarder la terre. C'était un homme d'une taille assez médiocre; quoiqu'agé de soixante-quinze ans , il marchait d'un pas assez ferme, mais quand il monta les degrés de son kioum, il fallut qu'on le soutint. En approchant de son bosquet , le grand prêtre m'offrit obligeamment d'entrer dans le kioum & de me reposer , je le suivis, nous nous assîmes sur des nattes étendues au milieu d'une vaste salle dont le comble était très-

élevé
accou
tain
pon
lui.
peu
Auss
pou
avo
L
elle
trou
La
où se
lang
dans
Moy
les
mél
com
T
non
tion
gran
ente
du n
priè
gaie

élevé. Plusieurs jeunes Rhahaans, qui avoient accompagné le pontife, se rangèrent à une certaine distance. J'avoue que ses discours ne répondirent pas à l'idée que je m'étais formé de lui. Il décéla dans la conversation un orgueil peu digne de sa vielleffe & de son ministère. Aussi m'empressai-je de le quitter, conservant pour lui bien moins de respect que je n'en avois avant de l'avoir vu.

Chine.

La population de Rangoun est considérable, elle s'élève à trente mille hommes. Là on trouve des gens de tout pays & de toute couleur. La bourse, si on peut donner ce nom au lieu où se rassemblent les marchands, offre un mélange de figures tel qu'on n'en trouve guère dans les plus grandes villes. Les Malabares, les Mogols, les Persans, les Parfis, les Arméniens, les Portugais, les Français, les Anglais s'y mêlent & s'y livrent à différentes branches du commerce.

Tous les membres d'une société si variée, non seulement vivent tranquilles sous la protection du gouvernement, mais jouissent de la plus grande tolérance en matière de religion. On entend à la fois dans la même rue la voix lente du musséim, appellant les pieux Islamites aux prières du matin, & la cloche de l'église portugaise qui avertit les catholiques de se rendre à

Chine.

la messe; des processions de deux sectes différentes se rencontrent, sans que l'une ni l'autre en soient scandalisées. Les Birmans ne cherchent point à connaître les principes d'une religion étrangère, ni n'en proscrivent les cérémonies, pourvu que ceux qui la professent ne troublent pas l'ordre public, ni ne se mêlent pas du culte de *Gaudma*.

Le mois de mai était presque écoulé, nous vivions dans l'incertitude sur la manière dont nous serions reçus à la cour. Heureusement que nous fûmes tout à coup tirés de cet état d'anxiété par une lettre du maywoun du Pégu. Cette lettre annonçait au conseil de Rangoun, que le maywoun venait de recevoir un ordre de l'empereur qui lui enjoignait de s'occuper sur le champ de tous les préparatifs nécessaires pour nous faire conduire dans la capitale, & que de plus l'intention du monarque était que le maywoun nous y accompagnât lui-même.

Baba-schin ne perdit pas de temps pour me faire part de cette nouvelle. Bientôt après le maywoun du Pégu arriva à Rangoun. Sa suite était très-nombreuse; & comme un officier, quelque soit son rang, alors qu'il lui en étoit enjoint de se rendre *aux pieds dorés*, n'est plus sûr de retourner à son poste, il s'était préparé à tous les événemens & il emmenait avec lui sa femme

& ses enfans. Le lendemain de son arrivée, je lui rendis visite; il me reçut de la manière la plus polie, & m'assura que je pouvais compter sur lui dans toutes les occasions.

Chine.

Le maywoun du Pégu, dont le gouvernement n'est pas le plus étendu de l'empire, mais bien le plus lucratif, entretient un très-grand nombre de Brhames, pour lesquels les Birmans ont une grande vénération & dont ils regardent la science comme bien supérieure à celle des Rhahaans. Lorsqu'il fut arrivé à Rangoun, il ne voulut pas se mettre en route, sans savoir de ses Brhames quels étaient le jour & l'heure qu'il devait choisir pour son départ. Ils tinrent conseil entr'eux, & après une longue délibération, ils lui dirent que le moment le plus propice était celui où huit heures sonneraient dans la matinée du 28 mai. En conséquence, le départ fut fixé à cette époque.

Par malheur nos chaloupes ne pouvaient pas être prêtes pour ce jour-là; mais il n'y avait pas moyen de résister aux astres. Le maywoun déclara donc qu'il était bien fâché qu'une volonté surnaturelle le forçât de partir avant nous: je convins avec lui qu'il était bien juste de se conformer aux ordres du destin. Le 28, à sept heures du matin, il passa avec un nombreux cortège devant notre maison pour se

Chine.

rendre au quai. Il s'arrêta quelque temps dans la maison qui sert de bourse ; & dès que le grand tambour qui sert de cloche retentit du premier coup de huit heures , il s'embarqua avec sa famille : les matelots poussèrent un grand cri , signal du départ.

Les six chaloupes qu'on arrangeait pour nous ne tardèrent pas à être prêtes : la mienne avait soixante pieds de long & tout au plus douze de large , & nous nous embarquâmes le soir du 29 mai. Nos matelots ramèrent sans interruption jusqu'à trois heures après-midi. Dès l'instant que nous fûmes à bord , nous éprouvâmes un changement de température qui nous fut extrêmement agréable. Le lendemain matin nous jetâmes l'ancre près de la ville de Panlang. Elle avait été jadis très-grande & très-riche ; le nombre de chaloupes & de bateaux qui y étaient mouillés , montrait qu'elle faisait encore un assez grand commerce.

A deux heures après midi nous continuâmes notre voyage. Cette partie de la rivière est connue par l'immense quantité de maringouins qui l'infestent : ils sont d'une grosseur extraordinaire. Deux paires de bas très-épais ne suffisaient pas pour garantir mes jambes des piqûres.

A une heure après midi du premier juin ,

nou
nou
nou
frui
I
la f
pass
par
Seg
l'ou
ven
opp
mill
de p
tait
quan
faifa
L
sabl
Tai
den
dem
zeik
tem
du h
très-
les
attir

nous rejoignîmes le maywoun du Pégu, qui nous attendait avec sa nombreuse flotte. Il nous envoya aussitôt un présent de lait, de fruits & d'excellent riz.

Chine.

Le 3 juin, à huit heures du matin, toute la flotte leva l'ancre. A neuf heures nous dépassâmes *Denoubieu*. La campagne voisine nous parut bien cultivée. Nous laissâmes la ville de *Segahghé* à l'est & celle de *Summeingroh* à l'ouest. Nous eûmes un très-beau temps & un vent si favorable, que, quoique la rivière nous opposât un courant rapide, nous faisons trois milles par heure. Notre flotte était composée de plus de cent chaloupes & bateaux, & c'était un spectacle vraiment unique que cette quantité de bâtimens, si variés dans leur forme, faisant tous voile du même côté.

Le 4, nous rencontrâmes plusieurs îles de sables. Dans la matinée nous passâmes devant *Tai-kiat*, longue ville située sur la rive occidentale de l'*Irraouaddi*. A quatre heures & demie nous nous arrêtâmes vis-à-vis de *Rioumzeik* pour y passer la nuit. Nous vîmes là deux temples de médiocre grandeur, mais qui dorés du haut jusqu'en bas, offraient un coup-d'œil très-brillant. Il y avait aussi plusieurs *kioums*: les *Rhahaans* se promenaient sur le rivage, attirés sans doute par la curiosité.

Chino.

Le 5 juin nous remîmes à la voile de très-grand matin. Plusieurs villages devant lesquels nous passâmes ne m'offrirent rien de remarquable. Le 6 juin nous partîmes à l'heure accoutumée. A deux heures après midi le temps s'obscurcit, & d'épais nuages couvrant l'horizon au nord-ouest, nous annoncèrent un de ces violens orages qui sont fréquens dans cette saison. Le patron qui conduisait ma chaloupe jugea convenable de jeter l'ancre sur la rive occidentale.

A peine avions-nous mouillé, que le docteur Buchanan & moi nous allâmes à terre. Tous les environs étaient couverts de roseaux de la hauteur d'un homme. Il y avait plusieurs sentiers; mais les Birmans nous détournèrent d'y entrer, en nous assurant que les tigres étaient très-communs dans ce canton, & qu'ils aimaient sur-tout à se tenir dans les roseaux.

L'orage éclata sans arriver jusqu'à nous. Au bout de deux heures nous nous remîmes en route : à huit heures du soir nous nous arrêtâmes près de la ville de *Gnapizuck*. En partant de là le 7, nous ne tardâmes pas à découvrir *Kanoung-ghé*, ville fort longue, où l'on voit un quai très-bien construit, avec un parapet où l'on monte par un escalier en bois qui a cent

cent
paraît
Le
avec
la vue
ciens
sur le
par le
vastes
espèce
bre se
Bientô
occide
nous c
gnes o
de cel
Peing-
rivière
ou tro
desqu
dont la
encore
Not
dant la
trouva
Sahlah
arrêté
étaient

cent marches. La population de cette ville paraît très-considérable. Chino.

Le lendemain, 8 juin, nous naviguâmes avec plus de rapidité. Nous fûmes bientôt à la vue de *Magahoun*. C'est une ville très-ancienne, & qui occupe un espace de deux milles sur le bord de la rivière. Elle est remarquable par le nombre de ses temples dorés & par ses vastes kioums; de grands arbres de différentes espèces entourent ces retraites, & à leur ombre sont assis des multitudes de Rhahaans. Bientôt après nous découvriâmes sur la rive occidentale *Tirroup-miou*. Pendant tout le temps nous distinguâmes la grande chaîne de montagnes occidentales qui sépare le territoire d'Ava de celui d'Arracan. Un peu avant d'arriver à *Peing-ghé*, nous trouvâmes tout-à-coup la rivière hérivée de rochers qui avaient deux ou trois cents pieds de haut, & sur les flancs desquels étaient comme suspendus des arbres dont la variété du feuillage rendait ce spectacle encore plus pittoresque.

Notre navigation avait été si difficile pendant la journée du 9 juin, que la flotte se trouva séparée. A un demi-mille au-dessus de *Sahlahdan*, je joignis le maywoun qui s'était arrêté pour m'attendre. Comme les matelots étaient excessivement fatigués, il me conseilla

Chéto. de passer la nuit en cet endroit. L'après-dîner nous allâmes nous promener dans la campagne. Le maywoun était accompagné par huit ou dix sergens armés de lances & de mousquets. Nous tirâmes lui & moi quelques coups de fusil sur du gibier que nous n'atteignîmes pas.

Le pays que nous traversâmes le 10 juin était entremêlé de collines & de vallées. Nous vîmes *Podang-mieu*, située sur la rive occidentale de l'Irrouaddi, & *Schouayé-do-mieu* sur la rive opposée. Le soir je gagnai *Piagé-mieu* sur la rive orientale.

Impatient de voir une ville dont il est si souvent parlé dans l'histoire birmane, & qui a été le théâtre de tant de sièges & de sanglantes batailles, je me hâtai de faire amarrer ma chaloupe & de descendre à terre. A quelques pas du rivage j'entrai dans une rue fort longue & fort étroite, où je marchai l'espace d'un mille. Je n'y trouvai rien de bien remarquable; je m'aperçus en revanche que j'étais moi-même l'objet de l'étonnement universel. Les chiens qui infestaient les rues aboyaient d'une manière épouvantable; les hommes me contemplaient d'un air effaré, les enfans me suivaient, & les femmes riaient aux éclats & frappaient des mains. Cependant on ne voyait dans la multitude ni aucun indice de mépris,

ni la
tout o
respe
les plu
tres.
petite
rurent
& la m
de mo
quelq
y avai
veillan
ment c
On
Piagé-
Elle fo
était b
entour
terre e
manèg
On m
Rango
Le
passâ
village
de côn
laquell
puisqu

ni la moindre intention de m'offenser. Partout où je portais mes pas, la foule s'ouvrait respectueusement devant moi, & les personnes les plus avancées étaient retenues par les autres. Les soins que je pris pour rassurer une petite fille que mon aspect avait effrayée, parurent faire beaucoup de plaisir à ses parens, & la mère, en la careffant, la porta tout près de moi. Je suis certain que si j'étais entré dans quelque maison, on m'y aurait offert ce qu'il y avait de meilleur. L'hospitalité & la bienveillance envers les étrangers sont religieusement observés par les Birmans.

On trouve, au bout de la nouvelle ville de Piagé-mien ou Prome, les ruines de l'ancien. Elle formait un petit pentagone dont l'enceinte était bâtie en briques. La nouvelle ville n'est entourée que de palissades qu'on a garnies de terre en-dedans. Tout près de la ville est un manège impérial où l'on dresse des éléphans. On m'assura qu'elle était plus peuplée que Rangoun.

Le 11 juin nous partîmes de Prome, nous passâmes devant *Ponpudang*; derrière ce petit village, s'élève presque à pic, & en forme de cône, une montagne, sur le sommet de laquelle est un temple d'une sainteté renommée puisqu'on prétend qu'il a été la demeure de

Chine.

Gaudma. On y voit une table de marbre qui porte l'empreinte du pied de ce Dieu. Le 12 nous eûmes une navigation désagréable; nous vîmes à notre gauche un petit village, d'où l'on peut, me dit-on, aller directement à Arracan par un chemin qui traverse les montagnes.

Dans la matinée du 12 le vent du sud continua de souffler avec force. A midi nous arrivâmes à *Miaiday*, ville appartenant au maywoun de Pégu; nous nous préparâmes à y passer quelques jours.

Lorsque les grands de l'empire Birman voyagent par eau, on leur construit des maisons sur le rivage dans les endroits où ils ont envie de s'arrêter. Cet usage s'observe encore plus exactement pour l'empereur, soit qu'il voyage par terre, soit qu'il s'embarque: partout où il fait halte, on élève aussitôt un édifice d'un ordre d'architecture qui lui est spécialement réservé. Toutes les maisons qu'on bâtit chez les Birmans, sont d'une forme analogue au rang de celui qui l'occupe; c'est une règle dont il n'est pas permis de s'écarter. Un sujet, quel qu'il soit n'ose jamais donner à sa maison une structure à laquelle il n'a pas droit. La distinction dans les maisons consiste

princ.
le toi
Le
distinc
conce
les m
boîtes
pour
de ch
leur f
rang c
peut e
tre, sa
pour l
Con
citer,
des or
maison
d'un o
noblesse
matéria
La stru
spacieu
peut é
tant en
verte c
achevé
ne faut

principalement dans le nombre d'étages dont le toit est composé.

Chine.

Les Birmans sont religieux observateurs des distinctions du rang, non-seulement en ce qui concerne l'extérieur des maisons, mais pour les meubles & les ustenciles, tels que les boîtes où ils mettent les feuilles de bétel, & pour les caraffes, les gobelets, les harnois de chevaux. Toutes ces choses indiquent par leur forme & par leur richesse, quel est le rang de celui qui s'en sert. Nul Birman ne peut en cela empiéter sur les droits d'un autre, sans s'exposer à une punition très-sévère, pour laquelle il n'y a jamais de grâce.

Conformément à l'usage que je viens de citer, le maywoun avait eu soin de donner des ordres pour qu'on nous construisit une maison sur le bord de la rivière; elle était d'un ordre d'architecture qui appartient à la noblesse. Ces édifices sont construits avec des matériaux qu'on se procure toujours aisément. La structure en est si simple, qu'une maison spacieuse, très-commode & assortie au climat, peut être bâtie dans un jour; la nôtre consistant en trois petites chambres & une salle ouverte du côté du nord, fut commencée & achevée dans l'espace de quatre heures; il ne faut pour ces édifices que des bambous,

Chine.

des ratans & des joncs ; il n'y entre pas un clou. Ces maisons ont un avantage, si la tempête les renverse, ceux qui les habitent ne courent pas risque d'avoir la tête fendue ou quelque membre fracassé. La chute d'un pareil édifice ne pourrait pas écraser le plus petit épagneul.

Quand nous fûmes établis à terre, nous sortîmes pour jeter un coup d'œil dans la ville & la campagne voisine. Miaiday n'est pas une ville considérable ; mais elle est très-jolie & très-propre ; il y deux rues principales. Nous remarquâmes, hors de la ville, plusieurs temples & couvens placés dans des bosquets de la plus grande beauté. Le maywoun avait une maison de plaisance ce côté là ; le 14 juin, il m'envoya dès le matin un message, pour m'inviter, ainsi que mes compagnons de voyage, à y aller l'après-dinée ; me trouvant indisposé, je ne pus y aller & je lui fis faire des excuses. Le docteur Buchanan se chargea de me représenter. Nous demeurâmes à Miaiday jusqu'au 22 juin ; pendant mon séjour je fis de petites excursions dans différentes parties du pays. La campagne m'offrit peu de variété ; elle était belle, mais seulement à demi-cultivée. Je fus traité par-tout avec beaucoup d'égards ; la nouvelle de notre arrivée nous avait précédé & excitait une

grande
mien d
étrange

Non
tous les
plusieu
pour s
person
voyaie
ter che
en se co
les fem
que les
m'appa
n'entra
manque

Le 2
mens n
Le 23 à
notre r
qui par
teur Bu
blait pl
effet trè
& nous
du deda
plusieur
& de d

grande curiosité; chacun voulait voir le *domin des colars*; c'est-à-dire, le général des étrangers, car c'est le titre qu'ils me donnaient. Chine.

Non - seulement nous reçûmes la visite de tous les principaux habitans, mais la noblesse de plusieurs villages, vint de trente milles à la ronde pour satisfaire la curiosité; quand quelques personnes désiraient de me voir, elles m'envoyaient demander la permission de se présenter chez moi, & si je l'accordais; elles entraient en se courbant, & s'affeyaient sur leurs talons; les femmes n'exigeaient pas plus de cérémonie que les hommes. Tous ceux qui entraient, m'apportaient des présens; jamais personne n'entraît les mains vides, car on aurait cru me manquer de respect.

Le 22 juin au matin nous fîmes les arrangemens nécessaires pour continuer notre voyage. Le 23 à sept heures du matin nous continuâmes notre route & nous atteignîmes une grande île qui partage la rivière en deux; j'allai avec le docteur Buchanan, voir un kioum qui me semblaît plus remarquable que les autres. Il était en effet très-bien bâti; nous montâmes les marches & nous entrâmes sans cérémonie. La propreté du dedans répondait parfaitement à l'extérieur; plusieurs statues de Gaudma, richement dorées & de différente grandeur, étaient rangées sur

Chine.

un banc pour recevoir les hommages des adorateurs de cette divinité. C'était le huitième jour de la lune, qui est le dimanche des Birmans. Beaucoup de devots se promenaient en attendant l'heure de la prière.

Le fils du maywoun était indisposé depuis quelque temps & sa maladie devint très-dangereuse. Le père, alarmé de l'état de cet enfant, m'envoya Baba-schin pour me prévenir qu'il désirait de s'arrêter jusqu'à ce que son fils se trouvât mieux. Je n'eus garde de m'opposer à un vœu si naturel. Le maywoun fit partir une chaloupe de guerre pour aller à *Ummera-poura* chercher des remèdes & un médecin célèbre. En attendant, tous les médecins du pays au nombre de vingt, s'assemblèrent pour faire une consultation sur l'état de l'enfant malade, & lui donner leurs soins.

Nous restâmes à *Loung-ghé* jusqu'au 2 juillet, jour où le fils du maywoun fut déclaré hors de danger. Tandis que son état était incertain, j'envoyai chaque matin mon interprète Indou s'informer de sa santé. Le maywoun fut très-sensible à cette attention; l'Indou obtint l'honneur d'être introduit dans la chambre du malade où il fut témoin des tendres marques d'affection que cet enfant recevait de ses parens. Le père & la mère à genoux à côté

de s
un f
toire
On
dans
& on
déco
faire
guér
quer
emp
leur
R
déci
Loui
lorsq
site d
avait
au d
avec
tait
chal
La r
exci
déra
que
qui
d'un

de son lit le servaient eux-mêmes sans le quitter un seul instant ; il avait une fièvre inflammatoire qu'on traita d'une manière fort simple. On lui fit prendre beaucoup d'eau chaude, dans laquelle on avait fait infuser du serpolet, & on lui donna de temps en temps, quelques décoctions d'autres plantes. On laissa la nature faire le reste, & on eut raison, car le malade guérit. Cependant on ne manqua pas d'invoquer le secours des remèdes surnaturels : on employa des fortilèges, des amulettes, & on leur attribua un grand succès.

Chine.

Rien ne s'opposant plus à notre départ, on décida que le premier juillet nous quitterions Loung-ghé ; nous étions dans cette attente, lorsque le 29 juin nous fûmes surpris par la visite du schambouder de Rangoun. L'empereur avait fait donner ordre à ce Portugais de venir au devant de l'ambassade anglaise, & il vint avec toute la pompe que son rang lui permettait d'étaler. Plusieurs pavillons flottaient sur sa chaloupe, & ses rameurs étaient en uniforme. La mine de ce portugais était plus faite pour exciter le rire que pour inspirer de la considération. Il portait une longue & vieille tunique de velours, garnie d'une dentelle d'or qui avait perdu tout son éclat, & il était coiffé d'un très-grand chapeau rond, bordé en or.

Chino.

Il parlait imparfaitement la langue de l'Indostan ; cependant il se faisait comprendre. Après un salut assez gauche , moitié à la birmanne , moitié à l'euro péenne , il me dit qu'il avait été expédié par le *lotou* , ou conseil d'état , afin de m'annoncer que l'empereur avait donné ordre que trois officiers d'un rang distingué se rendissent à *Pagahm-miou* , ville situé à sept journées au dessous d'Ummera-poura pour y attendre l'ambassade & l'accompagner dans la capitale.

Le Schaudouer nous quitta le 1^{er}. juillet , & le lendemain à sept heures du matin , nous nous embarquâmes. La partie de l'Irraouaddi , que nous remontâmes ce jour-là , était bordée des deux côtés de villes & de villages ; dans tous les endroits où la rivière n'était pas retrécie par des îles , nous jugeâmes qu'elle avait deux milles de large. Nous dépassâmes le village de *Schoélirona* , qui doit son nom à ce qu'il est habité par des matelots qui sont au service de l'empereur. Les canots , ainsi que tout ce qui appartient à ce monarque , ont toujours l'épithète de *schoé* , c'est - à - dire , doré ou d'or. On ne fait même mention de sa personne qu'en y joignant le nom de ce précieux métal. Quand un Birman raconte que l'empereur a été informé de quelque chose , il dit : cela est parvenu aux oreilles d'or ,

celui
admis
servait
parfur

Che
cellene
ment
Ils s'e
les fem
ce mêt
est cer
excessi
dieux

Le
mes à
ble par
flotte
chands
vière ;
plies d
de foie
les pro
lement

Le
nous v
& à l'e
de fuc
temple

celui qui a eu audience de ce prince, a été admis aux pieds d'or. Un noble Birman m'observait un jour que l'essence de rose avait un parfum agréable au nez d'or.

Chine.

Chez les Birmans l'or est le symbole de l'excellence; mais quoi qu'ils estiment singulièrement l'or, ils n'en font jamais de la monnoie. Ils s'en servent pour faire des ornemens pour les femmes; mais la plus grande quantité de ce métal s'emploie à dorer les temples; & il est certain qu'à cet égard, la prodigalité est excessive. Les Birmans consacrent l'or à leurs dieux & attribuent ses qualités à leur roi.

Le 5 à 6 heures du soir, nous nous arrêtâmes à *Sillah-niou*, ville grande & remarquable par ses manufactures de soieries. A peine la flotte était-elle à l'ancre, que les petits marchands vinrent en foule sur le bord de la rivière; ils portaient des boîtes vernissées, remplies de soieries & d'autres étoffes mélangées de soie & de coton; chaque pièce d'étoffe a les proportions nécessaires pour servir d'habillement à un Birman.

Le 6 juillet, nous fîmes peu de chemin; nous voyions à l'ouest les montagnes d'Arracan, & à l'est le mont Pompa, qui s'élève en pain de sucre. Quelques villages & beaucoup de temples ornaient les bords de la rivière; quoi-

Chine.

que dans ce canton & dans celui que nous vîmes le jour suivant, les terrains qui bordaient la rivière fussent, en grande partie stériles; nous observâmes qu'à mesure que nous avançons dans le nord, la population augmentait. Chaque coline, chaque éminence était couronnée d'un temple. Celui de *Logah-nundah* est remarquable par sa grandeur; c'est une masse énorme de maçonnerie sans élégance, la base en est peinte de différentes couleurs & la coupole superbement dorée.

Quand nous eûmes dépassé le temple de *Logah nundah*, nous approchâmes de la cité de *Pagahm*, jadis si magnifique. Nous abordâmes à *Néoundah* le 9 juillet au matin. Les trois officiers envoyés par l'empereur attendaient mon arrivée; l'après midi je quittai ma chaloupe, & me rendis dans la maison qu'on m'avait préparée; j'y fus reçu par les officiers Birmans avec de grandes marques de respect. Le principal des officiers qui composait la députation, était un conseiller d'État du second rang. Les plus grandes formalités furent observées dans notre entrevue; quand nous nous fûmes entretenus quelques instans, on fit entrer une troupe de musiciens & de baladins. Nous fûmes presque assourdis par le bruit des tambours, des guitares indiennes, des harpes

birma
L'u
ment
de to
chem
talent
tout
Birma
assis,
l'air l
d'une
Les
du fo
ficiens
les ob
visite
nous s
remer
J'en
poser
ruines
j'allai
je l'av
d'édifi
d'une
vu dan
mince
s'éleva

birmanes , & des criardes & dures clarinettes.

Chine.

L'une des danseuses surpassait singulièrement les compagnes par la justesse & la grâce de tous ses mouvemens ; elle était belle , richement vêtue , & imitait avec beaucoup de talent les danses des différens pays. Cependant tout cela semblait n'avoir aucun prix sur les Birmans d'un certain âge. Ils étaient gravement assis , mâchant leur betel en regardant , de l'air le plus froid , les attitudes voluptueuses d'une fille charmante.

Les amusemens durèrent jusqu'à neuf heures du soir ; je fis distribuer de l'argent aux musiciens & aux baladins. Le lendemain matin les officiers birmans me firent une seconde visite de cérémonie ; vers onze heures nous nous séparâmes & il fut arrêté que nous nous remettrions en route le lendemain.

J'employai tout le temps dont je pus disposer dans le reste de la journée , à visiter les ruines de la ville de *Pagahm* ; l'après-midi , j'allai me promener du côté du sud ; je fus , je l'avoue très-étonné du nombre immense d'édifices religieux que je trouvai. Ils étaient d'une structure différente de ceux que j'avais vu dans les provinces maritimes. Au lieu d'une mince aiguille , placée sur une vaste base , & s'élevant à une très-grande hauteur ; les tem-

Chine.

plus de pagahm conservent le même diamètre jusqu'au près de leur sommet, se terminent tout à coup en pointe, ce qui fait qu'ils ont très-peu d'élégance.

Le 11 juillet, à neuf heures du matin, je m'embarquai dans le yacht impérial, avec les cérémonies d'usage. L'officier principal & Babaschin m'accompagnèrent au-delà de *Neoundah*. Le rivage oriental de l'Irraouaddi est absolument à pic, & a quatre-vingt ou cent pieds d'élévation. On voit dans les flancs du rocher & à peu près à mi-hauteur, des ouvertures ressemblant à d'étroites allées, qui, me dit-on, conduisent dans des cavernes anciennement habitées par des hermites. Les Birmans ne s'infligent pas eux-mêmes des châtimens révoltans comme les saquirs indous; mais ils croient qu'il est méritoire de mortifier sa chair par une abstinence volontaire & par l'abnégation de soi-même. La vie solitaire a, dans la plupart des pays, été regardée, à diverses époques, comme digne d'éloge. Pendant le regne des superstitions monacales, elle était très-commune dans presque toute l'Europe.

Le jour de notre départ de Pagahm, nous fîmes peu de chemin. Le 12 juillet nous continuâmes notre navigation, tantôt avec rapidité, tantôt très-lentement, suivant que nous étions

plus
des
était
avan
raiffa
fession
d'eau
plus
ce qu
appor
dre d
trois
avec
riz po
la ma
disette
nourri
J'ol
pes de
l'emp
les tra
leurs
mie de
fier &
fon, &
ou fils
rachés
qui ne

plus ou moins favorisés par le vent. Les grandes sinuosités de la rivière faisaient qu'il nous était souvent contraire; à mesure que nous avançons vers le nord, la population nous paraissait plus considérable & l'agriculture perfectionnée; mais par-tout la terre manquait d'eau. Les habitans attendaient la pluie avec la plus grande impatience. Ils se plaignaient de ce que la moisson ne leur en avait pas encore apporté une seule goutte, quoique suivant l'ordre des saisons, il en eut dû tomber depuis trois semaines. Ces pauvres gens ménageaient avec grand soin ce qui leur restait de paille de riz pour nourrir leur bétail qui était nombreux; la maigreur de ce bétail, annonçait, sinon une disette absolue, au moins un grand défaut de nourriture.

J'observai parmi les équipages des chaloupes de guerre qui remorquaient le yacht que l'empereur m'avait envoyé, des rameurs dont les traits différaient singulièrement de ceux de leurs compagnons. Ils avaient cette physionomie douce qui caractérise les bengalis, non l'air fier & mâle des Birmans. J'en demandai la raison, & l'on me répondit qu'ils étaient Cassayers, ou fils de Cassayers que les Birmans avaient arrachés de leurs pays. Les conquérans orientaux qui ne veulent pas conserver les contrées qu'ils

 Chine.

China.

envahissent , ont ordinairement la politique de traîner les habitans captifs à leur suite , surtout les enfans qu'ils établissent dans leurs états. Ils augmentent leur force en augmentant le nombre de leurs sujets.

Tel a été de temps immémorial, l'usage des habitans de l'Asie. Les dernières guerres d'Hayder-ali-khan , ont dépeuplé le Carnate. Des enfans peuvent être transplantés sans danger ; ils s'accoutument à tous les pays ; mais il n'en est pas de même quand on est parvenu à un âge mûr. Les plus doux traitemens n'habituent pas l'homme à vivre forcément dans un pays étranger ; le souvenir des lieux où il a passé les premières années de sa vie , & les douces impressions qu'il a reçues dans son enfance & dans sa première jeunesse , le suivent par-tout & ne peuvent cesser de lui être chers.

Les temples & les villages que nous vîmes le 15 juillet étaient si nombreux , qu'il eût été fatigant de les compter. Le village de *Sandah* , ainsi que le district qui l'environne , ne sont habités que par les hommes qui soignent les éléphans des écuries impériales. Le monarque birman est seul propriétaire de tous les éléphans qui sont dans ses états : le privilège de monter un de ces animaux ou de le garder chez soi , est un honneur qu'il n'accorde qu'aux per-

sonnes

sonnes
posséd
exclusi
élépha
un obj

Plus
les villa
côtés
tard de
qui, co
de l'em
de bon
les rest
partie,
haut :
les mai
en batt
pour le
d'Umm
ronces
tie du s
puissant
ples sur
main fa
principa
Il est im
pante d
celle qu
To

sonnes de la première distinction. Ce prince possède, dit-on, six mille éléphants. Le droit exclusif de l'empereur, & l'usage limité des éléphants, empêche que ces animaux ne soient un objet de commerce.

Chine.

Plus nous approchions de la capitale, plus les villes & les villages se multipliaient des deux côtés de la rivière. Nous nous arrêtâmes fort tard devant le quai de l'ancienne ville d'Ava, qui, comme on sait, fut long-temps la capitale de l'empire birman. Le 18 juillet je me levai de bonne heure pour jeter un coup-d'œil sur les restes d'Ava. Elle est encore, en grande partie, entourée d'un mur de trente pieds de haut : ses murailles tombent en ruine. Comme les maisons d'Ava ne consistaient qu'en bois & en bambou, un ordre de l'empereur a suffi pour les faire transporter dans la nouvelle ville d'*Ummera-poura*. Quelques bananiers & des ronces cachent aujourd'hui la plus grande partie du sol où florissait naguère la capitale d'un puissant empire. Un grand nombre de temples sur lesquels les Birmans n'osent porter une main sacrilège, & qui étaient autrefois un des principaux ornemens d'Ava, tombent en ruine. Il est impossible de voir une image plus frappante de la décadence & de la désolation que celle qu'offrent les restes de cette ville.

Chine.

Parmi les édifices religieux qui subsistent encore, on distingue celui de *Schoé-gongapraw*, non qu'il soit grand & magnifique, mais parce que depuis très-long-temps on la regardé comme particulièrement sacré : on le révère même encore beaucoup plus que les autres. Lorsqu'un homme obtient un grand emploi, ou qu'un général est nommé au commandement d'une armée, il va au temple de Schoé-gonga, où on lui fait prêter serment avec une grande solennité. Celui qui trahit ce qu'il a juré au pied de ce temple, se rend, aux yeux des Birmans, coupable du crime le plus horrible, & en est toujours puni par les plus cruels tourmens.

A midi précis, nous arrivâmes à l'entrée du canal qui communique au lac *Tounzemahn*. Tout près du village de ce nom, il y a un bosquet de manguiers, de cocotiers, au milieu desquels on avait fait construire des maisons pour loger l'ambassade anglaise. J'y fus reçu en débarquant par Baba-schin & quelques officiers inférieurs. En entrant dans la galerie, je trouvai le maywoun du Pégu & le principal officier qui était venu au-devant de moi à Pagahm. Nous nous assimes sur des tapis étendus sur le parquet; nous nous entretenmes d'abord de choses générales, & sur-tout de la géogra-

ph
me
tem
fanc
jour
ses r
tout
Baba
tran
vert
birm
forti
premi
ciai
coup
de m
m'aff

Dè
tirés,
nouve
comm
matel
furent
effets
où l'on
vision
usage

phie de l'Europe; ensuite le principal officier me dit que l'empereur était depuis quelque temps à *Mingoun*, l'une de ses maisons de plaisance, mais qu'il serait de retour dans peu de jours; qu'en attendant il avait donné ordre à ses ministres de procurer à l'ambassade anglaise toutes les choses dont elle aurait besoin, & que *Baba-schin* résiderait auprès de nous afin de transmettre nos intentions au conseil: il m'avertit avec franchise que l'étiquette de la cour birmane exigeait qu'un ministre étranger ne sortit point de chez lui avant d'avoir reçu sa première audience de l'empereur. Je le remerciai d'un avis qui était accompagné de beaucoup d'expressions de civilité, & je lui promis de me conformer bien volontiers à ce qu'il m'assurait être un usage établi.

 Chine.

Dès que les officiers birmans se furent retirés, nous nous empresâmes de visiter notre nouvelle habitation. C'était un logement très-commode & tel que l'exigeait le climat. Les matelots de nos chaloupes & nos domestiques furent employés deux jours à débarquer nos effets & à les transporter dans notre logement, où l'on avait eu soin de mettre une ample provision de tous les meubles & les ustensiles en usage dans le pays.

Chine.

Lorsque nous eûmes achevé de nous arranger, nous songeâmes à parcourir la campagne voisine, & à connaître les objets qui nous environnaient. Derrière notre bosquet s'étendait une vaste plaine, & des Cassayers ou des enfans des Cassayers habitaient à l'extrémité de notre bosquet. On nous dit qu'en général ces Cassayers n'étaient point fâchés de leur servitude, parce qu'ils avaient été ravis trop jeunes à leur patrie pour la regretter. L'avantage qu'ils avaient d'être plus laborieux que les Birmans, les faisait vivre assez à l'aïse. Ceux qui habitaient dans le voisinage du bosquet où nous demeurions, étaient fermiers & jardiniers. Traversant le lac de grand marin, ils allaient vendre leurs légumes au marché d'*Umméra-poura* : cette occupation est en grande partie celle des femmes. On voit dans chacun de leurs canots, un homme qui est ordinairement avancé en âge & se tient debout pour gouverner, tandis que dix à quinze femmes, assises les jambes en croix, rament avec de courts avirons. Le matin elles traversent le lac en silence; mais le soir, en s'en retournant, elles chantent toujours en chœur, & règlent le mouvement de leurs avirons sur la mesure de leur chant. Tous les soirs, depuis le coucher du soleil jusqu'à dix heures, nous étions amusés par les concerts de ces joyeuses femelles,

dont
mélod

Qu

attaqu

toujour

& par

armés

reman

quelq

ils s'a

gner l

figure

ils de

maître

s amul

fitôt q

je sui

meren

autre

juges

Au

l'emp

volant

fionna

les cla

mais j

de po

J'ét

dont la musique, quoique très-simple, était mélodieuse & touchante.

China.

Quoique je n'eusse point à craindre d'être attaqué ni insulté dans mes promenades, j'étais toujours accompagné par sept à huit soldats, & par un pareil nombre de mes domestiques, armés de sabres, lesquels n'étaient pas moins remarquables que moi. Lorsque je rencontrais quelques Birmans, & sur-tout des femmes, ils s'asseyaient sur leurs talons pour me témoigner leur respect. Quand la nouveauté de ma figure & de mon costume cessa de les étonner, ils demandèrent pourquoi un homme qui était maître de tout son temps, & qui cherchait à s'amuser, pouvait se promener si vite : mais sitôt qu'on leur dit que j'étais étranger & que je suivais la mode de mon pays, ils s'accoutumèrent à ma manière d'aller, ainsi qu'à toute autre chose qui semblait contraire à leurs préjugés & à leurs usages.

Au bout de quelques jours, le retour de l'empereur fut annoncé par plusieurs fusées volantes. En même temps cet événement occasionna beaucoup de mouvement parmi toutes les classes du peuple. Je ne vis point son entrée; mais j'appris qu'elle s'était faite sans beaucoup de pompe.

J'étais arrivé à *Ummera-poura* dans une cir-

Chine.

constance qui fournit aux ministres birmanes un prétexte plausible pour ne pas s'occuper d'affaires publiques & différer le moment de sa première audience. Le mois suivant il devait y avoir un éclipsé de lune, événement naturel que les Birmanes attribuent à la maligne influence de quelque démon. Dans ces occasions, toutes les négociations & les affaires qui peuvent être retardées sans danger, se renvoient jusqu'à près l'éclipsé. Les astrologues furent assemblés pour consulter entr'eux quel serait le premier jour fortuné après la lunaison funeste, & ils trouvèrent que ce serait le 30 août. En conséquence, ce jour fut fixé pour la réception publique de l'ambassade anglaise.

Un principe invariable chez toutes les nations qui se trouvent à l'orient du Bengale, c'est de considérer les ambassadeurs étrangers comme des supplians qui sollicitent des grâces, ou des vassaux qui viennent leur rendre hommage, non comme des ministres qui peuvent avoir à demander le redressement de quelques torts, ou qui sont chargés de négocier avec elles à titre d'égaux.

On me prévint que l'une des règles de cette cour pointilleuse, était que l'empereur ne recevait jamais de lettre officielle sans être auparavant informé de ce qu'elle contenait ; & je fus

obligé
une c
rent
jacen
partic
sept
charg
la lett
De
avec b
une sé
piasai
rial, c
Alors
ma dre
légère
L'on
tourna
visites
ples &
de vel
avaient
bonnet
tous de
blessé
au-dess
bonnet
Les

obligé de consentir qu'on tirât en ma présence une copie de cette lettre. Les Birmans stipulèrent que la copie serait faite dans le rhoum adjacent à ma maison, non dans mon logement particulier. En conséquence une députation de sept à huit membres du gouvernement, fut chargée de se rendre dans le rhoum pour ouvrir la lettre & la faire transcrire.

Dès que j'entrai dans le rhoum, on me dit avec beaucoup d'honnêteté, que comme c'était une séance d'apparat, il fallait que je saluasse le *piasaih*, c'est-à-dire, l'aiguille du palais impérial, qui était à plus de deux milles de distance. Alors je me tournai du côté du palais, & élevant ma droite à la hauteur de ma tête, je fis une légère inclination à la manière des Musulmans.

Lorsque les copies furent achevées, je retournai chez moi, où je reçus en cérémonie les visites des officiers Birmans; leurs robes amples & d'une forme agréable, étaient les unes de velours, les autres de satin à fleurs, & avaient des manches larges; ils portaient des bonnets de taffetas d'un vert clair, & ils étaient tous décorés de la chaîne qui distingue la noblesse: trois d'entr'eux, qui étaient d'un rang au-dessus des autres, avaient au tour de leur bonnet une guirlande de feuilles d'or.

Les gens qui composaient la suite de ces of-

 Chine.

Chine.

ficiers étaient très-nombreux , & portaient des boîtes où l'on met des feuilles de bétel , des carafes , des coupes d'or , divers autres meubles , & sur-tout des crachoirs , qui sont très-nécessaires aux Birmans , à cause de l'habitude qu'ils ont de mâcher continuellement du bétel. Je leur fis servir du thé & des biscuits , sur lesquels on avait étendu de la conserve de framboise. Quoiqu'ils vantassent cette confiture , je ne crois pas qu'ils la trouvaissent très-bonne ; ils en mangèrent peu.

Le temps qui s'écoula entre mon arrivée à *Ummesa-poura* & ma présentation à la cour , me laissa le loisir de chercher à connaître les coutumes , la religion & la morale des Birmans. Ils n'adorent point Brahma , mais bien Buddha , dont tous les Indous regardent l'apparition comme le neuvième avatar , c'est-à-dire , la neuvième descente de la divinité sur la terre , pour la sauver. Les adorateurs de Buddha , disputent à ceux de Brahma , l'honneur d'avoir une religion plus ancienne. Je ne fais pas s'ils se trompent au sujet de leur antiquité ; mais je suis certain qu'ils sont bien plus nombreux que les Brahmes. Le culte de Buddha est le principal objet d'adoration dans toute l'étendue du pays situé entre le Bengale & la Chine.

Il serait sans doute , non moins inutile qu'en-

nuye
labyr
allég
ligion
celle
ver q
s'ima
transf
le pa
ou en
doiv
com
ils lu
ricor
su Le
ligion
Indo
rar l
mém
mille
été d
cinq
ce q
dire
est re
porte
com
le bo

nuyeux , de conduire mes lecteurs à travers les labyrinthes des fables mythologiques , & des allégories extravagantes qui enveloppent la religion des sectateurs de Buddha , aussi-bien que celle des adorateurs de Brahma. Il suffit d'observer que les Birmans, adoptant la métempsychose , s'imaginent qu'après un certain nombre de transigrations , les ames seront admises dans le paradis qui est sur la montagne de Mérou , ou envoyées dans le lieu où celles des méchans doivent être punies. Ils regardent la clémence comme le premier attribut de la divinité , & ils lui rendent grâce de ce qu'elle étend sa miséricorde sur toutes les créatures.

Les lois des Birmans ont , ainsi que leur religion , une origine commune avec celle des Indous , & dans le fait , on ne peut guère séparer leurs lois de leur religion. La divinité elle-même révéla à Ménou ces lois sacrées en cent mille vers. Ménou publia le code , & elles ont été depuis communiées par les mages , ou anciens philosophes , dont les ouvrages forment ce qu'on appelle le *dharma sastra* , c'est-à-dire , le corps des lois. Le code des Birmans est rempli de la plus saine morale , & il l'emporte de beaucoup , suivant moi , sur tous les commentaires Indous , pour la perspicacité & le bon sens ; il contient des lois spéciales pour

Chine.

presque tous les genres de crimes qui peuvent être commis; il rapporte de nombreux exemples de chacun de ces crimes; & il y joint les décisions des sages, afin de guider l'expérience en cas de difficulté.

Le livre est terminé par les paroles suivantes:

« Ainsi ont parlé les sages, ainsi ont prononcé les sages. Que les procès puissent cesser entre les hommes, & les contestations être bannies de la terre; que les magistrats & les juges interprètent les lois telles qu'elles sont inscrites, qu'ils les interprètent aussi bien que leur intelligence le leur permet, & suivant ce que leur dit leur conscience, que le bien de leur pays & le bonheur du genre humain soient leur étude continuelle, & l'unique objet de leur attention; qu'ils se ressouviennent sans cesse de la dignité du Rahaan & du Brahma, & qu'ils se traitent avec la vénération due à leur sacre caractère; qu'ils aient un respect convenable pour tous les hommes, qu'ils défendent le foible contre l'oppression, qu'ils servent d'appui à l'infortune, & que dans les cas particuliers, ils adoucissent la sévérité d'une justice vengeresse.

« Le devoir d'un prince & des magistrats qui

» le se
 » inté
 » les l
 » & t
 » que
 » pro
 » de
 » le p
 » les
 » soie
 » aur
 » leur
 » qui
 » leur
 » les f
 » les
 » tie l
 » à l
 » l'ang
 » man
 » man
 » la p
 » me
 » si le
 » s'éte
 » mes
 » fixié
 » tom

» le fécondent, est de régler sagement la police
» intérieure de l'empire; d'aider & de favoriser
» les laboureurs, les marchands, les fermiers
» & tous ceux qui exercent quelque art ou
» quelque métier, pour les voir chaque jour
» prospérer. Ils doivent faciliter tous les actes
» de charité, encourager le riche à secourir
» le pauvre, & féconder généreusement tous
» les pieux & louables desseins. Quelles que
» soient les actions vertueuses auxquelles ils
» auront contribué par leur protection, & par
» leur exemple; quels que soient les secours
» qui seront donnés & le bien qui sera fait par
» leur influence, tout cela sera conservé dans
» les fastes du ciel; & quoique ces dons soient
» les dons d'autres personnes, la sixième par-
» tie leur en sera attribuée; & au dernier jour,
» à l'heure solennelle & terrible du jugement,
» l'ange se leur montrera sur la table de dia-
» mant, où sont écrites toutes les actions hu-
» maines. Mais si au contraire, ils dédaignent
» la prospérité du peuple, s'ils laissent tom-
» meler la justice, si l'on élève des querelles,
» si le vol, le brigandage & le lâche assassinat
» s'étendent dans les plaines, si tous les cri-
» mes se commettent par leur négligence, la
» sixième partie leur en sera imputée, & re-
» tombera sur leurs têtes avec une vengeance

Chino.

 Chine.

» si formidable que la langue ne peut l'exprimer, ni la langue la décrire. »

La ville d'Umméra-poura est divisée en quatre juridictions, à la tête de chacune desquelles est un may-woun. Cet officier, qui dans les provinces est un vice-roi, ne représente à Umméra-poura qu'un simple maire, & préside une cour de justice civile & criminelle. Dans les affaires capitales, où il s'agit de la peine de mort, il transmet par écrit l'instruction du procès & son opinion au *lotou*, c'est-à-dire, à la chambre où siège le conseil d'état. Après un sérieux examen du procès, le conseil en fait le rapport à l'empereur, qui fait grace au coupable, ou ordonne sa punition. Le may-woun est toujours obligé d'être témoin de l'exécution de la sentence.

Le gouvernement Birman ne reconnaît ni d'emplois ni de dignités héréditaires. A la mort de ceux qui les possèdent, ils retournent à la couronne. Le *isaloé*, ou la *chaine*, est le signe qui décore les nobles. Il y a plusieurs degrés de noblesse, lesquels sont distingués par le nombre de cordons ou de fils qui composent le *isaloé*. Les bouts de ces fils sont attachés ensemble par des boffettes. J'ai déjà observé que tous les objets dont les birmans font usage, soit comme habillement, soit comme ornement

ou n
de c
ufur
droit

L
Birn
conf
fleur
& a
par
flott
coiff
brod
le ra

L
qui
sur l
deau
quer
chen
ferre
gorg
veste
gue
les r
en tr
se pa
le de

ou meuble portatif, indiquent toujours le rang de celui à qui ils appartiennent : quiconque ose usurper les attributs d'un rang auquel il n'a pas droit, en est très-sévèrement puni.

Chine.

L'habillement de cérémonie que portent les Birmans a de la grâce & de la noblesse ; il consiste en une robe de velours ou de satin à fleurs, qui descend jusqu'à la cheville du pied, & a un collet ouvert, & des manches larges ; par dessus cette robe ils ont un manteau léger & flottant qui ne couvre que leurs épaules. Ils sont coiffés de hauts bonnets de velours tout unis ou brodés en soie, & ornés de fleurs d'or, suivant le rang de ceux qui les portent.

Les femmes Birmanes ont aussi des parures qui les distinguent. Elles nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, & mettent ensuite un bandeau dont la broderie & les ornemens marquent leur rang. Elles portent une espèce de chemise qui ne passe pas la hanche ; & qu'elles serrent avec des cordons pour soutenir leur gorge. Par-dessus cette chemise, elles ont une veste large, avec des manches serrées ; une longue pièce de toile ou d'étoffe de soie, leur ceint les reins, & fait deux fois le tour de leur corps en traînant jusqu'à terre. Lorsque les Birmanes se parent, elles teignent en rouge leurs ongles & le dedans de leurs mains.

Chine.

Les Birmans ont les traits du visage bien plus ressemblans à ceux des Chinois, qu'à ceux des Indous. Les femmes, & sur-tout celles des provinces septentrionales de l'empire, sont plus belles que celles de l'Indostan; elles n'ont pourtant pas leurs formes délicates; mais elles sont bien faites; leurs cheveux sont noirs, longs & épais.

Les hommes n'ont pas une haute stature, mais ils sont robustes & très-agiles. Ils conservent long temps un air de jeunesse, parce qu'au lieu de se raser, ils arrachent la barbe avec de petites pinces. Ils se font, en se tatouant, des figures très-bizarres sur les bras & sur les cuisses, parce qu'ils s'imaginent que c'est un charme capable d'empêcher l'effet des armes de leurs ennemis.

Les filles birmanes sont, dès l'enfance accoutumées à tourner tellement leurs bras en dehors, qu'on croirait qu'ils sont disloqués. Quand elles les étendent, le coude se trouve caché, & le dedans du bras est en avant & plié en sens contraire. Les lois birmanes défendent la polygamie & ne reconnaissent qu'une femme qui porte le titre de *Mi*. Cependant les concubines sont admises par ces lois mêmes, & on peut en avoir un nombre illimité. Les concubines qui vivent dans la même maison que l'épouse légitime,

sont d
elle
l'acco
à bête
elle
concu
nent
les ai

Le
plus g
tratio
corps
qu'on
que l

Je
birma
des ci
Une p
n'avo
que
comp
can. S
raison
ville
dans
maiso
habita
cent r

font obligées, par la loi, de la servir; & quand elle sort de chez elle, ce sont ces femmes qui l'accompagnent, & portent la caraffe, la boîte à bétel, son éventail, & les autres choses dont elle a besoin. Quand un homme meurt, ses concubines, lorsqu'elles sont esclaves, deviennent la propriété de la veuve, à moins qu'il ne les ait affranchies par un acte authentique.

Chine.

Les funérailles des Birmans se font avec la plus grande solennité & beaucoup de démonstrations de douleurs. Les Birmans brûlent le corps de leurs morts excepté celui des pauvres, qu'on enterre ou qu'on jette dans la rivière, parce que la cérémonie du bûcher coûte très-cher.

Je n'ai pu juger de la population de l'empire birman que d'après ce que j'ai appris du nombre des cités, des villes & des villages qui y sont. Une personne qui devait bien le savoir, & qui n'avoit aucun motif de me tromper, m'a assuré que ce nombre s'élevait à huit mille sans y comprendre les villes & les villages de l'Arracan. Si cela est exact, comme je n'ai aucune raison d'en douter, on doit compter que chaque ville & chaque village contiennent, les uns dans les autres, trois cents maisons, & chaque maison six personnes. Or, le nombre de leurs habitans doit être de quatorze millions quatre cent mille.

Chine.

Quoique le système que suit ce gouvernement rende très-difficile & peut être impossible, d'apprécier le montant des revenus de l'empereur, on prétend que ce prince possède des richesses immenses ; & certes, on ne peut guère en douter, quand on songe que de tout l'argent qui entre dans les caisses, une très-petite partie seulement repasse dans la circulation. L'accumulation de l'argent est une des maximes favorites de la politique orientale. On voudrait en vain faire concevoir à un prince indien qu'il ferait véritablement plus riche & mieux affermi sur son trône, si le numéraire était répandu parmi les sujets, qu'il ne l'est avec des trésors immenses entassés dans des caveaux, & cachés avec tout le mystère & l'adresse dont peut être capable la sordide avarice.

On pourrait appeler les Birmans un peuple de soldats, puisque chez eux tout habitant est sujet à réquisition pour le service militaire, & on regarde le métier de la guerre comme le plus honorable. Leur établissement militaire régulier, n'est cependant pas bien considérable : il ne comprend que la garde du roi & le nombre de troupes nécessaires pour la police de la capitale.

La partie la plus respectable des forces militaires

tair
éta
vill
d'un
non
lou
affu
raff
gra
piec
piec
geu
sur
dep
font
L
plac
ram
ordi
fufil
à la
font
bata
taqu
avan
nant
leurs
& r

taires des Birmans, est, sans contredit leur établissement des chaloupes de guerre. Chaque ville considérable, située dans le voisinage d'une rivière, est obligée de fournir un certain nombre d'hommes & une ou plusieurs chaloupes, proportionnellement à ses moyens. On m'a assuré, que le roi peut, en très-peu de temps, rassembler cinq cents de ces chaloupes. Les plus grandes ont depuis quatre vingt jusqu'à cent pieds de long, mais elles n'ont guère que huit pieds de large. Et encore, n'est-ce pas la largeur naturelle du tronc, on y met des allonges sur les côtés quand il est creusé. Elles portent depuis cinquante jusqu'à soixante rameurs qui font usage d'une courte rame sur un pivot.

Les matelots ont une épée & une lance qu'ils placent à côté d'eux, quand ils sont occupés à ramer. Indépendamment de l'équipage, il y a ordinairement trente soldats à bord, armés de fusils. Ainsi armés, ces vaisseaux vont en flottes à la rencontre de leurs adversaires, & lorsqu'ils sont en présence, ils forment une ligne de bataille, la proue tournée vers l'ennemi. L'attaque des Birmans est très-impétueuse, ils avancent avec beaucoup de rapidité en entonnant un chant de guerre, tant pour encourager leurs soldats que pour intimider leurs ennemis, & régler les coups de rames. Ils tâchent en

 Chine.

Chino.

général de venir à l'abordage, en jettant le grapin. Et quand ils y parviennent, le combat devient furieux, car ils ont beaucoup de courage, de force & d'agilité. Les rameurs sont aussi exercés à ramer en arrière, & à faire aller les chaloupes la poupe en avant: c'est là leur manière de faire une retraite & par ce moyen leur artillerie porte toujours sur leurs adversaires. Les plus grandes chaloupes de guerre ne tirent pas plus de trois pieds d'eau. Quand il se trouve à bord une personne de distinction, on y place une espèce de dais pour sa commodité. Les côtés de la chaloupe sont dorés jusqu'à fleur d'eau, ou tout unis suivant le rang de la personne à qui elle appartient. Il n'y a que les princes du sang ou les individus qui occupent les places les plus importantes, qui puissent avoir des chaloupes dorées. Le climat de toutes les parties de l'empire Birman que j'ai parcourues, est, sans doute très-salubre, si j'en puis juger par l'air de santé & la vigueur des habitans. Les saisons y sont régulières, & l'on y éprouve rarement les extrêmes du chaud & du froid. Le sol des provinces méridionales est singulièrement fertile, & produit d'aussi abondantes moissons de riz que les plus belles provinces du Bengale. Les cannes à sucre, le tabac d'une qualité supérieure, l'indigo, le coton & tous

les
prod
L
y a d
riche
pierr
mais
carric
d'Ulm
au ple
un po
il sera
de tou
bée,
fiar sp
cialem
cette r
pas pe
en bloc
des sta
permis
C'est d
la pri
marbre
Le c
méridio
belle ri
rechere

les excellens fruits des tropiques, sont des productions indigènes de cette terre favorisée.

Chine.

Le royaume d'Ava abonde en minéraux; il y a des mines de rubis & de saphir, mais les plus riches, celles qui produisent les plus belles pierres sont dans le voisinage de la capitale, mais il n'y a ni diamans ni émeraudes. Les carrières de marbre ne sont qu'à quelque milles d'Ummira-poura. Ce marbre n'est pas inférieur au plus beau que produise l'Italie, & il prend un poli qui le rend pour ainsi dire transparent; il serait possible de s'en procurer des morceaux de toutes grosseurs; mais la vente en est prohibée, & on ne peut l'exporter sans une permission spéciale. Les idoles de Gaudma étant spécialement faites de cette matière, elle est pour cette raison, regardée comme sacrée. Il n'est pas permis aux Birmans d'acheter du marbre en bloc; mais on les excite à acheter toutes faites des statues de leur divinité, qu'il ne leur est pas permis non plus de faire sortir du royaume. C'est dans la ville de Chagain que l'on trouve la principale manufacture de ces dieux de marbre.

Le commerce entre la capitale & les parties méridionales de l'empire, est facilité par la belle rivière qui arrose le pays. Un objet fort recherché, & qui se vend à très-haut prix chez

Chine.

les Birmans, sont les excellentes noix de coco des îles Nicobar. Les Birmans comme les Chinois, n'ont point de monnoie frappée. L'argent & le plomb en lingots, sont chez eux les signes représentatifs des valeurs. C'est conséquemment le poids & la pureté du métal qui en fait le prix; & les naturels du pays sont très-habiles à en faire l'estimation. La classe des banquiers ou changeurs birman est fort nombreuse & indispensable, parce qu'il est impossible à un étranger de payer ou de recevoir aucune somme d'argent avant de l'avoir fait examiner. Le banquier est responsable de la qualité des métaux qui passent par ses mains, & je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux ait été coupable d'un abus de confiance.

L'indigne jalousie, qui engage la plupart des nations de l'Orient à enfermer leurs femmes dans un harem, & à les environner de gardiens, ne paraît pas avoir la moindre influence sur l'ame généreuse des Birmans. Les femmes & les filles birmanes ne sont point soustraites à la vue des hommes, & il y a entr'eux une correspondance aussi libre que dans les sociétés européennes; mais à d'autres égards les femmes ont de justes sujets de plaintes. Elles sont considérées comme si elles étaient d'une qualité inférieure à celle de l'homme; et la loi met

un
En
le p
gée
il r
mar
ven
aux
n'es
n'es
quit
une
rigo
pern
birm
on p
vrit
popu
Le
atroc
à gar
teté
des p
& de
femm
occup
berti
haut

une distinction humiliante entre les deux sexes. En justice, le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme, & elle est obligée de faire sa déposition hors du *Rhoum*, dont il ne lui est même pas permis de monter les marches. La coutume qu'ont les Birmans de vendre leurs femmes aux étrangers, se borne aux plus basses classes de la société. Cet usage n'est pas regardé comme infâme, & la femme n'est pas déshonorée. Mais quand un homme quitte le pays il ne lui est pas permis d'emmener une de ces femmes. La loi est extrêmement rigoureuse à cet égard. Il n'est pas non plus permis d'emmener les filles nées d'une mère birmane. Les hommes peuvent émigrer, mais on pense que l'émigration des femmes appauvrit l'état, en diminuant les sources de la population.

Les Birmans n'ont point adopté la coutume atroce de faire des eunuques pour les employer à garder leurs femmes; ils savent que la chasteté est plus sûrement gardée par l'affection & des principes d'honneur que par des châteaux & des fossés. L'infidélité n'est pas le vice des femmes birmannes, elles sont en général trop occupées pour avoir le temps de penser au libertinage. Il est rare qu'une femme du plus haut rang soit chez elle à ne rien faire; ses

China.

Chine.

servantes, semblables à celles des dames grecques de l'antiquité, filent & font courir la navette, tandis que la maîtresse surveille & dirige leurs travaux. Etant un jour aller rendre une visite de cérémonie à la mère de la reine actuelle, nous remarquâmes dans une galerie de son palais, trois ou quatre pièces d'étoffes sur le métier, travaillées par les dames de la maison.

Dans quelques traits de leur caractère, les Birmans montrent la férocité des Barbares, & dans d'autres, toute l'humanité & la douceur des nations les plus civilisées; ils exercent la plus cruelle vengeance sur leurs ennemis; quand ils entrent dans un pays, ils y portent le ravage & la désolation; ils y montrent beaucoup de bienfaisance, en portant des secours à la vieilleffe, aux malades, aux infirmes. La piété filiale y est regardée comme un précepte sacré, & il est religieusement observé: on n'y voit jamais de mendiants. Tout le monde est sûr d'avoir de quoi subsister.

Dans les différentes excursions que nous fîmes à la campagne, nous ne vîmes aucun oiseau particulier à cette partie du monde, ou qui ne se trouve pas dans l'Indostan. La *henza*, symbole de la nation Birmane, comme l'aigle était celui de l'empire Romain, est une

espè
l'oi
il y
mai
l'un
de
élep

L
quin
la lu
mois
man
jour
com
& le
nour
du se
pas f
dit,
où le
que d
Le fo
austé

Le
vers
nieux
très-c

espèce d'oiseau sauvage, appelé dans l'Inde l'oie bramane. Le Pégu abonde en éléphants; il y en a dans les autres parties de l'empire; mais le Pégu paraît être leur séjour favori; l'un des titres de sa majesté birmane, est celui de seigneur de l'éléphant blanc, & de tous les éléphants du monde.

Chine.

Le huitième jour de la nouvelle lune, le quinzième de la pleine lune, le huitième de la lune décroissante, & le dernier jour du mois, sont religieusement observés par les Birmans comme des fêtes solennelles; durant ces jours, il ne se fait rien dans le *Thoum*, le commerce est interrompu, le travail défendu & les gens vraiment pieux ne prennent aucune nourriture, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; mais cet exemple de privation n'est pas fort commun, & d'après ce que l'on m'a dit, ne se pratique guère que dans la capitale, où les intrigans prennent quelquefois le masque de la dévotion pour parvenir aux emplois. Le souverain lui-même est grand zéléateur des austérités de la religion birmane.

Les Birmans aiment la poésie, quand leurs vers sont bien récités; ils sont doux & harmonieux; ils ont des poèmes épiques & religieux très-célèbres, & ils se plaisent à raconter, en

Chine.

vers alexandrins , les hauts faits de leurs rois & de leurs généraux ; les exploits d'Alompra ont été , dit-on , chantés en vers digne de lui. La musique est aussi fort estimée dans toute l'étendue de l'empire Birman , & on l'y cultive plus généralement que dans l'Inde , où elle est pourtant appelée , comme par les anciens grecs , le langage des dieux. On dit que la bibliothèque d'Ummera - poura contient divers traités précieux sur cet art. Plusieurs professeurs de musique birmane sont très - habiles , & leurs airs tendres flattent même les oreilles peu accoutumées à cette espèce de mélodie ; je doute fort que parmi les bateliers qui me conduisaient , il ne s'en trouvât un seul qui ne jouât de quelque instrument. Celui qui ne pouvait se procurer mieux , avait ce que nous appelons une trompe , & en s'amusant ainsi le soir pendant une demi - heure , il oublioit un jour de fatigue sous un ciel brûlant.

Nous n'avons que des renseignements fort imparfaits sur les anciens *Palis* , dont la langue est jusqu'à ce jour , la langue sacrée d'Ava , de Pégu & de Siam , ainsi que de plusieurs autres pays à l'est du Gange. Quelques - uns des écrivains les plus éclairés sur les langues orientales , sont d'avis que le pali , langue sacrée des prêtres de *Buddah* , a beaucoup

de
il y
idie
dep
I
& c
mo
les
ma
ord
dou
les
pos
les
les
dou
l'ou
nafi
com
laq
fig
I
les
calc
neu
titu
dou

de rapport avec le sans-crit des Brahmes, & il y a certainement beaucoup de mots de cet idiome sacré dans le langage vulgaire d'Ava, depuis l'introduction de la religion des Indous.

Chine.

Les Birmans écrivent de gauche à droite, & quoiqu'ils ne laissent pas d'espace entre les mots, ils marquent les pauses d'une phrase & les points. Leurs lettres sont distinctes & leurs manuscrits, en général fort beaux. Les livres ordinaires des Birmans, comme ceux des Indous, particulièrement de ceux qui habitent les parties méridionales de l'Inde, sont composés de feuilles de palmier, sur lesquelles les lettres sont gravées avec un burin; mais les Birmans surpassent de beaucoup les Indous Bramins pour la netteté & l'ornement de l'ouvrage. Il y a dans chaque kioum ou monastère, une bibliothèque ou dépôt de livres, conservés ordinairement dans des caisses en laque; la marge est ornée de guirlandes & de figures en or, sur un fond rouge, vert ou noir.

Il serait difficile de marquer avec précision les limites de l'empire Birman, d'après un calcul probable; il paroît s'étendre depuis le neuvième jusqu'au vingt-sixième degrés de latitude septentrionale, & depuis le quatre-vingt-douzième jusqu'au cent septième degré de

Chine.

longitude à l'est du méridien de Greenwich, ce qui lui donne mille cinquante milles géographiques de longueur, & six cents de largeur; il faut cependant observer que sa largeur varie souvent, & que, dans plusieurs endroits de ce qu'on appelle la péninsule orientale elle est peu considérable.

Cér

ce
qu
K
A
p
à
le
co
P

Co
faire
ville
je ju
mati
vait
& le
La
était
les
obse

CHAPITRE III.

Cérémonial de la présentation de l'ambassade.

--- Description de la cour. --- Sa magnificence. --- Introduction dans le lotou. --- Banquet. --- Grand prêtre d'Ummera-poura. --- Kioum magnifique. --- Présentation de l'envoyé Anglais à l'empereur. --- Habillement de ce prince, sa personne, ses manières. --- Retour à Rangoun. --- Examen des ruines d'Ava, les Kains ou les montagnards. --- Les Birmans connaissent le jeu des échecs. --- Traversée du Pégu au Bengale.

COMME le temps approchait, où nous devons faire notre entrée publique dans Ummera-poura, ville que nous n'avions encore vue que de loin, je jugeai à propos de prendre quelques informations touchant l'étiquette que l'on observait ordinairement dans de pareilles occasions, & les marques d'hommage qu'on exigeoit. La nécessité de m'assurer de ces choses là, était d'autant plus nécessaire, que dans toutes les occasions, les Birmans sont scrupuleux observateurs des formes. Le maywoun du

Chine.

Pégu, organe de ma correspondance officielle, m'aj porta l'assurance que l'on aurait pour moi tous les égards d'usage, & l'on finit par me dire que j'aurais égalité de rang avec la noblesse de la cour.

Je fus en même temps informé qu'il n'était pas d'usage d'admettre des gens armés dans le palais, coutume à laquelle je me soumis sans répugnance. Le 29 août, veille de notre audience, je reçus un message, pour m'avertir que les Birmans n'avaient pas le même degré d'estime pour la profession du docteur Buchanan que nous; & que dans des occasions aussi solennelles, il n'était pas d'usage de recevoir un homme de son état dans le lotou, ou la grande salle du conseil: je fis tous mes efforts pour soutenir la dignité de la profession libérale & scientifique de la médecine. Je vins à la fin à bout de surmonter cette difficulté. Les ministres Birmans convinrent de recevoir le docteur, mais ils stipulèrent que dans la marche il monterait un cheval, non un éléphant, privilège qui, à ce qu'ils dirent, n'étoit accordé qu'aux personnes de la plus haute considération.

Les présens que nous avions desein d'offrir à l'empereur, furent arrangés avec soin, & mis dans différentes caisses: ils étoient beaux

& d'
heur
nous
pour
ces c
nom
Nou
à l'a
foule
déba
T
prép
balte
nie,
sonn
cond
& s'a
que
l'Ind
de c
Indie
le d
perso
de fe
des p
on a
tiné
resse

& d'un grand prix. Le 30 août, vers les huit heures du matin, un secrétaire du lotou vint nous avertir qu'il y avait des bateaux tout prêts pour nous conduire de l'autre côté du lac : ces chaloupes étaient assez spacieuses pour le nombre de personnes qu'elles devaient contenir. Nous fûmes environ vingt minutes à parvenir à l'autre côté du lac, où nous trouvâmes une foule de peuple assemblée pour nous voir débarquer.

Chine.

Trois éléphants & plusieurs chevaux étaient préparés pour nous, & quelques officiers subalternes, en robes & en bonnets de cérémonie, nous attendaient sur le rivage. Les personnes de qualité, dans l'empire Birman, conduisent toujours elles-mêmes leurs éléphants, & s'affeyent sur leur cou de la même manière que les conducteurs de ces animaux, font dans l'Inde. Cette coutume fait qu'il n'ont aucun de ces sièges si commodes, sur lesquels un Indien de distinction se repose à son aise sur le dos de ce noble animal, tandis qu'un autre personne le conduit. Par le moyen de chaînes de fer qui lui passaient sous le ventre, & que des peaux de bœufs empêchaient de le blesser, on avait attaché, sur le dos de l'éléphant destiné à me porter, un grand panier d'osier ressemblant en quelque sorte à la caisse d'une

voiture découverte, mais plus petite, sans siège élevé, & dont le bas était couvert d'un tapis. Cet équipage n'était ni commode, ni élégant; mais comme je ne savais pas conduire un éléphant, ni me tenir sur son cou, il n'y avait pas d'alternative: je fus obligé d'accepter ce qui était préparé, ou de me frotter à une méthode moins honorable de voyager. Les conducteurs, au lieu de faire mettre l'animal à genoux, pour recevoir son cavalier, comme cela se pratique dans la plupart des pays orientaux, le firent avancer vers une estrade, pour me faire monter. MM. Wood & Buchanan montèrent de beaux chevaux fringans, de la petite race de Pégu, préparés pour eux, & qui étaient beaucoup mieux harnachés que les éléphants.

Nous avançâmes à petits pas, & ne tardâmes pas à entrer dans une belle rue très-large, pavée en briques; les maisons de chaque côté étaient basses, construites en bois & couvertes de tuiles; les boutiques, qui étaient généralement ouvertes, étaient de très-belles marchandises. Les garçons étaient assis sur les toits, & les rues étaient si pleines d'une foule de spectateurs des deux sexes, qu'il ne restait au cortège qu'un espace suffisant pour s'avancer sans interruption; ce qu'il y avait de plus

singulier, était l'attitude que prenait le peuple. Dès que nous passions, chacun s'affeyait à la manière orientale, se baissait sur les genoux, & restait ainsi jusqu'à ce que nous fussions passés; c'était une marque de profond respect. Dans cette foule, il n'y avait ni désordre, ni bruit. Le peuple nous regardait tranquillement & en silence; il ne s'efforçait pas même de nous suivre, satisfait de nous avoir vu passer. Les huissiers faisaient quelquefois semblant de frapper de leurs baguettes, ceux qui étaient trop en avant, pour les faire reculer; mais ils ne faisaient de mal à personne, ne touchant que le pavé près de ceux qu'ils voulaient faire mouvoir.

Quand nous fûmes parvenus à l'entrée d'une rue qui allait droit au palais, le Sandohgaan, ou maître des cérémonies, nous fit dire par Baba-schin, de nous arrêter, & de saluer la résidence de sa majesté, par une légère inclination de corps, & en portant la main à la tête, comme eux. Je n'hésitai pas à le faire, quoique je crusse que la distance était bien grande pour exiger cette marque de respect. Deux ou trois cents pas plus loin, le Sandohgaan fit la même cérémonie; je la répétai aussi, & je n'aurais pas senti la moindre répugnance à m'y soumettre, si la manière du

Chine. Sandohgaan ne m'avait pas paru extrêmement malhonnête.

Nous allâmes ainsi jusqu'au rhoum, qui était une salle majestueuse, élevée de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre, ouverte de tous côtés, & située à environ cent toises à gauche de la porte de la cour du palais, au centre d'une vaste place. Après avoir ôté nos souliers, nous entrâmes dans le salon, & nous nous assimes sur des tapis, le visage tourné vers la porte du palais : c'est-là qu'on déposa les présents. Il était alors environ dix heures, & le Woundock nous fit dire qu'il fallait que nous attendissions que tous les princes de la famille royale fussent arrivés, avant de pouvoir entrer; il n'y avait que très-peu de temps que nous étions assis, lorsque le prince de Paghram parut : c'était, non pas le plus jeune des fils de l'empereur, mais l'avant dernier pour le rang, à cause de celui de sa mère; il était monté sur le cou d'un superbe éléphant qu'il dirigeait lui-même, assis sur un drap d'écarlate brodé en or, tandis qu'un de ses gens, placé derrière lui, tenait un parasol doré pour le mettre à l'abri du soleil.

Peu après l'arrivée du prince de Paghram, trois autres de ses frères parurent. L'Engétekien, ou prince héréditaire, vint le dernier.

Quand

Quand il arriva, il était midi; ce que fit entendre du haut d'une tour majestueuse le grand tambour qui annonce les heures. La pompe avec laquelle l'Engée-tekien fit son entrée était vraiment magnifique & convenable à son haut rang : il était précédé de quatre ou cinq cents gardes-du-corps à pied, armés de fusils, marchant en rang bien formés, & uniformément habillés: venait ensuite un corps de cavaliers Cassayers, avec leur habillement singulier & leurs hauts bonnets recourbés en arrière; ceux-ci étaient suivis de vingt ou trente hommes avec des baguettes dorées. Après eux marchaient dix-huit ou vingt officiers militaires supérieurs, avec des casques dorés; ensuite les officiers civils de la maison & du conseil du prince, portant le *salot*, marque de leur noblesse, & revêtus de leurs robes & bonnets de cérémonie. Le prince suivait dans un superbe palanquin; mais il n'y avait point de dais: pour l'empêcher d'être exposé au soleil, un gentilhomme le couvrait d'un grand éventail. De chaque côté du palanquin marchaient six astrologues Cassayers de la secte des Bravins, en robes & bonnets blancs, parsemés d'étoiles d'or. Immédiatement derrière, ses valets de pied portaient sa caraffe d'eau, & une boîte d'or à bétel, d'une grandeur qui paraissait faire une

 Chine.

Chap.

charge assez pesante pour un homme. Plusieurs éléphants & chevaux de main, richement enharnachés, venaient ensuite. Quelques officiers subalternes, un corps de lanciers & trois compagnies de fusiliers, l'une en bleu, une autre en vert & la troisième en rouge, fermaient la marche.

Quelques minutes après que l'Engée-tekien fut entré, nous reçûmes un message, en conséquence duquel nous sortîmes du rhoum, en observant le même ordre qu'auparavant. Les présens étaient portés devant nous. Dans notre marche, le sandoghaen fut extrêmement incommode en nous faisant faire des salutations inutiles, & en les demandant d'une manière évidemment malhonnête. Je réprimai son insolence en lui faisant dire par Baba-schin, que s'il voulait que je continuasse, je le priais de changer de ton. La plupart de nos gens furent obligés de rester à la première porte du palais. On nous dit aussi d'ôter nos souliers, ce que nous fîmes sur-le-champ.

La cour dans laquelle nous entrâmes était spacieuse, & contenait le lotou ou la grande salle du conseil & d'audience, & où se discutent & se déterminent les affaires d'État. Là une bande de sauteurs faisait des tours de force, tandis que de jeunes filles étalaient leurs grâces

e
fa
at
bi
fa
pa
pa
on
fo
du
pie
due
cen
jalo
difi
dor
trô
trad
où é
sign
salor
ces d
L
qui
men
le sie
asseo
ronna

en dansant. On nous fit ensuite monter dans la salle majestueuse, appelée *lotou*. La cour était assemblée dans toute la pompe que la grandeur birmane peut déployer. En entrant dans cette salle, il est impossible qu'un étranger ne soit pas surpris de sa magnificence : elle est soutenue par soixante-dix-sept colonnes, distribuées en onze rangs de sept chacun. Les colonnes qui soutiennent le milieu, ou la partie la plus haute du toit, peuvent avoir trente-cinq à quarante pieds de hauteur ; les autres diminuent graduellement à mesure qu'elles s'éloignent du centre. Au fond de la salle, il y a une haute jaloufie dorée qui prend toute la largeur de l'édifice, & au centre de cette jaloufie une porte dorée qui, lorsqu'elle est ouverte, découvre le trône. Au bas de la jaloufie il y a une balustrade dorée de trois ou quatre pieds de hauteur, où étaient déposés les parasols & plusieurs autres signes de la souveraineté. Dans ce magnifique salon étaient assis, sur le parquet, tous les princes & la principale noblesse de l'empire birman.

Lorsque nous eûmes pris possession des nattes qui nous étaient destinées, il nous fut civilement observé de ne pas tourner les pieds vers le siège de sa majesté, mais de tâcher de nous asseoir dans la posture de ceux qui nous environnaient. Nous nous ferions volontiers con-

 Chine.

Chine.

formés à cette invitation si cela avait été en notre pouvoir ; mais nous n'avions pas encore appris à nous asseoir sur nos talons. Les européens ne peuvent pas acquérir cette souplesse de muscles que possèdent les Birmans & même tous les naturels de l'Inde. Quand un Birman est assis, son derrière touche rarement son siège : il se soutient sur ses talons. Mais un européen qui a des vêtements étroits, ne peut guère prendre une pareille attitude, & quand il le pourrait, il ne lui serait pas facile d'y rester long-temps. Nous tournâmes nos jambes du mieux qu'il nous fût possible, & notre maladresse à cet exercice, fit rire quelques-uns de nos voisins.

Quelques minutes après notre entrée, huit Bramins en robes blanches sacerdotales, & avec des bonnets de soie de même couleur & parfemés d'or, s'avancèrent au pied du trône en dedans de la balustrade, & récitèrent une prière avec un accent qui n'était pas désagréable. Cette cérémonie dura un quart d'heure. Quand les Bramins se furent retirés, la lettre du gouverneur général que je remis à un woundock fut placée sur un plateau d'argent en face de la balustrade, & un sandoghaan, ou lecteur, s'avança dans un espace vide, & se prosterna trois fois, touchant chaque fois la terre avec

le front. Alors
chanta, ce qu
de cette lettre
le lecteur se p
lut ensuite la
à l'empereur.
répéta ses pro
intervalle de
gée s'avança &
c'eût été de
après avoir re
feignant d'alle
& il revint qu
une seconde.
vement que j
» pays éloigné
» arrivé? com
» & la famille
» les dernière
» reçues? L'A
» en guerre a
« pays était-il
Quelques m
réponse eut été
on servit une f
moins de cent
de quelques-un
bles; mais aucu

le front. Alors il lut à haute voix, ou plutôt chanta, ce que l'on me dit être une traduction de cette lettre, faite par un Birman. Cela fait, le lecteur se prosterna de nouveau trois fois, & lut ensuite la liste des présens que nous offrions à l'empereur. Ces différentes lectures finies, il répéta ses prosternemens & se retira. Après un intervalle de quelques minutes, un Nak-kaangée s'avança & me fit une question, comme si c'eût été de la part de sa majesté birmane; après avoir reçu ma réponse, il se retira, en feignant d'aller la communiquer à son maître, & il revint quelques minutes après m'en faire une seconde. Il m'en fit ainsi trois successivement que je mets ici : « Vous venez d'un » pays éloigné; combien y a-t-il que vous êtes » arrivé? comment se portaient le roi, la reine » & la famille royale d'Angleterre, d'après » les dernières nouvelles que vous en avez » reçues? L'Angleterre était-elle en paix ou » en guerre avec d'autres nations, & votre » pays était-il dans un état de troubles? »

Quelques minutes après que ma dernière réponse eut été censée rendue à l'empereur, on servit une superbe collation. Il n'y avait pas moins de cent différens plats. Nous goûtâmes de quelques-uns qui nous parurent fort agréables; mais aucun des courtisans n'y toucha, ni

 Chine.

Chine.

ne bougea de sa place. Au bout d'une demi-heure, le sandoghaan nous avertit que nous n'avions pas besoin de rester plus long-temps. Je fus fort mécontent de ce que l'empereur ne paraissait pas, parce qu'on m'avait donné à entendre qu'il recevrait de sa main la lettre du gouverneur général.

Quand nous nous levâmes pour quitter le lotou, le sandhogaan nous dit de faire trois salutations au trône. Nous fûmes alors reconduits au salon, où l'on nous informa qu'il fallait rester jusqu'à ce que les princes fussent sortis du palais & montés sur leurs éléphants; l'étiquette, dans ces occasions, ne permettant à personne de monter avant la famille royale. Nous nous plaçâmes dans ce salon comme auparavant, & peu de temps après la cour se retira avec autant de formalité & de pompe qu'elle s'était assemblée. Aussitôt que la famille royale fut partie, nous retournâmes à l'endroit où nous avions laissé nos éléphants & regagnâmes notre maison, très satisfaits de ce que nous venions de voir.

Le lendemain matin, 31 août, le schaubonder de Rangoun & Baba-schin vinrent nous avertir que, comme nous avons été formellement présentés, j'avais des éléphants & des chevaux à ma disposition pour aller où je voudrais, & qu'ils avaient reçu ordre de m'accompagner

& de me montrer ce qui méritait le plus l'attention d'un étranger. Il me dit aussi que l'Engée-tekien, ou héritier présomptif, devait tenir sa cour le jour suivant pour nous recevoir & que l'on nous attendait vers midi.

Chine.

Le premier septembre, à neuf heures, nous traversâmes la rivière, à-peu-près avec la même suite que le jour précédent. Nous traversâmes la ville par le même chemin que nous avions pris la première fois, & en observant le même ordre de marche. Les présens étaient portés devant nous. Dans les formalités de ce jour, on observa à notre égard une conduite beaucoup plus respectueuse que dans la première occasion, & nous fûmes assis dans le rhoum à côté d'hommes d'un rang plus distingué. Deux woundocks, le général des éléphants & quelques autres officiers, portant des marques de distinction, nous accompagnaient: c'était aussi un autre sandhogaan qui dirigeait la cérémonie, & qui se conduisait bien différemment de celui dont les manières avaient été si offensantes.

Il y eut très-peu de différence entre l'étiquette de ce jour & celle de notre première audience. Nous trouvâmes la cour assemblée à peu près de la même manière qu'au lotou. La salle avait six rangs de colonnes, de sept chacun; ces colonnes n'étaient ni dorées, ni

 Chine.

peintes; de pareils ornemens n'étant permis qu'au monarque & au clergé. La nudité des colonnes donnait à l'appartement un air triste qui était encore augmenté par le contraste des habits magnifiques des courtisans; à l'un des bouts de la salle, était le sofa de cérémonie du prince, couvert d'une étoffe brodée, & l'on voyait rangés des deux côtés plusieurs vases d'or d'une grandeur considérable, tels que sa boîte à bétel, sa coupe, son crachoir & sa caraffe d'eau; peu après que nous fûmes assis, quatre brahmes en robes blanches sacerdotales, entonnèrent un cantique qui dura un quart-d'heure; ce cantique fini, une fenêtre placée au-dessus du sofa s'ouvrit subitement & nous laissa voir l'Engée-tekien assis. Les courtisans s'inclinèrent sur le champ, & se mirent dans une attitude suppliante, avec les mains jointes; les membres de la légation anglaise firent comme le reste de la compagnie.

Le prince nous parut avoir, environ vingt-huit ou trente ans, le visage ouvert & plein; mais nous ne pûmes juger du reste de sa personne, parce qu'il n'avait que la tête & les épaules visibles. Son habit autant que nous pûmes le voir, était couvert d'or, & il avait sur la tête un bonnet pointu qui brillait beaucoup. Un lecteur à genoux en face du sofa, lut

alors à haute voix la liste des présens, après
 quoi il régna dans toute l'assemblée un silence
 universel. Le prince ne prononça pas une
 seule parole, il ne fit attention à personne ;
 mais il resta assis sans se remuer, même sans
 regarder à droite ou à gauche ; au bout d'en-
 viron un quart-d'heure les volets se refer-
 mèrent subitement & nous cessâmes de voir
 le prince.

 Chine.

On servit alors une superbe collation dans
 des plats posés sur des soucoupes dorées ;
 & quand le repas fut fini, nous retournâmes
 au rhoum où nous restâmes jusqu'à ce que
 la famille royale eût défilé ; les deux jours sui-
 vans nous visitâmes les princes de Prome, de
 Bassien, de Tongo & de Pagharn, ainsi que
 Midau-Praw, princesse de grande distinction,
 vénérable par son âge, & illustre par son al-
 liance avec la famille impériale. Sa sœur était
 femme du célèbre Alompra, libérateur de son
 pays, & sa fille première épouse du monar-
 que actuel.

Après nos visites de cérémonie aux différens
 membres de la famille royale, nous eûmes
 le loisir de satisfaire notre curiosité ; nous al-
 lâmes d'abord à la bibliothèque royale ; avant
 d'entrer nous montâmes dans le kioum dont
 nous trouvâmes l'intérieur analogue à l'exté-

Chine.

rieur. C'était un bâtiment spacieux richement doré, les colonnes, le toit & les lambris étaient absolument couverts de feuilles d'or, & la statue de Gaudma brillait d'un lustre éclatant. Elle était assise sur un vaste piédestal entièrement doré, en face du quel, dans l'intérieur de la balustrade, il y avait une superbe girandole de cristal de manufacture européenne. Près de la statue était un canapé que l'on nous dit être le lit ordinaire du principal Shaan. Ce canapé était splendidement doré; le fond n'était cependant qu'une simple planche.

Du kioum nous allâmes voir la bibliothèque voisine, c'est un grand bâtiment de briques, composé d'une chambre carrée, où plusieurs grands coffres, curieusement ornés de dorures & de jaspe, étaient régulièrement rangés contre le mur, j'en comptai cinquante; mais il y en avait au moins le double. Les livres étaient classés par ordre, & le contenu de chaque coffre était écrit en lettres d'or sur le couvercle. Le bibliothécaire en ouvrit deux, & me montra de très-belle écriture sur de minces planches d'ivoire, dont les marges étaient ornées de fleurs d'or artistement travaillées. On dit qu'il y a des livres sur divers sujets, mais plus sur la théologie que sur aucun autre.

La chaleur excessive de trois jours passés à rendre visite à tous les princes, me fit différer tout autre cérémonie jusqu'au 6 du mois de septembre, jour fixé pour présenter nos respects au sire Daou ou grand prélat de l'empire. Le jour marqué pour notre visite, nous nous embarquâmes à sept heures du matin & traversâmes le lac avec notre suite ordinaire. Quelques officiers Birmans nous reçurent sur le bord opposé où l'on nous avait préparé des éléphans; lorsque tout fut prêt, on nous conduisit dans une cour spacieuse, environnée d'une haute muraille de briques, au milieu de laquelle était le kioum; édifice non moins remarquable par son genre d'architecture, que magnifique par ses ornemens & la profusion, d'or que l'on recontrait dans toutes ses parties. Après avoir monté l'escalier, nous éprouvâmes autant de plaisir que de surprise en voyant l'éclat de l'intérieur. Une balustrade s'ouvrit sur une salle magnifique, supportée par une colonnade majestueuse. Les colonnes du centre avaient au moins cinquante pieds de hauteur & étaient dorées depuis le sommet jusqu'à quatre pieds de la base, qui était peinte en laque rouge. Une statue en marbre doré & représentant Gaudma assis sur un trône d'or était placée au centre & en face de l'idole; nous

Chine.

Chine.

aperçumes le sire Daou assis sur un tapis de satin & appuyé contre une colonne. Il était dans un cercle de Rhahaans, desquels il ne pouvait être distingué que parce qu'il tenait sa tête élevée, tandis que les autres avaient par respect, le corps incliné & les mains jointes dans une attitude suppliante.

En entrant dans la salle, les Birmans qui nous accompagnaient, se prosternèrent devant la figure de Gaudma, après quoi ils s'agenouillèrent & firent leur révérence au sire Daou, touchant la terre de leurs fronts, tandis que nous nous assimes sur de belles nattes étendues à quelque distance de lui. Il nous reçut avec beaucoup de politesse, & affecta dans ses regards & dans ses manières plus d'amabilité & de complaisance qu'aucun des prêtres que j'eusse encore vus; son air annonçait à peu près l'âge de quarante ans; il n'était ni maigre ni austère comme la plupart des Rhahaans, au contraire il avait de l'embonpoint & de la gaité; je lui offris mon présent qui consistait en une pièce d'étoffe jaune, en bois de sandal, & en quelques bougies couvertes d'une feuille d'or. Il fit plusieurs questions sur l'Angleterre, il demanda, entr'autre choses, qu'elle était la durée d'un voyage de là dans l'Inde? lorsqu'il en fut informé il dit que nous

étions un peuple bien extraordinaire, de nous éloigner si fort de notre pays. Je lui parlai de la magnificence du kioum où nous étions, il répondit que les choses terrestres n'attiraient point son attention, qu'il n'était dans ce monde qu'un hermite. Je me recommandai à ses prières : il dit qu'il priait tous les jours pour le bonheur du genre humain, mais qu'il nous recommanderait à la protection particulière de Gaudma. Il fit quelques observations que je ne compris pas, sur notre manière de nous habiller, & même il sourit, indulgence que se permet rarement un Rhahaan. Nous nous retirâmes sans cérémonie, & étant montés sur nos éléphans, nous prîmes un chemin plus large & vers le nord. Ce chemin nous conduisit dans une vaste plaine qui paraissait s'étendre, sans interruption, jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes située à dix ou douze milles de distance. Il y avait ça & là dans la plaine des kioums & des villages; mais quand nous eûmes fait environ deux milles les maisons religieuses augmentèrent tellement qu'il nous fut impossible d'en calculer le nombre.

La première où nous entrâmes, était appelée le kioum *de l'immortalité* : du centre de ce kioum, s'élevait une pyramide de la hauteur de cent cinquante pieds; c'est le lieu où les

 Chine.

Chine.

corps embaumés des sires Daous, décédés sont exposés. La salle qui était fort belle, avait environ soixante-dix pieds carrés, & une galerie tout autour; le toit était soutenu par trente-six colonnes dorées, dont celles du milieu avaient quarante pieds de hauteur; il y avait, dans différens endroits, des nattes étendues pour les Rhahaans, & sur chacune d'elles un oreiller de bois; il y avait aussi un espèce de tiroir contenant des livres sur les devoirs des Rhahaans, la religion & le culte extérieur.

Après être resté quelque temps dans cet endroit, nous allâmes voir le kioum, où le sire Daou fait habituellement sa résidence. Ce bâtiment surpasse de beaucoup en grandeur & en magnificence tous ceux que nous avons vus, & c'est peut-être, en ce genre, le plus bel édifice de l'univers. Il est entièrement construit en bois, & semblable par les ornemens & par la structure, à celui où nous avons été reçus par le sire Daou, mais beaucoup plus vaste & plus majestueux. Les nombreuses rangées de colonnes, dont quelques-unes ont soixante pieds, & qui sont toutes couvertes d'or bruni, produisent un effet merveilleux. Il serait difficile à la plume ou au pinceau de nous donner une idée exacte de cet édifice extraordinaire.

La
l'emp
ne p
étran
nière
ginat
mag
O
que
appo
poli
assise
dans
& or
coule
attrib
gens
l'emp
n'est p
Les p
des p
voir,
plaisir
une fo
un en
efforts
cette
bientôt

La dépense immense de la dorure, soit sur l'extérieur, soit dans l'intérieur de ce temple, ne peut manquer d'exciter l'étonnement d'un étranger, quoiqu'on puisse désapprouver la manière dont elle est distribuée. Jamais mon imagination n'aurait pu se former un tableau plus magnifique & plus frappant.

Chine.

On nous mena delà à un temple magnifique que l'on élevait pour la statue de Gaudma, apportée de l'Arracan. L'idole est de bronze poli, a environ dix pieds de hauteur, & est assise sur un piédestal, les jambes en croix, dans une espèce de niche. Les murs sont dorés & ornés de morceaux de glaces de différentes couleurs, placés avec beaucoup de goût. On attribue de grandes vertus à cette statue, & les gens pieux viennent de toutes les parties de l'empire adorer le Gaudma d'Arracan, qui n'est pas toujours exposé aux yeux de vulgaire. Les portes de la niche ne s'ouvrent que lorsque des personnes d'importance viennent pour le voir, ou à certaines époques fixes pour faire plaisir au peuple. Quand nous en approchâmes, une foule de peuple se précipita sur nos pas avec un enthousiasme tumultueux, faisant tous ses efforts pour entrer, afin d'adresser sa prière à cette image de la divinité. Nous quittâmes bientôt ces fatigues & l'objet de leur folle

Chine.

superstition, pour examiner le superbe piafath qui couronnait le bâtiment, & qui méritait beaucoup plus notre attention qu'une statue peu digne de faire honneur à l'artiste qui l'a fabriquée. Le piafath s'élevait en sept étages séparés au-dessus du kioum, & la feuille d'or dont on l'avait récemment couvert, réfléchissait avec éclat les rayons du soleil.

Nous arrivâmes à notre bosquet sur les huit heures, fatigués de la chaleur & de l'exercice du jour, mais très-satisfaits de la splendeur extraordinaire des nombreux objets que nous avions vus. Quoique nous eussions beaucoup entendu parler de la magnificence des temples des Birmans, elle surpassa notre attente. L'énorme quantité de dorure qu'ils mettent tant en dedans qu'en dehors des toits, doit coûter des sommes immenses. L'on m'a informé que l'or en est extrêmement fin, & qu'il reste longtemps exposé à l'air sans éprouver la moindre dégradation.

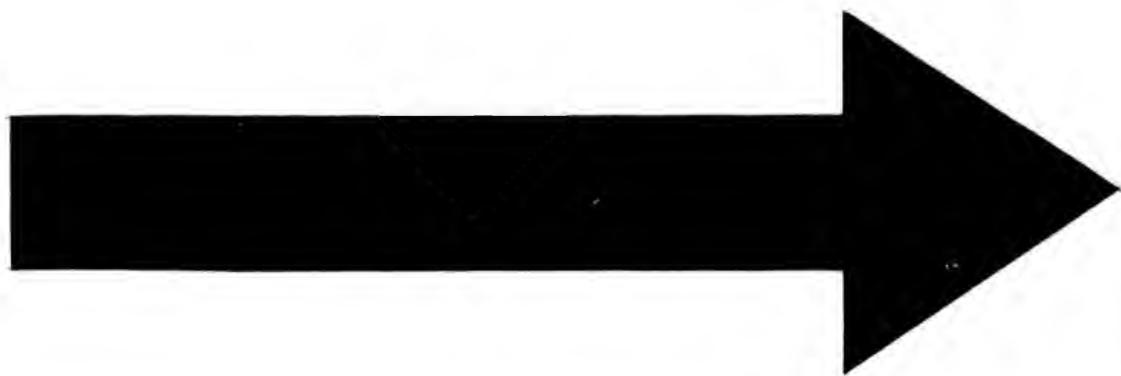
C'est là la seule manière dont un peuple naturellement frugal & peu enclin au luxe, dispose du superflu de ses richesses. Il est à regretter que ces édifices soient construits avec des matériaux aussi périssables que le bois, quoique celui qu'on y emploie soit peut-être le meilleur qu'il y ait au monde. Ces bâtimens ne peuvent pas durer

du
tio
got
bir
C
pou
je
déc
mar
leur
la n
nem
aussi
arra
alors
birm
géné
j'ava
& q
remi
terai
était
men
D
par
birm
décid
d'un

durer pendant un grand nombre de générations, & laisser à la postérité des monumens du goût & de la magnificence de l'architecture birmane.

Comme je n'avois pas de prétexte plausible pour rester plus long-temps à Umméra-poura, je pressai les ministres de m'informer de la décision de l'empereur sur les différentes demandes que j'avois faites à son conseil. Je leur signifiai en même temps que j'étais dans la nécessité d'obeir aux ordres de mon gouvernement, qui m'avait enjoint de m'en retourner aussi promptement que le permettraient les arrangemens pour lesquels j'étais envoyé. Je fus alors prévenu que les présens que le monarque birman se proposait d'envoyer au gouverneur général du Bengale, en retour de ceux que j'avois apportés, seraient prêts le 19 septembre, & que je viendrais au lotou, où ils me feraient remis. L'on m'annonça aussi que l'on y discuterait le même jour les propositions dont il était question, & que je pouvais fixer le moment où je jugerais convenable de partir.

Dans cet intervalle, je fus secrètement averti par des personnes dignes de foi que la cour birmane, sans se déclarer formellement, avait décidé de ne me regarder que comme le délégué d'un gouvernement subordonné, non comme



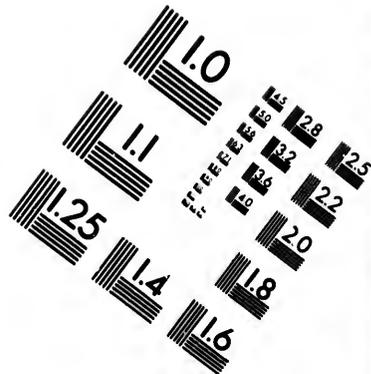
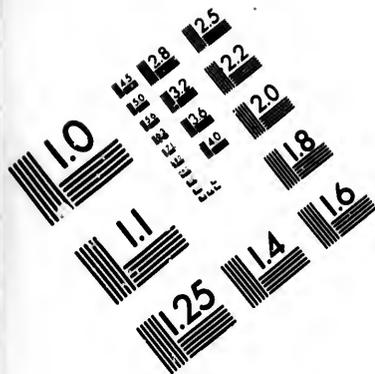
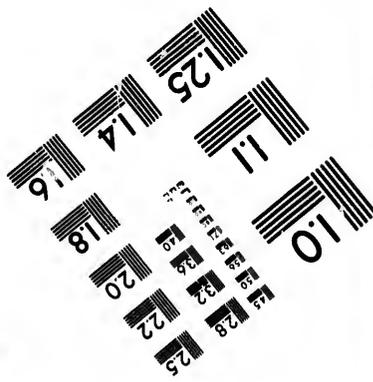
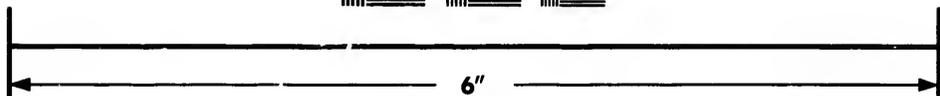
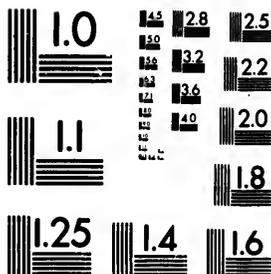


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

13 28
14 32
15 22
16 20
18

11
10
15
16
17

Sine.

le représentant d'une puissance souveraine & indépendante, & qu'en conséquence l'empereur ne me donnerait pas lui-même mon audience de congé.

Le 19 septembre, je me rendis vers midi au lotou. J'y trouvai le conseil d'état assemblé; les ministres & les autres officiers étaient, suivant l'usage, en robes & en bonnets de cérémonie. Quelque temps après notre arrivée, on apporta les présens de l'empereur, qui consistaient en trois grandes caisses couvertes de drap rouge & de deux dents d'éléphants d'une grandeur considérable. On me présenta en même temps un rubis monté en or & un saphir : ces deux bagues étaient un présent que daignait me faire le monarque birman.

Quand cette cérémonie fut finie, je m'adressai en langue birmane aux ministres, & les priai de me dire s'il y avait quelque raison relative à mon caractère public, qui eût engagé l'empereur à me refuser de m'honorer d'une audience personnelle, honneur que la cour accordait ordinairement à tous les ambassadeurs des états souverains. La réponse fut évasive; je répétai ma question, qui fut de nouveau éludée. Je priai alors les ministres de m'apprendre d'une manière positive, si leur maître me recevrait en personne avant mon départ, comme

représentant du gouverneur général. Ils dirent qu'ils ne pouvaient pas répondre à cette question, ignorant la volonté de sa majesté.

Chine.

J'appris de bonne part que mes remontrances avaient excité beaucoup de fermentation dans le lotou. Les ministres furent divisés d'opinion; ils restèrent assemblés le 27 jusqu'à minuit, & on finit par prendre une résolution modérée. Le 28 septembre, le maywoun du Pégu vint le soir, fort tard, m'annoncer que le jour où l'on me remettrait la réponse à la lettre du gouverneur général, je serais reçu au palais de l'empereur; que ce prince m'accorderait une audience conformément au caractère que je réclamais, & que les propositions que j'avais faites pour l'encouragement & les réglemens du commerce, avaient la plupart été approuvées par sa majesté.

Le 30 septembre fut fixé par l'empereur pour recevoir les Anglais avec tous les honneurs dus à une ambassade impériale. Nous traversâmes le lac à dix heures du matin avec notre suite ordinaire, & accompagnés de Baba-schin & de plusieurs officiers birmanes. Quand nous fûmes à la porte extérieure du rhoum, nous n'ôtâmes pas nos souliers, mais on nous permit de les porter jusqu'au mur intérieur qui sépare la cour du lotou de celle du

 Chine.

palais de l'empereur. Dans cette enceinte, aucun noble birman ne peut porter de chaussure.

En entrant dans cette enceinte, nous aperçûmes devant nous la salle d'audience de l'empereur & la cour assemblée avec toute la pompe & le faste asiatique. Nous prîmes place près de l'espace toujours vacant entre le trône & les courtisans. Le trône était supérieurement sculpté & richement doré. Dans une petite galerie garnie d'une balustrade dorée & qui s'étendait des deux côtés, il y avait quatre parasols de cérémonie, & sur deux tables au pied du trône, étaient placés plusieurs vases d'or de différentes formes & à divers usages. Précisément au-dessus du trône, s'élevait un piasath magnifique couronné par un tée, d'où sortait une longue barre de fer dorée.

Il y avait un quart-d'heure que nous étions assis, lorsque la porte qui cachait le siège, s'ouvrit avec grand bruit, & nous laissa voir l'empereur sortant de son appartement & montant les marches du trône. Il s'avancait fort lentement & semblait avoir de la peine à se soutenir; cependant je vis que la peine qu'il avait à marcher ne provenait d'aucune infirmité, mais de la pesanteur de ses habits de cérémonie. Si ce qu'on m'a dit est vrai, il

portait un habillement couvert de plus cinquante livres pesant d'or.

Chine.

Lorsqu'il fut en haut, il s'arrêta une minute comme pour reprendre haleine, & s'assit ensuite sur un coussin brodé, en croisant les jambes. Il avait sur la tête un grand bonnet pointu chargé de pierres précieuses: ses doigts étaient couverts de bagues, & son habillement ressemblait à une armure d'or.

Le monarque me parut avoir de cinquante à soixante ans. Il était d'une taille au-dessous de la médiocre, mais robuste: il avait de gros traits & un teint brun. Cependant sa physionomie n'était pas désagréable; elle semblait même annoncer un esprit vif & intelligent.

Dès que l'empereur parut, tous les courtisans s'inclinèrent, joignirent les mains & prirent une attitude suppliante. Mais on n'exigea de nous autre chose que de nous baïsser un peu en avant & de mettre nos jambes en dedans autant que nous pûmes, car rien n'est si impoli ni si contraire à l'étiquete birmane, que de tourner la plante des pieds vers le visage d'une personne de distinction. Quatre Brame, en robe & bonnet blancs chantèrent la prière ordinaire au pied du trône. Un Mak-haan s'avança alors dans l'espace qui restait vide devant l'empereur, & ayant récité en ton cadencé les noms des per-

Chine.

sonnes qui devaient être présentés ce jour là, il se prosterna & pria sa majesté de vouloir bien accepter leurs hommages. Mon présent était composé de deux pièces d'étoffes de benarès, brochées en or. Le docteur Buchanan & M. Wood en présentèrent chacun une. Quand on lut nos noms, on nous invita l'un après l'autre, à prendre quelques grains de riz, à joindre nos mains en tenant ce riz, & à nous incliner aussi bas que nous pourrions, ce que nous fîmes sur le champ. Quand cette cérémonie fut finie, l'empereur prononça quelques mots que je ne compris pas : mais on me dit que c'était pour commander de revêtir une des personnes qui étaient présentes des marques d'un certain ordre de noblesse. Ce qu'avait dit le monarque fut immédiatement proclamé tout haut par des hérauts. Ce prince ne resta que quelques minutes de plus, & nous regarda pendant ce temps là très-attentivement ; mais il ne nous fit pas l'honneur de nous adresser une seule parole. Quand il se leva pour s'en aller, il marcha avec la même difficulté qu'en enfant ; la porte du trône se referma & la cour se retira.

Nous revînmes au rhoum, où l'on me dit que l'on me présenterait la lettre de l'empereur au gouverneur général de l'Inde. En effet un Nak-kaan apporta du lotou un plateau sur

lequel était la lettre de l'empereur enfermée dans un étui de bois & couverte d'un drap d'écarlate.

Chine.

Pendant que nous fûmes dans la cour intérieure où est situé le lotou, nous eûmes occasion de voir l'énorme coulevrine trouvée dans la forteresse d'Arracan, quand elle fut prise par l'Engée-tekien. Cette pièce d'artillerie fut conduite par eau dans la capitale des Birmans. On l'a dorée & mise sous un toit d'un ordre distingué; elle est de bronze & grossièrement travaillée. Mais elle a trente pied de longueur. Le diamètre du cercle de l'embouchure est de deux pieds & demi; et celui de l'embouchure même de dix pouces. Nous retournâmes dans notre logement précédés par un secrétaire inférieur, à cheval, portant la lettre du monarque & revêtu de sa robe & de son bonnet ministériel.

Ayant rempli au gré de mon espoir, l'objet pour lequel j'avais été envoyé, je me préparai à m'en retourner. En attendant, M. Wood employait ses heures de loisir à faire des observations astronomiques. D'un autre côté le docteur Buchanan faisait des recherches botaniques & ne négligeait aucun moyen de se procurer des renseignemens sur divers autres objets. On lui apporta, entre autres choses, des livres en langue birmane, dont les propriétaires deman-

Chine.

daient un prix qui me parut exorbitant. Ceux qui voulaient vendre ces ouvrages, les offraient toujours en cachette, prétendant que si on les découvrait, ils seraient exposés à une grosse amande. Cependant nous apprîmes un jour qu'un de ces marchands ayant été découvert, venait d'être mis en prison & devait être puni. J'envoyai sur le champ un message au principal Woungée pour le prier de me faire connaître s'il était défendu de nous vendre des livres.

L'empereur étant informé de cette affaire, invita le jour suivant les principaux Rhahaans à se rendre au conseil, & soumit à leur décision la question de savoir s'il était permis ou non, par le code birman, de donner à des étrangers des livres d'histoire & de législation. Les Rhahaans, après une délibération solennelle se décidèrent pour l'affirmative, & ajoutèrent que c'était non-seulement permis, mais même louable, parce que c'était un moyen de propager les sciences. Alors sa majesté eut la complaisance d'ordonner qu'on me donnât un superbe exemplaire de l'histoire des rois birman, & un autre du code des lois. ces deux ouvrages furent tirés de la bibliothèque impériale. Ils forment chacun un gros volume, supérieure-ment écrit, & orné de peintures & de dorures.

Le 23 octobre nous commençâmes à expédier nos effets les plus pesans & tout notre bagage fut

émbarqué le 25. En quittant Tounzemahn, je Chine.
 tournai encore avec plaisir les yeux vers le bos-
 quet à l'ombre duquel j'avais résidé. Je dis adieu
 avec joie, mais avec reconnaissance, à une habi-
 tation où j'avais éprouvé tous les soins d'une
 douce hospitalité, & passé trois mois d'une
 manière qui ne pouvait manquer de graver dans
 ma mémoire un souvenir durable.

La rivière qui, trois mois auparavant, avait
 offert dans sa largeur une étendue de plusieurs
 milles, était alors partagée en différens bras,
 environnant un grand nombre d'îles qui venaient
 de sortir des eaux. Le principal bras, même
 dans cet endroit avait un mille de large. Les
 dômes d'*Umméra-poura*, que nous laissions der-
 rière nous, les temples blancs & les montagnes
 escarpées de Chagaing, que nous avions en face,
 & le fort du Vieil-Ava au-dessous, formaient
 une magnifique perspective.

Le 30 de grand matin, nous montâmes à che-
 val & suivîmes la même route que la veille.
 Elle était des deux côtés bordée de temples. Mais
 il n'y en eut qu'un qui attira particulièrement
 notre attention. Il était entouré d'une haute
 muraille de briques, d'où sortaient des têtes
 d'éléphants en maçonnerie, de manière à faire
 croire que la muraille était soutenue par le dos
 de ces animaux. Le temple était construit en

China.

briques & formait une pyramide d'environ cent pieds de haut, ornée d'un tés doré. Au delà est une ville appelée Kiaoch zait, fameuse par le grand nombre d'idoles de marbre qu'on y fabrique. Là, les habitans sont tous statuaire. J'y vis trente ou quarante grandes cours remplies d'artisans travaillant à des statues de différentes grandeurs mais représentant toutes le dieu Gaudma affis, les jambes croisées sur un piédestal. Les statuaire me parurent extrêmement honnêtes & communicatifs. On me dit qu'ils ne voulaient vendre leurs marchandises qu'à des birmans.

Une demi-lieue plus loin, nous arrivâmes à l'endroit où s'élève l'unique & pesante masse du temple de Commodou. Ce vénérable & curieux édifice est sur une éminence. Aussi l'apperçoit-on de loin. Il a précisément la forme d'une cloche, mais il n'y a aucun vide. Il est environné d'une haute balustrade de bois placée à douze pieds de la base. Je mesurai la circonférence en dehors de cette balustrade, & je trouvai qu'elle était de quatre cents pas. Les Birmans vantent beaucoup l'antiquité de ce temple. Ils en attribuent l'édification à des êtres surnaturels, & la font remonter beaucoup plus haut que le temps où Moyse a existé.

J
nair
Cor
fes
écha
long
form
aim
font
I
Ava
de c
mon
ronc
imp
& en
mon
du p
statu
d'ent
pied
Ses r
le p
pied
l'idol
font
statue
marb

J'ai fait déjà mention de la grosseur extraordinaire des fusées des Birmans. Mais j'en vis à Chine. Commodou plusieurs qui étaient bien plus grosses. Ces énormes fusées se lancent du haut d'un échafaud élevé exprès. Plusieurs bambous d'une longueur suffisante pour faire le contrepois, forment la queue de la fusée. Les Birmans aiment beaucoup ce genre de pyrotechnie & y sont fort adroits.

Le lendemain nous descendâmes jusqu'à Ava; je sortis à pied pour examiner les ruines de cette capitale, abandonnée au milieu de monceaux de ruines, couvertes d'herbes & de tonces; nous reconnûmes la place du palais impérial. Une pauvre femme, triste historienne & emblème vivant de ces lieux dégradés, nous montra l'endroit où était autrefois la résidence du grand prêtre de l'empire. On y voit la statue colossale de Gaudma; elle est haute d'environ vingt-quatre pieds; sa tête a huit pieds de diamètre, & sa poitrine dix de large. Ses mains ont cinq à six pieds de longueur, & le piédestal qui est aussi de marbre, à huit pieds d'élevation. Le cou & le côté gauche de l'idole sont dorés, mais le bras & l'épaule droite sont nus. Les birmans m'assurèrent que cette statue, ainsi que tous les autres gaudmas de marbre que j'avais vus, étaient d'un seul bloc.

 Chine.

En l'examinant de très-près , je ne pus y apercevoir aucun point : il serait fort curieux de savoir comment une masse aussi énorme a pu être transportée du fond d'une carrière, & élevée dans cet endroit.

Le 2 novembre , nous continuâmes notre route , le courant de la rivière nous faisait faire deux ou trois milles par heure ; nous mouillâmes le soir au milieu d'une flotte d'au moins deux cents bateaux marchands ; ils étaient amarés au rivage de *Nioundoh* , les uns pour mettre leur cargaison à terre , les autres pour en prendre une.

Le 3 novembre , nous partîmes de grand matin & nous arrivâmes à Pagahm à l'heure du déjeuner. C'est une ville célèbre par le nombre de ses temples & les restes de son ancienne magnificence. Dans l'après midi nous sortîmes pour aller voir un temple fort curieux & fort ancien , que l'on repavait par ordre & aux frais de l'Engée-rékien. De chaque côté des portes , dans des niches pratiquées dans le mur , étaient assises des figures humaines , en stuc , d'une grandeur colossale ; elles avaient de grands yeux & la tête en avant , comme pour voir ceux qui approchaient du seuil. C'étaient à ce que l'on me dit , des portiers surnaturels , dont la pénétration était telle , qu'ils voyaient

jusques dans les replis les plus cachés du cœur humain, & découvriraient si la dévotion de ceux qui venaient dans le temple étoit sincère.

China.

Le 5 novembre, au lever du soleil, le prince de Prome passa avec une suite très-nombreuse & très-bruyante. A en juger par le nombre de bateaux, il n'y avait pas moins de trois à quatre mille personnes. Tous les bateliers chantaient en mesure, & reglaient sur leur chant, les coups de leurs avirons.

Le 6 novembre, nous arrivâmes à neuf heures du matin à *Sembiru-ghicun*, situé sur la rive orientale de l'Irraouaddi; nous aperçûmes à quelque distance, une de ces maisons qu'on construit pour des hommes d'un rang supérieur quand ils sont en voyage. Lorsque nous jugeâmes le soleil assez bas pour ne pas nous incommoder, nous montâmes à cheval & nous allâmes voir les puits célèbres qui produisent l'huile qui est d'un si grand usage dans l'empire Birman. La campagne que nous traversâmes, étoit triste & stérile; à mesure que nous approchâmes des puits, nous trouvâmes un pays moins montueux & de la verdure.

Il nous parut qu'il y avait un grand nombre de puits dans un petit espace de terrain. Nous en examinâmes un; il avait une ouverture d'environ quatre pieds carrés, & les pa-

Chine.

rois, autant que nous pûmes le voir, étaient revêtues de pièces de bois. L'huile se tire avec un pot de fer attaché à une corde, passée dans un cylindre de bois, qui tourne sur son axe, & est soutenu sur deux poteaux. Quand le pot est plein, deux hommes prennent un bout de la corde, & descendent en courant un sentier obliquement creusé dans la terre, & équivalant à la profondeur du puits. De sorte que, lorsqu'ils sont parvenus au bout de ce sentier, le pot est remonté. Alors on jete l'huile & l'eau qu'il contient dans une citerne, qui a dans le fond un petit conduit par où l'on fait écouler l'eau.

Notre guide, homme actif & intelligent, alla dans une maison du voisinage, & se procura une corde, par le moyen de laquelle nous fûmes en état de mesurer la profondeur du puit; elle était de trente-sept toises; mais nous ne pûmes pas juger de la quantité d'huile qu'il y avait. L'homme qui nous avait prêté la corde, nous dit que les puits où l'on avait de l'huile jusqu'à la ceinture, étaient regardés comme assez bons; ceux où l'on en avait jusqu'au cou, comme abondans, & ceux où l'on en avait seulement jusqu'au genou, comme très-médiocres.

Nous nous couchâmes cette nuit près de la ville

de Patanago; elle est entourée de jolies collines couronnées d'arbres touffus. La flotte en partit de bonne heure, & au coucher du soleil nous arrivâmes à Miauday. Le soir je me promenai dans un terrain que j'avais souvent parcouru auparavant. Tout y flattait mes yeux; le contentement paraissait peint sur tous les visages, et l'aisance régner dans toutes les maisons.

 Chine.

En revenant de faire une longue course à cheval, je trouvai un grand nombre de personnes vis-à-vis de nos chaloupes, j'appris que c'étaient des Kains, ou montagnards. Je demandai qu'on fit venir à bord un des principaux personnages de chaque sexe; ce couple curieux était dans son plus bel accoutrement, qui consistait en un habit mal fait, de grosse toile de coton noire. Ce qui me parut le plus remarquable dans la femme, était le visage, qu'elle avait entièrement tatoué en lignes formant des segments de cercle. J'employai sur le champ mon peintre à faire un dessin de ces montagnards; il les fit très-ressemblans. Il eût pourtant quelque difficulté à dessiner le visage de l'homme, qui était alarmé, inquiet, & remuait continuellement, parce qu'il s'imaginait qu'on allait l'enforcer; la femme se tint tranquille, les mains jointes & paraissant fort contente.

 Chine.

Ces payfans parlaient assez mal la langue Birmane. Pour les distraire pendant qu'on les dessinait, nous fîmes plusieurs questions à l'homme; nous lui demandâmes où il espérait aller quand il mourrait? Il répondit qu'il redeviendrait enfant. — Qui vous rendra enfant? — Les mounzings. — Qui sont les mounzings? — Le père & la mère du monde, qui croissent sur la terre comme deux arbres dans un champ, l'un toujours vert, & l'autre sec. Nous ne comprîmes pas ce qu'il voulait dire par cette métaphore, à moins que ce ne fut le type d'un rajeunissement & d'une décadence perpétuellement successifs. Il n'avait pas d'idées des récompenses & des punitions d'un autre monde, & prétendait qu'on ne commettait jamais de péché dans son pays. Les Kains ne prient point pendant leur vie, parce qu'ils ne peuvent pas alors voir les mounzings; mais ils imaginent que leurs statues les prient après leur mort. Ce sont là des notions grossières de religion que possède la race innocente & naïve des habitans des hautes montagnes, qui séparent l'Arracan de l'Ava. Ces hommes, simples comme la nature, chérissent leur sauvage indépendance, & ont en général une repugnance insurmontable à communiquer avec les habitans des plaines.

Nous

 tin
 des
 ron
 ren
 fru
 pie
 con
 I
 bell
 tion
 gag
 man
 sons
 quab
 natta
 & de
 lité
 autre
 couv
 vîme
 No
 mon
 com
 mes
 si non
 qu'un
 seule

Nous fîmes voile le lendemain de grand ma-
tin, & vers les deux heures nous mouillâmes au-
dessous du faubourg de Prome. Dans les envi-
rons le sol est fort propre au jardinage, & nous
rencontrâmes plusieurs personnes portant des
fruits au marché. Le bois de charpente & les
pierres plates, sont les principaux articles du
commerce de Prome.

Chine.

Le jour suivant nous mena à Denoubieu; la
belle position du village de Teriaro, & l'éléva-
tion de la rive occidentale où il est situé, m'en-
gagèrent à aller à terre: c'est un endroit char-
mant; il n'est pas fort spacieux, mais les mai-
sons y sont propres & commodes; il est remar-
quable par un beau temple, & célèbre par les
nattes qu'on y fabrique. Il y en a de très-belles
& de toutes les façons, & elles sont d'une qua-
lité supérieure à celles que l'on fait dans les
autres parties de l'empire. De longs roseaux
couvraient presque tout le rivage que nous
vîmes dans cette journée.

Nous étions alors dans l'endroit où, en re-
montant la rivière, nous avions été si fort in-
commodés par les maringouins; nous éprouvâ-
mes encore leurs piqûres venimeuses; ils étaient
si nombreux, si gros, que je suis persuadé
qu'un européen, exposé tout nu, durant une
seule nuit à leurs piqûtes, courrait grand ris-

Chine.

que d'en mourir. Les matelots Birmans eux-mêmes, dont la peau est assez dure, ne peuvent résister à leurs aiguillons, & mes domestiques bengales en pleuraient de douleur; je couchai avec mes bottes, mes habits & une double serviette sur le visage: malgré cela les maringouins m'empêchèrent de prendre aucun repos.

Vers neuf heures, nous mouillâmes au dessous de la ville de Paulang. A onze heures mes gens hélèrent une chaloupe qui qui profitait du flux & ramait vers nous. J'entendis à l'instant une voix européenne, chose à laquelle je n'étais pas accoutumé depuis long-temps & je reconnus bientôt celle du capitaine Thomas, commandant du cheval marin. Comme il n'était pas possible de dormir, je passai la nuit à converser avec lui. A minuit nous levâmes l'ancre: nous fûmes encore obligés de la jeter une fois à cause de la marée. Le 17 novembre de grand matin, nous arrivâmes à Rangoun. Pendant le peu de jours que j'y restai, je reçus plusieurs marques de civilité de la part du maywoun, & je ne fus pas en reste avec lui.

Le docteur Buchanan monta à cheval, & fit une excursion de quelques milles avec un officier du cheval marin, pour voir un village habité par des Carainers, race de paysans dont j'ai déjà

fa
An
m
av
pi
de
bir
fer
rie
vo
plu
bre
fain
qu
une
de
d'a
me
qu
leu
nor
ma
Car
du
une
" u

fait mention. L'un des habitans invita les deux Anglais à entrer chez lui, & leur offrit amicalement à se rafraîchir. Ces messieurs montèrent avec une échelle assez étroite, d'environ douze pieds, dans une espèce de grange, divisée en deux par une cloison de nattes. Le soir, les habitans de ces maisons retirèrent leur échelle, ferment leur porte, & par ce moyen, ils n'ont rien à craindre, ni des bêtes sauvages ni des voleurs.

Chine.

Sept ou huit hommes, autant de femmes, & plusieurs enfans, forment une famille nombreuse chez les Carainers : ils sont en général sains & vigoureux, & ils ont la peau plus blanche que la plupart des Birmans du midi. Quelques unes de leurs femmes portent de beaux coliers de corail, elles ont même des ornemens d'or & d'argent. La vie que mènent ces gens là est vraiment patriarcale. ils n'ont d'autre occupation que celle de cultiver la terre & de faire paître leurs troupeaux. Ils adorent Gaudma, mais non pas avec cette ferveur qui anime les Birmans.

Le docteur Buchanan interrogea un de ces Carainers sur leur religion. Cet homme convint du peu de lumières de sa nation, & en donna une singulière raison. — « Dieu, dit-il, écrivit un jour ses lois & ses commandemens sur la

Chine.

» peu d'un buffle, & somma les nations de la
 » terre de venir en prendre copie, ce qu'elles
 » firent toutes, excepté les Carainers qui n'en
 » eurent pas le temps, parce qu'ils étaient
 » occupés à l'agriculture. Cela est cause qu'ils
 » sont toujours resté dans un état d'ignorance,
 » & que leurs soins se bornent aux travaux
 » champêtres. »

En s'en allant, le docteur Buchanan offrit à ses hôtes quelques pièces d'argent: ils étaient si peu accoutumés à un pareil acte de générosité, & ils en furent tellement surpris qu'ils en méconnurent les motifs. Après s'être regardés & avoir parlé entre elles une-minute ou deux, les femmes, qui s'imaginèrent avoir deviné son dessein, s'enfuirent toutes en riant. En même-temps les hommes refusèrent le cadeau d'un air mécontent. N'ayant aucune idée d'un don défintéressé, ils crurent que le docteur voulait acheter les faveurs d'une de leurs femmes. Le docteur Buchanan essaya envain de les convaincre que leurs soupçons étaient mal fondés. Pour prouver la pureté de ses intentions, le docteur laissa par terre l'argent, quand il quitta la maison.

Pendant mon dernier séjour à Rangoun, j'eus occasion d'observer que les Birmans jouaient aux

éch
 cla
 Ra
 ma
 me
 & i
 jou
 nen
 nie
 tère
 sou
 cou
 L
 nou
 la m
 rivie
 pre
 geu
 se m
 Le 2
 poin
 dépa
 N
 nous
 qu'a
 de C
 Birr

échecs, jeu fort estimé parmi les premières classes de cette nation.

China.

Le 26 novembre, veille de notre départ de Rangoun, j'allai faire mes derniers adieux au maywoun du Pégu. Ce vice-roi est universellement regardé comme un très-honnête homme & il paraît bien digne de sa réputation. Quoiqu'il jouisse d'une autorité absolue dans son gouvernement, je ne l'ai jamais vu accuser ni de tyrannie ni d'injustice. Certes un homme de ce caractère, dans un pays où règne le plus sévère & souvent le plus cruel despotisme, mérite beaucoup d'éloges.

Le 27 novembre, à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre. Nous descendîmes avec la marée. En passant devant l'embouchure de la rivière de Pégu, nous remarquâmes qu'elle était presque aussi large que l'Irrouaddi. Mais cette largeur ne s'étend pas bien loin, & plus haut l'eau se trouve resserrée dans des bornes très-étroites. Le 28 novembre de grand matin, nous vîmes la pointe de terre appelée l'éléphant. Le 30 nous dépassâmes l'île du diamant & le cap Négrais.

Nous tenant à quelques lieues de la côte, nous luttâmes contre les vents contraires, jusqu'au 9 décembre, que nous fûmes à la hauteur de Cheduba, île fertile, appartenante à l'empire Birman. Nous jugeâmes qu'elle pouvait avoir

Chine.

quinze lieues de long. On y recueille une très-grande quantité de riz. Dans la matinée du 11 nous vîmes les îles Orheco, sur la côte d'Arracan, îles qui sont pour la plupart un assemblage de rochers, servant d'abri aux pirates & aux brigands.

Le 22 décembre, nous arrivâmes à Budgebudge, où je trouvai un bateau qui m'attendait. Je quittai le vaisseau & en deux heures je fus rendu à Caicutta, après une absence de dix mois.

LIVRE TROISIEME.

Chine.

*VOYAGE de Samuel Turner au Boutan
& au Thibet, en 1783.*

CHAPITRE PREMIER.

*DÉPART de Calcutta. --- Arrivée à Rungpore. ---
Vue des montagnes du Boutan. --- Chichacotta. --- Frontières du Boutan. --- Entrée dans Buxadeouar. --- Arrivée au palais de Tassifudon. --- Message du Deb-rajah. --- Entrevue avec ce Prince. --- Echarpes de cérémonie. --- Ordre des Gylongs. --- Leurs nombreux établissemens. Les envoyés Anglais se rendent à Ouandipore. --- Retour à Tassifudon. --- Bouffon. --- Machine électrique. --- Grande fête des Indous.*

AU commencement de l'année 1783, ayant reçu les ordres & les instructions du gouvernement du Bengale, je partis de Calcutta pour remplir la mission qui m'était confiée. Il ne m'arriva rien de bien remarquable dans le commencement de mon voyage, c'est-à-dire jusqu'à

Chine.

l'extrémité septentrionale du territoire de la compagnie. J'entrai dans mon palanquin à Gly-yetti, ville située de l'autre côté du Bhagiratti principal bras du Cange, qui en cet endroit, prend le nom de rivière d'Hougly. Le quatrième jour après mon départ, je m'arrêtai à Rungpore qui est à soixante milles de Calcutta.

Je fus obligé de séjourner à Rungpore, pour attendre la permission d'entrer dans le Boutan; car, sans un ordre exprès du Deb-*raja*, personne ne peut pénétrer dans les montagnes, nous continuâmes à voyager en palanquin. Nous fûmes forcés de passer la journée du 7 mai dans la plaine de Calamatty, parce que notre bagage n'était pas encore arrivé. Nous le reçûmes le jeudi matin, & à dix heures nous nous remîmes en route; bientôt après nous arrivâmes à Mongoulhaut, ville spacieuse, célèbre par ses manufactures. Ses habitans paraissent être de tous les Indiens ceux qui recherchent avec le plus de soin les douceurs & les commodités de la vie.

Nous trouvâmes le lendemain qu'à mesure que nous avançons, le pays était moins cultivé que celui que nous avons vu. Au point du jour nous découvrîmes les montagnes du Boutan, ressemblant à un nuage épais qui s'élève dans le lointain. L'étendue ténébreuse de ces vastes limites, & leur forme irrégulière & bizarre,

lor
si g
ém
de
cet
I
Bal
pau
fan
mè
un
plu
enf
qu'
hau
I
Ber
prè
arr
hui
nou
éta
abe
fan
po
pie
co
tro

lorsqu'on les voit pour la première fois & à une si grande distance , portent dans l'ame une vive émotion ; & je ne pus me défendre d'une forte de terreur en songeant que j'avais à franchir cette redoutable barrière.

Chino.

Nous entrâmes bientôt dans le district de Bahar. Il offre un triste aspect, ses habitans sont pauvres. Les gens du peuple vendent leurs enfans à qui veulent les acheter : ils les donnent même à très-bon compte & n'emploient jamais un tiers dans un si barbare commerce. Rien n'est plus commun que de voir une mère porter son enfant au marché, après l'avoir paré le mieux qu'elle a pu, dans l'espérance d'en tirer un plus haut prix.

Nous touchions à l'affreux pays qui sépare le Bengale de celui du Boutan. Son étendue est de près de trente cinq milles. Le 11 mai, nous arrivâmes à Chichacotta. Nous fîmes plus de huit milles dans cet affreux pays, après quoi, nous entrâmes dans une forêt, dont les arbres étaient très-beaux. On nous dit que cette forêt abondait en éléphants, en rhinocéros & en sangliers. Nous avions encore un mille à faire pour arriver à Buxedeouar, & nous étions au pied de la dernière montée, lorsque nous rencontrâmes un héraut, qui dès lors précéda notre troupe & sonna de la trompette. Quand nous

 Chine.

fûmes au haut de la montagne , cinq jeunes filles ornées de guirlandes de fleurs noires , vinrent au devant de nous en chantant & nous conduisirent dans Buxedeouar. Ce lieu est à vingt milles de distance de Chichacotta.

Les officiers de la ville vinrent nous rendre visite & chacun d'eux nous présenta un mouchoir blanc de Pelong , une tasse de thé & une boisson faite avec du riz & du froment. Nos tentes furent un objet d'admiration pour la foule des Boutaniens qui nous environnait. Les Boutaniens ont tous les mêmes traits , ils sont moins bruns & plus robustes que les Bengales , leurs voisins : ils ont le visage plus large & les os des joues plus proéminens. Il y a une si grande différence entre ces deux races d'hommes , qu'un étranger , qui les verrait pour la première fois , n'hésiterait pas à croire qu'elles habitent deux régions très-éloignées l'une de l'autre , & ne pourrait pas se persuader que leurs pays sont limitrophes.

Le soir nous allâmes voir le Soubah de Buxedeouar ; il vint au devant de nous jusqu'à la porte de son appartement. Conformément à la coutume du Boutan , je lui présentai un mouchoir blanc de Pelong. Il m'en donna en même temps un pareil & nous nous touchâmes la main ; nous nous assimes. Il se plaça dans un coin de la

chambre, à côté d'une fenêtre & vis-à-vis de nous, sur un siège d'environ un pied de haut, & couvert d'un tapis d'écarlate, au milieu duquel était un morceau de peau de tigre. Il avait à sa droite un bassin d'argent, dans lequel brûlaient des bois aromatiques, avec un autre vase, où brûlaient aussi trois espèces de cierges fort longs & d'une composition dans laquelle il y avait des parfums. L'appartement était orné de peintures représentant les divinités du pays. Dans le fond était une alcove, où l'on voyoit quelques idoles avec des lampes allumées. Devant ces idoles était un crane humain, & des fleurs; des fruits, des grains étaient parfumés auprès d'elles.

Le lendemain à midi le Soubah vint nous rendre visite. Je lui avais fait présent d'un telescope. Je lui montrai alors la manière de s'en servir; & il la comprit fort bien, allongeant ou raccourcissant le tube jusqu'à ce qu'il fut au point convenable.

L'après dîner, je dis au Soubahs que nous avions grande envie d'aller sur le sommet d'une montagne que je lui montrai du doigt, & je lui demandai s'il y avait un chemin qui y conduisit. Il me répondit que c'était un lieu sacré & qu'il s'empreserait de nous y accompagner, & en conséquence, il passa chez lui pour s'y préparer.

Chine. L'on me dit que le Soubah avait coutume de se rendre tous les mois sur la montagne sacrée, & qu'alors il y plantait un drapeau blanc, & y faisait quelques cérémonies religieuses, dans l'espérance de se rendre favorable le *Dewta*, qui, suivant l'opinion des Boutaniens, est le génie de ce lieu, & plane sur le sommet de la montagne, d'où il dispense les biens & les maux à tout le pays voisin. L'on me conseilla de planter aussi sur la montagne un drapeau blanc. Je me conformai volontiers à cette coutume, toute absurde & ridicule qu'elle est, parce qu'un refus aurait pu blesser mes hôtes.

Au bout d'une demi heure, le son de la timbale & de la trompette annonça que le Soubah venait nous rejoindre. Il était accompagné d'une foule de personnes vêtues d'habits de diverses couleurs. Notre troupe formait une assez belle cavalcade. On portait en avant cinq bambous, à chacun desquels était attaché un drapeau blanc. A la suite de ces drapeaux étaient deux longues perches, entourées symétriquement de morceaux d'étoffes de soie bleus, rouges, jaunes & blancs. Les deux hommes qui portaient ces perches les faisaient sans cesse tourner. Sept jeunes filles les cheveux épars, marchaient à une certaine distance de ces deux hommes & chantaient une hymne. Elles étaient précédées par le principal

lam
coi
tan
me
vest
cha
més
d'ar
bre
les
nou
pass
men
mai
une
cère
piec
à la
peu

N
peti
con
rang
lam
un
Apr
cym

lama du pays , vêtu d'une veste d'écarlate, Chino.
 coiffé d'un bonnet de laine très-élevé , & montant un cheval qu'il faisait marcher fort lentement. Ensuite venait le Soubah ; il avait une veste de fatin bleu , brodée en or ; il portait un chapeau à l'européenne orné d'un morceau de métal jaune qui avait la forme d'une feuille d'arbre. Je marchais après avec une suite nombreuse. Lorsque nous arrivâmes sur le sommet , les sept jeunes filles qui nous avaient précédées , nous saluèrent en chantant à mesure que nous passions près d'elles. Elles marquaient lentement la cadence par le mouvement de leurs mains & de leurs pieds , ce qui me parut être une espèce de danse religieuse. Elles s'avancèrent alors à la file , se tenant tantôt sur un pied , tantôt sur un autre , élevant leurs mains à la hauteur de leurs épaules , les avançant un peu & les tournant sans cesse.

Nous vîmes au sommet de la montagne un petit plateau sur lequel était un autel appuyé contre un grand arbre. Sept hommes étaient rangés en face de l'autel ; le premier était le lama qui se tenait debout : il avait à son côté un prêtre qui frappait sur un grand tambour. Après celui-ci était un autre prêtre avec des cymbales ; un troisième jouait d'une espèce de

Chine. flûte, faite avec l'os de la jambe d'un homme, & deux autres sonnaient de la trompette.

On nous présenta à chacun un petit cierge d'une composition parfumée : il était allumé, & nous le tinmes à la main. On nous apporta aussi une tasse pleine de riz, au milieu de laquelle était planté un autre cierge allumé. Nous touchâmes le riz, ainsi que l'avait fait le Soubah, & alors on plaça la tasse sur l'autel, après quoi les prêtres récitèrent d'un ton très-bas des prières, qui furent suivies d'un moment de silence. Le Soubah noua alors autour de son cou un linge blanc, qui lui couvrait la bouche & les narines, & on lui apporta un vase d'eau dans lequel il lava ses mains. Enfin on nous présenta un mouchoir blanc de Pelong, dont nous prîmes un bout, tandis qu'un prêtre tenait l'autre. Nous nous approchâmes de l'autel, puis nous lâchâmes le bout du mouchoir que le prêtre passa plusieurs fois au-dessus des cierges. On nous apporta du riz mêlé avec des cauris; on planta les drapeaux en terre, & le riz & les fruits consacrés qui étaient sur l'autel, furent jetés à la multitude, qui s'empressa de les ramasser. Les jeunes filles s'avancèrent alors en dansant, & la cérémonie finit aux acclamations des spectateurs.

Le Soubah m'apprit que la cérémonie reli-

gieuse à laquelle nous venions d'assister, avait pour but de nous rendre propice leur divinité, afin qu'elle nous fit voyager heureusement dans leur pays.

Chine

Le 17 & 18 mai, il plut toute la journée. Nous rendîmes visite au Soubah. Quand nous fûmes assis, il nous entretint de la toute puissance de ses dieux, représentés dans divers tableaux qui étaient dans la chambre; mais ce qu'il nous dit était si rempli de fables & de choses mystérieuses, que je ne pus y rien comprendre. Il avait auprès de lui une tabatière émaillée qu'il me donna à examiner, & quand je l'eus dans les mains, il me pria de la garder. Il me fit aussi présent d'une bourse dans laquelle il mit trois roupies; car la coutume des Boutaniens est de ne jamais donner une bourse vide.

Le 22 mai, nous allâmes de grand matin prendre congé du Soubah. Je le remerciai des politesses & des marques d'attention dont il m'avait comblé; nous nous touchâmes la main & nous nous séparâmes. Le Soubah était âgé d'environ trente ans; il avait une physionomie ouverte & spirituelle, & si l'on peut juger d'un homme d'après les traits de son visage, je crois que celui-là était naturellement droit & bienveillant; aisé & agréable dans ses manières;

Chine. il ne donnait des ordres que du ton le plus doux, & semblaît faire oublier qu'il étoit le dépositaire de l'autorité.

Le 22 mai, à sept heures du matin, nous partîmes de Buxadeouar. Il nous fallut passer sur une montagne dont nous atteignîmes le sommet avant neuf heures. Au bout de quelques minutes, des nuages épais s'élevèrent & nous dérobèrent la vue de tout ce qui étoit à nos pieds. Tandis que nous étions en cet endroit, les Boutaniens nous conseillèrent de garder un profond silence, ou du moins à ne parler que très-bas, afin de ne pas nous exposer à troubler les élémens. Il nous assurèrent très-sérieusement que l'ébranlement que produisait dans l'air le son ordinaire de la voix, ferait inmanquablement tomber au-dessous de nous des torrens de pluie. Nous évitâmes ce danger. Nos guides furent bien aises de voir que nous faisons attention à leur avis.

En descendant de l'autre côté de la montagne, nous arrivâmes dans un lieu appelé Gigougou, petit village éloigné de douze milles de Buxadeouar. Nous fûmes accueillis par les principaux habitans : c'étoient un vieillard, sa fille & une autre femme.

Le vendredi, 23 mai, à six heures du matin, nous partîmes de Gigougou. Le chemin étoit rocailleux

ro
tan
ma
pa
na
ait
là
jet
mo
en
mo
bru
con
don
bes
don
mex
L
en r
qu'u
tie
orag
tout
rech
en r
vers
Teh
rieu

rocailleux & inégal; on y trouve à chaque instant des montées & des descentes fort roides; Chine, mais les chevaux tanguns sont accoutumés à de pareilles routes, & ils s'élancent avec une étonnante facilité d'un rocher à l'autre, quoiqu'il y ait au-dessous des précipices affreux. Ce jour-là nous passâmes tout près d'un pont de bois jeté sur une grande rivière qui, du haut d'une montagne très-élevée, se précipite de cataracte en cataracte. Nous nous reposâmes quelques momens en cet endroit; l'ombre épaisse, le bruit de la cascade, le chant des oiseaux, tout contribuait à ranimer notre courage & à nous donner de nouvelles forces: nous en avons besoin pour gravir la montagne du Murichou, dont le chemin était presque à pic & extrêmement difficile.

Le dimanche, 25 mai, nous nous remîmes en route. Nous passâmes près de Tetim, village qu'un accident terrible détruisit en grande partie il y a quelques années. Pendant une nuit orageuse, un ouragan enleva neuf maisons avec toutes les personnes qui y étaient; & quelques recherches qu'on ait faites, on n'a jamais pu en retrouver le moindre vestige. Là, nous traversâmes la rivière du Tutti, qui s'y joint au Tehintchieu: on voit celui-ci écumant & furieux comme une mer irritée, sortir du milieu

Chine.

des montagnes. Tandis qu'on est en cet endroit, on a en face la cascade de Minzapizo; le volume d'eau qui la forme, & qui est très-considérable, tombe d'une si grande hauteur, qu'il s'en dissipe une partie dans sa chute, & que le reste produit au bas de la montagne une vapeur semblable à celle de l'eau bouillante.

Un pont d'une construction très-ingénieuse, mais sur lequel il ne peut passer qu'un homme à-la-fois, communique de cette montagne à celle qui est vis-à-vis. Il est fait avec deux fortes cordes de liane, bien tordues & placées parallèlement; un cerceau entoure ces cordes; le voyageur s'assied dans le cerceau, & tenant de chaque main une des cordes, il se hale doucement, & franchit un abîme que je ne pus contempler qu'en frémissant.

Le 26 mai, nous partîmes de Chouka. Nous passâmes tout près d'une des nombreuses cascades qui, du haut des rochers couverts de mousse, se précipitent dans le creux des vallées. Bientôt ces montagnes nous offrirent des traces de culture & de fertilité que n'avaient point les dernières que nous venions de traverser.

La pluie nous força de passer la journée du 28 mai à Chouka, dont la situation est extrêmement romantique, mais fort exposée au froid. Nous en partîmes le 29. Nous avions fait

cing
frap
sing
piec
l'aut
au-c
de
atta
affu
de
tudi
au-d
viro
piec
L
avai
avio
ape
villa
gnes
vâm
les u
tand
côté
des
E
à su
com

cing ou six milles, quand nos yeux furent frappés de la vue d'un pont d'une construction singulière, & fait seulement pour les gens de pied. Ce sont deux chaînes distantes l'une de l'autre de quatre pieds, tendues parallèlement au-dessus d'une rivière, & passant sur une pile de pierres élevée sur chaque bord. Elles sont attachées derrière ces piles à une grosse pierre, assurée par beaucoup d'autres. Des planches de huit pouces de large sont suspendues longitudinalement par des lianes entre les chaînes, au-dessous desquelles elles sont baissées d'environ quatre pieds. Ce pont a soixante-dix pieds de long.

Chine.

Les montagnes où nous passâmes le 29, avaient bien moins de pins que celles que nous avions traversées les jours précédens. Nous aperçûmes ce jour là des hermitages & des villages semés sur le penchant de ces montagnes; en approchant de Nonnou, nous trouvâmes des champs remplis de moissonneurs, les uns armés de faucilles; coupaient les blés, tandis que d'autres en faisaient des gerbes. A côté d'autres payfans labouraient la terre, avec des charrues traînées par des bœufs.

En partant de Nonnou, nous continuâmes à suivre le bord de la rivière. Là, le pays commence à être découvert; le Tehintchien y

Chine.

court avec moins de rapidité. Il arrose une vallée étroite mais charmante, où il n'y a pas un seul coin de terre en friche. Nous partîmes le dimanche premier juin, nous continuâmes à suivre la vallée où nous avions voyagé la veille; quand nous eûmes fait quelques milles, nous aperçûmes Tassifudon, bâti dans une vallée qui s'étend du nord au sud; en y arrivant nous fûmes conduits dans une maison bâtie sur une éminence, à peu de distance au nord du palais.

Le lendemain de mon arrivée, je chargeai l'interprète qui m'avait accompagné de se rendre au palais pour régler le cérémonial de mon audience & fixer le moment où je pourrois présenter au Deb-*raja* les lettres du gouverneur général du Bengale.

Le mardi 3 juin, un messager vint de grand matin m'annoncer que le *raja* se proposoit de me donner audience ce jour là. Je me rendis chez lui un peu avant midi avec tous les gens de ma suite: l'on nous conduisit dans un vaste salon; l'on nous fit passer dans divers corridors & monter plusieurs longues échelles, qui communiquent d'un étage à l'autre, & enfin nous parvînmes à l'appartement du *raja*; c'est-à-dire, presque au haut du palais.

Peu de temps après que nous eûmes monté la dernière échelle, la porte du raja s'ouvrit, & nous entrâmes dans une salle peu spacieuse mais fort jolie. Il y avait du côté du couchant un balcon ceinturé avec des rideaux, seul endroit par où le jour entrait. Le mur était couvert de quelques portraits des apôtres de la religion du pays, portraits faits en soie, & à peu-près pareils à ceux des héros qu'on voit sur nos tapisseries.

Chiao.

Le raja avait une robe de drap brun foncé; il était assis, les jambes croisées, sur une pile de coussins placés dans un coin de la chambre. Il avait à sa droite le balcon, & à sa gauche un cabinet rempli de petites idoles & de baguettes à l'usage des dévots.

Nous nous avançâmes, l'un après l'autre, moi & mes deux compagnons, & suivant l'usage de ces contrées, nous présentâmes au raja une écharpe de soie blanche, c'est-à-dire, une pièce de pelong, étroite & frangée à chaque bout. Le raja reçut ces présents & les mit dans les mains de son zempi ou maître des cérémonies; je lui remis ensuite la lettre du gouverneur général du Bengale, qu'il prit avec un sourire gracieux. Il la considéra quelque temps en faisant des inclinations de tête; après quoi, il la posa sur le banc qui était devant

Chine.

lui. Dans le coin de la chambre opposée à celui où était le raja, il y avait trois piles de coussins; le raja nous les indiqua avec la main, en nous faisant signe de nous asseoir.

Quand nous fûmes tous rangés à nos places, il y eut un moment de silence que le raja rompit en me faisant plusieurs questions obligeantes & me félicitant sur mon heureuse arrivée à Tassifudon. Je profitai avec empressement de cette occasion pour témoigner combien nous étions reconnoissans des attentions qu'on avait pour nous dans le Boutan, & je dis au raja que j'étais on ne peut pas plus satisfait du zèle & de l'intelligence que montrait l'homme qui nous servait de guide depuis que nous étions dans ses états.

On plaça devant nous trois petits bancs semblables à celui qu'avait le raja. Aussitôt un officier entra avec une grande théière de métal blanc, il s'approcha du raja, puis il remua circulairement sa théière, comme pour mêler ce qu'elle contenait, & il en versa dans la paume de sa main & se hâta de le boire.

Le raja tenait avec sa main droite, ou plutôt sur le bout de ses doigts, une petite tasse vernissée qu'on lui remplit de thé. Aussitôt il fit signe à l'officier d'en verser dans trois tasses qu'on avait mises devant nous: tenant toujours

la sienne dans la main droite, il récita d'une voix peu élevée, une longue prière, il trempa trois fois le bout de son doigt dans la tasse & le secoua chaque fois sur le parquet. Après ces légères libations, il commença à boire son thé, alors nous suivîmes son exemple & mangeâmes du riz rôti qu'on nous servit. On mit devant nous des plateaux, sur lesquels il y avait des pommes séchées, des oranges, des noix, des légumes & des conferves des fruits de la Chine & de Cachemire. Le raja nous fit donner par le zempi une écharpe de soie à chacun, & quand on nous l'eût passée sur les épaules, ce prince nous congédia, en nous recommandant de prendre beaucoup de soin de notre santé, & nous disant qu'il souhaitait qu'elle ne fût point altérée par le changement de climat.

Pendant la durée de notre audience, le raja montra de la dignité & de la bienveillance. Il était grave & attentif, mais il ne manquait pas de vivacité. Il parlait assez bas, mais il articulait bien, & ses discours étaient accompagnés de quelques gestes. Toute sa conduite annonçait une politesse qui me surprenait, je l'avoue, dans un prince qui vivait au milieu d'un amas de montagnes inaccessibles, & qui ne voyait que par hasard, des hommes qui n'étaient pas ses sujets.

Chino.

Il était à propos que nous fissions une visite aux principaux officiers du gouvernement & ils s'y attendaient. Le premier, le noumpon, était commandant du château de Tassifudon, grand maître des arsenaux, & gouverneur de tout le pays que nous avons traversé depuis le Bengale jusqu'à la capitale du Boutan.

Le second, le zoundonier, était grand trésorier & capitaine général de toutes les forces de l'État. Le troisième, le zempi, était maître des cérémonies, grand échançon & maître de la garde-robe. Nous fûmes d'abord conduits chez le zoundonier; c'était un homme fort gros & assez peu poli; mais il remplaçait ce qui lui manquait de savoir vivre, par beaucoup de bonne humeur. Le zoundonier était grand & robuste & paraissait avoir beaucoup plus d'esprit que le noumpon: nous nous donnâmes mutuellement des écharpes de pelong, & nous prîmes du thé.

Il était déjà tard quand nous sortîmes de chez le zoundonier, de sorte que nous fûmes obligés de remettre au lendemain la visite que nous devons aller faire au zempi. C'était un homme d'une taille moyenne, fort bien fait & n'ayant pas plus de vingt-quatre ans. Il joignait à un air plein de candeur & d'aménité, beaucoup de pénétration dans l'esprit; moins réservé

que les deux autres ministres, il ne paraissait n'avoir contracté aucune de ces habitudes hautes que donne ordinairement le rang où il était élevé. Il témoigna vivement qu'il désirait de se lier avec nous des nœuds d'une intime amitié.

Chine.

Nous étions encore chez le zempi, lorsque le raja nous invita à dîner dans son appartement, ce qui était assurément la plus haute marque de distinction qu'il put nous donner, car ses sujets, de quelque rang qu'ils soient, n'osent jamais aspirer à l'honneur de manger en sa présence. Dès qu'on eut apporté le plat de riz bouilli & de racines, qui composait le repas frugal du raja, qui avait voulu que le dîné fut préparé par nos domestiques, nous nous mîmes à table, il mangeait avec deux bâtons d'ivoire, & quelquefois il se servait d'une cuillère. Je l'invitai à goûter de notre vin & de nos confitures; mais il le refusa en m'observant que quiconque portait sa robe, c'est-à-dire, l'habit religieux, était obligé de s'abstenir de toute liqueur enivrante.

Quant à notre dîné, le raja montra beaucoup d'étonnement en voyant la quantité de mets & de boissons qui le composaient, & nous ne pûmes pas lui faire concevoir l'avantage du mélange de tant de choses hétérogènes. Il ne

Chine.

fut pas moins surpris d'apprendre que presque toutes les parties du globe contribuaient à nos repas les plus ordinaires : « Mes alimens, dit-il, sont les choses les plus simples, des grains, des racines & des fruits. Jamais je ne mange de choses qui ont eu vie ; parce que si j'en mangeais, je pourrais être la cause indirecte de la mort de quelque animal, ce qui est sévèrement défendu par notre religion. »

Quand il eut achevé de dîner, on lui servit du thé dans une tasse de porcelaine, d'une forme uniquement réservée au premier Lama. Toute autre personne qui se servirait d'une pareille tasse, ferait accusée de sacrilège. Il s'était écoulé beaucoup de temps, la soirée approchait ; nous laissâmes le raja se livrer à ses actes de dévotion, & nous allâmes faire notre promenade accoutumée.

Les Gylongs s'assemblent trois fois par jour dans leurs temples, pour s'occuper de leurs exercices religieux ; nous étions régulièrement éveillés avant l'aube, par le bruit des nombreux instrumens dont ils s'accompagnent, quand ils chantent leurs hymnes. A midi ils recommencent leurs offices, & le soir ils récitent aussi des prières. On ferme alors les portes du palais, non seulement pour être plus tranquille, mais pour éviter de violer les règles d'une rigou-

reuse chasteté ; quinze cents Gylongs demeurent dans l'enceinte des murs du palais , & il n'y loge pas une seule femme. En entrant dans leur ordre , les Gylongs se vouent au célibat , & toute fréquentation avec des personnes d'un autre sexe leur est défendue sous des peines très-sévères.

Nous avons coutume de les voir lorsqu'ils passaient tous ensemble au bas de l'éminence sur laquelle était notre maison. Alors ils traversaient le pont & la plaine adjacente , & se rendaient dans une petite île , où ils se déshabillaient pour laver leurs corps robustes. C'est ainsi que sont la plupart des Boutaniens dans toute la partie des montagnes que j'ai traversée ; je ne me rappelle pas d'avoir vu un seul exemple de difformité , à l'exception toute fois de cette enflure glandulaire qui vient au cou.

Les Boutaniens ont tous les cheveux noirs , & leur coutume est de les couper très-courts. Leurs yeux sont petits , noirs , & ont les angles des paupières longs , pointus , & comme si on leur avait donné une extension artificielle. Leurs cils sont si fins qu'à peine les aperçoit-on , & leurs sourcils sont peu fournis. Les Boutaniens ont la peau très-unie , la plupart d'entr'eux atteignent un âge assez avancé , avant d'avoir la moindre apparence de barbe.

Chine.

Ils portent des moustaches, mais elles n'ont jamais que quelques petits poils. Les Boutaniens sont grands, plusieurs d'entr'eux ont plus de six pieds de haut.

Pendant notre séjour à Tassifudon, les Gylongs allèrent régulièrement, une fois par semaine, accomplir la salutaire cérémonie de se laver dans les eaux du Téhintchieu. Ils étaient conduits par un vieillard de leur ordre. Ce moine portait un vase de fer, suspendu par une chaîne à un long bâton, & dans lequel brûlaient diverses sortes de bois aromatiques, qui produisaient beaucoup de fumée. Les autres Gylongs le suivaient, formant une ligne qui s'étendait de la porte du palais jusqu'au pont. Ils étaient tous vêtus uniformément & avaient la tête, les jambes & les pieds nus. Leur habillement extrêmement simple consiste en une robe qui leur tombe jusqu'au genou, une courte veste, d'étoffe de laine, sans manches, & un grand manteau, d'un drap de couleur cramoisie, dont ils s'enveloppent d'une manière en apparence négligée, mais qui ne manque pas de grâce. En se rendant à la rivière, les Gylongs marchaient avec beaucoup de rapidité. Ils tenaient leur bras gauche appuyé sur leur poitrine, & ils portaient dans

la main droite un rosaire dont ils faisaient passer les grains dans leurs doigts.

Chine.

Les visites de cérémonie & mes arrangements domestiques me laissant enfin le temps de respirer, je vais donner une idée générale de la vallée de Tassifudou. On a choisi pour placer la capitale du Boutan, un coin de plat pays de trois à quatre milles de long & n'ayant pas plus d'un mille dans sa plus grande largeur. Son sol est très-fertile, & les industrieux boutaniens le cultivent avec le plus grand soin. Il n'y a point de ville à Tassifudou, & excepté la maison que nous habitons, toutes les autres sont à plus d'un mille du palais. Il y en a différens groupes semés çà & là dans la vallée, & les yeux se fixent avec plaisir sur ces habitations, lorsqu'ils sont fatigués de contempler l'aspect sauvage & varié des montagnes, & que l'ame a besoin de remplacer les idées sombres que fait naître cette espèce de cahos, par celles que produit la vue des cantons habités & des succès de l'agriculture.

Le palais de Tassifudou s'élève vers le milieu de la vallée. Il est bâti en pierre & forme un carré long. La façade est d'un tiers plus longue que les côtés. Les murailles ont plus de trente pieds de haut; à mi-hauteur il y a un rang de balcons garnis de rideaux de crin,

China.

qu'on ferme tous les soirs. Le palais a deux entrées, la principale fait face au levant. On y monte par un escalier en pierre, & il y a une allée spacieuse avec deux portes massives, couvertes de gros clous de fer. Lorsque nous fûmes entrés, nous nous trouvâmes, vis-à-vis d'un bâtiment carré qui est dans le centre & que j'appelle la citadelle; c'est-là qu'habite le premier lama. Il y a aussi une multitude d'idoles, & entre autres, celles pour laquelle les Boutaniens ont la plus grande vénération & à laquelle ils donnent le nom de *Mahamona*. La grande entrée conduit aussi, à droite & à gauche à de grandes places pavées avec des carreaux de pierre. La citadelle n'a pas moins de sept étages, dont chacun de quinze à dix-huit pieds d'élévation. Le lama *Rimbochai*, qui est aujourd'hui *Deb-raja* demeure au quatrième étage de la citadelle & l'idole mahamonie est placée au septième.

Notre maison n'était éloignée du palais que d'un jet de pierre; elle était aussi agréable & commode que nous pouvions le désirer. Nous habitions le haut composé de plusieurs chambres propres, & communiquant entr'elles par des portes qui tournaient sur des pivots. Du côté du levant, il y avait un joli balcon qui donnait sur la rivière, & qui était assez avancé

pour qu'on vit une aussi grande partie de la vallée qu'on en pouvait voir de par-tout ailleurs. Aussi nos promenades étaient-elles ordinairement dirigées vers le haut de la vallée. Nous la prolongions quelquefois en suivant un sentier tracé le long d'une montagne voisine, & bordé par un aqueduc qui porte les eaux de quelques sources très-éloignées, & les conduits dans toutes les parties de la vallée, que les cultivateurs ont besoin d'arroser. Cet aqueduc n'est pas le seul qu'on voit là. Il y en a trois l'un au dessus de l'autre & très-écartés. Ces aqueducs sont faits avec de gros troncs d'arbres creusés, qui sont en quelques endroits, posés dans la terre qui couvre les rochers, & dans d'autres, soutenues par de longs poteaux plantés sur le bord des précipices. L'œil peut suivre ces conduits jusqu'à plus de deux milles de distance. Ces simples & nobles monumens du génie des habitans de ces montagnes sont dignes d'être comparés avec les aqueducs bien plus couteux, qui nous restent de l'antiquité. On ne peut qu'admirer une invention aussi utile, quand on songe que ses auteurs sont renfermés dans un pays presque inaccessible, qu'ils n'ont jamais étudié les sciences, & que leurs préjugés autant que les obstacles que leur oppose la nature, les ont empêchés

 Chine.

Chine.

d'avoir aucune communication avec des peuples plus éclairés qu'eux. Quand ils auraient parfaitement connu les principes de l'hydraulique, ils n'auraient pas pu faire leurs aqueducs mieux qu'ils ne l'ont.

Quelquefois, pour varier notre promenade, nous nous en revenions par un chemin qui passait devant la façade du palais du lama *Ghas-satou*. Il y avait sur le chemin un petit temple carré devant lequel il y avait une idole. On voit toujours de pareils temples près des maisons religieuses; les idoles semblent être mises en sentinelle pour en garder l'avenue, & les temples sont proportionnés à la grandeur & à l'importance de la maison. Il y en a un très-spacieux sur chacun des grands chemins qui aboutissent à Tassifudon. Ces temples ont une petite allée qui demeure toujours fermée & l'on ne voulut jamais me permettre d'en voir l'intérieur. Le respect superstitieux que les Boutaniens ont pour les idoles que renferment ces temples est tel, qu'ils ne passent jamais devant un de ces édifices sans se découvrir, & s'ils sont à cheval, ils mettent pied à terre.

Dans nos promenades journalières, je m'arrêtais souvent dans l'endroit où est la principale manufacture de papier. Là, le papier se fait avec une écorce d'un arbre appelé *deb*, qui croît en abondance

abondance sur les montagnes des environs de Tassifudon, mais qu'on ne trouve pas sur celles qui avoisinent le Bengale. Ce papier est beaucoup plus fort qu'aucune autre espèce de papier que je connaisse; & quand il est doré, on peut le faire entrer comme ornement dans des tissus de soie, ainsi que je l'ai vu souvent dans les satins & autres étoffes qui viennent de la Chine.

Chine.

Nos promenades ne s'étaient guères étendues au-delà de la vallée de Tassifudon, lorsque nous tentâmes d'en faire une bien plus longue & plus fatigante. Nous avions de bonne heure conçu le dessein de parcourir quelques-unes des hautes montagnes qui entourent la vallée & de découvrir les objets nouveaux & intéressans qu'elles recèlent. De quel inexprimable satisfaction ne jouit-on pas dans ces montagnes, en contemplant la nature dans sa forme la plus gigantesque & la plus sauvage! On est enchanté à chaque pas; l'ame est remplie des sentimens les plus sublimes. Avidé de regarder les beautés sans cesse variées qui frappent de tous côtés, on ne sent plus la fatigue de marcher, & on ne quitte qu'à regret un si magnifique spectacle.

Nous dirigeâmes d'abord nos pas vers la maison de plaisance du raja. Nous continuâmes à

 Chine.

monter par un sentier très-tortueux & très-roide. Au lieu de cette espèce de sapins qui ornent la maison de plaisance du raja, nous ne trouvâmes bientôt que des arbres rabougris, qui diminaient à mesure que nous approchions du sommet de la montagne, sur laquelle on voit de loin en loin des chaumières habitées par des hermites, & toutes situées d'une manière singulière & extrêmement pittoresque : on aperçoit aussi quelques couvens de Gylongs.

Nous eûmes beaucoup de peine à atteindre le sommet de la montagne. Nous y trouvâmes un grand édifice en pierre, environné d'une haute muraille; la porte n'était point fermée à clef, & nous n'eûmes qu'à pousser pour l'ouvrir. A peine étions-nous dans la cour, qu'un jeune garçon s'avança vers nous, & nous invita de la part de son maître à entrer dans la maison. Nous montâmes au premier étage par un escalier de bois, & nous fûmes accueillis par un homme qui portait l'habit religieux & avait un air extrêmement honnête. Il nous fit entrer dans un appartement dont le plancher était garni de tapis & de coussins, & il nous engagea à nous asseoir. Bientôt une ample collation, composée de thé avec du beurre & du grain rôti, nous prouva mieux encore l'hospitalité de l'obligeant reclus. Il aimait à causer, & notre

costume fut pour lui le sujet de beaucoup de questions & d'observations.

Chine.

Tous les gens de notre hôte, lesquels étaient en grand nombre, se rassemblèrent pour nous considérer ; il y avait parmi eux de beaux petits garçons. Je demandai au reclus s'ils étaient à lui, ce qui excita de grands éclats de rire. Pour lui, il sourit de mon ignorance, en me disant qu'il était Gylong, & que les Gylongs ne se mariaient pas.

Le lendemain, je rendis visite au Deb-*raja* & je lui racontai ce qui m'était arrivé sur la montagne. Mon récit lui fit plaisir ; mais je m'aperçus qu'il n'était pas bien aise que nous ne fussions pas rentrés chez nous avant la nuit : il dit qu'il y avait des bêtes féroces & de mauvais génies, & il me conseilla de ne plus rester si tard à la promenade.

Quelques jours après notre promenade sur la montagne, M. Saunders eut plusieurs violens accès de fièvre & fut dangereusement malade. Le *raja* parut très-inquiet de l'état de cet Anglais, & me témoigna combien il désirait qu'il se rétablît. Il s'étendit beaucoup, à cette occasion, sur le grand danger qu'il y avait à visiter avec trop de curiosité les bois inféquentés & les cantons solitaires, demeures favorites des mauvais génies. Il me dit que la montagne sur

Chine.

laquelle nous étions allés était soumise à l'influence immédiate d'un très-puissant *Dewia*, & il conclut que la maladie de M. Saunders était un des effets de cette influence. Cette opinion fut bientôt partagée par tous nos gens ; car il n'est aucun musulman ni aucun Indou qui ne croie aussi fermement à la démonologie, qu'aux préceptes les plus sacrés de la religion.

Le raja ordonna qu'on fit sans délai des conjurations solennelles pour obtenir la guérison de M. Saunders. Un prêtre vint chez nous, fit quelques cérémonies autour d'un chaudron plein de braise, récita de longues prières, & ayant reçu un présent, s'en retourna très-satisfait du rôle qu'il venait de jouer. Je connus par là que, s'il était des moyens de charmer les démons du Boutan, il y en avait aussi pour se rendre les prêtres favorables, & qu'il n'était point de mal sur la terre que l'or employé à propos ne pût guérir. Cependant la fièvre de M. Saunder diminua, & en peu de temps, nous eûmes le plaisir de le voir parfaitement rétabli.

Le jeudi, 3 juillet, le Deb-raja partit de Tassifudon quelques heures avant l'aube, pour se rendre à *Ouandipore*. Le soir, vers les dix heures, nous reçûmes un message de ce prince qui nous invitait à aller le joindre. Notre dé-

part fut fixé au lendemain. Une grande variété d'arbres couvrait le pays que nous traversâmes ; vers midi, nous fûmes hors des bois, & nous vîmes un pays assez uni ; nous passâmes à gué une rivière, elle avait peu de profondeur, mais elle courait avec tant de rapidité, que nos chevaux avaient de la peine à s'y tenir debout. Le temps était très-clair ; les sommets des montagnes, tapissés d'une riche verdure, s'élevaient avec majesté au milieu d'un ciel sans nuages, & du bleu le plus éclatant : plus bas, on voyait de magnifiques bosquets, entrecoupés de ruisseaux, qui serpentaient au pied des montagnes, avec une égalité & une mollesse qui se trouve rarement dans les sauvages & sublimes paysages du Boutan.

Nous rencontrâmes dans ce chemin un Gylong, qui était frère du raja ; il montait un cheval tangun, & était précédé par un grand nombre de domestiques. Quand nous aperçûmes ces gens, l'un d'eux jouait d'une espèce de haubois fait avec un roseau, & nous l'entendîmes encore long-temps après les avoir dépassés. Tous les Boutaniens de qualité qui sortent de chez eux en cérémonie, sont précédés d'un de ces musiciens qui, selon ce qu'on m'a assuré, jouent de leur instrument depuis le moment où le chef monte à cheval, jusqu'à

China.

celui où il en descend. La faculté de prolonger autant qu'on veut le son d'un instrument à vent, est très-commun parmi les Boutaniens ; j'en ai entendu plusieurs & je les ai considérés quelquefois pendant plus de cinq minutes de suite, pour voir s'ils éprouveraient quelque changement dans leurs traits ; mais je n'y ai jamais aperçu la moindre altération.

A mesure que nous avançons, nous trouvons le climat plus doux & le pays plus peuplé ; enfin nous gagnâmes la montagne sur laquelle est bâti le château d'Ouandipore. On nous conduisit dans une maison voisine du château, & nous n'y fûmes pas plutôt, que le Deb-*raja* nous fit faire des complimens, & nous envoya une grande theière de thé, & du riz bien rôti.

Le château d'Ouandipore, avec son dôme doré, est aussi ancien que le pont qui y mène ; l'un & l'autre ont été, dit-on, construits il y environ cent cinquante ans, & ils sont l'ouvrage du lama *Sobrou*, qui s'empara du Boutan. Ce conquérant ne montra pas moins de prudence que d'habilité, en choisissant Ouandipore pour le principal lieu de sa résidence : car le Boutan ne pouvait lui en offrir aucun autre comparable à celui-là, pour la beauté

de la situation , & pour la facilité d'en défendre l'accès.

Chino.

Ouandipore est regardé comme un des lieux sacrés du Boutan , & le Deb-raja se fait un devoir d'y résider une partie de l'année. Ce château est un édifice en pierres , très-irrégulier ; les murailles en sont hautes & solides ; le lendemain de notre arrivée , nous fîmes une visite au raja ; il nous recommanda de commencer par nous reposer , & ensuite de nous promener par-tout où nous voudrions. Nous lui fîmes part de nos observations sur la nature du pays , & nous le priâmes de vouloir bien nous indiquer les objets les plus dignes de notre curiosité. Mais il ne put pas nous satisfaire à cet égard ; les Boutaniens ont si peu de lumières sur tout ce qui concerne l'histoire naturelle , que cela ne me surprit point.

Pendant tout le temps de notre séjour à Ouandipore , nous variâmes beaucoup nos promenades. Malgré cela nous ne vîmes que peu de choses qui nous fussent étrangères : nous étions déjà tellement accoutumés au bruit des torrens rapides , & à la vue des hautes montagnes , tantôt sauvages , tantôt ornées de villages populeux , ou d'hermitages solitaires , que ces objets ne pouvaient plus nous faire une grande impression.

Chine.

A l'extrémité nord-est de la montagne d'Ouanpidore, est un bosquet de beaux sapins, remarquable par une singularité naturelle ; ils n'ont pas de branches qui poussent, ni qui soient tournées du côté de l'est ; & quand l'art les en aurait dépouillés, ils ne présenteraient pas une plus grande nudité : mais du côté opposé, leurs branches croissent avec vigueur, & sont couvertes de feuilles. Une telle différence est l'effet de la conformation des montagnes voisines, qui forcent le vent de frapper sans cesse ces arbres du côté de l'est.

Le raja prévoyant que les soins de son administration le retiendraient à Ouandipore plus long-temps qu'il n'avait prévu, & qu'il serait obligé de renoncer au projet de faire un voyage à *Pantoukka*, nous invita à y aller seuls, afin de nous éviter l'ennui d'un plus long séjour dans le même endroit ; nous nous empressâmes d'accepter son offre ; le 8 juillet, nos chevaux & notre guide furent prêts de grand matin, nous descendîmes la montagne d'Ouandipore ; nous passâmes près d'une espèce de grange où il y avait un éléphant apprivoisé, le seul que j'aie vu dans le Boutan. L'étrécissement & la roideur des chemins de ce pays, sont cause qu'on ne peut pas se servir de ces animaux, & quoiqu'ils soient très-abondans sur les frontiè-

res méridionales, on ne leur fait quelquefois franchir ces frontières, que pour les garder comme un objet de curiosité.

Chine.

Nous fûmes heureux dans notre voyage, le ciel était serain, l'air pur, & le soleil dorait la cîme des montagnes. Les plus éloignées de ces montagnes que nous pouvions découvrir, étaient celles de *Ghassa*, qui sont couvertes d'une neige éternelle, & dont les éclatans sommets contrastent majestueusement avec les rochers obscurs, qu'on voit à leur base. La plus haute montagne de *Ghassa*, a vers sa base une source dont l'eau est excessivement chaude. Je ne fais si les Gylongs s'accoutument insensiblement à la chaleur de cette eau, de manière à pouvoir s'y baigner sans danger; mais un préjugé populaire, dit qu'elle n'a de vertu que pour les gens pieux & justes, & que les profanes ne sont pas susceptibles de profiter de ses vertus médicinales. Les malades qui vont à *Ghassa*, ont donc recours à ceux qui, doués d'un assez grand degré de sainteté, peuvent leur rendre propice le génie de la source.

Le palais de Panoukka ressemble extérieurement à celui de Tassifudon; mais il est plus spacieux: toute la partie de la vallée est extrêmement plane & tapissée d'un joli gazon; la rivière est bordée d'un rang de beaux & vieux

Chine. arbres, dont l'épais feuillage est impénétrable aux rayons du soleil : le pavillon que nous occupâmes, était élevé sur des colonnes : ce logement était commode & bien exposé.

Panoukka est la résidence d'hiver du deb-raja, & suivant ce qu'on m'a assuré c'est son séjour favori ; il a dépensé beaucoup d'argent pour l'embellir, & c'est, dit-on, de tous ses palais le mieux décoré. Mais nous eûmes le désagrément de n'en pas voir l'intérieur ; le concierge, profitant des ordres qu'il avait reçus pendant les derniers troubles, nous en refusa l'entrée, & tous les moyens que nous employâmes pour tâcher de le fléchir, furent inutiles : nous n'éprouvâmes pas la même difficulté pour entrer dans les jardins, qui sont très-grands & remplis d'arbres fruitiers.

Il est à regretter que l'art du jardinage soit presque entièrement étranger aux habitans du Boutan. Que de fruits & de légumes réussiraient parfaitement dans ce pays ; la nature a tout fait pour les Boutaniens, ils n'ont qu'à tendre les mains pour profiter de ses offres.

Il était fort tard lorsque nous regagnâmes notre logement. Nous n'étions menacés en route d'aucun danger évident ; malgré cela, nous n'hésitâmes pas de nous conformer aux avis de notre guide, qui nous engagea plusieurs fois de nous

arrêter pour nous rendre les *Dewtas* propices par l'offrande de quelques marrainies; nous voulûmes bien croire qu'il n'avait aucun intérêt particulier à nous inviter à faire ces dons. La marrainie est une petite monnaie d'argent; le nom qu'on lui donne dérive de la mythologie indienne. *Narrain* est le même dieu que *Khrishna*, l'Apollon des Indes, le dieu de la danse, de la musique & de tous les amusemens. C'est en l'honneur de ce dieu que l'Inde entière célèbre la fameuse fête connue sous le nom d'*Houli*; fête qui annonce l'équinoxe de printemps, comme celle de *Deussera*, à la fin de l'été, annonce l'équinoxe de l'automne.

Chine.

Les Indiens de tout rang & de tout âge se réunissent pour célébrer la fête d'*Houli*. Ils se jettent à pleines mains, les uns aux autres, de la fleur rouge de juba pulvérisée; ils se jettent aussi de petites bales pleine d'une eau colorée avec la même plante. Ces bales crèvent facilement, & couvrent de taches rouges les personnes qu'elles frappent: on ne regarde comme honteux ni défagréable de porter sur ces habits des traces de cette eau. La porte du *Zennana*, ou appartement des femmes, s'ouvre; & le souverain lui-même, oubliant l'orgueil de son rang & de son despotisme, se livre, comme les autres, aux jeux & à la gaité. Une liberté

Chine. sans borne, le ton de la plaisanterie, règnent dans les discours; les femmes, sur-tout, aiment beaucoup les jeux & les saillies que permet l'Houli. Cette fête est également célébrée & par les indous & par les mahométans de l'Inde.

Je me trouvai une fois à *Moussura*, dans le *Hondabrund*, district de l'Indostan, à l'époque où l'on célèbre l'Houli. C'est, dit-on, dans les environs de *Moussura* que *Khrischna* descendit sur terre : aussi les habitans de ce district ne sont pas les moins empressés de l'honorer. La tradition rapporte que *Khrischna* ayant rencontré là les neuf Houlis qui jouaient de divers instrumens, chantaient & se divertissaient, & qui n'avaient pas avec elles un seul être d'un sexe différent du leur, fut assez galant pour multiplier sa forme & leur présenter neuf *Krischnas*, qui leur donnèrent la main & dansèrent avec elles. Les dévots indous n'ont pas oublié combien ce dieu plut aux Houlis, & combien il s'amusa avec elles; l'on en voit la preuve dans les chants consacrés à la joie, dont le refrain est *Houli, Houli, Houli*.

Nous étant mis en route de bon matin, nous eûmes bientôt gagné *Telagong* une des maisons du *Deb-raj*; il y fait toujours halte lorsqu'il passe de sa résidence d'hiver à sa résidence d'été. C'est là qu'il nous avait proposé de nous

joindre ; mais ses affaires le retenaient encore & il nous était impossible d'attendre son retour.

Chins.

Après avoir mangé du riz grillé & bu du lait, seul rafraîchissement qu'on eut à nous offrir à Telagong, nous remontâmes à cheval. Nous marchâmes lentement, car nous avions devant nous une montagne excessivement élevée & couverte de bois qu'il nous fallait gravir ; nous fûmes quatre heures à atteindre son sommet.

Les animaux sauvages sont si peu communs dans le Boutan, ou, du moins, nous en avons rencontré si rarement, que je dois citer comme une chose remarquable une troupe de singes que nous vîmes gambader sur les bords du chemin. Ils étaient d'une grande & très-belle espèce ; ils avaient la face noire & entourée de poils blancs ; leur queue était très-longue & très-mince : ce sont les plus grands & les plus jolis de tous les singes. Les Bouraniens, ainsi que les Indiens, les regardent comme sacrés ; les Indous leur ont donné une place distinguée parmi leurs nombreuses divinités. Peu après avoir rencontré les singes, nous entrâmes dans le chemin qui nous avait conduits à Ouandipore, & nous arrivâmes à Tassifudon entre six & sept heures.

Quelques jours s'écoulèrent avant que le

Chine.

raja fût de retour. Il revint sans pompe. On avait allumé sur sa route de grands feux de distance en distance : c'est une marque de respect par laquelle les habitans honorent le passage de toutes les personnes élevées en dignité. Le jour même de l'arrivée du *Deb*, nous lui rendîmes visite : il nous fit beaucoup de questions sur ce que nous avions vu. Tant que nous restâmes à Tassifudon, je ne lui cachai jamais rien de ce qui servait à remplir nos momens de loisir. Par ce moyen, il savait, non-seulement par moi-même, quels étaient nos amusemens, mais aussi par ceux de ces gens qui étaient auprès de nous ; car sans doute ils ne manquaient pas de lui raconter tout ce que nous faisons. Notre franchise n'était pas sans avantage, & nous l'éprouvâmes ; elle écartait la crainte & les soupçons, que des rapports malveillans auraient pu faire naître dans l'ame du raja, & elle lui inspira une confiance dont il nous donna des preuves pendant tout le temps que nous passâmes à sa cour.

L'un des Boutaniens qui vinrent le plus souvent chez nous, était un petit vieillard vêtu de rouge, comme le sont tous les prêtres du pays ; les uns l'appelaient le conteur du raja, les autres le bouffon. Il jouait le rôle de plaisant de société, & il semblait que son dîner dépen-

dit du succès de ses bons mots. Nous fûmes de bonne heure l'objet de son attention; il ne nous voyait jamais sans nous adresser la parole en mauvais bengale. C'était un de ces hommes gais, qui sont incapables de faire du mal, & tels qu'on en rencontre quelquefois parmi les gens d'une classe inférieure; un de ces hommes qui plaisent aux autres par leur reparties, & par les tours sans malice qu'ils aiment à jouer. Cependant, comme nous ne pouvions pas toujours comprendre ses plaisanteries, nous finîmes par trouver ses visites trop fréquentes, & pour lui faire peur, nous employâmes le moyen de l'électricité. Je n'ai jamais vu d'étonnement pareil à celui qu'il éprouva la première fois qu'il reçut le coup électrique. Nous lui en donnâmes plusieurs autres par surprise; il ne se croyait plus en sûreté chez nous; & dès qu'il y revenait, un seul tour du cylindre le faisait fuir de toutes ses forces.

Notre machine électrique devint pour nous un grand sujet d'amusement; l'inconcevable & rapide action du fluide électrique, produisait des scènes très-comiques parmi la foule des Boutaniens que la curiosité attirait chez nous. A l'invitation du raja, je fis plusieurs fois porter chez lui notre machine électrique, & nos expériences l'amusèrent beaucoup. Il n'osa jamais

Chine.

se hasarder seul à faire partir une étincelle de la bouteille de leyde ; mais il se laissa quelquefois électriser avec d'autres personnes , & il riait beaucoup en voyant la singulière figure qu'elles faisaient en recevant le coup électrique. A la fin , il devint difficile de trouver des personnes qui voulussent se faire électriser volontairement : il semblaient que la machine leur inspirait à tous une crainte extraordinaire.

Cependant les expériences d'électricité plaisaient tellement au raja , que je ne me sentis par la force de le priver de cette source d'amusement. Je lui fis présent de la machine , en lui donnant toutes les instructions nécessaires pour qu'il put s'en servir : il les comprit fort bien ; & certes , il doit être en état de se servir de la machine , si , en perdant à ses yeux les charmes de la nouveauté , elle n'a pas perdu tout son prix.

Le Raja aimait beaucoup la musique & les arts & le goût de ce prince pour l'instruction , ainsi que son intelligence naturelle , lui avaient fait acquérir quelques connaissances : il s'entretenait avec nous des coutumes & des productions des pays étrangers , objets sur lesquels il se montrait sans cesse avide de s'instruire. Je lui dis ce qui me paraissait le plus singulier chez les diverses nations : & en revanche , il me conta
des

des choses merveilleuses auxquelles je suis bien éloigné de croire.

Chine.

Parmi les choses singulières que me dit le raja, est le récit d'une aventure qui lui était arrivée, récit qui n'avait pas moins pour but de nous donner une haute idée de son zèle & de sa piété, que d'accroître le respect que les personnes de sa secte avaient pour son rang de pontife. Il me raconta cette histoire à l'occasion de quelques questions que je lui fis sur le Thibet. Il me dit que j'éprouverais beaucoup de difficultés en chemin. Et que le pays & le climat étaient très-différens de ce que j'avais vu jusqu'alors. » Je l'ai vu de mes yeux, ajouta-t-il, » & je parle d'après ma propre expérience. Il » y a quelques années que me déguisant sous » l'habit d'un simple faquir, ou plutôt d'un » mendiant, je fis un pèlerinage à La-sa, & je » visitai les temples sacrés, où résident les principaux objets de notre vénération. Je fis le » voyage à pied, n'ayant avec moi qu'une seule » personne. Je me promenai dans la vaste cité » de La-sa: je vis ce qu'elle recélait de plus » curieux. Je rendis hommage aux reliques » sacrées du Poutala; & enfin, après avoir » passé quinze jours dans la capitale du Thibet, » je revins dans la mienne, sans qu'on se fut » aperçu de mon absence. »

 Chine.

Pendant ce temps là, on s'occupait dans le palais du raja des préparatifs d'une grande fête, & il nous arriva un message du régent de *Teschou-Loumbou*. Il fallut long-temps négocier avec ce prince qui, étant peu accoutumé à traiter avec des étrangers, m'opposait des obstacles non moins extraordinaires qu'absurdes : cependant je les surmontai en partie. Le régent consentit à me recevoir avec le même nombre de personnes qui, dans une semblable occasion, s'était rendu auprès du *Teschou-lama* ; mais il ne voulut sous aucun prétexte, admettre un troisième Anglais, disant que s'il venait, il paierait de sa tête cette témérité.

J'appris de mon interprète, que la fête qui absorbait toute l'attention des Boutaniens, était le *Dourga-Poujah*, que les Indous célèbrent au commencement de l'automne. On représente alors en relief & avec les couleurs les plus brillantes mêlées de dorures *Dourga*, ou la femme céleste, qui combat *Soumné-Soun*, chef des démons. Le premier est accompagné de plusieurs dieux, & l'autre d'une foule de mauvais génies ; ensorte que ces peintures occupent toute la largeur d'un vaste salon. Le dernier jour de la fête, une nombreuse procession, conduit à midi, ces images sur le bord du Gange, & *Dourga* & ses compagnons sont jetés dans le fleuve. Pen-

dant la dernière partie de la fête, les maisons des Indous les plus opulens sont ouvertes à tous les européens & attirent continuellement une foule de curieux.

Chine.

Cette fête, l'une des plus solennelles & des plus belles des Indous, donne aussi aux Boutaniens occasion de déployer leurs talens. La représentation du combat des Dieux & des démons, dure dix jours entiers. J'y assisté les trois premiers. Mais j'avoue que je suis trop ignorant dans leur mythologie, pour avoir compris beaucoup des choses. Le Deb-*raja* & tous les Gylongs étaient gravement assis sous une colonnade & très-attentifs à ce qu'on représentait.

Les combattans étaient masqués de la manière la plus bizarre & la plus variée qu'il soit possible d'imaginer. Des éléphants, des chevaux, des singes & une figure horrible entourée de serpens, représentaient les mauvais génies; la vertu, sous la forme de *Dourga*, venait pour exterminer le vice. Quelques démons étaient rudement battus avant de quitter la scène, où *Dourga* ne manquait jamais de remporter la victoire.

La *Dourga-Poujah* est remarquable à d'autres égards; c'est l'époque à laquelle les princes Indous ont coutume d'entrer en campagne; & jusqu'au moment où les européens leur ont fait

Chine.

sentir la nécessité de renoncer à quelques-uns de leurs préjugés les plus invétérés, il était extrêmement rare que leurs troupes se missent en marche avant la *Duffera*, qui se célèbre pendant la pleine lune qui suit l'équinoxe d'automne.

[The following text is extremely faint and largely illegible due to fading and bleed-through from the reverse side of the page. It appears to be a continuation of the historical narrative.]

d
c
c
T
d
f
P
u
ti
ti

CHAPITRE II.

*LES envoyés Anglais partent de Tassifudon. ---
 Vue de Dalai - Jeung. --- Ghassa. --- Patres
 Tartares. --- Juridiction du Lamadephari. ---
 Tentes des Tartares. --- Comparaison entre le
 Thibet & le Boutan. --- Vue de Teshou Loum-
 bou. --- Préparatifs pour la réception des en-
 voyés Anglais. --- Leur présentation au régent.
 --- Idée de ceux qui professent la religion du
 Lama. --- On le conduit à Terpaling. --- Por-
 trait du Régent.*

J'ALLAI avec M. Saunders , prendre congé du Deb-raja & des principaux officiers de son conseil. Ils étaient encore très-occupés des cérémonies fantastiques de leur grande fête.

Le lundi , 8 septembre , nous partîmes de Tassifudon ; nous suivîmes la vallée , ayant à droite & à gauche de hautes collines , & en face une montagne excessivement élevée , appelée *Pomoela*. Sur son sommet nous vîmes un vaste monastère , consistant en plusieurs bâtimens séparés : le plus commode de ces bâtimens , était occupé par un vieux Gylong qui ,

 Chine.

en qualité de chef du couvent, portait le titre de Lama. Les autres étaient habités par de simples moines : ces sortes de religieux sont en très-grand nombre dans le Boutan ; leur seule occupation est de remplir les devoirs que leur prescrit la religion ; ils ne travaillent point, mais ils faut qu'ils joignent la tempérance à la piété, & qu'ils s'interdisent tout commerce avec les personnes d'un autre sexe ; quoique plusieurs Gylongs soient entrés volontairement dans leur ordre, leur grand nombre est l'effet d'une coutume, qui oblige toute famille qui a plus de quatre garçons, d'en consacrer un à la vie monastique : quelquefois la même coutume s'étend à tous les enfans mâles d'un village.

Nous avons fait ce jour là douze milles ; on nous logea dans une maison spacieuse, où nous passâmes la nuit. Nos conducteurs Thibétains avaient pris les devans, & s'étaient empressés de nous faire préparer du thé au beurre. L'usage des Boutaniens, est de manger du riz ou d'autre grain rôti, en prenant le thé ; au Thibet, chacun met dans sa tasse de la farine d'orge très-fine, & la remue avec un petit couteau d'ivoire : ce couteau se porte avec un couteau ordinaire, un cure-dent, & quelquefois des dez, dans un étui qu'on attache à sa

ceinture, & qui fait constamment partie de l'accoutrement d'un Tartare.

Chine.

L'endroit où nous étions alors s'appelle *Pai-besa*; la vue des montagnes qui l'environnent est extrêmement pittoresque. Il semble que ce sont des jardins en terrasse. La montagne dont nous atteignîmes le sommet, était entièrement couverte d'une magnifique verdure. Nous y trouvâmes un édifice appelé le château de Dalai-Jeung : nous y fûmes très-honnêtement accueillis par le concierge qui, sachant notre arrivée, avait fait étendre des tapis sur le gazon, & préparer des rafraîchissemens.

Nous marchâmes quelque temps avant de découvrir le château de Paro : lorsque nous y passâmes, j'appris que le gouverneur de ce district, frère du Deb-*raja*, s'était rendu, depuis quelques jours, à Tassifudon, pour assister à la célébration de la fête du *Mullaum* : le même motif attire, à cette époque, tous les autres chefs dans la capitale. En même temps, ils rendent compte au souverain des revenus de leurs gouvernemens.

Peu après notre arrivée à Paro, nous reçûmes la visite d'un *Moukhi*, dont l'emploi est de conduire la partie de la caravane du Boutan, qui se rend de Paro à Rungpore. Il nous parla beaucoup de ses voyages, & il m'affura qu'il

Chine.

était prêt à faire pour moi, tout ce qui dépendait de lui. Le marché de Paro est le seul qu'il y ait dans le Boutan, & il paraît très-fréquenté. Paro possède aussi une manufacture d'idoles & d'armes : on y fabrique beaucoup de sabres, de poignards & de bouts de flèches.

Non loin de notre logement, il y avait une douzaine de femmes qui battaient du blé ; leur force & leur adresse attirèrent notre attention. Elles étaient placées trois par trois, les unes vis-à-vis des autres. Leurs fléaux étaient triples, c'est-à-dire, qu'ils étaient composés de trois bâtons, dont deux frappaient le blé, & l'autre servait de manche : ces femmes le maniaient si bien, que, quoiqu'elles ne laissassent pas un seul épi sans être battu, elles ne s'embarassaient jamais les unes les autres, ni leurs fléaux ne se rencontraient.

On élève un grand nombre de chevaux tanguns dans la vallée de Paro, & c'est de là que sortent la plupart de ceux que les caravanes conduisent tous les ans à Rungpore. Beaucoup de jumens qui erraient en liberté avec leurs poulains, nous donnaient de l'inquiétude, parce qu'on ne coupe jamais les chevaux dans le Boutan, & que ceux que nous montions étaient très-vifs.

Après nous être rafraîchis, nous remontâmes

à cheval, & continuâmes notre route. Nous passâmes à côté de plusieurs villages, & nous vîmes par-tout les champs bien cultivés. Le vendredi 12 septembre, nous suivîmes une longue vallée où une rivière coulait avec beaucoup de rapidité, dans un lit étroit & embarrassé par diverses masses de rochers. Nous traversâmes ce jour-là, un pays qui nous offrit plusieurs points de vue très-pittoresques & très-romantiques.

Chine.

Il était plus de midi, quand nous arrivâmes à *Sana*, le dernier village du Boutan du côté du Thibet : il consiste seulement en dix maisons. Nous logeâmes dans celle qui avait le plus d'apparence ; la maîtresse de la maison, qui avait beaucoup d'embonpoint, avec une figure & de petits yeux noirs, était remplie de vivacité, & s'empressa de nous procurer toutes les choses dont nous avions besoin. Aux cloisons de notre chambre étaient suspendus des casques, des boucliers de bambou, des carquois, des arcs, des flèches, & d'autres accoutremens militaires, qui tous semblaient avoir passé pacifiquement d'un possesseur à l'autre, & se ressembaient moins des injures de l'ennemi que de celles du temps. Il régnait dans le village de *Sana* un air d'industrie & d'activité.

Chine.

Le samedi, 13 septembre, nous nous mîmes en route de bonne heure. Il y a sur le bord de la rivière un corps de garde, qui ne permet à personne de sortir du Boutan, sans un passe-port du Deb-*raja*. Le chemin que nous suivîmes, après avoir traversé le *Paschieu*, n'était qu'à peu de distance de la rivière, qui roulait sur un lit de rochers, en faisant autant de bruit qu'une magnifique cascade. Quelques pins flétris s'élevaient tristement sur les flancs de ces rochers, & le vent qui les agitait, faisait entendre au loin le bruissement de leurs branches dépouillées. Quelle affreuse solitude ! on n'y entendait, ni la voix des hommes, ni le cri des animaux. Nous fîmes quatre milles dans ce sombre désert ; les Boutaniens ne peuvent pas avoir un meilleur moyen de défense, que la chaîne de montagnes presque inaccessible, qui les sépare du Thibet, & la solitude de leurs frontières : il n'était pas encore nuit quand nous fîmes halte.

Lorsque nous fûmes de l'autre côté de la rivière, nous aperçûmes plusieurs de ces bœufs qu'on nomme *yak* dans la langue du Thibet : cet animal a la taille d'un taureau, & à-peu-près la même forme ; il a la tête courte, & armée de deux cornes rondes bien unies, & dont la pointe est très-aigüe ; ses

oreilles sont petites, son front est proéminent & couvert de beaucoup de poil frisé : il a les yeux fort gros, le museau petit, le cou court, les épaules hautes & arrondies, la croupe basse & les jambes très-courtes. Il y a entre les épaules un muscle proéminent & couvert d'un poil long & épais; sa queue est garnie d'un bout à l'autre, d'une quantité considérable d'un poil très-long, très-touffu & très-brillant; il y en a même tant qu'on croirait qu'on l'y a attaché artificiellement. Les épaules, les reins & la croupe sont couverts d'une sorte de laine épaisse & douce, mais les flancs & le dessous du corps fournissent des poils très-droits, qui descendent jusqu'au jarret de l'animal. Il y a des yaks de diverse couleur, mais les noirs sont les plus communs.

Ces animaux sont petits, mais l'énorme quantité de poil qui les couvre, les fait paraître extrêmement gros; ils ont le regard sombre, & paraissent, comme ils le sont en effet, défiants & farouches: l'approche d'un étranger leur cause beaucoup d'impatience.

Ce bétail fait la richesse de diverses tribus Tartares qui habitent sous des tentes, & passent sans cesse d'une partie des montagnes à l'autre: il transporte leur bagage, les nourrit & leur fournit des vêtements.

Chine.

 Chine.

Les queues de ces animaux sont estimées, dans l'orient, selon le degré d'influence que la pompe & le luxe ont sur les mœurs : on s'en sert pour écarter les mouches & les maringouins, ainsi que pour parer la tête des chevaux & des éléphants.

Nous traversâmes le lendemain, un pays qui nous offrit plusieurs points de vue d'une extrême beauté. Nous rencontrâmes beaucoup de voyageurs chargés de gros fardeaux. Ils avaient tous cette taille & ces traits robustes avec lesquels on représente des athlètes ; nous ne pouvions contempler sans étonnement le déploiement de leurs muscles, & nous admirions jusqu'à quel point l'exercice & le travail peuvent accroître les forces de l'homme. Le climat contribue sans doute à donner de la vigueur aux habitans de ces contrées ; mais il faut que d'autres causes y concourent aussi. Je n'ai jamais vu des gens qui parussent avoir plus de santé & de vigueur que les montagnards que nous rencontrâmes ce jour-là. Les femmes, sur-tout, avec leurs cheveux couleur de jais, & leurs yeux noirs & brillans, avaient un air de fraîcheur, pour le moins égale à celle des plus robustes paysannes de l'Angleterre.

Nous parvînmes, en montant, jusqu'à une

espèce de défilé que forment les sommets des montagnes. Là nous rencontrâmes le lama de *Phari*, qui était venu au devant de nous, & avait fait planter des tentes pour nous recevoir. Le lama de *Phari* nous fit servir, avec le laitage, des dattes & des abricots secs.

Chine.

Non loin de l'endroit où nous étions, campait une petite troupe de Tartares *Doukhas*, peuple qui habite constamment sous des tentes, & dont la seule occupation est de faire paître ses troupeaux; l'un d'eux vint m'apporter un peu de beurre & beaucoup de lait qui étoit excellent. Il me dit qu'il n'y avait dans ce canton que trois familles tartares qui possédaient entre elles environ trois cents têtes de bétail à queue touffue. Au moment de notre arrivée, le bétail étoit dispersé sur les montagnes; mais le soir, il se rassembla à l'ouïe de quelques cris que poussèrent les Tartares, & qui étoient pour lui un signal accoutumé.

Après dîné, nous abattîmes nos tentes, & nous étant mis en marche, nous gagnâmes le sommet de la montagne de *Soumouriang*. Là, on voit une rangée de petits drapeaux, plantés sur des tas de pierre, & flottant au gré du vent; ils servent à marquer les limites du Thibet & du Bouan; & les gens du pays croient que c'est aussi un charme, pour em-

 Chine.

pécher le mal que pourraient faire les dewtas souverains de ces lieux. Il n'y a point suivant les Boutaniens, de montagne entièrement exempte de l'influence de ces prétendus démons; mais ils habitent principalement celles qui sont les plus élevées. Là, trempés par les brouillards, fatigués par les tempêtes, ils sont supposés être fort aigris & occupés à chercher tous les moyens d'exercer leur maligne influence sur les voyageurs.

Nous suivîmes un chemin dont la pente était assez douce, & qui nous conduisit vers la plaine de Phari. Le premier objet que nous aperçûmes en descendant, était une petite montagne qui s'élevait du milieu d'un plateau, & sur le haut de laquelle il y avait un édifice carré en pierre, qu'on me dit être consacré aux cérémonies funéraires. La coutume du Thibet, à l'égard des morts, est contraire à celle de presque tous les autres pays. Au lieu d'ensevelir, avec une pieuse attention, les restes de leurs parens & de leur amis, les Thibétains font comme les Parsis de l'Indostan, ils les exposent à l'air & les laissent dévorer par les vautours, les corbeaux & les autres oiseaux carnassiers dans les parties du Thibet où la population est plus nombreuse; les chiens aident les oiseaux de proie & ne manquent ja-

ma
ré
rés
qu
flu
-
rev
mo
gra
end
long
sup
pou
dit-
L
cho
com
& re
poin
dans
gieu
pou
dans
qui
Le
dain
& ne
expre

mais d'assister aux funérailles. Nous nous arrêtrâmes pour passer la nuit à *Chassa-Gombah*, résidence du lama de Phari. Son rang & sa qualité de prêtre lui donnent une grande influence sur les pasteurs tartares.

Chine.

Le dain qui fournit le musc, objet d'un revenu assez considérable, abonde sur ces montagnes. Cet animal paraît aimer le plus grand froid, & on le trouve toujours dans les endroits peu éloignés de la neige. Deux dents longues & courbes qui sortent de sa mâchoire supérieure, semblent lui avoir été données pour qu'il puisse déterrer les racines qui sont, dit-on, sa nourriture ordinaire.

Le dain à musc est de la hauteur d'un cochon ordinaire, & a le corps à peu près fait comme lui; il a la tête petite, la croupe large & ronde, les jambes extrêmement fines, & point de queue. Ce qu'il y a de plus singulier dans cet animal, c'est son poil qui est prodigieusement abondant, long de deux ou trois pouces & toujours hérissé. Le musc se trouve dans un sachet, semblable à une petite loupe qui se forme du côté du nombril de l'animal. Le mâle seul en fournit. Dans le Thibet, le dain à musc est censé appartenir au souverain & ne peut être chassé que par une permission expresse.

Chine.

Nous fûmes logés dans le monastère de Cahssa-Gou Bah, & nous occupâmes un appartement où le lama avait coutume de faire ses prières. C'était un vieillard de bonne mine & d'un caractère doux & tranquille. Il nous traita avec beaucoup d'honnêteté & ne négligea rien pour que nous fussions contents.

Dans la matinée du 14 septembre, nous vîmes beaucoup de neige sur les montagnes. La plus remarquable est celle de *Choumoularie*, très-révérée des Indous. Ils y vont de temps immémorial en pèlerinage, pour en adorer le sommet religieux. Il faut observer que tout ce qui paraît singulier dans la nature, devient l'objet de la superstition indienne. Une montagne qui reste couverte de neige, une fontaine dont l'eau est chaude, la tête d'une rivière, un volcan lui paraissent également mériter ses hommages.

Tandis que nous étions en route notre guide & l'interprète s'éloignèrent quelque temps, pour faire leurs adorations sur la montagne de *Choumoularie*; ne voulant pas troubler leur dévotion nous continuâmes notre marche. Le climat froid des environs est une puissante preuve de l'élevation de cette partie du Thibet. On peut dire qu'il règne à Phari un éternel hiver. Cependant on y nourrit de grands troupeaux

troupeaux dans les environs, parce que, bien que courte & sèche, l'herbe y est d'une excellente qualité. Les plaines & les montagnes adjacentes sont remplies de ces chèvres dont le poil sert à faire des schals, de dains à musc & de lièvres; j'y vis plusieurs compagnies de perdrix, de faisans, & beaucoup de renards.

 Chine.

Les Thibétains sont très-doux & très-humains; j'ai eu souvent occasion d'en faire l'épreuve, & je vais en citer un exemple. Lorsque nous eûmes mis pied à terre à Tenna, & que nous fûmes sous nos tentes, je ressentis un violent mal de tête, ce qui m'engagea à me jeter sur un tapis. A peine y avait-il une demi-heure que j'étais couché, que mon conducteur Palima se glissa dans la tente, & prenant une redingote & une pièce de toile, il les étendit avec soin sur moi. Je fis semblant de ne pas prendre garde à ce qu'il faisoit, car je souffrais & n'avais nulle envie de parler. Il sortit un moment après, un autre Tartare entra, & souleva doucement ma tête avec sa main pour ôter le banc sur lequel je reposois, & le remplacer par un couffin. Son attention me fit de la peine parce que je m'étais déjà assez bien arrangé sur le banc; mais je ne lui fis aucun reproche, j'étais trop sûr que ce qu'il faisoit étoit dicté par des sentimens d'humanité. Ces

Chino.

maques d'attention ont laissé dans mon ame une impression qui ne s'effacera jamais, & je me plais à les rappeler, pour montrer combien elles sont contraires à la dure férocité que présente ordinairement la seule idée d'un Tartare.

Le mardi 16 septembre, nous nous mîmes en route de bonne heure ; nous marchâmes à travers une vaste plaine, qu'on pouvait appeler un désert : car il n'y avait que quelques riges d'une herbe rare & flétrie. Après avoir marché neuf milles, nous trouvâmes trois sources qui jaillissent dans la plaine, à peu de distance d'une colline, & auxquelles les Thibétains attribuent des vertus médicinales. Nous fîmes halte dans un petit village appelé *Dochai* : là, nous avions en face un grand monastère situé au milieu de quelques rochers, dont un lac baigne le pied. Une seconde chaîne de rochers se voit à l'autre extrémité du lac, & tous sont blanchis par l'écume de ses vagues continuellement agitées. Les habitans du Boutan ont, m'a-t-on dit, une grande vénération pour ce lac : ils sont assez superstitieux pour penser que l'accroissement & le décroissement de ses eaux, sont d'un présage avantageux ou funeste à leur nation. Ils s'imaginent que c'est l'asile favori d'un de leurs principaux dieux.

Le m
mes de
tâmes à
deux à
Après qu
de ce la
Sumdta

Les vi
belle ap
construite
qu'on él
lier par
du vent
contrées
tes ouver
roit form
de deux
dinaireme
quelles o
une branc
de morce
blanche,
Quand ce
l'autre, e
un charm
des mauva
cheval clo

Le mercredi 17 septembre, nous déjeûnâmes de bonne heure, & aussitôt nous montâmes à cheval; nous marchâmes l'espace de deux à trois milles à peu de distance du lac. Après quoi, nous nous trouvâmes sur les bords de ce lac desséché, non loin du village de Sumdta, qui est à quatorze milles de Chalou.

Chine.

Les villages du Thibet, sont loin d'avoir une belle apparence; les maisons en sont très-mal construites; elles sont bâties avec des pierres qu'on élève les unes sur les autres, sans les lier par aucune espèce de mortier; & à cause du vent qui règne continuellement dans ces contrées; on n'y fait que trois ou quatre petites ouvertures, afin d'y donner du jour. Le toit forme une terrasse entourée d'un parapet de deux ou trois pieds de haut, & il y a ordinairement quelques piles de pierre, sur lesquelles on plante, soit un petit drapeau, soit une branche d'arbre, ou bien une corde garnie de morceaux de papier ou de chiffons de toile blanche, comme la queue d'un cerf-volant. Quand cette corde est tendue d'une maison à l'autre, elle devient, suivant les Thibétains, un charme aussi infailible contre le pouvoir des mauvais génies, que peut l'être un fer à cheval cloué sur le seuil d'une porte, ou une

Chine.

paille en croix mise sur le chemin d'un sorcier, pour arrêter l'effet de ses maléfices.

Le Thibet paraît d'abord un des pays les moins favorisés du ciel, & les moins susceptibles de culture; il est rempli de petites montagnes, ou plutôt de rochers sur lesquels on n'aperçoit aucune trace de végétation. Ses plaines sont d'une effrayante aridité, & toujours ingrates sous la main qui tâche d'en défricher quelque partie. Son climat est excessivement froid; les habitans y sont obligés de chercher des abris dans les vallées les plus profondes, dans les gorges des montagnes, & parmi les rochers où le vent pénètre le moins. Cependant la providence, en distribuant ses dons aux différentes parties de la terre, n'a sans doute été injuste envers aucune. Si l'une peut se vanter de la fertilité de son sol, de l'abondance de ses fruits, & de la beauté de ses forêts, l'autre possède d'immenses troupeaux, & des mines d'une richesse inépuisable. Là, la végétation est extrêmement abondante: ici les animaux se multiplient avec une prodigieuse fécondité; le Thibet est couvert d'oiseaux, de gibier, de bêtes fauves, d'animaux de proie, & de troupeaux de bétail.

Le jeudi 18 septembre, nous montâmes à cheval au lever du soleil; nous passâmes près

des
rest
tite
red
qu'e
pou
con
effe
situ
exce
rer
La
cru
mou
ces
& de
men
le
cela
chon
pipe
nu p
N
au n
coup
chan
pour
les t

des ruines de plusieurs villages, qui étaient restés déserts, à cause des ravages de la petite vérole, maladie que les Thibétains ne redoutent pas moins que la peste; il est vrai qu'elle leur est tout aussi funeste que la peste pourrait l'être, parce qu'ils n'emploient ni ne connoissent aucun remède pour en arrêter les effets. Nous atteignîmes Gangamaur, village situé sur une éminence, & où nous fîmes un excellent repas, qui nous donna occasion d'admirer combien a d'empire la force de l'habitude. La table était couverte de quartiers de mouton cru & encore tout saignant, & de quartiers de mouton bouilli. Nous préférâmes certainement ces derniers, qui étaient froids, mais tendres & délicats. Les Thibétains firent tout différemment, & nous fûmes tous satisfaits; sans que les uns portassent envie au goût des autres. Après cela, nous bûmes tous avec la même ardeur du chong, & nous fîmes circuler entre nous une pipe amie, usage dans lequel j'étais déjà devenu passablement expert.

Nous continuâmes à marcher presque droit au nord; c'était le temps de la moisson: beaucoup de paysans étaient répandus dans les champs; ils ne se servaient pas de faucilles pour faire leurs récoltes; mais ils arrachaient les tiges du blé avec les racines, & après en

 Chine.

avoir fait de petites gerbes, ils les mettaient de bout pour les faire sécher. Je ne fais pas si c'était le grand nombre de gens qui composaient notre cavalcade, ou si c'était notre costume étranger, qui frappait l'esprit de ces moissonneurs, mais ils paraissaient remplis d'étonnement. Restant immobiles avec les épis qu'ils tenaient dans leurs mains, au moment qu'ils nous avaient aperçus, ils continuaient à regarder sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdu de vue.

Après avoir dépassé la pointe de la base d'une montagne de rochers, nous fûmes frappés tout à coup de la vue d'une figure gigantesque qui représente *Mahoumanie*, la principale divinité du Thibet & du Boutan; elle est sculptée en relief, sur un immense rocher, & dans l'attitude ordinaire des idoles de ces contrées, c'est-à-dire les jambes croisées. Certes, cette figure est très-irrégulière & très-mal travaillée; mais si je ne puis pas faire l'éloge des talens du sculpteur, je dois au moins louer sa patience, car cet ouvrage a du lui coûter beaucoup de temps.

Nous nous arrêtâmes à Schouhou, lieu remarquable parce qu'il y avait quelques faules au milieu desquels nous plantâmes nos tentes. Nous étant remis en route de grand matin,

nous vîmes devant nous un vaste amphithéâtre, formé par des montagnes doucement inclinées. Dans le centre était un très-beau village, situé au pied du rocher de Nainie; les maisons de ce village, étaient régulières & fort propres; il y en avait qui étaient bordé de de rouge, & d'autres qui étaient couvertes de raies de même couleur. L'aspect des arbres & des maisons nous paraissait extrêmement agréable, après les affreux déserts que nous venions de traverser, & dont l'horreur surpassait tout ce que nous avons vu jusqu'alors.

 Chine.

Quand nous eûmes passé une pointe de rocher assez avancée, nous découvrîmes le château de Jhansen-Jeung, à la distance de cinq à six milles. La vallée qui est très-étendue, semble avoir été autrefois sous l'eau, & cette conjecture a été fortifiée par le témoignage des gens du pays, avec qui j'ai conversé. Mais ils n'ont pas pu me dire à quelle époque la vallée a été desséchée. Ils ne savent pas même si c'est par les efforts de l'art, ou par quelque cause naturelle. Il y a trop long-temps que cet événement a eu lieu pour qu'on en conserve un souvenir distinct.

La vallée de Jhansen est fameuse par le drap qu'on y fabrique & dont il se fait une grande consommation. Il est d'un tissu très-ferré

Chino.

& très-fort, Il est moëlleux, parce que la laine de Tartarie est singulièrement fine & d'une excellente qualité. La vallée de Jhanfen est heureusement située pour le commerce. Elle se trouve dans le centre du Thibet, & elle peut aisément recevoir les laines dont elle a besoin. En outre, elle possède d'autres avantages, elle est spacieuse, fertile, & le climat y est assez doux.

Étant montés à cheval le 20 septembre, nous découvrîmes bientôt un monastère situé sur le flanc concave d'une montagne. Les temples, les dômes dorés, & les demeures des principaux prêtres, faisaient de l'ensemble de ce monastère un spectacle très-brillant. Lorsque nous en fûmes très-près, nous fûmes assaillis par une foule de mendiants de tout âge & de tout sexe. Il y avait parmi eux quelque jeunes gens, qui portaient des masques & faisaient des tours & des bouffonneries. Nous vîmes au coin d'une rue deux vieilles femmes couvertes de haillons, qui jouaient d'une espèce de guitare & qui dansaient au son de leur rauque instrument.

Le lendemain nous marchâmes continuellement le long de la rivière, qui coulait fort lentement, tantôt au pied des montagnes, tantôt au milieu de la vallée. Après avoir fait environ dix milles, nous aperçûmes le château de Painom, avec ses tours rondes & ses tours

carr
esca
Thi
resse
mon
ne c
édifi
ne fu
N
petit
résolu
heure
avant
de plu
à faire
mome
pomp
nomb
était é
magic
facera
No
vers le
les app
cés au
avec é
somp
mes,

carrées. Il est placé sur un roc très-haut & très-escarpé, au pied duquel coule la rivière. Les Thibétains construisent toujours leurs forteresses sur la cime des rochers ; & souvent leurs monastères sont situés de la même manière. Je ne crois pas avoir vu dans le Thibet un seul édifice fortifié ou de quelque importance qui ne fut bâti sur une hauteur.

Chino.

Nous fîmes halte à Trondieu qui est à une petite journée de Teschou-Loumbou. Nos guides résolurent de nous y faire arriver de bonne heure : en conséquence ils nous réveillèrent avant le jour : nous montâmes à cheval à la clarté de plusieurs torches , & n'ayant que dix milles à faire, nous atteignîmes Teschou-Loumbou, au moment où le soleil se levait dans toute sa pompe & redoublait l'éclat des dômes & des nombreuses tours qui ornent ce lieu. La vue en était éblouie, il semblait que ce fut un spectacle magique ; l'impression qu'il fit sur moi , ne s'effacera jamais.

Nous montâmes par une rue étroite , à travers le monastère, & l'on nous conduisit dans les appartemens qu'on nous avait destinés. Placés au centre du palais, ils étaient vastes, peints avec élégance , & meublés de la manière la plus somptueuse. Dans le moment où nous y entrâmes , nous entendîmes le son de plusieurs inf-

trumens, qui appelaient les religieux aux prières
 Chine. du matin.

A peine étions-nous dans les appartemens destinés à nous loger, que nous reçumes des messages de félicitation de la part du régent frère du dernier lama & de Soupoun-chombou. L'un & l'autre m'envoyèrent en même temps une écharpe de soie blanche. Tel est l'usage qu'on observe régulièrement au Thibet & dans le Boutan, envers des hôtes qui arrivent de loin. Ces écharpes sont d'un tissu très-fin, ce quelles ont sur-tout de remarquable, c'est leur blancheur éclatante. Elles sont ordinairement damassées, & à chaque bout, qui est toujours frangé, on voit des mots sacrés tracés dans le tissu. Elles varient beaucoup pour les dimensions & pour la qualité qui sont communément proportionnées à l'état de celui qui donne l'écharpe & au degré de considération & de respect qu'il veut témoigner à celui à qui il l'offre.

Quelqu'insignifiante, quelque'absurde que cette coutume puisse paraître à des européens, une générale & longue pratique fait qu'au Thibet on y attache la plus grande importance. Je ne manquai pas toutes les fois que je rendis visite aux chefs, de les saluer à leur manière. Les habitans, de ces contrées sont si attachés à cette formalité que le raja du Boutan renvoya

une
 par
 écha
 L
 m'a
 j'éta
 min
 gear
 gran
 un a
 Je m
 sa fa
 il ne
 confa
 lang
 la pr
 la pl
 prop
 avec
 Le
 m'an
 prop
 née.
 palais
 teme
 rieurs
 No
 dienc

une lettre du gouverneur général du Bengale, Cinnab.
parce qu'elle n'était pas accompagnée d'une écharpe qui en prouva l'authenticité.

Le soir je reçus une visite de la personne qui m'avait été envoyée par le régent tandis que j'étais à Tassifudon. C'était un homme de bonne mine, & dont les manières étaient très-engageantes. Les Thibétains ont en général, les traits grands & durs ; mais les siens étaient adoucis par un air de gaieté franche & de modération. Je me sentis singulièrement prévenu en sa faveur. Tant qu'il resta à Tschou-Loumbou, il ne se passait guère de jours sans qu'il me consacrat quelques heures. Il m'apprenait la langue du Thiber ; & quand j'étais fatigué de la prononciation gutturale & nasale qu'exigent la plupart des mots de cette langue , je lui proposais une partie d'échecs qu'il acceptait avec joie.

Le lendemain de mon arrivée , l'on vint m'annoncer de bonne heure que le régent se proposait de me donner audience dans la matinée. Nous nous rendîmes dans une partie du palais qui quoique très-éloignée de nos appartemens , y communiquait par des passages intérieurs.

Nous fûmes introduits dans la salle d'audience qui est très-vaste , très-haute & d'une

Chine.

forme oblongue. Il y a tout au tour un rang de colonnes peintes en vermillon. On ne voit point de fenêtres dans cette salle. A un des bouts, il y a une alcove, ou est le trône du Teshou-lama. Ce trône est haut d'environ cinq pieds, couvert de couffins de satin jaune & garni de chaque côté d'un magnifique brocart. Au pied du trône, il y a de petits cierges d'une composition odorante, & des vases remplis de bois aromatiques qui brûlent lentement, & exhalent un parfum très-suave.

Nous nous avançâmes jusqu'au fond de la salle où étaient le régent & Soupoun-chombou, l'un & l'autre vêtus en religieux. Conformément à l'usage du pays, nous leur présentâmes des écharpes de soie blanche. Je remis ensuite au régent la lettre du gouverneur général du Bengale, avec un fil de perles & de corail. On avait préparé pour nous deux piles de couffins, que le régent nous montra avec la main, & avec un regard plein d'expression.

Il faut épargner à mes lecteurs le discours que j'adressai au régent & les détails de mes différens entretiens avec lui, il serait difficile, peut-être impossible de faire bien comprendre tout ce qu'il me dit. La langue thibétaine a trop peu d'analogie, dans ses tours & dans ses expressions, avec les langues d'euro pé.

S
en
voy
rout
atte
renc
temp
lorsq
Tesc
ils ex
leur
repar
Ce
résida
décou
dit en
condu
nastèr
cour
jeune
occup
Ve
du th
dans l
prêts
teaux
peaux
de la

Soupoun-chombou prit la parole de temps en temps. Des questions concernant mon voyage, les embarras que j'avais éprouvé en route, l'impatience avec laquelle on m'avait attendu furent le sujet général de cette conférence. Les deux Thibetains parlèrent aussi longtemps de la douleur qu'ils avaient ressentie, lorsque, pour punition de leurs péchés, le Tschou-lama s'était retiré de ce monde, & ils exprimèrent ensuite toute la satisfaction qu'il leur avait causée en daignant se réincarner & reparaitre sitôt parmi eux.

 Chine.

Ce fut alors que j'appris que le jeune lama résidait encore dans la maison où il avait été découvert dans la vallée de Fainom. L'on me dit en même temps qu'on se proposait de le conduire sous peu de jours à *Terpaling*, monastère qu'on avait préparé pour lui. Toute la cour devait en cette occasion accompagner le jeune lama : les principaux officiers n'étaient occupés que des préparatifs de ce voyage.

Vers la fin de cette audience, on apporta du thé, qui fut servi de la même manière que dans le Boutan, & au moment où nous étions prêts à nous retirer, on nous présenta des plateaux chargés de sucre, de beurre dans des peaux, & de divers fruits secs qui venaient de la Chine & de la Tartarie orientale. Nous

Chine.

reçûmes une écharpe de la main même du régent, après quoi nous nous retirâmes extrêmement satisfaits de la manière dont nous avions été traités.

Le régent était d'une moyenne taille. Quoiqu'aucun de ses traits ne fût joli, l'ensemble n'en était pas désagréable, & sa physionomie était remplie d'une expression douce; son langage était clair sans affectation, & il était prononcé avec ce ton de politesse qui caractérise tous les Thibétans bien élevés. Le régent ne faisait point de gestes en parlant; il tint presque continuellement les bras croisés sous son manteau; il portait l'habit religieux, qui paraît être le costume de cérémonie de tous les gens attachés à la cour du lama.

Mon intention était de rendre visite à Sou-poun-ehombou aussitôt que je sortirais de chez le régent; mais l'audience du prince dura si long-temps, qu'au moment où nous nous levâmes, les cloches du monastère annoncèrent l'heure de l'office. Le changement de résidence du jeune lama qui était sur le point d'avoir lieu, occasionnait des exercices de piété & des prières extraordinaires. Les Gylongs redoublaient de ferveur & passaient presque tout leur temps dans les temples.

Le lendemain, Sou-poun-ehombou me fit

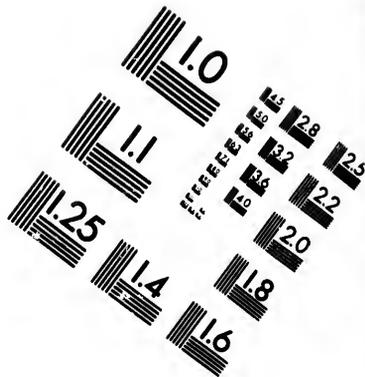
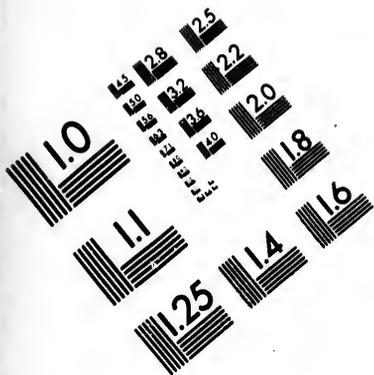
dire
falle
avait
était
Chac
une c
j'eus.
guez
& sur
du T
Lo
n'avai
petite
sion
tous
tartare
très-é
beauce
ne par
il était
de mo
tuculie
gâté f
dire de
J'arr
d'une g
de ces
connaît

dire qu'il me recevrait lorsque je le désirais. La Chine. salle où il était assis lorsque nous entrâmes, avait une vue très-étendue sur la vallée & elle était ornée d'un balcon qui servait à l'éclairer. Chacun de nous lui présenta, selon l'usage, une écharpe de soie blanche. L'entretien que j'eus avec lui roula principalement sur le longueur du chemin que j'avais été obligé de faire & sur la différence qui existait entre les climats du Thibet, du Boutan & du Bengale.

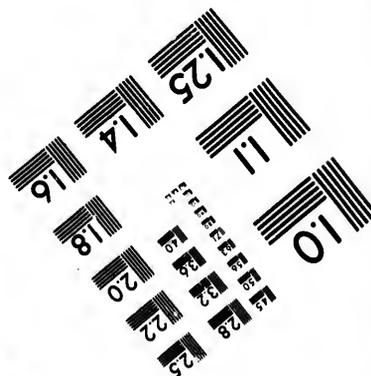
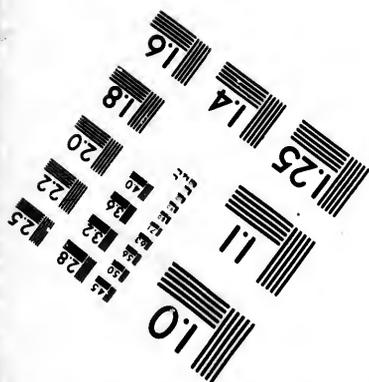
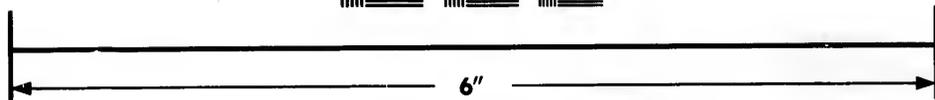
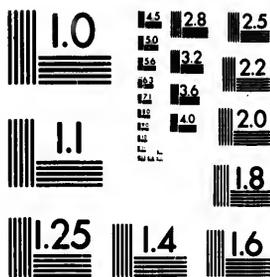
Lorsque j'étais au Thibet, Soupoun-chombou n'avait guère plus de trente ans; il était d'une petite taille, mais bien proportionné; sa physionomie était ouverte & spirituelle; cependant tous ses traits annonçaient bien son origine tartare. Quoiqu'il possédât des connaissances très-étendues, de grands talens, & qu'il eût beaucoup d'influence sur ses compatriotes, il ne paraissait pas enorgueilli de ces avantages: il était, au contraire, rempli d'honnêteté & de modestie; & lorsque je le connus plus particulièrement, je vis qu'il avait souvent une gaieté franche & naturelle & qu'il aimait à dire des plaisanteries.

J'arrivai au Thibet à une époque qui était d'une grande importance aux yeux des habitans de ces contrées. Ils étaient sur le point de reconnaître dans la personne d'un enfant leur sou-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6

10
1.5 1.8

Chine.

verain, & de lui rendre le premier hommage en cette qualité; mais en celle de pontife sacré, & par conséquent de déclarer publiquement qu'il était le régénéré & immortel médiateur entre les hommes & l'Être-suprême. On doit bien s'imaginer qu'en ces sortes d'occasions, les Thibétains n'omettent rien de ce qui, suivant leurs idées, peut contribuer à la dignité, à la pompe & à la splendeur de la cérémonie. Désirant d'en voir une si singulière, je fis les démarches que je crus nécessaires pour être compris parmi ceux qui devaient composer le cortége. Je fis témoigner au régent combien je désirais pouvoir, dans toutes les occasions, donner des preuves du profond respect que m'inspirait le caractère sacré du lama, & pour lui dire en même temps que je me regarderais comme très-heureux s'il voulait bien me permettre d'être du nombre de ceux qui l'accompagneraient au monastère de Terpaling. Il me fit répondre qu'il serait charmé de pouvoir faire ce que je désirais, mais qu'il en était empêché par la présence des Chinois, qu'on savait être extrêmement jaloux des étrangers.

Le samedi 27 septembre, le cortége partit du monastère de Teschou-Loumbou avant que le jour commençât à poindre. Le lama fut accompagné dans sa marche par un immense concours
de

de
en
on
le
pè
le r
Lo
.
ven
vo
cava
des
une
noir
ceint
d'un
A sa
une g
à thé
toujou
Le
ment
passait
qui se
val ma
queues
la peir
troupe

de peuple qui lui rendait hommage avec un enthousiasme extraordinaire, & l'après-midi on arriva à Terpaling. Après avoir établi dans le nouveau monastère, l'enfant lama avec son père & sa mère, aux soins de qui il était confié, le régent retourna avec toute sa suite à Teschou-Loumbou.

Chine.

Nos appartemens donnant sur la route par où venait le régent, nous eûmes occasion de le voir arriver. Il avait avec lui deux ou trois cents cavaliers; il était lui-même à cheval, environné des ministres & des principaux officiers; il avait une robe de satin jaune, doublée d'une fourrure noire, & attachée autour du corps avec une ceinture: il portait un chapeau rond couvert d'un vernis jaune qui brillait beaucoup au soleil. A sa ceinture pendait un couteau à gaine avec une grande bourse dans laquelle était sa tasse à thé, & divers autres petits meubles qui font toujours partie de l'habillement d'un Tartare.

Le cheval que montait le régent était richement enharnaché; la partie de la bride qui passait sous le cou était garnie de clochettes, qui se faisaient entendre à mesure que le cheval marchait: ce cheval avait de plus tant de queues de vaches des deux côtés, qu'on avait de la peine à voir son corps. On voyait dans cette troupe quelques Kalmouks portant le turban &

Chine.

l'habit indou, ainsi que des Mogols des frontières de la Perse avec leur costume national; tout cela formait un coup-d'œil très-pittoresque. Une foule de spectateurs qui bordaient la route du régent, se prosternaient à mesure qu'il passait devant eux. Dès qu'il s'approcha de Teschou-Loumbou, on arbora plusieurs drapeaux sur les murailles du palais, & les trompettes & les cymbales annoncèrent à grand bruit son arrivée.

Je m'empressai d'aller féliciter le régent sur son retour, & sur le bonheur qu'il avait eu de conduire le lama sans accident jusqu'à Terpaling. Cela donna occasion à ce prince de parler de son respect & de sa tendre affection pour le dernier lama, dont il avait, dit-il, parfaitement reconnu l'identité avec le nouveau. Il tirait ses preuves des signes de sagesse & de grandeur empreints sur le front de l'enfant, & du caractère sublime qu'il annonçait & dont il avait déjà plusieurs traits frappans.

L'en
de
ten
tic
de
tèr
mi
Po

L'en
Che
les
Rur

DE
à Tes
voir l'
édifice
logé;
mens
étaient

CHAPITRE III.

L'envoyé Anglois visite l'intérieur du monastère de Teshou-Loumbou. --- Magnificence des temples. --- Cérémonies religieuses. --- Vénération des Gylongs pour le Lama. Funérailles des Thibétains. --- Leur imprimerie. --- Monastère de Terpaling. --- L'envoyé Anglois est admis en présence du jeune Teshou lama. --- Portrait de ce prêtre enfant. --- De ses parens. --- Hommage que des Kalmouks rendent à l'enfant Lama. --- Religieuses Thibétaines. --- Chèvres qui fournissent le poil dont on fait les schals. --- Les envoyés anglais arrivent à Rungpore.

DEPUIS le premier jour de mon arrivée à Teshou-Loumbou, je désirais vivement voir l'intérieur de quelqu'un des superbes édifices qui entouraient le palais où j'étais logé; & qui, par les riches & éclatans ornemens qu'on leur avait prodigués en dehors étaient bien propre à exciter ma curiosité.

Clins.

La fréquence des sons graves de divers instrumens qui se faisaient entendre au loin, & auxquels succédaient des pauses d'un silence profond, le murmure des prières qu'on récitait à plusieurs reprises, & le jour & la nuit, la bruyante clameur des invocations & des hymnes que chantait en chœur un très-grand nombre de Gylongs, tout enfin prouvait qu'on célébrait, non loin de moi, quelques-unes des cérémonies solennelles & mystérieuses de la religion des Thibétains.

Je sus que le lieu où se rassemblaient les Gylongs, pour leurs prières journalières était à peu de distance de nos appartemens. Leurs heures de dévotion étaient au lever du soleil, à midi & le soir. Le monastère de Teschou-Loumbou renfermait deux milles cinq cents de ces prêtres. Tous les trois jours ils consacraient la matinée à prononcer, à haute voix les louanges & les attributs de l'être suprême. Ce service se faisait avec une véhémence & des vociférations extraordinaires qui, ce me semble, étaient bien peu d'accord avec la décence qui aurait dû régner dans une pareille assemblée, & avec l'objet dont elle s'occupait.

Indépendamment des exercices publics de la religion, les Gylongs avaient des prières particulières qu'ils faisaient dans les apparte-

men
tous
aussi
sions
tour
vainc
mes
leur
Thib
faire
territo
leur
lama.
& im
que s
toutes
douce
être n
vers t
respect
tamm
vèrent

Je p
de voi
mission
mon a
au der

mens des lamas inférieurs, & qui étaient toujours accompagnées de musique. On voyait aussi, presque tous les jours des processions solennelles, qui faisaient lentement le tour du monastère. Enfin tout cela me convainquit bientôt que je vivais parmi des hommes consacrés à la religion, & qui faisaient leur seule occupation de leurs exercices. Les Thibétains ne croient pas qu'il leur soit nécessaire d'entretenir des armées pour défendre leur territoire, ou pour maintenir leurs droits. Toute leur confiance est dans la médiation de leur lama. Ils le regardent comme le substitut sacré & immaculé de l'être suprême. Ils s'imaginent que son invisible bouclier peut les dérober à toutes les atteintes de leurs ennemis, & la douce influence de sa doctrine leur apprend à être miséricordieux, humains, bienfaisans envers tout ce qui les entoure. L'affection, le respect, l'accord unanime que je vis constamment régner chez ce peuple, me prouvèrent qu'il était véritablement heureux.

 Chine.

Je profitai de la première occasion que j'eus de voir le régent pour lui demander la permission de voir un édifice placé à droite de mon appartement & qui servait de mausolée au dernier Teschou-lama. Non-seulement ce

 Chine.

prince y accéda avec honnêteté ; mais il parut touché de mon empressement.

Après avoir traversé divers passages nous entrâmes dans la cour où était le grand mausolée. Cette cour est pavée , & il règne sur trois de ses côtés , un péristyle destiné à abriter les pèlerins , & les dévots que la piété attire en ce lieu. Sur les murailles du péristyle , on a peint diverses figures d'une grandeur gigantesque , qui sont des emblèmes analogues à la mythologie thibétaine. Les colonnes sont peintes en vermillon , & sur le fronton qu'elles supportent , on voit le dragon impérial de la Chine.

Nous vîmes sous le portique , un prêtre assis qui lisait dans un grand livre ouvert devant lui , & qui semblait ne pas s'apercevoir que nous étions là. Il était du nombre de ceux qui prient alternativement en cet endroit , & qui sont chargés d'entretenir le feu sacré devant le tombeau. Il faut qu'il y ait sans cesse un de ces prêtres qui prie , & que le feu ne s'éteigne jamais. Deux pesantes portes , peintes en vermillon , avec des bossages dorés , firent trembler l'édifice , lorsqu'elles roulèrent sur leurs pivots , & que leurs battans massifs heurtèrent le mur. Nous reconnûmes alors que le bâtiment que nous avions pris pour la mau-

solée, ne servait qu'à entourer une pyramide de la plus grande beauté.

Chino.

Au pied de la pyramide, reposait le corps du lama dans un cercueil d'or massif. La coutume du Thibet est de ne conserver que les restes des souverains lamas. Les corps des autres personnes qui meurent sont consumés sur un bûcher, ou exposés dans les champs, pour servir de pâture aux bêtes féroces & aux animaux de proie.

La statue du dernier Tschou-lama est d'or pur; elle est au haut de la pyramide, & placée sous une très-grande coquille. Cette statue est représentée assise sur des coussins couverts d'un manteau de satin jaune, qui flotte négligemment, & coiffée d'un bonnet qui ressemble à une mitre.

Aux bords de la coquille, sont suspendus les divers chapelets dont le lama se servait pendant sa vie, & qui pour la plupart sont très-précieux.

Les côtés de la pyramide sont revêtus de plaques d'argent massif. Elle forme, en s'élevant divers gradins, sur lesquels sont étalés tous les objets rares & précieux qui ont appartenu au lama & qui proviennent des offrandes des dévots.

A la hauteur d'environ quatre pieds, la pyramide a un gradin beaucoup plus large,

Chine.

sur le devant du quel sont sculptés deux lions rampans. Entre ces lions est une statue d'homme, qui a des yeux d'une grandeur énorme, & qui lui sortent de la tête. Son corps fait des contorsions bizarres, sa physionomie peint le trouble & l'anxiété, & ses mains sont placées sur les cordes d'une espèce de guitare.

A côté de la pyramide, est placée une seconde statue du lama de grandeur naturelle, qui suivant ce qu'on me dit, lui ressemble singulièrement. Elle est assise dans une chaire; cette statue n'est point d'or massif, mais de vermeil. En face de la pyramide, il y a un autel couvert d'un tapis bleu, sur lequel on dépose les offrandes journalières; il y a aussi sur le même autel plusieurs lampes allumées & qu'on ne laisse jamais s'éteindre. La fumée que produisent ces lampes & une multitude de cierges odoriférans, remplit l'enceinte de ce lieu, & répand tout autour une odeur très-suave.

Le pavé est chargé de tous côtés de monceaux de livres sacrés, concernant la religion des lamas, livres que les professeurs orthodoxes de cette religion augmentent continuellement par de volumineux commentaires. La coquille qui couvre la pyramide, est extrêmement grande & quand on la voit à une certaine distance, elle fait un très-bel effet. Elle est placée

sur
la
qu
plu
cel
gni
de
sup
à l'
bor
orne
a u
qui
carr
qu'o
de l'
le v
T
du
de l
quoi
tre,
sent
des d
graph
d'app
tous
avait

sur le côté d'un rocher & élevée au dessus de la plus grande partie du monastère, de sorte qu'on l'aperçoit de fort loin; mais la partie la plus brillante & la plus apparente de l'édifice, celle qui couronne le tout, est un dôme magnifiquement doré qui est au dessus du centre de la pyramide & des restes du lama. Il est supporté par de légères colonnes, & il donne à l'ensemble de l'édifice bien plus d'éclat. Ses bords se relèvent avec grâce; son sommet est ornée de dragons chinois, & tout autour il y a un nombre immense de petites cloches, qui, ayant des morceaux de bois minces & carrés, attachés au battant, font avec celles qu'on voit à toutes les autres parties avancées de l'édifice, un carillon considérable, dès que le vent les agite.

 Chine.

Toutes les fois que j'eus audience du regent du Thibet, Soupoun-chombou était auprès de lui; je ne fus pas peu surpris de voir que, quoiqu'ils ignorassent entièrement, l'un & l'autre, l'usage des cartes géographiques, ils eussent une idée extrêmement juste du giffement des différens pays. En nous entretenant de géographie & de statistique; le régent était si avide d'apprendre, que nous parlâmes de presque tous les points du globe. Il me dit qu'il n'y avait que peu d'années qu'un Indou, venu à

Chine.

la cour du Tschou lama, lui avait dit avoir vu un pays où il faisait jour pendant six mois de suite, & nuit pendant les six autres mois; & il me demanda si cela était vrai; ce qui prouve bien que les connoissances des Thibétains sont très-bornées.

Lorsque m'entretenant de divers pays avec le régent & Soupoun-chombou, il fut question de la Russie; l'un & l'autre firent quelques observations sur le gouvernement de cet empire: la grande réputation de Catherine II, était parvenue jusqu'à eux; ils connaissaient l'étendue de ses états, & le commerce que ses peuples faisaient avec la Chine & la frontière des deux empires. Ils me dirent, que la cour de Russie leur avait fait proposer, plusieurs fois, d'établir des relations commerciales entre les provinces Russes & l'intérieur du Thibet: mais que leur éloignement pour toutes espèce de nouvelles liaisons, & la vigilante jalousie des Chinois avaient jusqu'alors empêché ce projet de réussir.

La seconde entrevue que j'eus avec le régent, eut lieu dans une salle, qui se trouvait au même étage que mon appartement, & ne s'en trouvait séparée que par une étroite galerie. Ce fut-là qu'on me conduisit d'abord, & j'eus de quoi m'y amuser, car il y avait un nombre immense de petites statues, représentant les

dewtas & les saints que révère la religion de
ces contrées.

China.

La galerie a environ quarante pieds de long ; elle est éclairée par un balcon placé dans le centre , & garni d'une légère balustrade & de rideaux de moire. Vis-à-vis du balcon , les images sont rangées en ordre sur des gradins , qui s'élèvent depuis le plancher jusqu'à peu de distance du plafond. Quelques-unes des statues qu'on voit là , sont faites d'une composition métallique ; mais la plupart sont d'airain ou de cuivre doré ; elles ne sont point du tout mal faites ; elles offrent une grande variété de figures & d'attitudes , avec les attributs symboliques , qui caractérisent les différens dewtas & les héros de la mythologie Indienne. Tefchou-Loumbou est célèbre par la manière dont on y fabrique les petites statues , dont les chefs du monastère ont la direction , & qui ne reste jamais oisive.

Le régent qui aimait beaucoup , & à faire part de ses lumières , & à s'instruire sur tout ce qui concernait les pays étrangers , me fit plusieurs questions sur les forces , la richesse & l'étendue de l'empire Britannique. Il paraissait prendre beaucoup d'intérêt à la guerre , qui ravageait alors les deux mondes ; & qui , en suspendant , en grande partie le commerce

Chine.

général, rendait les marchandises plus rares & en augmentait le prix. Je satisfis sa curiosité à ce sujet, autant que je le pus. Je lui racontai les principales causes de la querelle, entre l'Angleterre & les provinces d'Amérique, qui avaient été long-temps sous la domination Anglaise. Je tâchai de lui donner une idée claire des motifs qui nous avaient engagés à entrer en guerre avec la France, guerre qui avait porté le trouble dans le Carnate, interrompu les communications entre l'Inde & l'Europe; & couvert les mers de flottes rivales; ceux qui m'écoutaient, témoignèrent la plus grande surprise, sur ce qu'une querelle particulière pouvait ainsi allumer la guerre chez plusieurs nations, & répandre la discorde & la désolation jusqu'aux extrémités du monde.

Tandis que nous nous entretenions du commerce des différens pays & des nombreux articles de première nécessité, ou de luxe que chaque peuple reçoit des autres; le régent admira singulièrement cet esprit d'entreprise qui anime la nation Anglaise. Mais tout en faisant l'éloge de notre indomptable persévérance, il observa, que puisque un très-grand nombre d'Anglais était forcé d'abandonner sa patrie, pour aller souvent s'exposer à mille dangers dans les climats les plus rigoureux, & parmi

le
er
tic
il
te
éta
tri
en
gn
gl
no
cet
rév
qui
mai
mai
vel
plus
hon
ce q
plus
la c
quér
parti
que,
& pa
trepr

les peuples les plus incivilisés, on ne pouvait en attribuer le motif qu'à quelque vice particulier qui existait en Angleterre. Malgré cela, il dit que d'après tout ce qu'il avait vu ou entendu, il était persuadé que la nation Anglaise était l'une des plus hardies & des plus industrieuses du monde.

Chine.

Pour expliquer la cause de cette ambition ennemie du repos, qui fait que mes compagnons se répandent sur toute la surface du globe, je fus obligé de m'étendre un peu sur notre système d'éducation; je dis au régent que cette éducation avait sans cesse pour but de réveiller le génie, & de faire éclore les talens qui, sans cela, seraient peut-être restés à jamais dans l'engourdissement & dans l'oubli; mais qui, ayant une fois commencé à se développer & à se perfectionner, ne permettraient plus à leurs possesseurs, de languir dans une honteuse oisiveté; je lui fis sentir que c'était là ce qui faisait que les enfans des familles les plus respectables de l'Angleterre, pressés par la curiosité, non moins que par le désir d'acquérir des richesses, parcouraient toutes les parties du monde. Je lui dis que notre monarque, célèbre par son amour pour les sciences, & par l'encouragement qu'il donnait aux entreprises utiles, avaient fait souvent équiper

 Chine.

des vaisseaux a très-grand frais, pour les envoyer dans les mers les plus lointaines, découvrir de nouveaux pays; qu'il s'embarquait sur ces vaisseaux des savans, des philosophes, dont le seul désir était d'acquérir & de répandre des connoissances nouvelles, & qui pour cela, tentaient les plus laborieuses & les plus périlleuses entreprises. Enfin, j'ajoutai que dans ces voyages, on avait découvert des terres & des peuples, dont l'histoire, ni la tradition n'avaient jamais donné la moindre idée; & qu'en publiant la description de ces nouveaux pays, & leurs observations sur les peuples qui les habitent, les navigateurs avaient donné des lumières très-curieuses & très-importantes. Cela produisit de la part du régent & de ceux qui étaient avec lui, une foule de questions & de remarques qu'il serait trop long de répéter.

Les principes géographiques des Thibétains sont très-limités; il me fut impossible de me former, avec quelque précision, une idée de l'ancienne étendue du Thibet, parce que les noms que le régent & ses amis donnaient aux divers lieux dont ils parlaient, m'étaient inconnus, & qu'ils n'entendaient pas plus ceux que je leur appliquais; je ne fus pas plus heureux pour l'époque de leurs institutions re-

liq
at
d'
C
pa
de
pu
ver
d'u
par
en g
gin
révé
cent
la re
les
peup
rayo
tutio
Le
fortin
s'être
pire
les c
remo
scienc
plus a

ligieuses. Leurs dates sont très-embrouillées, attendu qu'ils n'ont point d'ère spécifique, d'après laquelle il fixent le cours du temps. Cependant le cycle de douze ans est en usage parmi eux, ainsi que dans la Tartarie occidentale.

Chine.

Toutes mes questions & mes recherches n'ont pu me faire découvrir si les Thibétains conservent quelque écrit ou quelque tradition qui parle d'un ancien peuple, habitant du nord, & célèbre par ses connaissances. L'opinion qu'ils adoptent en général, est que les sciences & les arts sont originaires de la ville sacrée de Benarés, ville qu'ils révèrent non-seulement comme la source & le centre du savoir, mais comme le berceau de la religion. C'est delà qu'ils croient que dérivent les connaissances répandues parmi les divers peuples de la terre, & qu'est sorti le premier rayon de lumière auquel ils doivent leurs institutions religieuses & civiles.

Les anciens apôtres de la foi qu'ils professent sortirent, dit-on, de cette ville sacrée, & après s'être avancés vers l'est & avoir traversé l'empire de la Chine, ils dirigèrent leurs pas vers les contrées de l'Europe. Les Thibétains font remonter l'origine de leur instruction dans les sciences & dans la religion à une époque bien plus ancienne que celle où l'Europe commença

Chine.

à être éclairée. Cependant ils sont assez justes pour sentir leur infériorité & pour avouer que les habitans de l'Europe ont surpassé de beaucoup ceux de l'Asie. Ils attribuent l'inégalité des progrès que les divers nations ont fait dans les arts, à la différence des climats & aux différens degrés d'application qu'ont exigé des besoins & des convenances locales. Quant à eux, ils croient que pour tout ce qu'il y a de nécessaire & d'utile dans les arts, il en savent assez relativement à leur situation & à leurs moyens.

Nous primes enfin congé du régent; je fus en même temps averti qu'il était dans l'intention de m'honorer d'une visite. Je ne pouvais pas douter que la curiosité n'eût beaucoup de part à cette marque d'honnêteté; aussi j'essayai de satisfaire le prince en exposant à ses yeux toutes les machines & tous les instrumens que j'avais apportés, & qui différant de tout ce qu'on avait dans le pays, devaient attirer son attention.

Dès que le régent se présenta pour entrer chez nous, les deux battans de notre porte s'ouvrirent, & l'un des premiers objets qui frappa les regards du prince & de sa suite fut un lit de camp de fer avec des rideaux, des matelats & une courtepointe à l'européenne.

Mais

&
v
m
l'u
len
ne
télé
pas
gra
N
que
de l
com
notre
diffé
autan
ne se
prend
cun
fixe p
appét
servir.
Le
le rég
Tesch
du jou
T

Mais ce qui excita l'admiration du régent & de ses amis, ce fut un grand nombre d'ouvrages de mécanique, & d'instrumens de mathématiques & d'optique. La nouveauté & l'usage de toutes ces choses les surprirent également.

Chine.

Ils ne pouvaient pas revenir de leur étonnement, en découvrant par le moyen d'un télescope à réflexion, des objets qui n'étaient pas visibles à l'œil nu, & en distinguant leur grandeur, leur figure & leur couleur.

Nos gens avaient mis le couvert, de sorte que nos ustensiles de table furent aussi l'objet de l'étonnement du régent de sa société; & comment ne l'auraient-ils pas été, puisque notre manière de servir les mets & de manger, diffère si essentiellement de la leur. D'ailleurs, autant que j'ai pu l'apprendre, les Thibétains ne font point dans l'usage de se réunir pour prendre leurs repas; ils mangent toujours chacun en particulier, & ils n'ont pas d'heure fixe pour se mettre à table: ce n'est que leur appétit qui règle le moment où ils se font servir.

Le lendemain de la visite que m'avait rendue le régent, ce prince quitta le monastère de Teshou-Loumbou long-temps avant le point du jour. Il est à remarquer qu'au Thibet comme

dans le Boutan, les hommes qui occupent les premières places voyagent presque toujours la nuit. Cet usage vient de ce qu'ils ne veulent pas être aperçus, de peur d'occasionner des embarras aux habitans des campagnes qui, pour leur rendre des honneurs, s'empresseraient de quitter leurs occupations.

Le jour qui suivit celui du départ du régent, Soupoun - chombou me fit inviter à le rejoindre dans la salle attenante à la galerie des idoles. Je l'y trouvai avec le trésorier de l'État. Nous nous entretenmes de diverses choses, & principalement de l'Égypte & des lions, dont Soupoun-chombou aimait beaucoup à parler.

Les questions qu'il me fit me conduisirent de la Zône Torride à la Zône glacée. Il était très-étonné de m'entendre affurer qu'une partie du globe était éclairée pendant la moitié de l'année par le soleil, & restait dans les ténèbres pendant l'autre moitié. Il me parla beaucoup des comètes & des éclipses, phénomènes qu'il ne considérait que comme des avant-coureurs des événemens heureux ou malheureux. Je lui dis que nous regardions les éclipses & même les comètes, comme l'effet naturel des révolutions célestes, & que leur apparition était calculée avec la plus grande précision plusieurs années avant qu'elle eût lieu. Mais c'est en vain

que j
Rien
calen
malh
éclips
le qu
avait

Sou
nous
que n
la leu
douze

Mo
beauc
avec c
ne po
je l'av
Thibé
de Jup
que to
gardée
le sièg
ration.
attribu
croient
l'astre
naire de

que j'aurais tenté d'ébranler leur foi à cet égard. Rien n'aurait pu les engager à effacer de leur calendrier le pronostic des jours heureux ou malheureux, ni les empêcher de croire qu'une éclipse présageait du mauvais temps pour le quatrième & le sixième jour après qu'elle avait eu lieu.

China.

Soupoun - chombou me demanda comment nous comptons les années, & si la computation que nous avons adoptée correspondait comme la leur aux signes du zodiaque & au cycle de douze ans.

Mon grand télescope à réflexion occupait beaucoup Soupoun - chombou. Je lui fis voir avec cet instrument plusieurs choses que l'œil ne pouvait découvrir. Mais une chose qui, je l'avoue, m'étonna un peu, c'est que ce Thibétain connaissait fort bien les satellites de Jupiter & l'anneau de Saturne. Il m'apprit que toutes les principales planètes étaient regardées par lui & par ses compagnons, comme le siège de quelqu'un des objets de leur vénération. C'est même à cela que les Thibétains attribuent la splendeur de ces planètes; ils croient qu'elles font leur révolution, ainsi que l'astre du jour, autour de la montagne imaginaire de *Soumerou*, dont, suivant eux, le haut

Chine.

sommer est le séjour du chef de tous les dieux. Cette idée suffit pour montrer qu'elles sont les bornes & la nature de leurs progrès dans les sciences.

L'absence du régent me donna beaucoup plus de liberté & me laissa le temps de satisfaire ma curiosité, en parcourant les environs de Teshou-Loumbou. C'est un grand monastère composé de trois à quatre cents maisons habitées par des Gylongs. Il y a en outre beaucoup de temples, de mausolées, & le palais du souverain pontife, dans lequel résident tous les officiers ecclésiastiques & civils attachés à la cour. Ce monastère est renfermé dans le vaste creux d'un rocher très-élevé, ouvert du côté du midi. Les bâtimens sont tous en pierre, & il n'y en a aucun qui ait moins de deux étages.

La plaine de Teshou-Loumbou est parfaitement unie & environnée de montagnes de rochers. Elle s'étend du nord au sud & a quinze milles dans sa plus grande longueur. Son extrémité méridionale est large d'environ cinq ou six milles. La roideur des montagnes qui environnent la vallée de Teshou-Loumbou est vraiment remarquable : elles sont presque à pic, & le roc qui le compose a la couleur du fer rouillé.

I.
plus
envi
de sa
il est
nord
décli
le fa
relle.
J'e
mais
tromp
étroit
trouv
que c
portan
satisfa
que n
pouter
bou. I
endroi
ser à so
& a for
montag
d'Assan
aux yer
des plu
enfin

Le rocher de Teschou-Loumbou est beaucoup plus élevé que tous ceux qu'on voit dans les environs. Le monastère est bâti un peu au dessus de sa base; de sorte que, dans la saison du froid, il est abrité contre la violence des vents du nord ouest, tandis qu'en même temps, le soleil déclinant vers le sud, le frappe de ses rayons & le fait jouir des avantages d'une chaleur naturelle.

Chine.

J'essayai de gravir sur le sommet du rocher; mais lorsque j'y arrivai, mon attente fut bien trompée. Je ne vis de tous côtés que des vallées étroites & stériles, des sommets pelés, & je trouvai un froid très-piquant, qui me prouva que ce lieu était absolument inhabitable. En portant mes regards du côté du nord, j'eus la satisfaction de contempler ce fleuve fameux, que nous connaissons sous le nom de *Burhanpouter*, & que le Thibétains appellent *Cechoumbou*. Il coule dans un vaste canal, & dans les endroits où l'inégalité du terrain semble s'opposer à son cours, il s'est ouvert plusieurs passages, & a formé une multitude d'îles. Il traverse les montagnes qui séparent le Thibet du royaume d'Assam, entre dans le Bengale, & se montre aux yeux des Indous avec toute la majesté d'un des plus grands fleuves du monde, & confond enfin ses eaux avec les eaux fraternelles du

 Chine.

Gange. La source commune de ces deux fleuves est le lac *Maunservré*, situé à un mois de marche au nord ouest de Tschou-Loumbou. En se séparant à leur origine, ils prennent une direction diamétralement opposée, l'un court vers l'ouest, & l'autre vers l'ouest. Le Burham-pouter suit un cours tortueux, sur un sol hérissé de rochers & dans un climat rude, jusqu'à ce qu'abandonnant la Tartarie, il franchit, comme je l'ai déjà dit, les frontières du royaume d'Assam, & pénètre dans le Bengale par la province la plus orientale.

Le Gange cherche les climats doux & les plaines plus fertiles de l'Indostan. A peine a-t-il abandonné les montagnes & franchi le fameux passage appelé la *Bouche-de-la-Vache*, qu'il devient l'objet de l'adoration de diverses tribus suppliantes, & reçoit les hommages de tous les peuples qui habitent sur ses bords. Il fertilise les pays qu'il arrose, il enrichit leurs habitans, & il porte dans ses bras tous les trésors de l'Inde.

La religion des Thibétains semble n'être qu'un schisme de la religion des Indous, quoiqu'elle en diffère beaucoup dans ses formes extérieures. Les lieux que les Indous révèrent & où leur dévotion les conduit souvent en pèlerinage, sont également sacrés pour les habitans du Thibet. Ils bravent tous les dangers pour

vifi
ho
tra
leu
Ils
gal
cel
cér
pos
diff
Les
non
reli
ven
pag
bru
ils
fant
égli
I
thib
tron
tam
ont
espe
Que
instr
mer

visiter Prag, Sagour, & Jagrenat. J'ai vu des hommes gravir sur les montagnes du Boutan & traverser une partie du Thibet, emportant sur leurs épaules des vases remplis d'eau du Gange. Ils étaient allés chercher cette eau dans le Bengale, pour satisfaire des enthousiastes, qui pour cela, les avaient payés fort cher. Quant aux cérémonies du culte, je crois autant qu'il m'est possible d'en juger, que celles des Thibétains diffèrent essentiellement de celles des Indous. Les Thibétains s'assemblent en très-grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatifs & en chœurs & en s'accompagnant avec beaucoup d'instrumens très-bruyans. Toutes les fois que je les ai entendus, ils m'ont rappelé le chant solennel & retentissant d'une grande messe célébrée dans une église romaine.

Chine.

Les instrumens dont se servent les prêtres thibétains, sont d'une grandeur énorme. Leurs trompettes ont plus de six pieds de long, leurs tambours sont en cuivre, garnis de peaux. Ils ont aussi des cymbales, des hautbois, & une espèce de flûte faite avec un tibia d'homme. Quelque rude que paraisse être le son de ces instrumens, quand on les joue chacun séparément, j'avoue, que réunis, accompagnant la

 Chine.

voix de deux ou trois cents hommes & enfans, & passant alternativement des sons les plus bas & les mieux ménagés aux plus hauts & aux plus éclatans, ils produisaient sur moi un effet à la fois imposant & flatteur.

Les Thibétains sont parfaitement exempts de beaucoup de préjugés entremêlés dans la religion des Indous, & particulièrement de ceux qui ont rapport à la distinction des castes, distinction si injuste & si rigoureuse. Cependant la différence la plus marquée entre les usages des Indous & des Thibétains est celle qui a lieu pour les établissemens religieux.

La religion des Indous du moins dans le Bengale & dans l'Indostan, n'a pas de chef reconnu, non plus que de grands édifices où ses prêtres vivent en communauté. Au contraire; ils sont répandus dans le monde comme les autres individus, & l'on en rencontre continuellement qui ne sont distingués par aucune marque extérieure.

Les modestes & réfléchis Thibétains agissent d'une manière toute différente. Chez eux tout est système & ordre; leur esprit plus sans peine sous une autorité à laquelle il est accoutumé à se soumettre. A la tête de leur hiérarchie ecclésiastique, est placé un souverain lama, immaculé, immortel, qui est présent par tout

&
d'u
mo
con
con
voit
sur
enc
plus
par
Le
lui q
prit
Il y a
très-
jeune
Le
lama
Après
Tou
il y
cents
dans
Le T
d'hon
pour
gieux
vent c

& qui fait tout. C'est lui qui est le substitut d'un seul dieu, & le médiateur entre les mortels & l'être suprême. Ses sectateurs ne le considèrent que sous le jour le plus favorable, comme perpétuellement absorbé dans ses devoirs religieux, & ne détournant son attention sur les mortels que pour les consoler & les encourager par sa bénédiction, & exercer le plus doux des attributs, la miséricorde & le pardon.

Le lama est le chef du gouvernement; car c'est de lui que dérivent le pouvoir & l'autorité. C'est l'esprit qui anime tout le système civil & religieux. Il y a en même temps, des rangs & des grades très-distincts, depuis ce lama si révérend, jusqu'au jeune novice qui entre dans l'ordre des Gylongs.

Le chef d'un monastère a toujours le titre de lama ajouté à celui qu'il occupe dans son ordre. Après lui viennent les Gylongs, les Tubahs & les Touppas. Lorsque j'étais à Teschou-Loumbou, il y avait dans ce monastère trois mille sept cents Gylongs qui se rassemblaient chaque jour dans le temple, pour les exercices religieux. Le Thibet n'a pas moins de couvens de filles que d'hommes: & il y existe les plus sévères loix, pour empêcher qu'une religieuse ou un religieux passent la nuit dans l'enceinte d'un couvent qui n'appartient pas à son sexe.

Chine.

La nation thibétaine est divisée en deux classes. L'une s'occupe des affaires du monde; l'autre est entièrement consacrée à celles du ciel. Jamais les gens du monde ne se mêlent des exercices religieux. En revanche, le clergé prend soin de tout ce qui a rapport aux intérêts spirituels. Ce sont les premiers qui peuplent l'état & dont les travaux l'enrichissent.

Lorsque les prêtres du Thibet sont revêtus de leurs habillemens sacerdotaux, ils ont de longues robes de drap jaune, avec un bonnet de la même couleur, qui est pointu, & dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles.

Dans la religion de ce pays, le tribut de respect qu'on doit aux morts, se paye de différentes manières. Les restes des souverains lamas sont déposés tout entiers dans des chafses faites exprès. On les regarde comme sacrés, & on va les visiter avec une profonde vénération. Les corps des lamas d'un ordre inférieur, sont ordinairement brûlés & leurs cendres recueillies & mises dans de petites statues de métal qui ont une place assignée dans la galerie des idoles.

Pour les autres morts, on les traite avec moins de cérémonie; quelques-uns sont transportés sur de hautes montagnes, où on les met

en pièces pour que les corbeaux, les vautours, & les autres oiseaux de proie les dévorent Chine.
 plus promptement. Les Thibétains ont encore une autre manière de rendre les derniers devoirs à leurs morts, c'est de les abandonner au cours de la rivière.

On célèbre au Thibet une fête annuelle en l'honneur des morts. Le 26 octobre, au soir, nous vîmes illuminer le haut de tous les temples & de toutes les maisons du monastère de Tschou-Loumbou, ainsi que celui des maisons isolées de la plaine, & de tous les villages. L'ensemble de cette illumination offrait un spectacle vraiment magnifique. La nuit était fort obscure, l'air calme & les lampions brûlaient uniformément. Les Thibétains regardent ces circonstances comme très-importantes; car si, au contraire, le temps est orageux, & que le vent ou la pluie éteignent leurs lampions, ils s'imaginent que c'est pour eux l'augure le plus funeste.

Indépendamment de ces marques solennelles de souvenir données aux morts, les Thibétains signalent leur fête par divers actes de bienfaisance. Chacun d'eux donne à manger aux pauvres, & distribue des aumônes autant que le lui permettent ses facultés.

Les habitans du Thibet se gouvernent dans

Chine.

toutes les circonstances d'après les préceptes d'une religion superstitieuse; ainsi l'on ne doit pas être étonné qu'ils croient aux jours heureux & aux jours malheureux. Attachés à l'astrologie judiciaire, ils ont un grand respect pour ceux qui la professent, & ils ne doutent pas de la certitude de leurs productions; aussi n'est-il presque aucun voyageur qui ose se mettre en route, sans s'être adressé à ces devins pour en obtenir un présage favorable. On a également recours à eux dans toutes les entreprises de quelque importance: parmi les hommes chargés de présider aux cérémonies de la religion thibétaine, il en est quelques-uns qui prétendent être fort habiles dans cette obscure & incertaine science de l'astrologie, & ce sont toujours les discrets & prudents Gylongs qui la professent, & qui, par conséquent rendent ses oracles. La coutume du pays m'obligea quelquefois à avoir recours aux pronostics d'un Gylong qu'on avait mis auprès de moi; j'avais d'autant moins de peine à m'adresser à lui, que j'étais presque toujours sûr que ce qu'il me dirait serait parfaitement conforme à mes desirs. En conséquence, je ne commençais jamais un voyage sans le consulter, & ma marche était dirigée par lui. Quand j'avais l'air de m'en rapporter à sa prudence,

il examinait avec beaucoup d'attention les présages que j'avais à craindre, & ceux qui m'étaient favorables.

Chine.

On assure que l'imprimerie est connue au Thibet depuis un grand nombre de siècles, mais que la puissante influence de la superstition y en a fait limiter l'usage. Elle n'y sert que pour les livres sacrés & pour les autres ouvrages qui concernent l'instruction publique. Quand on a besoin d'imprimer quelqu'un de ces ouvrages, on n'emploie pas des caractères mobiles, mais des planches de bois, sur lesquelles le texte est gravé avec des ornemens analogues au sujet. Le papier des Thibétains est étroit & fort mince; malgré cela on y imprime les caractères sur les deux côtés. Ce papier se fait avec les racines fibreuses d'un petit arbruste qui croît dans le pays. Quand on a achevé d'imprimer toutes les feuilles d'un livre, on les arrange les unes sur les autres sans les attacher, & on les met entre deux ais, qui leur servent de couverture.

Le mercredi 19 novembre, le régent revint à Teshou-Loumbou. La première fois que je le vis, il me parut que le froid, qui augmentait journellement, & qui ne pouvait pas tarder à être excessivement rigoureux, lui donnait de l'inquiétude par rapport à moi. Il

Chine.

craignait que la neige, interrompant les communications entre le Thibet & le Boutan ne rendit mon retour au Bengale impraticable avant l'hiver; en conséquence, il crut que je ferais bien de ne pas retarder mon départ, & de fixer le temps où je prendrais congé de lui; J'eus encore plusieurs entretiens avec le prince; mais tous avaient rapport à la mission qui m'avait conduit au Thibet.

Le dimanche 30 novembre je pris congé du régent qui me renouvela plusieurs fois ses témoignages d'amitié, & me conjura de lui conserver la mienne, & le mardi 2 décembre je repris la route du Bengale. Avant de quitter le palais, il fallut, conformément à la coutume du pays, que j'attachasse une écharpe de soie blanche autour du chapiteau de chacune des quatre colonnes qui étaient dans mon appartement. Je ne peux pas dire quels sont les motifs de cette cérémonie; mais je fais que si elle a pour but d'exprimer la reconnaissance, je devais certainement un pareil tribut à la demeure hospitalière où j'avais été traité si amicalement. Si c'est une manière solennelle de dire un long adieu aux lieux qu'on quitte, elle me convenait également.

Le mercredi 3 décembre, nous jugeâmes qu'il était assez tôt de nous mettre en route à

n
la
n
e
p
m
à
la
pa
à l
ter
est
lan
fer
de
lam
sur
D
vou
lama
sur
bout
égale
de l
Le
qui
pieds

neuf heures du matin ; il avoit gelé pendant la nuit, & l'air étoit encore très-froid. Bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit qui se trouve entre des montagnes fort élevées, où il n'y a pas un seul arbre, & où nous ne vîmes pas la moindre trace de végétation. Nous continuâmes à marcher jusqu'à ce que nous fûmes au pied de la montagne sur laquelle est le monastère de Terpaling. La montée étoit roide; nous n'arrivâmes à l'entrée du couvent qu'à midi, il occupe un terrain d'environ un mille de circonférence, & est entouré d'une muraille. Le palais du jeune lama étoit dans le centre. Les autres bâtimens servoient à loger trois cents Gylongs chargés de faire le service religieux auprès du jeune lama, jusqu'à ce qu'il fut en âge de monter sur le *musmud* ou trône de Teschou-Loumbou.

Chine.

Dans la matinée du jeudi 4 décembre, on voulut bien m'admettre en présence du jeune lama. On l'avoit placé en grande cérémonie sur son *musmud*; à sa gauche se tenaient debout son père & sa mère, & à droite, étoit également debout l'officier particulier chargé de le servir.

Le *musmud* est une pile de coussins de soie qui forment une espèce de trône de quatre pieds de haut. Il est couvert d'un tapis de soie

Chine.

brodé; d'autres soieries de diverses couleurs pendent sur les côtes. Je m'avançai vers le Tschou-lama, & suivant la coutume, je lui présentai une écharpe de pelong blanche, ainsi qu'un fil de perles & de corail que lui envoyait le gouverneur général du Bengale. Le jeune lama les prit de sa main, le reste des présens fut mis à ses pieds. Après que nous eûmes changé d'écharpe avec le père & la mère de Tschou-lama, nous nous affimes à droite du musnud.

Beaucoup de personnes qui avaient eu ordre de m'accompagner, furent admises à cette audience & se prosternèrent devant le Tschou lama. Cet enfant les regarda avec intérêt & parut très-satisfait de leurs hommages. Je remarquai que pendant que nous fûmes dans l'appartement du lama, ce jeune prince eût les yeux presque continuellement fixés sur nous.

Lorsque nous bûmes le premier thé qu'on nous présenta, il parut mécontent de ce que nos tasses étaient vides, & comme il ne pouvait parler, il fronça le sourcil, pencha la tête en arrière, & fit du bruit jusqu'à ce qu'on nous eût servi de nouveau. Il prit une coupe d'or dans laquelle il y avait des confitures sèches, & il en tira un peu de sucre brûlé qu'il m'envoya par l'un de ses officiers.

Celui

ma
pa
qu
éta
qu
fut
prin
sign
dre
disai
Le p
leur
rire
étaie
porta
occup
il ne
rens,
avait
prépa
mais il
due : t
ligenc
Cett
ridicul
elle éta
pour ne
To

Celui à qui je rendais visite était un enfant : mais je me trouvai dans la nécessité de lui parler ; car on m'avait fait entendre que , bien qu'il ne fut pas en état de me répondre , il n'en était pas moins vrai qu'il comprenait tout ce qu'on lui disait. Cependant mon discours ne fut pas long : tant que je parlai , le jeune prince me fixa attentivement , il fit plusieurs signes de tête , qui semblaient donner à entendre qu'il comprenait & approuvait ce que je disais , mais qu'il ne pouvait pas y répondre. Le père & la mère du jeune Lama contemplaient leur fils avec la plus tendre affection ; & un sourire qui partait du cœur , exprimait combien ils étaient charmés de la manière dont il se comportait avec moi ; pour lui , il ne paraissait occupé que de nous : tranquille & silencieux , il ne regarda pas même une seule fois ses parents , par qui il était pourtant dirigé. On avait sans doute pris beaucoup de peine pour le préparer à se bien conduire dans cette occasion ; mais il faut avouer que cette peine ne fut pas perdue : tout ce qu'il fit décelait beaucoup d'intelligence , & semblait ne venir que de lui-même.

Cette scène peut paraître indifférente , même ridicule , aux yeux de quelques personnes : mais elle était trop nouvelle & trop extraordinaire pour ne pas captiver toute notre attention.

Chine.

Le Tefchou-lama n'était alors âgé que de dix-huit mois ; il ne savait pas encore parler ; mais il se conduisit avec beaucoup de décence & de dignité. Tous les signes qu'il faisait annonçaient beaucoup d'intelligence ; son teint était d'une couleur un peu brune , mais animée ; il avait les traits réguliers , les yeux noirs , une physionomie heureuse , & il me parut être un des plus beaux enfans que j'eusse jamais vu.

Sa mère , qui comme je l'ai déjà observé , se tenait debout à côté de lui , était une femme d'environ ving-cinq ans ; elle était d'une petite taille , & avait ce caractère de physionomie qui distingue la race Tartare , malgré cela , elle était jolie ; son teint était un peu plus brun que celui de son fils ; elle avait les traits réguliers , les yeux noirs ; & ce qu'ont à l'excès toutes les femmes de qualité au Thibet , c'est-à-dire , le coin des paupières prolongé vers la tempe , par des moyens artificiels. Ses cheveux étaient noirs , mais à peine pouvait-on les apercevoir , tant ils étaient chargés de perles , de rubis , d'émeraudes & de corail. Ses pendans d'oreilles étaient de perles entremêlées avec de l'or & des rubis , de lapis la zuli , d'ambre & de corail , qui lui descendaient par étage jusqu'à la ceinture ; elle était attachée avec une boucle d'or , dans le milieu de laquelle brillait un

très-gros rubis. Un schal couleur de grenat, avec des étoiles blanches, complétait son habillement, qui n'atteignait pas au-dessous du genou. Elle avait pour chaussure des bottes de marroquin.

Chine.

Gyap, père du jeune Teshou-lama, était vêtu d'une robe de satin jaune broché en or, & orné du dragon impérial de la Chine; je n'eus pas un long entretien avec lui. Dans la matinée du 6 décembre, je fus de nouveau admis en présence du jeune Teshou-lama, à qui j'offris quelques curiosités que j'avais apportées du Bengale. Il parut très-satisfait d'une petite montre, & observa le mouvement de l'aiguille des minutes avec attention, mais sans montrer une admiration puérile; les cérémonies de cette visite furent les mêmes que celles de la première.

Les sectateurs de Teshou-lama étaient venus en foule pour l'adorer; peu d'entr'eux furent admis en sa première: ils se croyaient très-heureux lorsqu'ils pouvaient le voir seulement à la fenêtre, & qu'ils avaient eu le temps de se prosterner devant lui avant qu'on l'emportât. Ce jour-là, il s'était rendu à Terpaling une troupe Tartares Kalmouks, pour présenter des offrandes au lama. Lorsque je sortis de chez lui, je vis ces Tartares rassemblés sur la place qui est

Chine.

devant le palais ; ils étaient debout & avaient la tête découverte , les mains jointes élevées à la hauteur du visage , & les yeux fixés sur l'appartement du lama , avec un air d'inquiétude très-marquée. Enfin , on le leur montra , ou du moins je l'imagine , car ils levèrent leurs mains , toujours jointes , au-dessus de leurs têtes ; les baissèrent encore sur leur visage , les posèrent sur leur poitrine ; puis , les écartant , ils tombèrent à genou , & frappèrent la terre de leur front. Ils répétèrent la même cérémonie neuf fois de suite : ensuite ils s'avancèrent pour offrir leurs présens , qui consistaient en plusieurs lingots d'or & d'argent , & en divers productions de leur pays. Ces présens furent remis à un officier préposé pour les recevoir ; après quoi les Kalmouks se retirèrent en donnant de grandes marques de satisfaction. J'appris que ces sortes d'offrandes se répétaient souvent , & étaient une des plus abondantes sources des richesses des lamas du Thibet.

L'après midi j'allai , ainsi qu'on m'y avait engagé , faire une dernière visite au Tschoulama. Quand j'eus reçu les dépêches du prince , ses parens me remirent deux pièces de satin pour le gouverneur général du Bengale , & ils y joignirent beaucoup de complimens ; après avoir reçu les écharpes d'usage , je me retirai dans

Pi
ma
tér
un
roc
che
nie
den
pou
offi
elle
J
gier
par
ape
pre
ren
pen
& le
pas
cloi
les
per
dans
Q
au
sex

l'intention de me remettre en route le lendemain matin pour le Bengale.

Chine.

Au lever du soleil, nous partîmes du monastère de Terpaling. De là nous descendîmes dans une vaste plaine, bornée de tous côtés par des rochers pelés. Sur le sommet d'un de ces rochers, est un couvent de religieuses ou d'*annies*, en langage du pays. Dans ces solitaires demeures, elles s'assemblent de grand matin pour faire leurs oraisons, chantent à midi leurs offices, & l'après dîné leurs vêpres, & le soir elles se retirent dans leurs cellules.

J'avais souvent entendu parler de ces religieuses, je savais qu'il en existait en différentes parties du Thibet; mais je n'avais pas encore aperçu un seul de leurs couvens: celui-ci fut le premier que je vis; je serais allé volontiers rendre visite aux recluses qui l'habitaient: cependant elles étaient si éloignées de ma route, & le temps me pressait si fort, que je n'osai pas céder à ma curiosité. Bien qu'elles soient cloîtrées, les annies peuvent recevoir le jour les visites des hommes; mais il ne leur est pas permis d'en souffrir un seul pendant la nuit dans l'enceinte de leurs couvens.

Quand on réfléchit à la coutume qui existe au Thibet, relativement à l'union des deux sexes, on est moins surpris de voir qu'un très-

Chino.

grand nombre de femmes renonce aux occupations & aux plaisirs du monde , pour se retirer dans ces lieux solitaires. Cette coutume est entièrement différente de celle de l'Europe , où une seule femme devient l'épouse d'un seul homme ; elle est également opposée à celle d'une grande partie l'Asie , où un homme s'arroge le droit d'avoir plusieurs femmes à la fois , & proportionne le nombre de ses épouses & de ses concubines , à l'étendue de ses moyens pécuniaires. La coutume du Thibet est encore plus étrange ; on y voit une femme associer sa fortune & sa destinée à tous les frères d'une famille , quelque soit leur nombre & leur âge. Le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille.

Les Thibétains regardent le mariage comme une chose odieuse , un fardeau gênant & honteux que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entr'eux. Le nombre des maris est , comme je viens de le dire , illimité. Il se borne quelquefois à un seul , parce qu'on voit des familles où il n'y a qu'un mâle. Peut-être aussi excède-t-il rarement, ce que j'ai vu à Teshou-Loumbou, où un Thibétain de qualité me montra cinq frères qui vivaient ensemble fort tranquillement avec la même femme. Quoique cette sorte de

lien conjugal soit ordinairement le partage du peuple, on le trouve aussi dans les familles les plus opulentes. Cette coutume, dont je suis obligé de faire mention, comme voyageur, ami de la vérité, mérite sans doute, d'être condamnée: cependant, il faut observer que des lois particulières ne sont souvent que le résultat des causes locales, & que d'après la diversité des préjugés & des opinions, le même usage qui paraît dans un pays, sous un jour odieux, peut être vu dans un autre, non-seulement comme convenable, mais comme digne de louange.

Vouloir chercher l'origine d'un usage établi long-temps avant qu'il existât des annales écrites, & auquel la tradition elle-même n'assigne pas une date; c'est ouvrir un champ vaste à l'imagination; & alors tous les raisonnemens qu'on peut faire, ne servent souvent qu'à élever des nouveaux doutes, & à couvrir d'un voile plus épais l'objet qu'on prétend éclaircir.

Dans la saison de l'année où nous étions alors, l'aspect du Thibet n'est ni riche, ni varié; les arbres sont entièrement dépouillés de leurs feuilles; le sol n'offre presque pas une tige d'herbe. Sur le sommet des montagnes on voit des eaux suspendues dans leur chute, former des masses énormes de glace, jusqu'à ce que

Chine.

le printemps vienne les faire fondre : nous en vîmes quelques-unes d'une grandeur prodigieuse & semblables à d'immenses colonnes ; elles contribuèrent avec la nudité des campagnes , à nous donner une idée terrible de l'apreté du climat & de la rigueur de la saison.

Le jour que nous partîmes du hameau qui est vis-à-vis du couvent , nous allâmes coucher à Doukke , que nous avons vu en nous rendant à Tefchou - Loumbou ; le lendemain de grand matin , nous nous remîmes en route. Il ne nous arriva rien jusqu'à notre rentrée dans le Bengale , qui mérite que j'en fasse mention. Je dois seulement observer qu'avant de quitter le Thiber , nous nous aperçûmes que chaque jour le froid augmentait excessivement. Nous vîmes de grands lacs entièrement gelés jusqu'à une grande profondeur ; ce qui est très-remarquable dans une latitude aussi belle que celle de 28 degrés.

En nous levant notre premier soin fut de nous couvrir de nos vêtemens les plus chauds , & certes cette précaution était bien nécessaire , car le froid augmentait continuellement. Nous vîmes dans le voisinage d'un lac , sur les bords duquel nous campâmes , plusieurs grands troupeaux de ces animaux précieux , dont le poil sert à faire les magnifiques schals qui sont

si recherchés ; ils paiffaient l'herbe sèche & rare , qui restait sur ces montagnes qui nous semblaient nues. Cette espèce de chèvres est peut-être la plus belle de toutes ; elle est d'une beauté bien supérieure à la chèvre d'Angora. La couleur de ces animaux varie ; il y en a de noirs, de blancs, de bleuâtres & même d'un fauve clair. Ils ont les cornes droites , & sont moins grands que les plus petits moutons d'Angleterre.

Le poil qui sert à faire des schals est extrêmement fin & ras ; il est recouvert par d'autres poils longs & durs , qui enveloppent l'animal & qui conservent la délicatesse de sa première robe. Ces chèvres doivent sans doute à la nature du climat qu'elles habitent , cette robe si fine & si chaude , car toutes celles qu'on a transportées au Bengale , ont bientôt perdu leur beau poil , & ont été attaquées d'une éruption galeuse.

Nous traversâmes les hautes montagnes, dont la chaîne forme la frontière méridionale du Thibet & le sépare du Boutan : nous faisons toute la diligence possible pour nous rapprocher d'un climat plus tempéré.

Nous le trouvâmes à *Panoukka* , résidence d'hiver du Deb-*raja*. Ce princé y était déjà établi , & nous reçut avec toutes les attentions qu'on peut espérer de l'hospitalité & de l'amitié. Je ne demeurai que fort peu de temps au-

Chine.

près de ce prince ; je me hâtai de terminer avec lui tout ce qui avait rapport à ma mission. Le 30 décembre ; j'obtins mon audience de congé ; il m'accorda alors une très-grande faveur ; il me fit présent d'un lacs de soie cramoisie , sur lequel tout l'art des devins s'était exercé , & qui devait à jamais assurer mes succès & mon bonheur. Mais quelque précieux que fut un tel cadeau , j'ai eu le malheur de le perdre. Le soir , je fis mes adieux à tous les officiers de la cour du Deb , & le lendemain je quittai le château de Panoukka : je ne trouvai point à Buxadepour le soubah , qui m'y avait si bien accueilli à mon premier passage ; je ne le vis qu'à Chichacotta , où cédant à ses sollicitations je passai un jour entier.

Le lendemain , je me hâtai d'aller joindre les amis que j'avais laissé l'année précédente à Rungpore , & qui sachant mon arrivée , étaient venus au-devant de moi jusques dans la plaine de Calamatty. Nous passâmes le reste de la journée sous les tentes qu'ils y avaient plantées , & le lendemain nous nous rendîmes à Rungpore. Bientôt je reçus ordre du gouverneur général d'aller le joindre sans délai à Patna , dans la province de Bahar. Je m'y rendis aussitôt & lui rendis compte de ma mission.

Fin du trentième volume.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. DÉPART de *Porstmouth*. — Arrivée à *Madère*, *Pic de Ténériffe*. — Côtes de cette île. — Relâche à *Praga*, dans l'île *Sant-Jago*. — Cérémonies observées quand on passe la ligne. — Arrivée à *Batavia*. — Passage dans le détroit de *Banca*. — Relâche à *Bantam*. — Arrivée à *Pulo-Condor*. — Séjour dans la Baie de *Turon*, dans la *Cochinchine*. — Agilité extraordinaire des *Cochinchinois*. — Leurs amusemens. Page 1

CHAP. II. Traversée de la *Cochinchine* aux îles des *Larrons* près de *Macao*, & de là à *Chusin*. --- Observations sur ces différens pays. --- Route de l'escadre dans la mer *Jaune*. --- Ville & baie de *Tien-Chou-Fou*. --- L'ambassade entre dans le *Pei-Ho*. --- Elle arrive à *Tien-sing*. --- Elle traverse *Pékin* pour se rendre dans un palais qui est au-delà. --- Détails sur cette Ville. 39

CHAP. III. *Voyage aux frontières septentrionales de la Chine. --- Vue de la grande muraille. --- De sa structure. --- De ses dimensions. --- L'ambassade anglaise arrive auprès de l'empereur de la Chine, en Tartarie, dans le palais où ce Prince fait sa résidence pendant l'été.* Page 103

CHAP. IV. *Suite des observations qui ont rapport à la capitale & à la cour de la Chine. --- Départ de Pékin. --- Voyage fait, en partie, sur le canal impérial. --- Diverses observations faites pendant cette route. --- Fameux oiseau pêcheur. --- Arrivée de l'ambassade à Canton.* 144

CHAP. V. *Séjour de l'ambassade Anglaise à Conton. --- Description de cette ville. --- Son commerce. --- État de la médecine en Chine. --- Traversée de Canton à Macao. --- De sa prospérité & de sa décadence. --- Traversée de Macao à Sainte-Hélène. --- Notice sur cette île. --- Retour en Angleterre.* 212

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER. *Le Major Symes part de Calcutta. --- Vue des îles des Cocos. ---*

DES CHAPIRTES. 493

Relâche aux îles d'Andaman. --- Arrivée à Rangoun. --- M. Symes part pour Pégu. --- Il assiste à la fête qu'on célèbre tous les ans, dans le grand temple de cette ville. --- Retour à Rangoun. --- Sa description. --- Détails sur les Carainers. Page 239

CHAP. II. Temple de Schoé-Dagon.---Rhahaans de Rangoun. --- Population de cette ville.--- L'ambassade se prépare à partir.---Magnifique aspect des bords de l'Irraouaddi. --- Arrivée à Prome. --- Différentes villes.--- Mœurs --- Agriculture. --- Idée que les Birmans ont de l'or. --- Statue gigantesque de Gaudma. --- Temple de Schoé. --- Gouya. --- Ummera-poura. --- Accueil que l'ambassade Anglaise reçoit dans cette capitale. 279

CHAP. III. Cérémonial de la présentation de l'ambassade.---Description de la cour. --- Sa magnificence.---Introduction dans le lotou. --- Banquet. --- Grand prêtre d'Ummera-poura. --- Kioum magnifique. --- Présentation de l'envoyé Anglais à l'empereur. --- Habillement de ce prince, sa personne, ses manières.--- Retour à Rangoun. --- Examen des ruines d'Ava, les Kains ou les montagnards. --- Les Birmans connaissent le jeu des échecs. --- Traversée du Pégu au Bengale. 331

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER. DÉPART de Calcutta.

--- Arrivée à Rungpore. --- Vue des montagnes du Boutan. --- Chichacouta. --- Frontières du Boutan. --- Entrée dans Buxadeouar. --- Arrivée au palais de Tassifudon. --- Message du Deb - raja. --- Entrevue avec ce Prince. --- Echarpes de cérémonie. --- Ordre des Gylongs. --- Leurs nombreux établissemens. Les envoyés Anglais se rendent à Ouandipore. --- Retour à Tassifudon. --- Bouffon. --- Machine électrique. --- Grande fête des Indous.

Page 375

CHAP. II. Les envoyés Anglais partent de Tassifudon. — Vue de Dalai-Jeung. — Ghassa. — Patres Tartares. — Juridiction du Lama de phari. — Tentés des Tartares. — Comparaison entre le Thibet & le Boutan. — Vue de Teschou-Loumbou. — Préparatifs pour la réception des envoyés Anglais. — Leur présentation au régent. — Idée de ceux qui professent la religion du Lama. — On le conduit à Terpaling. — Portrait du Régent. 421

CHAP. III. L'envoyé Anglais visite l'intérieur du monastère de Teschou-Loumbou. — Magni-

495 DES CHAPITRES.

*ficence des temples. — Cérémonies religieuses.
 — Vénération des Gylongs pour le Lama.
 Funérailles des Thibétains. — Leur imprimerie. — Monastère de Terpaling. — L'envoyé Anglais. est admis en présence du jeune Teschou lama. — Portrait de ce prêtre enfant. — De ses parens. — Hommage que des Kalmouks rendent à l'enfant Lama. — Religieuses Thibétaines. — Chèvres qui fournissent le poil dont on fait les schals. — Les envoyés Anglais arrivent à Rungpore. Page 451*

Fin de la Table.

04

ua.

on-

on-

uar.

c ce

Ordre

nens.

pore.

Ma-

adous.

375

e Taf-

ssa.—

Lama-

ompa-

— Vue

our la

er pré-

ui pro-

onduit

421

ntérieur

Magni-

